LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne

Que le Seigneur veuille diriger vos cœurs à l'amour de Dieu et à l'attente de Christ !
2 Thess. III, 5.

Troisième année

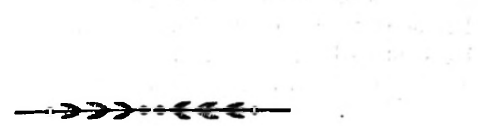
1862.

VEVEY
P. RECORDON.

VEVEY. — IMPRIMERIE CH.-F. RECORDON.

TABLE DES MATIÈRES

du troisième volume.



Numéro 1. 15 Janvier 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

De la communion avec le Père et le Fils.

Lisez 1 Jean I, et II, 1, 2.

Si nos cœurs étaient aussi simples que la parole de Dieu, notre perception des vérités que cette parole nous présente, serait également simple et claire. Mais il n'en est pas ainsi ; et dans un certain sens il ne pouvait, ni ne devait en être ainsi, jusqu'à ce que nos cœurs et nos pensées fussent soumis aux pensées de Dieu. Tant que la conscience n'est pas purifiée, il n'y a pas de simplicité dans l'âme, parce que jusqu'à ce que l'âme soit amenée à Dieu, tout en elle est confusion et obscurité à cause du péché. S'il y a quelque lumière, mais une lumière partielle et incertaine, il y aura souvent de la terreur, parce que tout est confus : ainsi, quand la conscience agit, la terreur et la confusion règnent dans nos âmes, jusqu'à ce que nous soyons amenés à mettre notre sceau que Dieu est véritable et que nous apprenions que *toutes nos* pensées périssent et que toutes nos voies ne sont que folie. Mais une fois que nous en sommes là,

nos cœurs deviennent aussi simples que la Parole. Il est bien important que le cœur soit exercé ! Dieu a voulu et veut que notre âme et nos consciences soient exercées. Mais jusqu'à ce que nos pensées soient assujetties à celles de Dieu, nos propres pensées étant ainsi entièrement mises de côté, il est impossible que nous ayons des pensées heureuses et bénies à l'égard de Dieu. Quand nos pensées suivent le courant des pensées de Dieu, quand les pensées de Dieu deviennent nos pensées, tout va bien : la conscience est heureuse, le cœur est heureux, et on marche en avant joyeusement ; mais il en est tout autrement lorsque Dieu parle et que nous nous mettons à raisonner, mêlant nos pensées à la révélation de Dieu ou bien même les lui opposant. Ce n'est pas là de la simplicité. Jusqu'à ce que notre âme se soumette pour recevoir les pensées de Dieu, il est impossible que nous jouissions d'une parfaite paix ; et il doit en être ainsi.

J'ai du péché en moi ! Comment donc *puis-je* avoir la paix ? — C'est ici que gît la difficulté, « car si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » (I, 8). Si la révélation de Dieu en Christ vient luire en moi, je ne puis pas dire : « je n'ai pas de péché. » — Mais lisons plus loin : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père » (II, 1). Ici la Parole nous montre comment nous pouvons avoir « communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » Christ, l'avocat auprès du Père, nous maintient dans la communion dans laquelle nous ne saurions nous maintenir nous-mêmes. Le grand secret qui abat l'orgueil de l'homme, c'est l'entière soumission aux pensées de Dieu. Si Dieu a donné une révélation et que je ne m'y sou-

mette pas, je ne crois pas Dieu, je suis incrédule et rebelle. Dieu dit : « le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché » (I, 7); — et alors si moi je dis : « j'ai fait telle ou telle chose, et Dieu ne peut pas oublier; il sait toutes choses et il ne doit pas ne pas se souvenir, » je raisonne avec Dieu et je ne me soumets pas à ses pensées; je décide ce que Dieu doit être d'après ce que la lumière qui a relui en moi, me fait trouver en moi-même.

Comment donc trouverai-je la paix? Dieu n'entend pas que nous prenions les choses légèrement, sans que nos âmes soient exercées. Lorsque la lumière de Dieu entre dans la conscience, on sent le péché, et on le voit, aussi là où jamais on ne l'avait vu auparavant. Dieu vient luire au dedans de moi, et je trouve des ténèbres. Dieu ne peut pas avoir affaire avec les ténèbres. Je trouve en moi ce que Dieu ne peut pas agréer. Comment donc Dieu peut-il me recevoir?

C'est toujours un bonheur quand une conscience est ainsi travaillée. Tout cet exercice est profitable pour convaincre de péché; il est bon que la lumière sonde le cœur jusqu'au fond. Quelle chose affreuse que le cœur humain! Je ne veux pas parler du mal sous sa forme grossière : — il y a dans l'égoïsme, dans les froids calculs du cœur de l'homme, quelque chose de pire que tous les péchés qu'on pourrait énumérer. Y a-t-il dans le cœur de l'honnête homme, y a-t-il dans votre cœur, quelque convenable et sensé que vous soyez dans votre conduite, un seul des mobiles qui gouvernaient le cœur de Christ? Y a-t-il dans votre âme un seul sentiment qui ait été en Christ? Non, *pas un seul!* Ce qui mène l'homme, c'est l'égoïsme. Mais en Christ il n'y avait

point d'égoïsme; tout en lui était amour. L'amour l'a amené sur la terre; l'amour lui donnait de l'énergie alors que, fatigué et n'ayant pas mangé, il s'asseyait sur la fontaine; l'amour, un fleuve d'amour, constant, inépuisable, le conduisait partout. Jamais il n'était entraîné à quoi que ce soit qui ne fût pas l'amour : laissé seul, abandonné, trahi, vous voyez chez lui la même activité infatigable de l'amour. L'égoïsme peut être sensible à l'amour : l'amour a même du charme pour le cœur de l'homme, quoique l'homme en soit tout juste l'opposé. Il y a cependant des caractères nobles et aimables; mais quel usage font-ils de leur amabilité? Ils attirent à eux, à leur *moi*. — Le moi gouverne l'homme; l'égoïsme n'a pas besoin qu'on l'introduise dans l'homme, — il y est. Tout est péché depuis le commencement jusqu'à la fin, tout, *moi*, et quelque forme que prenne ce moi il n'est que vanité. N'est-il pas vrai de chacun de ceux qui liront ces lignes, qu'un plaisir, que quelque satisfaction personnelle, peut-être, hélas! un futile objet de toilette, ont plus de puissance pour occuper leurs pensées que l'agonie de Jésus? Non pas que Dieu veuille nous occuper toujours des souffrances de son Fils, mais il voudrait nous voir occupés de sa personne et de sa gloire.

Ce que je désire démontrer, c'est que nous ne pouvons pas penser assez de mal de ce que nous *sommes*, et il est bon que nous le sachions, parce que nous ne pouvons pas posséder la vérité sans juger, dans une certaine mesure, la racine et le principe du mal qui est au dedans de nous.

Avons-nous donc quelque puissance pour remédier au mal? Non, en aucune manière! Mais quand nous

avons été amenés à Dieu, ce mal heureusement nous tourmente et nous rend malheureux. Lorsque je recherche la vérité et que je la désire, j'espère, parce que je vois de la bonté en Dieu; mais mon espérance s'évanouit quand je vois du péché en moi : ceci n'est pas de la simplicité; mais c'est juger Dieu d'après une certaine connaissance que j'ai de ce que je suis moi-même. Ce que je pense peut être vrai et juste, mais c'est *la loi*. Le principe de la loi, c'est que Dieu est pour l'homme ce que l'homme est pour Dieu; et la conscience agit toujours d'après ce principe, car, selon la conscience, il est juste. Aussi le mal n'est-il pas là, mais dans le fait que je ne suis pas amené à désespérer complétement, et que la lumière n'a pas, jusqu'ici, brisé ma volonté en sorte que je me sois écrié : « Je suis un homme vil; » « j'ai horreur de moi » (voy. Job XXXIX, 37; XLII, 6)!

Mes chers amis, si je me place sur ce terrain, si j'attends quelque chose de Dieu en vertu de ce que je suis à son égard, *tout est fini!* il n'y a pour moi que la condamnation! Dieu est saint, et moi je ne le suis pas; Dieu est juste, et moi je suis un pécheur; et Dieu me fait passer par tous ces exercices d'âme, afin de m'amener à cette confession que je suis « un homme vil; » et voilà tout! Dieu est saint, et moi je ne le suis pas; Dieu est saint, et il doit être saint; et il faut qu'il soit saint. Voudriez-vous dégrader Dieu à la mesure de ce que vous êtes? Non, jamais! Je puis trembler devant sa sainteté, mais je ne la voudrais pas différente. Aucune âme réveillée, participante de la nature divine, ne pourra jamais désirer, de propos délibéré, que Dieu abdique sa sainteté pour épargner un seul péché, parce

qu'elle a appris par cette même nature à haïr le péché. Mon cœur a goûté quelque chose de l'amour en Dieu lui-même, car Dieu ne peut pas se révéler lui-même sans révéler de l'amour. La loi montre ce que l'homme devrait être, mais pas ce que Dieu est. La loi dit : aime Dieu, et me montre que je devrais aimer Dieu, mais elle ne me dit pas quel est ce Dieu que je dois aimer. Job disait : « Oh ! si je savais seulement le trouver ! » Quelque tourmenté et brisé qu'il fût sous la main de Dieu, il sentait que s'il pouvait seulement trouver Dieu, il l'aimerait. « Qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en lui ! » — La chair est toujours sous la loi ; mais pour celui qui réalise, par la foi, la précieuse vérité que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché, tout est paix. La chair s'introduit et elle trouble, et l'âme est abattue ; elle se retire et elle retombe ; et le mal est que l'âme s'habitue à ces alternatives et non pas à une marche en communion avec Dieu.

Penser que Dieu va me condamner, ce n'est pas avoir communion avec ses pensées. Qu'est-ce que la communion ? N'est-ce pas avoir ensemble des pensées communes, des affections, des objets communs ; avoir un même cœur, un même sentiment ? C'est ainsi que nous avons communion avec Dieu ; — communion avec le Père et avec le Fils ! Mais comment donc ? — Qu'ai-je reçu, si je n'ai pas reçu les pensées de Dieu ? Le Père ne prend-il pas son plaisir dans le Fils ? Et moi, est-ce que je ne me réjouis pas de ce que toute beauté et toute perfection sont en lui ? Est-ce que je ne me réjouis pas lorsqu'une âme est convertie ? Ne serait-ce pas toute ma joie que Christ fût parfaitement honoré et glorifié ? N'est-ce pas la joie de Dieu aussi ? Si les pensées de

Dieu sont la source de nos pensées, nous étonnerons-nous de ce que notre joie doit être parfaite? Le Saint-Esprit communique des pensées, et nos cœurs sont trop étroits pour se les approprier dans toute leur étendue et leur puissance; mais notre joie est complète, oui, si pleine qu'elle déborde. Ce n'est pas que nous ne soyons pas inconséquents jusqu'à la fin, mais la paix et le repos dont nous jouissons, tiennent à ce qu'il n'y a ni variation, ni changement en Dieu lui-même. Si vous dites : il y a telle ou telle inconséquence en *moi*, et comment un homme tel que moi regarderait-il à Dieu? et que vous vous mettiez à raisonner, vous retournez à la loi, et à ce régime où nous jugeons de ce que Dieu est d'après notre propre cœur qui n'est bon à rien. Pensez-vous que je voudrais que vous fussiez indifférents à vos péchés? Non, bien certainement; mais je voudrais que votre jugement de la chair comme chose vile et qui *ne peut pas* plaire à Dieu, fût si ferme, si constant et bien établi que vous renonçassiez complétement à vous-mêmes. Il en est beaucoup parmi nous qui ont à apprendre cette leçon en détail, en faisant des chutes, et des chutes et encore des chutes; — mais il vaut mieux l'apprendre par un rayon de lumière de la parole de Dieu reçue comme telle; il vaut mieux croire d'après son témoignage, que depuis le premier bourgeon que notre moi a produit, jusqu'au dernier fruit qu'il portera, c'est toujours le vieil arbre, et qu'il ne portera jamais autre chose que des grappes sauvages. La leçon est dure, mais elle est vraie.

Êtes-vous donc arrivés à dire dans la présence de Dieu : « je sais que moi je suis charnel, vendu au péché » (Rom. VII, 14)? En êtes-vous venus à accepter

tout entier le jugement que Dieu a prononcé contre vous, quelque terrible qu'il soit? C'est affreux sans doute, mais il faut passer par ce chemin-là pour connaître une plus complète bénédiction. Vous êtes-vous jamais tenu pour satisfait de ce que vous savez que ce *moi* que vous portez avec vous, ne peut pas plaire à Dieu? Une fois que nous en sommes là, nous abandonnons toute pensée de juger Dieu d'après ce que nous sommes, car dans ce cas il ne pourrait que nous chasser loin de sa présence! Est-ce que je pense à gagner la vie éternelle? Impossible, car j'ai failli! Où donc trouverai-je ce dont j'ai un besoin si pressant et si absolu? En cela a été manifesté l'amour de Dieu (I, 2). Lui-même est manifesté. La vie qui vous manque et dont vous avez besoin est venue par un autre. « La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (Jean I, 17). Vous êtes tout juste l'opposé de Jésus. Comment l'avez-vous découvert? Jésus a manifesté la vie éternelle qui vint ici-bas d'auprès du Père jusqu'à vous, parce que vous n'auriez jamais pu atteindre jusqu'à elle. Si Christ n'est pas ma vie, où est cette vie? Christ est-il ma vie? Oui, grâces à Dieu, et quelle vie je possède en lui! Elle me fait voir du péché en moi, cela est vrai; mais si j'ai le péché, est-ce que j'ai une vie imparfaite, une vie qui peut-être ne peut pas plaire à Dieu? Non, elle est *donnée par Dieu* parce que je ne suis que péché. Dieu a envoyé son Fils, afin que j'aie la vie par lui. C'est le libre don de Dieu.

Où donc alors est la responsabilité? Quand il s'agit d'*obtenir*, il n'y en a point; mais quand il s'agit d'*user*, alors elle existe. Est-ce que j'affaiblis ainsi la responsabilité? Non, je lui donne toute sa force et toute sa

portée. Si vous êtes sous la loi, ou bien vous atténuez son autorité (car si vous dites que Dieu est miséricordieux et qu'il vous accordera un sursis, vous détruisez la loi), ou bien vous établissez la loi, faisant l'expérience de la condamnation absolue qu'elle apporte avec elle pour vous, qui, par elle, êtes mort, un pécheur perdu, mais vivant par la vie de Christ.

« Et c'est ici le message que nous avons entendu de lui, et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière, et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres » (vers. 5). Dieu entre comme lumière. Le péché est « ténèbres. » « La lumière n'a point de communication avec les ténèbres. » La lumière étant introduite, il faut que nous nous trouvions placés de telle sorte dans la présence de Dieu, que dans la pleine lumière de sa sainteté, nulle tache quelconque n'apparaisse en nous. Marchez-vous ainsi dans la lumière? Cette marche est une chose réelle. La marche, c'est ce que l'homme *est*, réellement. Pouvez-vous subsister dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, sans voile entre elle et vous, marchant non pas selon la lumière, mais *dans* la lumière? Avez-vous jamais marché ainsi, reconnaissant sans aucun effort dans votre conscience, que vous êtes dans la présence de Dieu? Si vous ne l'avez pas fait, comment donc avez-vous marché, pendant quelques courtes années, allant vous ne savez où, avec l'effrayante folie du cœur humain, dans un état constant de démence morale!

Je vous le demande : avez-vous jamais entendu dans votre conscience, seul avec Dieu, la terrible déclaration de tout ce que vous avez jamais fait, le long exposé de toutes vos actions? Voici ce que vous avez fait; voici ce que vous avez pensé; — *j'ai tout vu!* Aimeriez-vous

entendre déclarer ainsi, seul avec Dieu, les choses qui peut-être n'ont pas été faites devant les hommes, et qui montrent que vous estimiez plus les hommes que Dieu? Tout cela va-t-il tomber dans l'*oubli?* — Avez-vous été ainsi « *manifesté à Dieu,* » selon l'expression de l'apôtre?

Voici un message; — remarquez qui est celui qui l'apporte! — Un message apporté par Jésus-Christ, — pour m'amener à Christ, — à Dieu; — pour me juger? — Non! mais pour m'amener à Celui qui est venu pour ôter tout ce qu'il a rendu manifeste! Je respire de nouveau. Quelle consolation! Maintenant je puis désirer que tout soit connu, même tout ce que j'ai pensé, parce que Celui devant qui tout mon péché est à découvert, est Celui qui vint pour l'ôter, — non pas pour le cacher, ni pour l'excuser, mais pour l'ôter. Le Fils de Dieu est mort pour toutes ces choses. Dieu ôte *mon péché,* au lieu de m'ôter *moi*. Je suis dans la lumière, mais le sang de Jésus-Christ me purifie de tout péché. J'obtiens le témoignage de Dieu lui-même, le témoignage de Dieu qui est lumière! Si lui ne manifeste pas une seule tache en moi, qui en trouvera? Est-ce que je veux dire qu'il n'y ait pas de tache dans ma nature? Non, — mais ce que Dieu dit, ne dépend pas de ce que *moi* je suis, mais de Dieu dans la lumière duquel je suis. Le Dieu qui me manifeste me dit que le sang de Jésus-Christ me purifie de tout péché. Dieu m'a aimé *parfaitement*. Comment en ai-je la connaissance? Est-ce à cause de ce que moi je suis? Non, mais je l'ai appris par ce que *Dieu est* et par ce que Dieu a fait, et mon âme se repose dans une constante et parfaite paix, car Dieu s'est révélé ce qu'il est et a révélé ce qu'il a fait

en ce que Christ est mort; et ce qu'il a fait ne peut jamais changer, — lui ne change jamais. L'âme se repose dans un *salut accompli*, et non en aucune chose qui doive encore être faite, en sorte qu'il n'est pas possible qu'il y ait aucun changement. Le sang de Christ, lui seul, efface mon péché. Si Christ ne l'a pas fait parfaitement, qui le fera? Mais il a accompli l'œuvre: « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » Lorsque la foi enseignée de Dieu a saisi cela, la foi non plus ne change pas. Ceux qui rendent culte étant une fois purifiés n'ont plus conscience des péchés (Hébr. X, 14, 2).

Avant de terminer je voudrais ajouter un mot encore sur un sujet important pour nous tous, savoir la communion. Est-ce que la communion n'est jamais interrompue? Oui, elle l'est! Mais l'amour de Dieu n'est pas interrompu, ni ma confiance non plus, quoique ma communion le soit peut-être souvent, car Dieu ne peut pas avoir communion avec une seule pensée vaine ou oiseuse, en sorte que lorsque de telles pensées montent dans notre esprit, nous ne pouvons pas avoir communion. Quelle est alors notre ressource? Le vers. 1 du chap. II répond à cette question: « Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste. » Jésus-Christ n'est pas ici Médiateur entre Dieu et les hommes, mais Avocat auprès du Père. La communion avec le Père a été interrompue. L'intervention de Christ est fondée sur deux principes: lui, le juste, *est* dans la présence de Dieu, et il a fait la propitiation pour nous. Nous avons communion avec le Père et le Fils, et nous perdons cette

communion par le péché ou la folie. Christ intervient comme Avocat et l'Esprit opère selon cette intervention et rétablit la communion et nous ramène à la communion avec le Père et le Fils. Là est le remède pour les manquements de tous les jours. Notre position, c'est la communion avec le Père et le Fils, afin que notre joie soit parfaite.

Avez-vous été amenés là? Il a fait la paix. L'avez-vous reçue? N'ayez point de repos que vous ne la possédiez. Ne tolérez aucun péché, mais croyez que Dieu a ôté tout péché par le sang de la croix. A Dieu ne plaise qu'il y ait en nous aucune légèreté à l'égard du péché : rien n'est aussi impossible que Dieu puisse tolérer le péché. Mais Dieu peut ôter le péché. Avez-vous atteint par la foi ce repos-là, le repos dans cette vie éternelle qui est venue par le sang versé qui ne sera jamais versé de nouveau? Chers amis, soyez assurés seulement d'une chose, c'est que Dieu est amour, c'est que, dans toutes ses voies envers vous, il est amour, et que son cœur voudrait que vous fussiez heureux : Vous ne pouvez être heureux dans le mal. Parce que Dieu est amour, il voudrait nous amener à connaître cet amour et à y trouver notre repos. Oui, et il voudrait que nous sussions compter sur lui pour ce qui regarde nos manquements. J'ai du péché en moi, et je n'ai point de force en dehors de Dieu. Si je ne peux pas aller à lui, ou que je n'aille pas à lui quand il y a du péché et de l'infidélité en moi, où irai-je pour trouver de la force? Moïse dit : O Seigneur, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seignenr marche maintenant au milieu de nous, car c'est un peuple de cou roide, et pardonne donc nos iniquités et notre péché, et possède-nous comme ton héri-

tage (Ex. XXXIV, 9). Marche avec nous, dit Moïse, *parce que* c'est un peuple de cou roide. Vous ne serez jamais victorieux du péché, ni ne jugerez le péché véritablement, jusqu'à ce que vous ayez Dieu avec vous! Christ peut nous donner de haïr le péché et nous fortifier contre ce que nous haïssons. Dieu est amour. Christ me l'a révélé, et je l'ai, lui, pour moi contre le mal qui voudrait m'arrêter — contre ce que je craignais qui serait trop pour moi! «Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui» (1 Jean IV, 16)!

Une halte auprès de la rivière d'Ahava.

Esdras VIII, 21-23.

On voit, dans le chapitre précédent, que Dieu avait disposé et préparé Esdras à aller rejoindre, en Judée, ceux de son peuple qui étaient remontés de Babylone avec Zorobabel, Jésuah et Néhémie. Nous y voyons de plus que Dieu, qui incline même le cœur des rois à ce qu'il veut, avait préparé Artaxerxès à favoriser le projet d'Esdras, en sorte qu'il ordonna que tous les Israélites du royaume, qui se présenteraient volontairement pour aller à Jérusalem, fussent libres d'y monter avec Esdras. Et non-seulement cela, mais encore le roi et ses sept ministres offrirent volontairement de l'or et de l'argent au Dieu d'Israël dont la demeure est à Jérusalem. Mais ce n'est pas tout, car Artaxerxès, dans son

décret, dit à Esdras : « Et quant au reste qui sera nécessaire pour la maison de ton Dieu, autant qu'il t'en faudra employer, tu le prendras de la maison des trésors du roi. Et de ma part, Artaxerxès, roi, il est ordonné à tous les trésoriers qui sont au delà du fleuve, que tout ce qu'Esdras, sacrificateur et scribe de la loi du Dieu des cieux, vous demandera, soit fait incontinent, jusqu'à cent talents d'argent, et jusqu'à cent cores de froment, et jusqu'à cent baths de vin, et jusqu'à cent baths d'huile, et du sel sans mesure, » etc. (VII, 21 et suiv.). A la fin du chapitre, Esdras bénit Dieu qui a mis une telle chose au cœur du roi, puis il assemble les chefs d'Israël, afin qu'ils montent avec lui. Dans la première partie du chapitre VIIIe, nous avons le dénombrement des chefs des pères qui retournèrent avec Esdras, et leur rassemblement près de la rivière d'Ahava, d'où le départ eut lieu. Ce qui se passe là, au bord de cette rivière, au milieu de ces Israélites, est digne de toute notre attention.

Jusqu'ici la bonne main de Dieu avait été sur Esdras, il avait réussi bien au delà de ses désirs. Toutefois il n'était pas au bout de son entreprise ; il y avait encore bien des difficultés à surmonter, car il fallait effectuer un voyage long, pénible et dangereux. Les Israélites avaient des ennemis qui leur dressaient des embûches sur le chemin. Comment surmonter ces obstacles? Comment résister à ces ennemis? Les Israélites n'étaient pas nombreux, tout au plus deux mille hommes, peut-être sans armes ; ils étaient faibles, bien faibles, et ils le sentaient, en présence des difficultés et des ennemis qui étaient sur le chemin. Ils ne pouvaient entreprendre un tel voyage sans protection, sans secours ! Mais le puis-

sant roi Artaxerxès n'était-il pas là? N'avait-il pas montré, par ses paroles et par ses actes, tant de bienveillance, tant d'intérêt pour cette entreprise, qu'il était impossible de supposer qu'Esdras essuyât un refus de sa part, s'il lui demandait des forces, des gens de cheval, des soldats, pour l'accompagner et le défendre lui et les siens? Cette idée de demander des forces à Artaxerxès se présenta naturellement à l'esprit d'Esdras et occupa son cœur, mais la honte la lui fit bientôt abandonner. « Car, dit-il, j'eus honte de demander au roi des forces et des gens de cheval, pour nous défendre des ennemis, par le chemin, à cause que nous avions dit au roi, en termes exprès : La main de notre Dieu est favorable à tous ceux qui l'invoquent ; mais sa force et sa colère est contre ceux qui l'abandonnent » (v. 22).

En effet, demander des soldats au roi après lui avoir tenu de tels propos, c'eût été vraiment honteux, c'eût été manifestement mettre en contradiction sa profession avec sa conduite, ce qui est toujours honteux. Si Esdras avait donné suite à l'idée qu'il avait eue, et qu'il eût adressé sa demande au roi, celui-ci n'aurait-il pas été, par cela même, porté à penser et à dire : « Mais, ces gens me vantent leur Dieu, — ils me disent qu'il protége tous ceux qui l'invoquent et qu'il punit tous ceux qui l'abandonnent ; ils me parlent de sa grandeur et de sa force : si ce qu'ils disent est vrai, qu'ont-ils donc à craindre? quel besoin ont-ils de mes soldats? Ah! sans doute qu'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils me disent! Ce ne sont que des paroles! Leur Dieu est comme les autres dieux! » On ne peut pas l'affirmer, mais il est probable qu'Esdras fit des réflexions de cette nature. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vit bien que, s'il ré-

clamait ce secours, il mettrait grossièrement en contradiction ses paroles avec sa conduite, et cela devant les yeux du roi. Ici encore la main de Dieu se montre bonne envers Esdras. Le Seigneur lui fit sentir ce qu'il y avait de honteux dans la pensée de demander des soldats au roi, et il y renonça.

Chers frères, nous professons l'évangile et nous disons, nous aussi, de grandes et belles choses de notre Dieu. C'est très-bien : quelles que soient les louanges que nous en fassions, elles sont encore au-dessous de la réalité, car on ne peut pas, par des paroles, dire parfaitement ce que Dieu est. Sa majesté, sa puissance, sa justice, son amour, tout cela est infiniment au-dessus de ce que nous pouvons penser et exprimer. Mais la profession publique de ma foi, si elle est sérieuse, me lie sérieusement. Elle détermine la conduite que j'ai à tenir, devant tous ceux qui l'entendent ou la connaissent : Tout désaccord entre mes actes et ma profession déshonore Celui que je loue par mes paroles. Plus ma profession sera parfaite, plus mes paroles seront vraies, magnifiques, plus Dieu sera déshonoré, s'il y a contradiction entre ces paroles et mes actes. Je professe publiquement que Dieu est tout-puissant, qu'il ne me perd jamais de vue, qu'il est pour moi, qu'il est mon père, et moi son enfant qu'il chérit — et l'on me voit inquiet, troublé, agité, sans confiance — contradiction! inconséquence! Je professe publiquement que le croyant n'est pas du monde, qu'il a été arraché au présent siècle mauvais — qu'ici, dans ce monde, il n'est qu'un étranger céleste — que sa portion, ses biens, sa vie sont en Christ, étant mort avec lui, ressuscité avec lui et assis avec lui dans les lieux célestes — je professe que, d'un

jour à l'autre, Jésus peut venir m'enlever et que je l'attends, mais voici que moi, ce croyant, ce professant, je manifeste que j'aime le monde et les choses qui y sont ; on voit, à n'en pas douter, que je prends plaisir à ajouter un champ à un autre, une somme à une autre, une gloire à une autre—contradiction ! inconséquence! Or ces contradictions, quand elles existent, portent un préjudice considérable à l'Evangile ; elles déshonorent, devant le monde, notre Dieu et Père, et éloignent de la vérité que nous professons bien des âmes encore faibles. Pénétrons-nous de tout ce qu'il y a de *honteux* dans ces contradictions. La Parole nous exhorte à marcher d'une manière digne de notre vocation — digne de Dieu. Si nous disons que nous avons communion avec lui (et nous le disons) et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons. *Celui qui dit* : je le connais (et nous le disons), et qui ne garde pas ses commandements, est menteur. — *Celui qui dit* demeurer en lui (et nous le disons), doit lui-même aussi marcher comme lui a marché. *Celui qui dit* qu'il est dans la lumière (et nous le disons), et qui hait son frère est dans les ténèbres jusqu'à maintenant. *Si quelqu'un dit* : J'aime Dieu (et nous le disons) et qu'il haïsse son frère, il est menteur..... (1 Jean). Nous professons, nous disons toutes ces choses et bien d'autres très-belles, c'est très-bien ; mais jugeons par les déclarations ci-dessus ce que vaut le *dire*, la profession, quand la marche le contredit.

Mais revenons un instant au bord de la rivière. Il fallait renoncer aux soldats du roi, la pensée seulement de demander un tel appui était un sujet de honte. Cette pensée n'était pas de Dieu, mais de l'ennemi. Cependant les dangers, les difficultés et les ennemis sont tou-

jours là, et la faiblesse, l'impuissance aussi est là. On ne peut affronter tous ces dangers, résister à tous ces ennemis avec la force qu'on a. Que faire? Que devenir? Oh! que Dieu est bon envers les siens! Que sa main fu' miséricordieuse envers Esdras et sa troupe! Dieu lui fi' comprendre et sentir ce qu'il y avait de honteux dans la pensée qu'il avait eue de demander la protection d'une armée — il lui donna ensuite la force de rejeter cette pensée — puis il dirigea les yeux d'Esdras vers la montagne d'où le secours lui viendrait. Esdras publie le jeûne : on s'humilie, on prie; on cherche, on demande le secours de Dieu, on se place corps et biens, sous sa protection. C'est avec la force qu'Esdras et ses compagnons avaient trouvée en Dieu, c'est avec le sentiment que Dieu s'était chargé de les protéger, qu'ils « partirent de la rivière d'Ahava le douzième jour du premier mois pour aller à Jérusalem. » Et dans ce voyage Esdras fit l'expérience que ce qu'il avait dit de son Dieu au roi, était parfaitement véritable. Il lui avait dit : « La main de notre Dieu est favorable à tous ceux qui l'invoquent » (v. 22) et au verset 31 dont j'ai cité la première moitié, il dit : « Et la main de notre Dieu fut sur nous; et il nous délivra de la main de nos ennemis et de leurs embûches sur le chemin. » Oh! qu'il serait désirable que quelque Esdras, sentant vivement ce qu'il y a de honteux dans les contradictions, les inconséquences nombreuses des chrétiens de nos jours, se levât du milieu de nous, pour « publier le jeûne, afin de nous humilier devant notre Dieu! » Oh! qu'il serait désirable que la honte d'Esdras devînt plus commune, et remplît nos cœurs chaque fois qu'une pensée indigne de Dieu, de sa grâce, de son amour, de sa lumière,

s'élève dans notre esprit! Tout ce que nous disons, d'après l'Ecriture, de notre Dieu est exactement vrai, et si, imitant Esdras, nous sommes conséquents avec ce que nous disons et professons ; comme lui aussi, nous ferons, dans notre voyage, la précieuse expérience de ce qu'il est pour nous, pour celui qui se confie en lui, et ne veut dépendre que de lui seul !

Qui ne veut rien sans lui peut tout en sa bonté.



Thèse.

Je me suis souvent demandé si l'Eglise aurait perdu quelque chose à ne pas connaître le mot de *religion* et ses dérivés. Ce mot vient des auteurs latins, de Cicéron, entr'autres, où il a souvent le sens de *superstition*. Nous croyons pouvoir dire qu'il n'a aucun terme correspondant dans la Parole de Dieu, que ni le mot ni la chose ne s'y trouvent. Vous ne le rencontrerez pas une seule fois dans tout l'Ancien Testament, et dans le Nouveau, quelques versions l'ont admis, mal à propos à mon avis, dans Jacq. I, 26, 27, pour traduire un mot grec, qui, dans Actes XXVI, 5 et Coloss. II, 18, est rendu beaucoup plus exactement par *culte*. Cela vient, je crois, de la difficulté d'exprimer en français l'adjectif dérivé du mot grec, qui n'est employé qu'une seule fois en Jacq. I, 26 ; on a cru devoir dire *religieux*, tandis que *culte* manque d'un adjectif dérivé. — Quel avantage, selon moi, c'eût été et ce serait pour les chrétiens de rejeter ce mot d'origine païenne, et de dire tout simplement, avec la Parole : la vérité de Dieu, la doctrine de Christ,

l'Evangile, les paroles de cette vie etc. Que de confusions on aurait évitées et l'on éviterait; comme le christianisme serait clairement distingué de tout ce qui n'est pas lui — quelle évidence, quelle force de plus dans le langage et dans l'esprit! Qu'on appelle *religion,* si l'on veut, tous les systèmes en dehors de la vérité, mais qu'on ne donne plus ce nom au système évangélique. Le seul mot, à mon jugement, qui pourrait être traduit par *religieux* (selon le sens cicéronien) dans le Nouveau Testament, se trouve dans Actes XVII, 22, où Martin l'a traduit par « trop dévots, » il signifie en effet : « qui a peur des dieux, qui les honore par crainte » — et aussi : « superstitieux. »

Extrait d'une lettre.

Il est tout à fait convenable de *nous* humilier jusque dans la poussière, si nous y sommes appelés. Mais je ne dois pas magnifier ma grâce et mon humilité, à la honte de mon précieux Seigneur et Sauveur. Il a des droits, auxquels je sens que je ne pourrai jamais renoncer. Toutes mes mauvaises pensées, mes sentiments étroits et mes méchants discours, je suis disposé à les confesser franchement : mais nous devons être fidèles à Christ. Il nous faut un *Christ vrai,* centre de toutes nos affections, vraie base d'union et de communion. Dans ces temps de bénédictions abondantes, il y a grand besoin de veiller, et de marcher près de Dieu. Priez pour moi, afin que je sois gardé. Je remercie le Seigneur de ce qu'il élargit mon cœur, mais en me disant toujours de *marcher* dans le *sentier étroit.* L'œuvre ici continue très-heureusement et d'une manière tranquille. Il y a eu des conversions tous les soirs, excepté mercredi et jeudi. La présence du Seigneur était là et les nouveaux convertis ont été bénis.

Numéro 2. 30 Janvier 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Les voies de la grâce.

Ephésiens V.

C'est une chose sérieuse — et en même temps pleine d'encouragement et d'avertissement pour nos âmes — qu'il n'y a rien qui condamne autant le péché que la grâce. La loi le condamne sans doute ; mais la loi en elle-même, ne juge jamais la nature humaine. Elle condamne des actes. Lorsqu'elle est appliquée par l'Esprit de Dieu, elle nous conduit à inférer ce que doit être l'arbre, d'après son fruit. Elle nous montre comme conclusion ce qu'est la nature ; mais elle n'agit pas à son égard d'une manière directe, immédiate et complète. La grâce le fait. « Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils » (c'est là la grâce) « en ressemblance de chair de péché et pour [le] péché » (comme sacrifice pour le péché), « a condamné le péché en la chair. » Dieu a condamné la nature — et la racine et la branche ; il a exécuté sa sentence sur tout ce qu'est l'homme, même dans son

meilleur état. Point de déguisements, point d'excuses, qui puissent subsister maintenant : tout a été pleinement amené à la lumière de Dieu lui-même, et tout a été condamné. C'est la même chose, du commencement à la fin. C'est la grâce qui arrache tous les voiles si minces dont la chair voudrait se couvrir, pour nous empêcher d'apprendre ce que nous sommes. Mais la grâce, tandis qu'elle ôte ce que nous sommes, nous donne néanmoins le privilége d'apprendre ce que nous sommes — nous met du côté de Dieu pour exécuter son jugement sur la chair, nous rend capables d'agir à son égard, d'une main qui n'épargne rien, précisément parce que nous avons une nouvelle nature qui nous est donnée de Dieu. Nous sommes à même de mortifier la vieille nature, parce que nous avons une vie nouvelle et divine, que ni la mort ni Satan ne peuvent toucher. Et c'est pour cela que vous trouverez, que dans les parties de l'Ecriture où la grâce est le plus pleinement présentée, là même nous avons les exhortations les plus pressantes à la sainteté. En conséquence, toutes les fois que les âmes ont peur de la grâce, elles évitent la seule chose qui puisse produire une sainteté réelle ; elles évitent la seule chose qui puisse mettre à nu et détruire le vain étalage dans lequel elles marchent elles-mêmes.

Mais il y a une autre chose, et une chose bien sérieuse, pour ceux qui ont reçu la grâce de Dieu, et qui font profession de s'y tenir. La voici : « On ne se moque pas de Dieu. » Il ne souffrira pas que le nom de son Fils soit jamais allié au mal. Il ne souffrira jamais que sa grâce soit alléguée comme une excuse pour le péché. La grâce a étendu la main, et nous a arrachés de l'enfer, pour nous transporter directement des portes de la mort jus-

que dans le ciel même : rien de moins que cela n'est accompli en principe, quand nous recevons le Seigneur Jésus. Nous sommes tirés hors du filet du destructeur, et placés dans les mains du Père et du Fils, et personne ne nous en ravira. Mais s'il en est ainsi, quel est en cela le dessein de Dieu — pratiquement? Que veut-il que nous fassions sous l'abri de cette grâce toute-puissante, qui a opéré pour nous de telles merveilles? Il veut assurément que nous ne tolérions jamais le mal naturel de nos cœurs; que nous veillions pour Dieu, et que nous soyons jaloux pour lui, contre nous-mêmes. Nous sommes tirés hors de nous-mêmes, transplantés en Christ. Nous devenons par conséquent (si nous avons la foi en lui, s'il s'agit réellement d'une œuvre du Saint-Esprit) identifiés dans nos sentiments avec le Seigneur; nous sommes associés aux intérêts de Dieu, si je puis le dire, contre notre propre nature corrompue; contre le mal, partout où il se trouve, mais surtout partout où le nom de Christ est prononcé. Nous n'avons rien à faire directement avec le monde corrompu au dehors, mais nous avons tout à faire avec notre propre nature corrompue; beaucoup à faire en veillant contre elle, en la jugeant, en agissant à son égard pour Dieu, partout où elle ose se montrer. Dans l'amour les uns pour les autres, et dans la jalousie pour le Seigneur, nous pouvons avoir à agir à son égard même dans autrui : mais alors ce doit toujours être dans un saint amour. Car même dans le cas où nous avons à veiller les uns sur les autres pour le Seigneur, ce n'est jamais dans un esprit légal — jamais pour condamner simplement le mal, pour laisser ensuite une personne sous les effets de sa folie et de son péché.

Mais écoutons quelques-unes des paroles adressées aux saints d'Ephèse, et d'abord ce qui est dit dans un verset ou deux du chap. IV : « Que toute amertume, et tout courroux, et toute colère, et toute crierie et toute injure soient ôtés du milieu de vous, de même que toute malice. Mais soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion et vous pardonnant les uns aux autres.» Nous avons évidemment ici ce qui doit guider notre marche avec nos frères et en former l'esprit. Est-ce là tout? Non. Cela ne concerne que l'esprit dans lequel nous devons agir les uns envers les autres. Mais il nous est rappelé quelle est la manière dont Dieu a agi à notre égard. «Vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ.» Puis il est question d'une autre chose. Le Seigneur Jésus n'est pas mort seulement pour ôter mon péché, mais pour me donner l'immense privilége d'être placé devant Dieu, — en lui rendu agréable selon sa propre excellence. Je ne pourrais être dans le ciel, s'il n'en était pas ainsi — s'il y avait seulement ceci, que le péché est ôté. Dieu ne peut rien avoir dans le ciel qui soit purement négatif. La simple absence du mal n'y suffit pas. Pour que nous puissions être dans le ciel, il faut que Dieu nous y place, rendus agréables dans toute l'excellence de Christ; et c'est là ce qu'il nous communique ici-bas, du moins pour ce qui concerne le nouvel homme. D'après cela il nous est dit : « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants; et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, » etc. C'est là un pas de plus. Une personne pourrait pardonner à une autre, mais garder encore une certaine réserve — se renfermer dans les étroites limites de son propre cercle. Ici,

au contraire, nous trouvons qu'il doit y avoir cette énergie qui s'épanche au dehors, l'amour qui trouve ses délices dans le bonheur d'autrui. C'est l'activité de l'amour qui se répand envers les saints : « Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, » etc.

Mais alors une autre chose est mise au jour. Il y a du danger, même parmi les saints de Dieu. Le diable peut entrer et changer l'affection fraternelle en un piége ; et cela non-seulement en ce que l'on peut permettre à un mal positif de se déclarer, mais encore en laissant sans être jugée la tendance à ce mal. « Mais que ni la fornication, ni aucune impureté, ni avarice, ne soient même nommées parmi vous, comme il est convenable à des saints ; ni aucune chose déshonnête, ni parole folle, ni plaisanterie, lesquelles ne sont pas bienséantes, mais plutôt des actions de grâces. » Le Seigneur ne défend en aucune manière l'heureuse gaîté, qu'il aime dans ses saints. Il ne nous appelle pas à être des moines, ce qui est la manière dont l'homme met un frein à la chair, et n'est qu'une autre forme du *moi*. Nous pouvons avoir le *moi* sous une forme légale, et le *moi* sous une forme relâchée ; mais sous quelque forme que ce soit, ce n'est pas Christ, et la seule chose qui ait maintenant du prix devant Dieu, c'est Christ.

« Cela en effet vous le savez, sachant qu'aucun fornicateur, ou impur, ou avare (qui est un idolâtre) n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu. » Ceci amène une question bien sérieuse pour nous tous. Ce sont là des choses qu'il nous faut mettre à profit. Ce sont des exhortations, non pour être simplement employées pour d'autres, comme une mesure pour les juger ; mais pour nous être appliquées à nous-mêmes.

Elles sont pour les saints, et non pour le monde. C'est dans le monde, sans doute, que nous trouvons le mal au sujet duquel nous sommes avertis ; et nos cœurs devraient éprouver de la compassion pour ceux qui n'ont point d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu. Mais souvenez-vous que le principal objet du Saint-Esprit, c'était d'avertir les saints eux-mêmes et de les mettre en garde ; eux qui, tandis qu'ils désirent veiller contre le mal d'un éloignement charnel, rencontreront, dès l'instant qu'ils se trouvent ensemble, le danger d'une autre chose, savoir, le mal d'une proximité charnelle. Qui donc peut prendre soin de nous, si tels sont les dangers qui nous entourent? Dieu seul — mais Dieu agissant toujours sur le pied de la grâce. Il n'y a aucune raison pour qu'une âme n'ait pas une parfaite confiance en Dieu contre elle-même. Mais partout où il existe le désir que notre propre volonté et nos propres pensées mauvaises soient satisfaites, — partout où il y a le désir de persister dans nos voies selon la chair, soyez bien assurés que le jugement de Dieu sera là, à moins que la grâce de Dieu n'intervienne pour délivrer l'âme. C'est là une chose solennelle, une chose qu'il nous est nécessaire de prendre à cœur. Car le Seigneur est jaloux pour notre bien, et il est jaloux pour sa propre gloire. Puissions-nous donc veiller! Puissions-nous nous rappeler ce qu'il a écrit; que, s'il est dit d'un côté : « Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, » il est dit de l'autre : « Que tout homme qui prononce le nom du Seigneur se retire de l'iniquité.» Se retirer de l'iniquité! Est-il possible que de telles paroles soient adressées aux saints de Dieu? Oui. C'est la parole du Saint-Esprit lui-

même, partout où le nom de Christ est prononcé. Que nos âmes retiennent donc fermement la grâce; mais souvenons-nous que le but de toute la grâce qui nous a été manifestée, c'est que nous servions Dieu, d'une manière qui lui soit agréable, « avec révérence et avec crainte. » Il en est toujours ainsi. Et il y a en même temps une autre pensée qui me semble avoir du prix, — c'est que le péché, quand on l'envisage dans la présence de Dieu, revêt toujours son vrai nom et son vrai caractère. Il ne m'est pas permis de le pallier, ni de l'appeler d'un nom que les hommes peuvent lui donner. Par exemple, il y a mille choses que les hommes appelleraient seulement polies. Comment Dieu les appelle-t-il? Un mensonge. Et encore, il y a beaucoup de choses dont les hommes parleraient comme pouvant être permises en affaires de commerce. Comment Dieu les appelle-t-il? Friponnerie et avarice. Telle est la sentence de Dieu. Et pourrions-nous y échapper? Non. Il nous laisserait manifester ce que nous sommes, — manifester que nous avons faussement prononcé le nom de Christ, uniquement dans notre propre force, — comme les Egyptiens qui essayèrent de passer la mer Rouge après Israël. Le résultat fut qu'ils furent tous noyés. Puissions-nous être jaloux de ne pas nous permettre la plus petite chose qui soit contraire à Dieu! Quelle liste de choses à l'égard desquelles l'Esprit de Dieu m'avertit ici! Je puis regarder au dedans, et connaître comment le cœur répond à la Parole de Dieu au dehors, qui m'a déjà mis en garde. Et qu'arrive-t-il, si je méprise l'avertissement? Je donnerai la preuve de ce que je suis, au déshonneur du nom du Seigneur Jésus, et à ma propre honte comme à ma propre douleur. Quel effet d'un mo-

ment de satisfaction donnée au *moi* ! Si donc une *petite* parole est comme quand on lâche l'eau, qu'est-ce qu'un *petit* acte de péché, là où il est toléré ? Que le Seigneur veuille nous garder des *petits* péchés — nous maintenir vigilants, jaloux, attentifs ; mais en même temps ne cessant jamais de retenir fermement la grâce — nous avertissant et nous fortifiant les uns les autres dans cette parfaite grâce dans laquelle nous sommes !

Rappelons-nous que celui qui nous a appelés à veiller contre ces choses, nous a aussi appelés à lui rendre grâces — à lui le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ — en tout temps, et pour toutes choses. Quand même nous avons à nous humilier devant Dieu à cause de ce que nous sommes, nous ne devons jamais oublier ce que Christ est envers nous et pour nous.

Puissions-nous être gardés fidèles et circonspects dans nos voies à cause du Seigneur Jésus !

Puissance et proximité.

1 Rois XIX.

La démonstration de la puissance ne peut jamais donner de la vigueur à l'âme, à moins qu'elle ne soit accompagnée de la communion individuelle avec le Seigneur, et alors c'est la communion et non la puissance, qui confère la bénédiction. La puissance sert à rendre le service efficace, mais elle est toujours suivie d'abattement et de découragement, si l'âme n'est pas gardée dans une secrète proximité du Seigneur. C'est ce que

nous enseigne le chapitre qui est devant nos yeux. Il nous montre Elie, qui vient d'être témoin d'une des plus merveilleuses démonstrations de la puissance de Dieu sur la terre : « Le feu de l'Eternel tomba, et consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la poudre, et huma toute l'eau qui était au conduit. » En outre il y eut aussi une grande pluie en réponse à la prière d'Elie. Il y avait donc eu une double manifestation de la puissance de Dieu, l'une pour confirmer la mission de son serviteur, l'autre pour bénir son peuple. Et cependant, après tout cela et immédiatement après, nous voyons Elie tellement abattu et craintif qu'il s'enfuit, pour sauver sa vie, le chemin d'une journée au désert, et qu'il demande à Dieu de retirer son âme ! Dans cet état, l'ange du Seigneur vient à lui, afin de le préparer pour un voyage à la montagne d'Horeb ; et alors, après avoir été quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture, il reçoit un enseignement de Dieu lui-même, qui lui apprend que le Seigneur n'est pas, tout d'abord pour lui, Elie, dans le grand vent impétueux qui fendait les montagnes et brisait les rochers devant l'Eternel, ni dans le tremblement, ni dans le feu, mais dans « le son doux et subtil. » Il est dans cette communication secrète, invisible, sans bruit, que « nul ne connaît que celui qui la reçoit. » Lorsque Elie eut entendu celle-ci, il enveloppa son visage de son manteau et sortit, et se tint à l'entrée de la caverne. Son âme répond à cette voix du Seigneur, à laquelle nul ne peut se méprendre, la brebis connaît sa voix. La manifestation de sa grande puissance n'avait pas eu sur elle un tel effet. Et voilà aussi ce que nous expérimentons si nous sommes assez dans la *retraite*, et assez dégagés de la nature pour l'ob-

server. Il faut que l'âme soit dans l'attitude d'écouter pour qu'elle puisse distinguer les notes particulières de la voix du Seigneur, si je puis m'exprimer ainsi. L'attitude d'écouter est typifiée, moralement, par la position d'Elie à la montagne de Dieu, seul et sans nourriture, ne subsistant que de ce que Dieu lui fournissait. Ce n'est pas quand la nature agit et embarrasse, quand le monde est là avec son bruit confus, que nous pouvons aisément distinguer le « son doux et subtil » de la voix des actes de la puissance de Dieu ; tout comme, d'un autre côté, ce n'est pas la simple solitude, la misérable solitude sous un genêt, dans le désert, qui nous dispose à l'intelligence spirituelle. C'est la solitude *avec Dieu à Horeb, sans aucun soutien de la nature*, qui est la vraie préparation pour le jugement spirituel et l'instruction divine. Après l'accomplissement d'un grand miracle, nous voyons le Seigneur obliger ses disciples à entrer dans une nacelle (Matth. XIV). Là ils ramaient avec grande peine, et le Seigneur les voyait ; cependant il ne vint à eux que sur la quatrième veille de la nuit, et alors même il voulait les devancer. L'effet de la démonstration de sa puissance, dans le miracle, avait passé, et cet événement ne pouvait plus leur servir. S'il avait augmenté leur foi au Seigneur, ils en auraient eu le profit maintenant ; mais ils l'auraient reçu du Seigneur lui-même, et non de l'évidence de sa puissance. Ce que le Seigneur tenait à établir, c'était sa valeur à lui, pour eux ; ce qu'il voulait leur enseigner, c'est que les actes de sa puissance n'étaient que les preuves de cette valeur, mais aussi que des preuves ne suffisaient pas à elles seules, au moment du besoin, à moins que lui-même ne fût la. Les miracles devaient démontrer la

valeur de l'intérêt qu'il portait aux siens, mais ils ne devaient nullement occuper la place de ce qui était un gain plus grand, savoir la proximité du Seigneur lui-même. Après le miracle, les disciples se trouvent placés dans de telles circonstances que, à moins qu'il ne *s'approche,* il n'y a aucun moyen d'échapper; mais aussitôt qu'il *est là* le « vent cesse, » et ils en sont fort étonnés, parce que, évidemment, ils n'avaient pas appris du miracle des pains ce qu'ils devaient apprendre, savoir que Celui qui l'avait accompli ne l'avait pas fait simplement, pour déployer sa puissance dans une occasion donnée, mais pour exprimer par là l'intérêt qu'il prenait à ceux pour lesquels sa puissance agirait, en quelque temps que ce fût. Dans l'histoire du peuple de Dieu, dans l'Ecriture, nous trouvons constamment que l'humiliation et le malheur succèdent immédiatement à quelque marque signalée, ou à quelque démonstration de la puissance de Dieu en leur faveur. Pourquoi cela? Simplement parce qu'il est toujours dangereux d'être glorifié, à moins que l'âme ne soit en même temps tenue dans la conscience de la nécessité de sa dépendance de Dieu. Quand les disciples dirent au Seigneur que les démons mêmes leur étaient assujettis, il répondit: « Réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » Ce que Dieu est *pour* moi est plus grand qu'aucune des choses que Dieu fait devant moi.

Le chant qui suivit la merveilleuse délivrance d'Egypte n'a pas plutôt cessé, que viennent les murmures des enfants d'Israël à cause de Mara. A quoi leur sert maintenant la grande démonstration de puissance du passage de la Mer Rouge? Il faut qu'ils réalisent leur dépendance de Dieu, comme étant leur secours toujours

présent dans le moment de la détresse. La grande délivrance leur avait prouvé la valeur de Dieu ; mais c'est lui-même, et non la preuve de sa valeur, qui est la seule bénédiction sûre dans le moment du besoin, et voilà le pourquoi des circonstances éprouvantes par lesquelles nous sommes appelés à passer.

C'est lorsque David est arrivé à l'apogée de son importance royale qu'il dénombre le peuple ; mais dans son humiliation il apprend à connaître Dieu, comme il ne l'avait jamais encore appris auparavant ; et comme, lors de sa chute avec Bathséba, il avait appris la profondeur et l'étendue du relèvement de Dieu, ainsi, à l'heure de l'humiliation, il reçoit une révélation de la pensée divine, plus entière que tout ce qui en avait été jusqu'alors donné à connaître. Non pas qu'il soit bon de tomber ; mais la grâce de Dieu est une plus grande chose pour mon âme que les actes de sa puissance ; et c'est pourquoi David a fait plus de progrès, dans ses moments de repentance, qu'il n'en a jamais fait dans ses jours de gloire et d'honneur. Paul avait trouvé plus de force pour son âme dans cette communication du Seigneur : « Ma grâce te suffit, » que dans toute l'évidence de la gloire dont il avait été le spectateur étonné.

La source de la force et de la bénédiction pour l'homme, est dans la dépendance de Dieu. La tendance d'une manifestation de puissance est de me rendre indépendant de Dieu, comme ayant de la puissance par devers moi, Il y a toujours, dans le cœur naturel, une soif de puissance, parce que, depuis la chute, la pensée de l'homme est que, s'il avait de la puissance, il arrangerait mieux les choses pour lui-même que Dieu ne le fait. L'homme, dans l'origine, n'a pas positivement nié la

puissance de Dieu ; il s'est défié de son amour, et comme il n'est pas possible de se confier en sa puissance, abstraction faite de son amour, il en est résulté que l'homme s'est aussi défié de la puissance, tout en ne cessant de la désirer.

Les hommes peuvent reconnaître la *puissance* de Dieu d'une manière abstraite, mais son amour — jamais. Par conséquent, ils recherchent l'une pour accomplir ce que leur amour d'eux-mêmes voudrait obtenir par son moyen, et non ce que l'amour de Dieu veut faire pour eux. Ils n'ont pas de foi. L'homme se servirait volontiers d'une puissance d'emprunt, quelle qu'elle fût, et s'en glorifierait personnellement ; de là vient qu'aussitôt que l'homme est à l'œuvre par la puissance de Dieu, mais en dehors de la communion avec Dieu, cette puissance doit nécessairement lui tourner en piége, et laisser son âme aride et sans fruit. C'est Dieu lui-même qui donne à l'âme de la force. « Le Seigneur *s'est tenu près de moi,* et m'a fortifié » (2 Tim. IV, 17). L'assurance que le Tout-Puissant m'AIME et qu'il est près de moi, est le vrai moyen de donner de la vigueur à mon âme. Lorsque Elie eut entendu le « son doux et subtil, » il retourne à son œuvre comme un homme puissant. Lorsque David se tenait dans l'aire d'Arauna, Jébusien, il était plus avancé en intelligence spirituelle qu'il ne l'avait jamais été jusque-là ; et quand Paul disait : « Je prends plaisir dans les infirmités, etc., afin que la puissance de Christ repose sur moi, » il avait atteint moralement le plus haut degré de gloire.

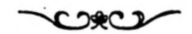
J'aime à voir la puissance de Dieu afin de pouvoir exalter son nom ; mais plus je le fais, plus je désire en mon âme de réaliser, par une proximité invisible, bien

réelle et sentie, qu'il est *mon* Dieu ; ceci est pour moi plus que tout le reste, parce que plus et mieux je le connais, plus je puis sincèrement prendre part à tout ce qui le magnifie. N'avons-nous pas vu souvent des dons et des capacités spéciales de la part de Dieu devenir un piége pour l'Eglise et pour ceux qui les possédaient ? L'âme s'occupe davantage de l'expression que du cœur de Celui de qui elle vient. Un enseignement puissant me fait du bien à proportion de ce que je réalise de l'amour de Christ, dont l'enseignement est l'exposition. Si je suis préoccupé de l'exposition, comme je pourrais l'être d'un poème, alors c'est une affaire de l'intelligence et non de l'esprit. Cela se trouve de fait au delà de moi, et si, plus tard, ma conscience demande jusqu'à quel point je suis conséquent avec les résultats de l'exposition, je découvre que j'ai reçu cette exposition de la vérité et que j'en ai éprouvé la puissance, sans me l'approprier comme étant l'expression même du cœur de Dieu envers moi. La conséquence en est que je suis pire que si je n'avais rien entendu, car je suis confus quand je comptais sur un vrai gain. La vraie puissance, après tout, consiste dans le sentiment intérieur qu'elle produit, non dans la démonstration extérieure d'elle-même. Paul aimait mieux dire cinq paroles de manière à être compris, que de posséder le don des langues, comme simple démonstration de puissance.

On voit parfois des hommes s'étonner à la vue des manifestations de la puissance de Dieu, comme si elles étaient tout à fait étrangères à la manière d'agir et à la grandeur de cette puissance dans leurs propres âmes. On accorde une trop grande place à ce que la nature peut plus facilement saisir ; car avec la nature, il s'agit

toujours de l'extérieur à l'intérieur, au lieu du *vice versa*.

Puissions-nous être assez spirituels pour reconnaître chaque don et chaque manifestation de puissance, venant de Dieu, *comme donnés à l'Eglise, dans l'Eglise et pour l'Eglise;* mais puissions-nous aussi connaître le « son doux et subtil, » la communion dans le secret, le lien invisible qui doit être notre vraie ressource plutôt qu'aucune démonstration de pouvoir.



Correspondance.

A...., le 23 janvier 1862.

J'ai lu, dans le Messager, n° 22, qu'un frère désirerait qu'on répondît aux questions suivantes :

« Quelles sont les capacités que la Parole de Dieu attribue à l'homme naturel, et en quoi consiste sa responsabilité ? Est-ce que la Parole distingue entre la responsabilité de l'homme naturel et celle de la chrétienté ?»

Après avoir lu ces questions, j'ai d'abord eu le désir d'y répondre, par la raison qu'il me semblait assez facile de le faire. Mais je me suis laissé arrêter par la pensée qu'un frère plus capable que moi pourrait le faire avec plus d'édification, et j'espère encore être devancé, et que les quelques réflexions que je vais essayer de vous soumettre sur le sujet, seront mises de côté.

En lisant et relisant ces questions, j'ai cherché à découvrir la pensée du frère qui les fait, et je crois l'avoir trouvée : il a probablement voulu provoquer une réponse qui fermât la bouche à l'homme naturel qui de-

mande toujours : que dois-je faire? Mais ne puis-je rien faire? Serait-ce vrai que je sois sans force, comme on l'entend souvent dire? D'où vient ce langage chez l'homme naturel? de sa propre justice et de son incrédulité, qui n'ont rien à faire avec la Parole de Dieu, laquelle seule éclaire toutes les questions. La foi, au contraire, ouvre avec révérence la Parole de Dieu pour savoir ce que Dieu a dit et pour le *croire.* C'est donc avec la foi que j'ouvre la Bible pour avoir le jugement de Dieu sur l'homme naturel. Je me bornerai à indiquer les passages que le lecteur voudra bien lire dans sa Bible. Dans les Ps. XIV, 1-3 et LIII, 1-3, nous avons l'appréciation de Dieu, après qu'il a eu regardé des cieux sur les fils des hommes, pour *voir* s'il y en a *quelqu'un* qui soit intelligent, et qui cherche Dieu. Ce même jugement sur l'homme naturel est rappelé par le Saint-Esprit dans le Nouveau Testament : Rom. I, 18-32; III, 9-18; 1 Cor. II, 14. L'apôtre Paul savait parce qu'il le croyait, « qu'*en lui,* c'est-à-dire en *sa chair,* il n'habitait point de bien » (Rom. VII, 18), ni même aucune capacité pour penser le bien (2 Cor. III, 5). L'homme naturel nous est représenté dans Eph. II, comme un être mort pour le bien, mais vivant pour le mal. A ces citations qu'on pourrait multiplier, j'en ajouterai encore deux de l'Ancien Testament, en soulignant les deux derniers mots de la première : Gen. VI, 5; Jér. XVII, 9.

Qui que vous soyez qui lirez ces lignes, chrétiens ou autres, croyez-vous cela? si vous le croyez, cessez donc de chercher quelque chose de bon en vous, ou d'attribuer quelque capacité pour le bien à l'homme naturel. C'est là, sans aucun doute, le premier pas, ou ce qui est à la base du renoncement à soi-même et du vérita-

ble affranchissement. L'auteur de l'hymne 78me du recueil des frères, l'avait bien compris, quand il dit :

« En n'ayant rien *en nous*, nous avons *tout en toi.* »

Néanmoins, l'homme naturel est responsable envers Dieu du mépris de ses œuvres, de sa lumière et de sa grâce etc. (Rom. I, 18-32 ; Jean III, 19 ; V, 40, 42, 43 ; XII, 48). Dieu s'est assez manifesté à l'homme pour qu'il soit inexcusable, pour que toute bouche soit fermée et que tout le monde soit coupable devant lui, Rom. III, 19. — Mais comme l'homme a cherché beaucoup de raisonnements, il dira encore ici : Comment allier l'incapacité complète de l'homme avec sa responsabilité ? Nous lui dirons : Qu'as-tu besoin de rallier ces choses et de vouloir les comprendre ? Crois-les parce que Dieu les a dites ainsi, et sois content et reconnaissant que Dieu veuille te recevoir tel que tu es, pauvre pécheur, perdu et incapable de faire le bien. Et si tu veux continuer à raisonner, écoute encore ce que Dieu te dit dans Rom. IX, 20.

Quant à la responsabilité de la chrétienté, je crois qu'elle est la même que celle de tout homme, avec ce degré de culpabilité de plus, que celui qui aura connu la volonté du maître et qui ne l'aura pas faite, sera battu de plus de coups. Luc XII, 47, 48. Nous pourrions ajouter : Héb. X, 29, et peut-être le sérieux avertissement de Prov. I, 23-33.

L'état de Laodicée ne peut-il pas être celui de la chrétienté ? ni froid ni bouillant, un état de tiédeur que le Seigneur va vomir de sa bouche.

Que le Seigneur donne aux frères le sentiment toujours plus vrai de leur incapacité, mais aussi de leur responsabilité comme ses témoins ! Amen !

Esaïe chap. III.

Ce chapitre contient un détail des iniquités en Israël. On cessera de s'appuyer sur l'homme, car le peuple de Dieu lui-même sera jugé et frappé par son Dieu, dans les choses mêmes qui font sa confiance et son plaisir, loin de lui.

Ch. IV. — Alors Dieu pousse le jugement et la ruine à l'extrême ; mais Christ, le *germe* de noblesse, paraîtra en ce temps-là pour le résidu (verset 2), alors que tous les méchants auront été retranchés. Le germe de l'Eternel sera plein de noblesse et de gloire sur toute l'étendue de la Cité, la gloire paraîtra, et (vers. 6) — une protection entière de la part de Dieu. Ceux qui resteront après la purification seront saints, et la gloire de Dieu sera manifestée dans la Cité qu'il a choisie pour y mettre son nom !

On voit, dans ces quatre chapitres, l'importance que Dieu attache à la terre. Il prend connaissance de l'iniquité de son peuple terrestre, il le nettoie par le jugement et il nettoie aussi les nations. Ceci ne regarde pas l'Eglise qui reviendra avec Jésus, dans la gloire. La chrétienté se trouve dans ces conditions. En attendant, depuis la réjection du Messie jusqu'à ce qu'il revienne, Dieu visite le monde, par son Esprit, pour rassembler les co-héritiers de Christ pour le ciel.

La nature de la prophétie qui entre dans la pensée de Dieu sur la ruine et la réjection extérieure de son peuple, est de toute importance. C'est ce qui distingue les fidèles qui ont la pensée de Christ ; étant fidèles au milieu de l'état de choses que Dieu juge, leur fidélité et leur conduite s'appliquent à un état de choses différent.

Ch. V. — Deux grands principes sont présentés dans les chap. V et VI. 1° Le jugement que Dieu porte sur

sa vigne par rapport aux fruits qu'il en attend ; 2° au chap. VI, l'introduction de la gloire du Messie, et ce que cette gloire exige de son peuple. La prophétie suppose un état de décheance, car il n'y en a pas besoin quand l'état de choses que Dieu a établi n'a pas besoin d'un témoignage spécial. Dieu témoigne contre l'état de choses et donne une promesse en Jésus.

Dieu regarde si la vigne rapporte le *fruit* qu'une vigne ainsi soignée doit rapporter ; c'est un principe général qui s'applique aussi à l'Eglise et à l'homme. Si l'Eglise a reçu plus que les Juifs, Dieu a droit à s'attendre à ce qu'elle produise davantage: Quand on s'occupe de la gloire de Christ, on voit ce qui doit correspondre à cette gloire. Ces deux principes se rencontrent toujours. Dieu a formé l'état de choses des Juifs et de l'Eglise, en rapport avec Christ.

Voyez ce que Dieu dit d'Israël, vers. 1-7 ; — le Bien-aimé est le Seigneur Jésus. Dieu demande qu'on juge entre lui et sa vigne. Dieu fait beaucoup actuellement pour un peuple qui avait une certaine responsabilité sur la terre. Dieu accomplira tous ses conseils, mais auparavant il éprouve Israël pour voir s'il accomplira lui-même le dessein de Dieu ; mais l'homme manque toujours à l'attente de Dieu et Dieu veut qu'on voie ce que c'est que l'homme. Dieu fait tout ce que l'homme peut demander : sacrifices, temple, service, Dieu avait tout arrangé ; et cela ne fait que manifester la mauvaise volonté de l'homme. Le peuple manque à tout, et Dieu détruit ce qu'il a fait lui-même, et rompt la haie. Tout ce que le Père avait, le frère aîné le possédait, mais Dieu détruit tout ce qu'il a fait et il accomplira tous ses conseils (Lament. II, 1-9) ; — le Seigneur a rejeté au loin *son autel, son sanctuaire,* les moyens qu'il avait placés là pour la bénédiction de son peuple ; mais le peuple ayant été infidèle, Dieu lui ôte tout.

Quand le peuple est loin de Dieu, sa confiance s'attache aux ordonnances, c'est la preuve que tout va être

ruiné. Du moment où Dieu est de peu d'importance à la conscience, les ordonnances de Dieu deviennent des objets de superstition et tiennent lieu de Dieu : « C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel. » Quand Dieu va le détruire, c'est alors qu'on y attache le plus d'importance.

Dieu confie à l'homme divers priviléges, mais il y manque, alors Dieu ôte tout, et le résultat est un jugement. Aux vers. 8 et suivants, Dieu énumère tous les péchés qui étaient au milieu d'Israël ; au vers. 19, les Israélites méprisent l'idée du jugement et les méchants s'en prévalent ; cela arrivera aussi au dernier temps de l'Eglise, voir 2 Pier. III, 3. — Toutefois Dieu n'avance pas son conseil, il use de patience envers les méchants ; — il ne veut pas qu'ils périssent, quoiqu'il connaisse bien qu'il devra les juger, il use de long support. L'homme s'attache à sa sagesse et aussi longtemps que Dieu ne juge pas de sa propre main, l'homme endurcit son cœur. Dieu ayant tout fait pour sa vigne et cela ne donnant que des grappes sauvages, il la juge sur la terre. Il en sera de même de l'Eglise sur la terre, laquelle est sous une responsabilité particulière, ayant plus de lumières et de connaissances que les Juifs. Cela ne change rien au conseil de Dieu.

Dieu confie sa gloire à la fidélité de l'Eglise ici-bas ; si nous n'y avons pas égard, il y aura jugement pour l'Eglise ici-bas. Au lieu d'affaiblir l'idée de nos fautes, plus la gloire de Christ nous est chère et plus nous sentirons les bénédictions, plus aussi nous serons sensibles à la gloire de Christ, et nous comprendrons que l'Eglise doit être jugée. Celui qui peut dire que l'Eglise a gardé la gloire de Christ dans le monde, a perdu l'idée de ce que la gloire de Christ demande, comme un inconverti a perdu l'idée de ce que Dieu demande.

(La suite prochainement.)

Numéro 3. 15 Février 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La Sanctification.

En quoi elle consiste.

Procurer paix et consolation à ceux qui, bien que vraiment convertis, n'ont pas saisi un Christ complet, et qui, en conséquence, ne jouissent pas de la liberté de l'Evangile, tel est le but que nous nous proposons, en considérant le sujet important et profondément intéressant de la sanctification. Nous avons la persuasion que, parmi ceux dont nous cherchons la prospérité spirituelle, il en est un grand nombre qui souffrent positivement par suite d'idées défectueuses ou erronées sur cette question vitale. Dans quelques cas, la doctrine de la sanctification est si entièrement mal comprise, que cette autre vérité, la parfaite justification du croyant devant Dieu, s'en trouve compromise aussi.

Par exemple, nous avons souvent entendu des personnes parler de la sanctification comme d'une œuvre progressive, en vertu de laquelle notre vieille nature doit graduellement s'améliorer ; nous avons encore en-

tendu exprimer la pensée que, jusqu'au moment où cette œuvre a atteint son point culminant, c'est-à-dire jusqu'à celui où la nature humaine tombée et corrompue est complétement sanctifiée, nous ne sommes pas en état d'entrer dans le ciel.

Maintenant, pour ce qui concerne cette vue de la question, nous n'avons qu'un mot à dire, c'est que la Parole, aussi bien que la vraie expérience de tous les croyants, y est entièrement contraire. La Parole ne nous dit pas une seule fois que le Saint-Esprit ait pour but d'améliorer, soit graduellement soit de quelque autre manière, notre vieille nature — la nature que nous tenons de l'Adam déchu. Le Saint-Esprit, par la bouche de l'Apôtre, déclare expressément, que « l'homme animal (*ou* naturel) ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. II, 14). Ce seul passage est clair, et concluant sur ce point. Si « l'homme animal » ne peut ni « recevoir ni connaître les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, » comment se pourrait-il que cet « homme animal » fût sanctifié par le Saint-Esprit ? N'est-il pas évident que parler de la sanctification de notre nature, c'est aller contre l'enseignement direct de 1 Cor. II, 14? On pourrait alléguer d'autres passages pour prouver que le but des opérations de l'Esprit n'est pas d'améliorer ou de sanctifier la chair, mais il n'est pas besoin de multiplier les citations. Une chose entièrement ruinée et détruite ne saurait jamais être sanctifiée. Vous aurez beau faire, elle est ruinée ; et ce qu'il y a de certain, c'est que le Saint-Esprit n'est pas descendu pour sanctifier une ruine, mais bien pour ame-

ner le pécheur ruiné à Jésus. Au lieu d'une tentative quelconque pour sanctifier la chair, nous lisons que « la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et que ces choses sont opposées l'une à l'autre » (Gal. V, 17). Pourrions-nous supposer le Saint-Esprit faisant la guerre à ce qu'il devrait graduellement améliorer et perfectionner? Et d'ailleurs le combat ne cesserait-il pas, du moment que le progrès aurait atteint son apogée? Mais en est-il ainsi, et voit-on le combat du chrétien cesser, aussi longtemps qu'il habite dans ce corps?

Ceci nous conduit à la seconde objection contre la théorie erronée de la sanctification progressive de notre nature, savoir à celle qui est tirée de la vraie expérience de tous les croyants. Mon lecteur est-il un vrai croyant? S'il en est un, je lui demanderai s'il a jamais obtenu une amélioration quelconque de sa vieille nature. Est-elle d'un atome meilleure maintenant qu'elle ne l'était au début de sa course chrétienne? Le croyant peut, par la grâce, être parvenu à la soumettre davantage, mais cette nature n'est nullement améliorée. S'il ne la mortifie, elle est tout aussi prête que jamais à se relever et à se montrer dans toute sa turpitude. « La chair, » dans un croyant, n'est en rien meilleure que « la chair » dans un incrédule. Perdez de vue cette vérité, et c'est à peine si vous pouvez calculer où cela peut vous mener. Si le chrétien oublie que le *moi* doit être jugé, il apprendra bientôt, par une amère expérience, que sa vieille nature est aussi mauvaise que jamais, et qu'elle demeure parfaitement la même jusqu'à la fin.

Il est difficile de concevoir comment celui qui est porté à attendre une amélioration graduelle de sa nature, peut avoir un instant de paix; car il doit néces-

sairement voir, s'il se considère lui-même, à la lumière de la sainte Parole de Dieu, qu'il n'y a pas le plus petit changement dans le véritable caractère de son cœur ; que ce cœur est aussi rusé et désespérément méchant que lorsqu'il marchait dans les ténèbres morales de son état d'inconversion. Sa condition et son caractère sont, à la vérité, grandement changés, parce qu'il possède une nouvelle nature, une « nature divine, » et qu'il a le Saint-Esprit demeurant en lui pour donner efficace à ses désirs ; mais du moment que la vieille nature agit, il la retrouve aussi opposée à Dieu que jamais. Nous ne doutons pas que la tristesse et le découragement, dont tant de chrétiens se plaignent, n'aient, en grande partie, leur source dans une conception erronée de ce point important de la sanctification. Ils cherchent ce qu'ils ne trouveront jamais. Ils cherchent un fondement de paix dans une nature sanctifiée, au lieu de le chercher dans un sacrifice parfait — dans une œuvre progressive de sanctification, au lieu de le chercher dans une œuvre accomplie d'expiation. Il est présomptueux, à leur avis, de croire que leurs péchés sont pardonnés tant que leur vieille nature n'est pas complétement sanctifiée, et voyant que ce but n'est pas atteint, il n'ont aucune assurance positive de pardon, et sont, par conséquent, misérables. En un mot ils cherchent « un fondement » tout autre que celui que le Seigneur dit qu'il a posé, et par conséquent ils n'ont aucune certitude quelconque. La seule chose qui paraisse leur offrir un rayon de consolation, c'est le succès *apparent* de quelque effort dans leur lutte pour obtenir une sainteté personnelle. S'ils ont une journée tranquille, s'ils sont favorisés par un temps de douce communion, s'ils se trouvent dans une

disposition de calme et de dévotion, ils sont prêts à s'écrier : « Tu as fait que la force se tient en ma montagne. Je ne serai jamais ébranlé » (Ps. XXX).

Mais, hélas ! ces choses fournissent un pauvre fondement pour la paix de l'âme. Elles ne sont pas Christ, et tant que nous n'avons pas Christ, nous n'avons *rien;* mais une fois que nous avons Christ, nous avons *tout.* Sans doute l'âme qui a réellement saisi Christ aspire à la sainteté ; mais si elle a compris ce que Christ est pour elle, elle en a fini avec toute pensée d'une nature sanctifiée. Elle a trouvé en Christ son tout, et le désir dominant de son cœur, c'est de croître à sa ressemblance. C'est là la sanctification pratique.

Il arrive fréquemment à des personnes qui parlent de la sanctification, d'avoir un sens droit de la chose, lors même qu'elles ne s'expriment pas selon l'enseignement de l'Ecriture. Il en est plusieurs aussi qui voient un côté de la vérité au sujet de la sanctification, mais ne voient pas l'autre ; et bien que nous fussions peinés d'inculper quelqu'un pour un mot, il est néanmoins toujours fort important, en parlant de quelque point de la vérité, et particulièrement d'un point aussi vital que celui de la sanctification, d'en parler selon la divine intégrité de la Parole. Nous allons, en conséquence, citer, pour nos lecteurs, quelques-uns des principaux passages du Nouveau Testament, qui exposent cette doctrine. Ces passages nous enseigneront deux choses, à savoir, en quoi la sanctification consiste, et comment elle s'effectue.

Le premier passage sur lequel nous appellerons votre attention est 1 Cor. I, 30 : « Or vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de

Dieu, justice, *sanctification* et rédemption. » Ici nous apprenons que Christ « nous a été fait » ces quatre choses. Dieu nous a donné en Christ un écrin précieux, et lorsque nous l'ouvrons avec la clef de la foi, le premier joyau qui brille à nos regards est « la sagesse ; » le second, « la justice ; » le troisième, « la sanctification ; » et le quatrième, « la rédemption. » Nous les avons tous en Christ. De la même manière que nous avons l'un, nous avons tous les autres. Et comment en obtenons-nous un et avec lui tous les autres? Par la foi. Mais pourquoi l'apôtre nomme-t-il la rédemption la dernière? Parce qu'elle comprend la délivrance finale du corps du croyant, du pouvoir de la mortalité, alors que la voix de l'archange et la trompette de Dieu le relèveront du tombeau, ou le changeront en un clin d'œil. Cet acte-là sera-t-il progressif? Il est clair que non. Il aura lieu en un clin d'œil. Maintenant le corps est dans un certain état, et « en un instant » il sera dans un autre. Dans le court espace de temps, exprimé par le rapide mouvement de la paupière, le corps passera de la corruption à l'incorruptibilité, du déshonneur à la gloire, de la faiblesse à la force. Quel changement! Il sera immédiat, complet, éternel et divin.

Mais qu'avons-nous à apprendre du fait que la « sanctification » se trouve groupée avec « la rédemption? » Nous apprenons que ce que la rédemption *sera* pour le corps alors, la sanctification l'*est* pour l'âme maintenant. En un mot, la sanctification, selon le sens dans lequel ce mot est employé ici, est une œuvre immédiate, complète, éternelle et divine. L'une n'est pas plus progressive que l'autre. L'une est aussi immédiate que l'autre. L'une est aussi complète et indépendante de

l'homme que l'autre. Nul doute que lorsque le corps aura subi ce glorieux changement, il n'y ait des hauteurs de gloire à parcourir, des profondeurs de gloire à pénétrer, de vastes champs de gloire à explorer. Toutes ces choses nous occuperont pendant l'éternité. Mais l'œuvre qui nous rendra capables de jouir de pareilles scènes sera accomplie en un moment. Ainsi en est-il quant à la sanctification : les résultats pratiques de la chose devront se développer continuellement; mais la chose elle-même, telle qu'elle est mentionnée dans ce passage, est accomplie en un instant.

Quel immense soulagement ce serait pour des milliers d'âmes sérieuses, qui sont dans l'anxiété et le combat, si elles pouvaient véritablement saisir Christ comme leur sanctification! Combien n'est-il pas de chrétiens qui cherchent inutilement à se faire une sanctification propre! Ils sont venus à Christ pour la justice, après avoir fait beaucoup d'efforts inutiles pour obtenir une justice propre. Et maintenant ils cherchent la sanctification d'une tout autre manière. Ils ont obtenu « la justice sans les œuvres, » et ils s'imaginent qu'ils doivent acquérir la sanctification par les œuvres. Ils ont obtenu la justice par la foi, et ils s'imaginent qu'ils doivent arriver à la sanctification par des efforts. C'est ainsi qu'ils perdent leur paix. Ils ne voient pas que nous obtenons la sanctification précisément de la même manière que nous obtenons la justice, en tant que Christ « nous a été fait » l'une aussi bien que l'autre.

Est-ce que nous obtenons Christ par nos efforts? Non, mais par la foi. « A celui, est-il dit, qui ne fait pas des œuvres » (Rom. IV, 5). Ceci s'applique à tout ce que nous obtenons en Christ. Nous ne sommes nullement

autorisés à détacher de 1 Cor. I, 30, « la sanctification, » pour la placer sur un tout autre pied que toutes les autres bénédictions que ce passage déploie. Nous n'avons ni sagesse, ni justice, ni sanctification, ni rédemption en nous-mêmes; et nous ne saurions nous les procurer par quoi que ce soit que nous puissions faire; mais Dieu a fait Christ être tout cela pour nous. En nous donnant Christ, il nous a donné tout ce qui est en Christ. La plénitude de Christ est à nous, et Christ est la plénitude de Dieu.

De plus dans Actes XXVI, 18, il est parlé des Gentils convertis comme « recevant la rémission des péchés, et une part avec ceux qui *sont* sanctifiés par la foi. » Ici, la foi est l'instrument par lequel il est dit que nous sommes sanctifiés, parce qu'elle nous met en rapport avec Christ. Dès l'instant que le pécheur croit au Seigneur Jésus, il est lié à lui. Il est fait un avec lui, il est accompli en lui, accepté en lui. C'est là la vraie sanctification et la vraie justification. Ce n'est pas une œuvre graduelle, ni progressive. La Parole est très-explicite. Elle dit : « Ceux qui *sont* sanctifiés par la *foi* en moi. » Elle ne dit pas « qui *seront* sanctifiés, » ou, « qui doivent être sanctifiés. » Si telle était réellement la doctrine, c'est ainsi qu'elle s'exprimerait.

Sans doute, le chrétien croît dans la connaissance de cette sanctification, dans la conscience de sa puissance et de sa valeur, de son influence et de ses résultats pratiques; il l'expérimente et en jouit de plus en plus. A mesure que « la vérité » répand sa divine lumière dans son âme, il entre plus avant dans l'intelligence de ces mots : « être sanctifié, » c'est-à-dire : « être mis à part » pour Christ, au milieu de ce monde mauvais.

Tout ceci est vrai, heureusement vrai, mais plus nous en verrons la vérité, plus nous comprendrons clairement que la sanctification n'est pas proprement une œuvre progressive, accomplie en nous par le Saint-Esprit; mais qu'elle est le résultat de notre union avec Christ par la foi; union en vertu de laquelle nous devenons participants de tout ce qu'il est. C'est là une œuvre immédiate, complète et éternelle. « Quoi que Dieu fasse, c'est pour toujours; on ne saurait qu'y ajouter ni qu'en diminuer » (Eccl. III, 14). Soit qu'il justifie, soit qu'il sanctifie, « c'est pour toujours. » Un cachet d'éternité est apposé à chacune des œuvres de ses mains. « On ne saurait qu'y ajouter, » et, béni soit son nom, « ni qu'en diminuer. »

Il est des passages qui présentent le sujet sous un autre aspect, et que nous examinerons aussi. Dans 1 Thess. V, 23, l'apôtre prie ainsi pour les saints auxquels il s'adresse : « Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement; et que votre esprit entier, et l'âme et le corps, soient conservés absolument sans reproche, en la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. » Ici le mot s'applique à une sanctification admettant des degrés. Les Thessaloniciens avaient, ainsi que tous les chrétiens, une parfaite sanctification en Christ; mais quant à sa jouissance et à sa manifestation pratique, elle n'était accomplie qu'en partie, et l'apôtre demande qu'ils soient sanctifiés entièrement.

Dans ce passage, il est bon de remarquer qu'il n'est rien dit de « la chair. » Notre nature déchue et corrompue est toujours traitée comme une chose ruinée à tout jamais. Elle a été pesée à la balance et trouvée légère. Elle a été mesurée à une règle divine, et n'a pas atteint

la mesure. Un fil à plomb parfait lui a été appliqué, et elle s'est trouvée tortue. Dieu l'a mise de côté. Sa « fin est venue devant lui. » Il l'a condamnée et mise à mort. Elle est crucifiée, morte et enterrée. En alléguer les preuves exigerait un volume. Irons-nous donc imaginer un instant que Dieu le Saint-Esprit soit descendu du ciel dans le but d'exhumer une nature condamnée, crucifiée et enterrée, afin de la sanctifier? Il suffit de mentionner une telle idée pour qu'elle soit abandonnée à jamais par tout homme qui se soumet à l'autorité de l'Ecriture. Plus nous étudierons de près la Loi, les Prophètes, les Psaumes et le Nouveau Testament, plus nous verrons clairement que la chair est entièrement incorrigible. Elle ne vaut absolument rien. Le Saint-Esprit ne la sanctifie pas, mais il donne au croyant la force de la *mortifier*. Il nous est dit de « *dépouiller* le vieil homme. » Ce précepte ne nous eût jamais été donné, si le Saint-Esprit avait eu pour objet de sanctifier ce « vieil homme. »

Nous espérons que personne ne nous imputera le moindre désir de rabaisser le niveau de la sainteté personnelle, ou d'affaiblir les saintes aspirations de l'âme aux progrès dans cette pureté que tout chrétien doit ardemment désirer. A Dieu ne plaise qu'il en fût ainsi! S'il est une chose que nous ayons surtout à cœur de voir croître et se développer, soit en nous-mêmes, soit dans nos frères, c'est cette pureté personnelle, ce ton élevé de sainteté pratique, cette séparation entière du cœur de tout mal moral, sous quelque forme que ce soit. Voilà après quoi nous tendons, ce pour quoi nous prions, ce en quoi nous désirons croître de jour en jour.

Mais en même temps nous sommes pleinement con-

vaincu qu'une vraie sainteté pratique ne peut jamais être fondée sur une base légale, et de là vient que nous insistons à rappeler 1 Cor. I, 30, à l'attention de nos lecteurs. Il est à craindre que plusieurs qui ont, en quelque mesure, abandonné le terrain légal pour ce qui concerne « la justice, » ne s'y traînent encore pour ce qui concerne « la sanctification. » Nous croyons que c'est le piége et l'erreur de milliers de chrétiens, et ce serait notre ardent désir de les voir au clair à cet égard. Le passage que nous avons devant nous, s'il était reçu simplement dans le cœur, par la foi, corrigerait cette grave méprise.

Tous les chrétiens intelligents sont d'accord quant à cette vérité fondamentale, « la justice sans les œuvres. » Tous admettent pleinement et parfaitement que nous ne pouvons, par aucun effort, nous faire une justice propre devant Dieu ; mais ce que tous ne voient pas aussi clairement, c'est que, dans la Parole, la justification et la sanctification se trouvent précisément sur le même pied. Nous ne pouvons pas davantage opérer notre sanctification que nous ne pouvons opérer notre justification. Nous pourrons bien essayer de le faire, mais nous verrons tôt ou tard que nos efforts sont complétement vains. Nous pouvons faire des vœux, prendre des résolutions, travailler et combattre ; nous pouvons caresser l'espérance que demain nous ferons mieux qu'aujourd'hui ; toujours est-il qu'au bout du compte nous serons forcés de voir, de sentir et de reconnaître que, dans l'affaire de la sanctification, nous sommes aussi complétement sans force que nous nous sommes trouvés l'être dans l'affaire de la justifiation.

Oh ! quel précieux soulagement pour celui qui a ainsi

été clochant et s'achoppant tout le long de ce chemin de sainteté personnelle, de découvrir, après des années de luttes inutiles, que la chose même après laquelle il soupire, est renfermée, est toute faite et à sa disposition en Christ, à savoir une sanctification complète dont on jouit *par la foi!* Un tel chrétien peut avoir lutté avec ses habitudes, avec ses convoitises, avec son caractère, avec ses passions; il peut avoir fait les plus laborieux efforts dans le but de subjuguer la chair et de croître en sainteté intérieurement, mais, hélas! il a échoué. Il découvre, avec une profonde douleur, qu'*il* n'est pas saint, et cependant il lit que « sans la sainteté nul ne verra le Seigneur » (Héb. XII). Non pas, remarquez-le bien, sans une certaine mesure, ou un certain degré atteint de sainteté, mais sans la chose elle-même, laquelle chose chaque chrétien possède du moment où il croit, qu'il le sache ou non. Dans le mot « salut, » est aussi bien comprise la parfaite sanctification que « la sagesse, la justice ou la rédemption. » Il n'a pas obtenu Christ par ses efforts, mais par la foi; et quand il a saisi Christ, il a reçu tout ce qui est en Christ.

Ainsi donc il n'a qu'à regarder à Jésus, par la foi, pour obtenir la victoire sur ses convoitises, ses passions, son caractère, ses habitudes, ses circonstances, et les influences qui l'entourent. Il faut qu'il regarde à Jésus pour tout. Il n'est pas plus capable de soumettre une seule convoitise qu'il ne l'est d'effacer tout le catalogue de ses péchés, ou de produire une parfaite justice, ou de ressusciter un mort. « Christ est tout et en tous. » Le salut est une chaîne d'or qui s'étend d'éternité en éternité, et chaque anneau de cette chaîne, c'est Christ. C'est Christ du commencement à la fin.

Tout cela est aussi simple que possible. La position du croyant est en Christ, et s'il est en Christ pour une chose, il est en Christ pour toutes. Je ne suis pas en Christ pour la justice, et hors de Christ pour la sanctification. Si je suis redevable à Christ pour la justice, je le suis également pour la sanctification. Je ne suis redevable au légalisme, ni pour l'une, ni pour l'autre. J'ai l'une et l'autre par grâce, par la foi, et tout cela en Christ. Oui, tout — absolument tout, en Christ. Du moment que le pécheur vient à Christ, et croit en lui, il est sorti complétement du vieux terrain de la nature ; il perd sa vieille position légale avec tout ce qui s'y rattache, et il est considéré comme en Christ. Dieu ne le voit qu'en Christ et comme Christ. Il devient un avec Christ pour toujours. « Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean IV). Voilà la position absolue, assurée et éternelle du plus faible petit enfant dans la famille de Dieu. Il n'y a qu'une seule et même position pour tout enfant de Dieu, pour tout membre de Christ. Leur connaissance, leur expérience, leur force, leurs dons, leur intelligence peuvent varier, mais leur position est *une*. Tout ce qu'ils possèdent de justice ou de sanctification, ils le doivent à ce qu'ils sont en Christ ; par conséquent, s'ils n'ont pas une sanctification parfaite, ils n'ont pas non plus une justice parfaite. Mais 1 Cor. I, 30, nous enseigne positivement que Christ « a été fait » l'une et l'autre à tous les croyants. Il n'est pas dit que nous avons la justice et « *une mesure* de sanctification. » Nous pourrions, dans ce cas, tout aussi bien mettre le mot « mesure » devant justice que devant sanctification. L'Esprit de Dieu ne le met ni devant l'une ni devant l'autre. Toutes deux sont parfaites,

et nous les avons en Christ. Dieu ne fait jamais une chose à moitié. Il n'y a pas une demi-justification ; non, il n'existe rien de semblable ; eh ! bien, il n'y a rien de semblable non plus à une demi-sanctification. L'idée d'un membre de la famille de Dieu, ou du corps de Christ, qui serait complétement justifié, mais seulement à moitié sanctifié, est à la fois opposée à l'Ecriture, et révolte tous les sentiments de la nature divine.

Il est assez probable que les fausses idées qu'on se fait en général de la sanctification sont dues, en grande partie, à l'habitude de confondre deux choses qui diffèrent essentiellement, à savoir la position et la marche. La position du chrétien est parfaite, éternelle, immuable, divine. Sa marche est imparfaite, vacillante, et tout empreinte d'infirmité. Sa position est absolue et inaltérable. Son état en pratique peut présenter bien des imperfections, tant qu'il est encore dans son corps, et environné de diverses influences contraires, qui affectent journellement sa condition morale. Si donc sa position est mesurée par sa marche, ce qu'il est devant Dieu par ce qu'il est devant les hommes, le résultat sera nécessairement faux. Si je raisonne d'après ce que je suis en moi-même, au lieu de raisonner d'après ce que je suis en Christ, il faut nécessairement que j'arrive à une fausse conclusion.

Nous devrions faire bien attention à ceci, c'est que nous sommes extrêmement portés à discuter sur nous-mêmes avec Dieu, au lieu de recevoir nos arguments de Dieu. Nous devrions nous rappeler ces paroles du Seigneur : « Autant que les cieux sont élevés par-dessus la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par-dessus vos pensées. »

Dieu ne peut penser à son peuple et parler de son peuple, il ne peut agir envers les siens que selon ce qu'ils sont en Christ. Il leur a lui-même donné cette position. Il les a lui-même fait être ce qu'ils sont. Ils sont son ouvrage. Aussi parler d'eux comme étant à moitié justifiés, ce serait jeter un déshonneur sur Dieu; et en parler comme étant à moitié sanctifiés serait absolument la même chose.

Cette suite de pensées nous conduit à une autre preuve très-concluante qui a pour elle l'autorité de l'inspiration : c'est 1 Cor. VI, 11. Dans les versets précédents l'apôtre fait un affreux tableau de l'humanité déchue, et il dit ouvertement aux saints de Corinthe qu'ils avaient ressemblé à ce portrait. « Quelques-uns de vous étiez tels. » C'est là de la franchise; il n'y a point là de parole de flatterie; ce n'est pas enduire la paroi de mortier mal lié; ce n'est pas retenir quelque partie de la vérité quant à l'entière et irréparable ruine de la nature humaine. « Quelques-uns de vous étiez tels; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu. »

Quel contraste entre les deux côtés du « mais » de l'apôtre! D'un côté nous avons toute la dégradation de l'état moral de l'homme, et de l'autre, la perfection absolue de la position du croyant devant Dieu. Certes c'est un merveilleux contraste; et qu'on se rappelle que l'âme passe en un clin d'œil de l'un des côtés de ce « mais » à l'autre côté. « Quelques-uns de vous *étiez* tels; mais vous *êtes* » tout autres maintenant. Dès l'instant qu'ils eurent reçu l'évangile de Paul, ils furent « lavés, sanctifiés et justifiés. » Ils furent qualifiés pour

le ciel, et s'ils ne l'avaient pas été, c'eût été une tache sur l'œuvre divine.

Oui, le chrétien le plus inexpérimenté « est tout net, » non pas comme une chose qu'il a gagnée, mais comme un résultat nécessaire de ce qu'il est en Christ. « Nous sommes dans le véritable » (1 Jean V). Quelqu'un pourrait-il être en Christ, et en même temps n'être qu'à moitié sanctifié? Assurément non. Le chrétien fidèle croîtra, sans doute, dans la connaissance et l'expérience de ce qu'est en réalité la sanctification. Il en connaîtra toujours mieux la puissance pratique, l'effet moral sur ses habitudes, ses pensées, ses sentiments, ses affections et le cours de ses idées; en un mot, il comprendra et manifestera la puissante influence de la sanctification divine sur toute sa marche, sa conduite et son caractère. Mais, avec tout cela, il était aussi complétement sanctifié aux yeux de Dieu, au moment où il devenait membre de Christ par la foi, qu'il le sera lorsqu'il viendra s'épanouir aux rayons de la présence divine, et refléter cette gloire qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau. Il est en Christ maintenant, et il sera en Christ alors. Sa sphère et ses circonstances seront différentes. Ses pieds se tiendront sur les rues d'or pur du sanctuaire céleste, au lieu d'être sur le sable aride du désert. Il sera dans un corps de gloire au lieu d'être dans un corps d'humiliation; mais quant à sa position, à son acceptation, à sa justification et à sa sanctification, tout cela a été parfaitement accompli et déterminé au moment où il a cru au nom du Fils unique de Dieu — déterminé aussi fermement que cela le sera jamais, parce que c'est Dieu qui l'a fait, et comme Dieu pouvait le

faire. Voilà ce qui paraît découler nécessairement de 1 Cor. VI, 11.

Il est de la plus grande importance de saisir nettement la distinction qui existe entre une vérité et son application pratique ou son résultat. Cette distinction est constamment maintenue dans la parole de Dieu. « Vous *avez été* sanctifiés. » Voilà la vérité absolue, quant au croyant, considéré en Christ ; voilà la conséquence bénie d'une œuvre éternelle et parfaite. « Christ a aimé l'assemblée, et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât » (Eph. V, 25, 26). « Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement » (1 Thess. V, 23). Ici nous avons l'application pratique de la vérité au croyant, et ses résultats dans le croyant.

Mais comment a lieu cette application, et comment ce résultat est-il obtenu ? Par le Saint-Esprit, au moyen de la Parole écrite. Aussi il est dit : « Sanctifie-les par ta vérité » (Jean XVII). Et ailleurs : « Dieu vous a choisis dès le commencement, dans la sanctification de l'Esprit, et dans la foi de la vérité » (2 Thes. II, 13). De même dans Pierre : « Elus selon la préconnaissance de Dieu, le Père, en sanctification de l'Esprit » (1 Pier. I, 2). Le Saint-Esprit accomplit la sanctification pratique du croyant sur la base de l'œuvre accomplie de Christ, et il le fait en appliquant au cœur et à la conscience la vérité telle qu'elle est en Jésus. Il développe la vérité, quant à notre position parfaite devant Dieu, en Christ ; et, en stimulant le nouvel homme, en nous, il nous rend capables de rejeter tout ce qui serait incompatible avec cette position parfaite. Un homme qui a été « lavé, sanctifié et justifié » ne doit plus rien se permettre qui soit contraire à la sainteté, ne doit plus

céder à son tempérament, à ses passions ou à ses convoitises. Il doit « se purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit. » Il possède le saint et heureux privilége d'aspirer à la sainteté personnelle la plus élevée. Son cœur et ses habitudes doivent être amenés et tenus sous la puissance de cette grande vérité, qu'il est parfaitement « lavé, sanctifié et justifié. »

Telle est la vraie sanctification pratique. Ce n'est pas une tentative d'améliorer notre vieille nature. Ce n'est pas un vain effort pour reconstruire une ruine irréparable. Non, mais c'est simplement le Saint-Esprit qui, par la puissante application de la « vérité, » rend le nouvel homme capable de vivre, de se mouvoir, d'exister dans cette sphère à laquelle il appartient. Ici il y aura progrès, sans doute. Il y aura accroissement dans la puissance morale de cette précieuse vérité — accroissement de capacité spirituelle pour soumettre et tenir en sujétion tout ce qui ressortit à la nature — force toujours plus grande de séparation d'avec le mal qui est autour de nous — appropriation croissante pour le ciel auquel nous appartenons et vers lequel nous marchons — toujours plus de capacité d'en jouir. Il y aura tout cela, par le ministère miséricordieux du Saint-Esprit, qui se sert de la parole de Dieu pour déployer devant nos âmes la vérité, quant à notre position en Christ, et à la marche qu'elle comporte. Mais, qu'on le comprenne bien, l'œuvre du Saint-Esprit en sanctification pratique, jour par jour, repose sur le fait que les croyants « *sont* sanctifiés par l'offrande du corps de Christ faite une fois pour toutes » (Hébr. X, 10). Le Saint-Esprit a pour but de nous conduire dans la connaissance, l'expérience et la manifestation pratique de ce qui était vrai de nous

en Christ, dès l'instant que nous avons cru. Dans cette œuvre il y a progrès, mais quant à notre position en Christ, elle est éternellement complète.

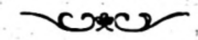
« Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité » (Jean XVII, 17). Et ailleurs : « Le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement » (1 Thess. V, 23). Dans ces passages, nous avons l'important côté pratique de la question. Nous voyons la sanctification présentée, non pas simplement comme quelque chose qui est absolument et éternellement vrai de nous en Christ, mais aussi comme s'accomplissant en nous, de jour en jour, d'heure en heure, par le Saint-Esprit, au moyen de la Parole. Considérée à ce point de vue, la sanctification est évidemment une chose progressive. Je devrais être plus avancé en sainteté personnelle cette année que je ne l'étais l'année dernière. Je devrais, par la grâce, progresser chaque jour en sainteté pratique. Mais qu'est-ce que cela, je vous le demande? Pas autre chose que l'accomplissement, en moi, de ce qui était vrai de moi, en Christ, dès le moment où j'ai cru. La base sur laquelle le Saint-Esprit accomplit l'œuvre *subjective* dans le croyant, est la vérité *objective* de la perfection éternelle de celui-ci en Christ.

Il est dit encore : « Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Hébr. XII, 14). Ici la sanctification nous est présentée comme une chose à poursuivre, une chose à atteindre par une course sérieuse, — une chose que tout vrai croyant doit ardemment désirer de cultiver.

Que le Seigneur nous introduise dans la puissance de ces vérités ! Puissent-elles ne pas demeurer à l'état de doctrines et de dogmes dans la région de notre intelli-

gence, mais entrer et demeurer dans le cœur, comme de puissantes et influentes réalités ! Puissions-nous connaître la puissance sanctifiante de la vérité (Jean XVII, 17) ; la puissance sanctifiante de la foi (Actes XXVI, 18) ; la puissance sanctifiante du nom de Jésus (1 Cor. I, 30 ; VI, 11) ; la puissance sanctifiante du Saint-Esprit (1 Pier. I, 2) ; la sanctifiante grâce du Père (Jude 1) !

Et maintenant, à Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, soient gloire, et majesté, force et pouvoir, avant tous les siècles, et maintenant, et pour tous les siècles. Amen !



PENSÉES.

La foi dépend d'un Dieu présent ; elle ne peut vivre hors de sa présence.

Quand est-ce que l'âme a surtout besoin de foi pour être soutenue ? Quand il n'y a aucune démonstration visible de puissance.

Le degré réel de notre foi est manifesté, quand il n'y a rien de visible, sur quoi nous puissions nous appuyer.

Nous ne sommes jamais plus près d'une chute que lorsque nous avons fait quelque acte de fidélité. Il nous est bien difficile de nous confier en Dieu dans deux circonstances consécutives.

Le grand secret de toute force et de toute persévérance, c'est la foi en Dieu — ce n'est rien de visible, rien qui tombe sous les sens. L'âme se trouve fortifiée et encouragée, à proportion qu'elle s'approche de Dieu.

Vous pouvez être consolé, réjoui, rafraîchi dans votre cœur par la communion fraternelle ; mais il faut que vous agissiez par votre propre foi et votre énergie personnelle, sans vous appuyer sur quelque homme que ce soit. Si non, vous ne seriez pas un serviteur fidèle.

Numéro 4. 28 Février 1862.

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La sympathie et la grâce de Jésus.

(Lisez attentivement Matth. XIV, 1-21 et Marc VI, 30-44).

Ces deux passages parallèles nous parlent de deux états distincts du cœur, qui tous les deux trouvent dans la grâce et les sympathies de Jésus la réponse à leurs besoins. Etudions-les avec soin, et que le Saint-Esprit nous donne d'en recueillir et de nous en approprier les précieuses leçons.

Ce fut sans doute, pour les disciples de Jean, un moment de profonde douleur, lorsque leur maître fut mis à mort par l'ordre d'Hérode ; lorsque celui qu'ils s'étaient accoutumés à considérer comme leur appui, et de la bouche duquel ils recevaient leur enseignement, leur fut enlevé de cette manière. Leur désolation et leur découragement durent être profonds et cruels.

Mais il y avait quelqu'un vers qui, dans leur douleur, ils pouvaient aller, à qui ils pouvaient dire tout ce qu'ils souffraient ; quelqu'un dont leur maître leur avait parlé, sur lequel il avait porté leurs regards, et dont il avait

dit : « Il faut que lui croisse et que moi je diminue. » — Et ce fut vers lui que se rendirent les pauvres disciples : « ils enlevèrent le corps, et l'ensevelirent, et *s'en allèrent et rapportèrent à Jésus ce qui était arrivé.* » — C'était bien ce qu'ils pouvaient faire de mieux. Il n'existait pas sur la terre de cœur qui pût leur répondre, comme le pouvait faire le cœur tendre et aimant de Jésus. Sa sympathie était parfaite. Il connaissait leur affliction dans toute son étendue; il savait ce qu'ils avaient perdu, et combien ils sentaient leur perte : ils avaient donc raison « d'aller à Jésus et de lui rapporter ce qui était arrivé. » Son oreille était toujours attentive, son cœur toujours ouvert et sympathique. Il était l'expression parfaite de ce précepte que le Saint-Esprit formula plus tard : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent et pleurez avec ceux qui pleurent » (Rom. XII, 15).

Combien est précieuse une vraie sympathie! — de quel prix un cœur qui sait s'identifier réellement avec nos joies et nos peines! — Mais Dieu en soit béni, ce cœur existe; c'est celui de notre cher Seigneur Jésus-Christ; et quoique nos yeux ne puissent pas maintenant voir le Seigneur, nous pouvons, par la foi, aller à lui pour jouir de toute la plénitude et de la puissance de sa sympathie parfaite. Nous pouvons, dans la simplicité de la foi, comme un enfant, aller à lui, en quittant la tombe où nous venons de déposer les restes d'un être tendrement aimé, pour mettre à ses pieds toutes les angoisses de notre cœur déchiré et désolé. Aucune parole rude ne nous accueillera, nul reproche sur la folie et la faiblesse qu'il y a à souffrir si profondément; point de maladroit effort pour dire quelque chose de *convenable*, ni pour

trouver une expression de condoléance! — Non — Jésus sait comment il faut sympathiser avec une affliction profonde. Son cœur est parfaitement humain, et nous pouvons nous approcher de lui en tout temps, en tous lieux, en toutes circonstances. Quel privilége! — C'est en vain que nous chercherons autour de nous un pareil cœur, non-seulement dans le monde, mais même dans l'Eglise. Souvent peut-être, il y aura un désir réel de sympathie; mais avec une absence complète de capacité pour comprendre la souffrance ou ce qui lui a donné naissance et l'entretient; on est occupé d'autre chose, la pensée est ailleurs et celui qui souffre sent qu'il n'est pas compris.

Il n'en est jamais ainsi chez l'homme parfait, le Christ Jésus. Peu importe quand et comment on vient : son amour est toujours là. Jamais il ne repousse, jamais il ne fait défaut ni ne désappointe. Imitons donc les disciples de Jean, allons droit à Jésus et rapportons-lui ce qui nous afflige et nous oppresse. Il essuiera nos larmes, il adoucira notre peine, il bandera la plaie, il comblera le vide.

Voyons maintenant ce qu'était l'état du cœur des douze apôtres, lors de leur retour de la mission que le Seigneur leur avait confiée. La Parole nous dit, Marc VI, 30, que « les apôtres se rassemblent vers Jésus et lui racontent tout. » Il n'y a ici, ni deuil, ni séparation, mais la joie remplit le cœur des douze. Ils viennent trouver Jésus pour lui parler de leur bonheur, tout comme les disciples de Jean étaient venus à lui lors de la mort de leur maître : les uns entretiennent le Sauveur de leur succès, les autres de leur perte. Jésus était suffisant pour toutes ces choses. Il savait répondre au cœur

brisé par la douleur, comme au cœur réjoui par le succès. Il savait retenir, modérer, diriger et l'un et l'autre. Que son nom soit à jamais béni !

« Et il leur dit : Venez à l'écart vous-mêmes, dans un lieu désert, et vous reposez un peu ; car il y avait beaucoup de gens qui allaient et qui venaient, et ils n'avaient pas même le loisir de manger. » — Voici où la beauté morale du Christ resplendit d'un éclat extraordinaire, et où notre égoïsme est mis à nu ! Nous y apprenons, qu'en faisant de Jésus le dépositaire de nos sentiments et de nos pensées, cela ne produira jamais en nous un esprit d'indépendance, ou de propre satisfaction, ni de dédain pour les autres. Plus nous aurons à faire à Jésus, et plus nos cœurs s'ouvriront et seront capables de répondre aux besoins de l'humanité souffrante, quels qu'ils soient. C'est en allant à Jésus, en lui disant tout, en mettant à ses pieds notre fardeau tout entier, que nous apprendrons à sympathiser véritablement les uns avec les autres.

Il y a une merveilleuse beauté et une grande puissance dans cette expression : « *Venez* à l'écart ! » — Le Sauveur ne dit pas : « *allez* à l'écart. » — Ce n'est pas là ce qu'il faut. Il ne sert à rien d'aller à l'écart dans un lieu désert, si Jésus n'y va pas avec nous. Rechercher la solitude sans Jésus, ne fait que rendre le cœur, déjà si sec et si froid, encore plus froid et plus sec. Je puis, plein de chagrin et d'amertume, me retirer loin de ce qui m'entoure, dans le seul but de m'envelopper d'un égoïsme impénétrable. Je puis m'imaginer que mes amis ne font pas assez de cas de moi, et m'éloigner d'eux pour m'occuper de moi et faire grand cas de moi ; je puis faire de moi-même le centre de ma pen-

sée, et devenir ainsi un être froid, étroit, misérable. Mais quand Jésus dit : « Venez, » tout est bien différent. C'est dans la solitude avec Jésus que s'apprennent les plus excellentes leçons. Nous ne pouvons respirer l'atmosphère de sa présence, sans sentir nos cœurs se dilater. Si les apôtres fussent allés dans le désert sans Jésus, ils eussent sans doute mangé eux-mêmes les pains et les poissons, mais y étant allés avec Jésus, ils furent enseignés à agir différemment. Le Seigneur savait ce qu'il fallait à cette multitude exténuée, comme il savait répondre aux besoins de disciples affligés ou joyeux. La sympathie et la grâce de Jésus sont parfaites toujours. Si l'on est triste, on peut aller à Jésus ; si l'on est heureux, on peut aller à Jésus ; si l'on a faim, on peut aller à Jésus. Nous pouvons apporter toutes choses devant lui, car en lui toute plénitude habite, et jamais il ne renvoie personne à vide.

Il n'en était pas ainsi de ses pauvres disciples. Comme la dureté de leur cœur paraît repoussante, vue à la lumière de sa grâce magnifique ! « Et Jésus-Christ sortant, vit une grande foule, et il fut ému de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de pasteur, et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses. » — Il était allé dans un endroit désert, afin de laisser reposer ses disciples, mais les besoins des hommes ne se présentent pas plus tôt à lui que la compassion jaillit de son cœur, profonde, inépuisable.

« Et comme l'heure était déjà fort avancée, ses disciples venant à lui, dirent : Le lieu est désert et l'heure est déja fort avancée, *renvoie-les.* » — Quelles paroles de la part de ceux qui revenaient d'annoncer l'Evangile ! « *Renvoie-les* ! » — Ah ! c'est qu'il y a une diffé-

rence entre prêcher la grâce et la pratiquer. Il est bon sans doute de la prêcher, mais il faut aussi la mettre en action, car la parole aura peu de valeur, si l'action ne s'y joint pas. Il est bon d'instruire les ignorants, mais il est bon aussi de donner à manger à ceux qui ont faim, et ceci exige peut-être plus de renoncement. Prêcher pourrait ne nous rien coûter, tandis que de donner à manger peut nous coûter quelque chose, et nous n'aimons pas qu'on touche à notre avoir personnel. Le cœur est toujours enclin à avancer mille objections : « Que ferai-je, moi? Que deviendra ma famille? Il faut agir avec prudence! On ne peut pas faire l'impossible!» Voilà les raisonnements de l'égoïsme lorsqu'il se trouve en face du besoin.

« Renvoie-les. » — Qu'est-ce qui faisait dire ceci aux disciples? Quelle était la vraie source de cette parole si dure? C'était l'incrédulité. S'ils s'étaient seulement souvenus qu'ils avaient au milieu d'eux Celui qui jadis avait nourri, pendant quarante ans dans le désert, six cent mille hommes, ils auraient compris qu'il ne renverrait pas à vide cette foule défaillante, et que la même main qui avait pourvu pendant un si long temps aux besoins de tout un peuple, pouvait aisément fournir un repas à cinq mille personnes. Ainsi parlerait la foi, mais, hélas! l'incrédulité obscurcit l'intelligence et resserre le cœur. Rien n'étouffe la sympathie comme elle. — La foi et l'amour marchent toujours ensemble, et à mesure que l'une grandit, l'autre se développe; la foi tient le cœur ouvert et l'amour se répand. C'est ainsi que l'apôtre pouvait dire aux Thessaloniciens : « Votre foi augmente beaucoup, et l'amour que vous avez tous l'un envers l'autre, abonde. » Tel est l'ordre divin. Un

cœur plein d'amour trouvera toujours de quoi donner; un cœur incrédule ne sait rien donner. La foi place l'âme en contact immédiat avec les richesses inépuisables de Dieu et la remplit de sentiments de bienveillance; l'incrédulité la rejette sur elle-même et ne l'occupe que de soucis personnels. La foi nous fait écouter les précieuses paroles du Sauveur: « donnez-leur à manger! » L'incrédulité nous fait dire: « renvoie-les! » En un mot rien n'élargit le cœur comme la foi, rien ne le resserre comme l'incrédulité. Puisse notre foi croître beaucoup, afin que notre amour abonde de plus en plus. Puissent la sympathie et la grâce de Jésus nous pénétrer et porter un fruit permanent.

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et c'est en regardant à lui, à ses voies, que nous apprendrons à juger les nôtres, et à nous juger nous-mêmes. Jésus, dans cette scène touchante, corrige l'égoïsme de ses disciples, d'abord en faisant d'eux les intermédiaires par lesquels sa grâce agira envers la multitude, ensuite en leur faisant ramasser pour eux-mêmes douze paniers pleins de restes.

Ce n'est pas tout encore. Non-seulement, il y a ici une leçon pour l'égoïsme, mais il y en a une infiniment précieuse pour le cœur. L'homme naturel ne serait-il pas porté à dire: « Après tout, quel besoin y avait-il de ces cinq pains et de ces deux poissons? Celui qui peut nourrir tant de gens avec si peu de chose, ne pouvait-il pas aussi bien se passer de cette chétive ressource? » Ainsi parle l'homme naturel, mais Jésus nous apprend à ne pas mépriser ce que Dieu a créé. Nous sommes appelés à faire usage de ce que nous avons. Il s'agit pour chacun de ceci: « qu'as-tu dans la maison? » et

c'est précisément de cela et de rien autre que le Seigneur prétend se servir. Il est facile d'être généreux avec ce qu'on n'a pas, mais il s'agit d'apporter ce que nous avons, et avec l'aide de Dieu, d'en faire usage pour le besoin du moment.

Il en est de même quant aux restes qui doivent être recueillis. Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu (Jean VI, 12). On pourrait dire : à quoi bon ramasser ces fragments épars ? Il semble que celui qui a nourri une multitude avec cinq pains et deux poissons, ne peut guère avoir besoin de ces restes. — Sans doute ; — mais nous ne devons rien laisser perdre de ce que Dieu nous donne, et l'emploi qui est fait des cinq pains et des deux poissons, nous enseigne à ne rien *dédaigner*, et les fragments recueillis nous disent qu'il ne faut rien *laisser perdre*. Que l'infortune soit libéralement secourue, mais que rien ne se perde. Quelle divine perfection ! Combien nous en sommes éloignés ! Nous sommes avares un jour, prodigues un autre jour. Jésus n'était jamais ni l'un ni l'autre. « Donnez-leur *à manger*, » mais — « que rien ne soit *perdu*. » Adorons une grâce et une sagesse si parfaites et que toutes deux nous instruisent. Réjouissons-nous dans l'assurance que Celui qui se montra ainsi plein de sagesse et de grâce, est notre vie. Christ est notre vie, et c'est la manifestation de cette vie qui constitue le christianisme pratique. Vivre chrétiennement, ce n'est pas vivre selon des règlements et des ordonnances, — c'est avoir Christ habitant dans le cœur par la foi — Christ, la source de la sympathie parfaite et de la grâce parfaite.

Apocalypse, chap. IV.

(Méditation.)

La scène décrite dans ce précieux chapitre nous introduit dans la troisième division de ce livre; division indiquée au Ier ch. vers. 19. Ici, Jean change de position, il n'est plus sur la terre, mais dans le ciel, en esprit. Là, le premier objet qui se présente à lui, c'est le trône de Dieu, avec tous les attributs qui lui sont propres et qui conviennent au caractère sous lequel ce trône nous est révélé. Avant que d'entrer en d'autres détails, remarquons que le caractère particulier du trône, au centre de cette merveilleuse scène, est celui de *trône de jugement;* il diffère, par conséquent en cela, du trône dont nous nous approchons actuellement, qui est un *trône de grâce,* lequel répond, selon la volonté de Dieu, aux besoins de gens qui ont manqué à leur responsabilité et qui y recourent afin d'être restaurés et bénis (Hébr. IV, 16).

Cette différence est importante à remarquer, pour l'intelligence de ce chapitre, car ici, c'est de la création et de l'état des hommes qu'il s'agit et non de l'Eglise ou des besoins de ses membres ici-bas.

La scène, qui nous est présentée dans le chapitre que nous venons de lire, est un pas fait au delà de ce qui regarde l'Eglise, considérée comme *corps professant et responsable sur la terre;* car le tableau prophétique, représentant les phases successives de l'histoire morale de l'Eglise, est complétement terminé par la rejection

de Laodicée. C'est donc d'un fait entièrement nouveau, que nous nous occupons maintenant.

Le verset 3 nous présente Dieu assis sur le trône, comme Créateur de toutes choses ; c'est son trône à lui, c'est le siége de sa souveraine autorité et de sa puissance comme Dieu, manifestées dans le gouvernement de tout ce qui existe. Autour du trône est « l'arc-en-ciel, » signe qui rappelle l'alliance de Dieu avec la création, — signe béni de la fidélité et de la bonté de Dieu envers un monde toujours coupable, qui prend occasion de la longue patience de Dieu, pour combler la mesure de ses iniquités.

Un trait caractéristique de ce chapitre, c'est que Christ ne se trouve pas dans cette merveilleuse scène ; il est encore caché en Dieu, dans son trône. Les agents du pouvoir gouvernemental de Dieu, et ceux qu'il a revêtus de l'autorité pour le jugement (Ps. CIII, 20 ; 1 Cor. VI, 2) sont seuls manifestés ici. Tous sont à leur place prêts à agir ; car Dieu va agir en justice et la Cour suprême de justice est réunie autour de lui. Déjà sortent du trône « des éclairs, des voix et des tonnerres, » redoutable manifestation du caractère et de la majesté du Dieu saint et juste. Ce n'est toutefois pas le Sinaï du désert, bien que ceci le rappelle, mais c'est le ciel et le trône de Dieu dans le ciel ; et ce n'est plus en rapport avec un peuple seul, que Dieu se montre, mais c'est en rapport avec toutes les nations lesquelles il juge, selon cette perfection de lumière spirituelle qui discerne et découvre tout (vers. 5).

« *Et autour du trône vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre anciens assis, vêtus de vêtements blancs, et sur leur tête des couronnes d'or.* » Ces hauts person-

nages sont trop connus pour être nommés, soit ici, soit au chap. XX, où nous lisons : « *je vis des trônes, et ils étaient assis dessus et le jugement leur fut donné;* » nous ne devrions donc pas être embarrassés pour savoir qui ils sont. Dans le livre des Actes, une expression aussi abstraite — « la voie » — est souvent employée, cependant elle est intelligible pour tout lecteur chrétien. Je cite ce fait, en rapport avec celui des personnages assis sur les trônes, sans que l'Esprit les nomme. Pour « la voie, » voyez Act. IX, 2; XIX, 9 — et XXII, 4, etc.

Je crois donc que ces personnages, si élevés dans la faveur divine, sont les symboliques représentants des saints, dans cette position-là ; non pas précisément de l'Eglise considérée comme corps de Christ glorifié dans le ciel ; ce sont des anciens. En Israël, les anciens jugeaient aux portes ; ce terme était bien intelligible pour l'apôtre Jean. Je le répète, nous n'avons pas ici l'Eglise vue dans sa relation immédiate avec Christ, le Fils de Dieu (dans le sens de communion avec Dieu ; elle prendrait plutôt cette position. quand les anciens quittent leurs trônes pour adorer Dieu, vers. 10) ; car dans ce cas, je crois que sans exagérer, on peut dire, qu'elle est plus élevée que les anciens assis sur leurs trônes. Quelle grâce de Dieu ! — les saints dans la Parole n'ont pas un seul titre, mais plusieurs ; et à chacun d'eux se rattachent une gloire et une bénédiction d'un genre différent. Ainsi donc, considérons ces vingt-quatre anciens, comme représentants des saints en haut, alors que revêtus de leur pouvoir judiciaire, ils seront assis pour juger.

Dans l'Apocalypse, les symboles qui s'y trouvent

doivent toujours diriger notre pensée vers l'objet ou la chose qu'ils représentent; autrement on ne possédera pas la pensée de l'Esprit, dans les choses qu'il placera devant nous. Voici un exemple de ce que je dis : si je prends littéralement cette expression : « la Bête, » ou bien celle-ci : « et je vis un ange *dans le soleil*, » dans ce cas je manque entièrement la pensée de Dieu, au sujet de ce qu'il veut me faire entendre par ces différentes images. Le soleil pris comme symbole désigne une puissance qui domine au milieu des autres; l'ange du chap. XIX, se place au centre, et l'assujettit au jugement de Dieu.

Revenons maintenant au sujet qui est cause de cette petite digression. Si donc on pense à la bénédiction qui résulte pour les saints dans cette position glorieuse, elle est incontestable, car, outre le fait du pouvoir dont ils sont revêtus, il y a l'idée de la capacité qu'ils tiennent de Dieu, par laquelle ils jugent avec intelligence, et selon la justice et les droits de Dieu. C'est même parfois humiliant de voir dans combien de cas, nous sommes de nos jours peu capables de juger des moindres choses, et cependant la scène que nous avons sous les yeux, nous annonce à l'avance ce que nous ferons un jour. Toutefois, être sur le sein de Jésus (et c'est notre part actuelle) est une bénédiction plus élevée et en même temps plus heureuse, que d'avoir la puissance de faire descendre le feu du ciel sur les hommes. En vous disant cela, mes chers amis, ne croyez pas que j'aie l'intention de rabaisser l'importance du caractère et de l'action de ceux dont nous nous occupons. Dieu m'en garde! car c'est lui-même qui les institue tels; ma pensée est simplement de vous faire remarquer qu'il y

a pour nous diverses bénédictions, mais que toutes ne sont pas du même genre.

Quant aux animaux qui figurent ici, comme soutiens du trône, leurs attributs significatifs montrent qu'il s'agit bien de l'action et du gouvernement de Dieu dans la création. L'analogie de ceux-ci, avec ceux d'Ezéchiel chap. I[er], est assez frappante pour conclure que ce sont les mêmes.

Une chose m'a occupé au sujet de la figure employée pour représenter ces êtres vivants. Dieu veut-il appeler notre attention sur la distinction qu'il fait entre ceux qu'il a créés à *son image* (les anciens par exemple), et ceux qui ne le sont pas (les anges), quels que soient, du reste, leur caractère et leur dignité?

Une chose intéressante, c'est la manière dont ce chapitre se termine. En Esaïe chap. VI, on voit les séraphins exalter la gloire du Dieu d'Israël, au moment où l'iniquité de ce peuple est pleinement manifestée. Eh! bien, mes chers amis, je crois que c'est le cas ici aussi, toutefois ce n'est pas l'iniquité d'Israël seulement, mais celle de *toute la terre* qui est manifestée et que Dieu va juger.

Aujourd'hui Satan règne, l'influence de ce règne est la corruption et l'éloignement des hommes de Dieu. Quelle grâce de pouvoir, malgré notre faiblesse, donner gloire et louange au Dieu qui vit aux siècles des siècles! — Que lui qui nous a aimés et nous a donné une consolation éternelle et une bonne espérance par grâce, — veuille nous donner toujours plus l'intelligence de ses pensées et le discernement de ses voies! Amen.

L'œuvre de Dieu dans le temps actuel.

« Or, ayant des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée, soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi ; — soit le service, soyons au service ; — soit celui qui enseigne, à l'enseignement ; — soit celui qui exhorte, à l'exhortation ; — celui qui distribue, qu'il le fasse en simplicité ; — celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement ; — celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse joyeusement » (Rom. XII, 6, 7, 8).

Dans un temps où il est si évident que le Seigneur rassemble des âmes pour lui-même, et où le cœur de son peuple, en général, est rempli, soit de la joie qu'inspire cette œuvre bénie, soit du désir de la voir de près, il importe beaucoup de maintenir la vraie balance de la vérité et de l'espérance selon l'Ecriture. Quant à ceux qui sont actifs dans l'œuvre, ils sont exposés au danger de ne pas maintenir cette balance, telle qu'elle est indiquée dans ce passage et dans d'autres portions de la Parole. Celui que le Seigneur emploie à la conversion des âmes courra le risque de considérer cette œuvre comme le seul but de tout ministère, et sera porté à rabaisser la valeur de ce qui, dans son exercice, n'est pas accompagné des démonstrations de la même puissance ; tout comme, de l'autre côté, là où l'âme se réjouit dans la grâce qui se déploie, il y aura tentation, sans qu'on s'en doute peut-être, d'abandonner la voie tranquille de l'enseignement et de l'exhortation, pour le désir plus captivant d'être employé à l'œuvre de la conversion.

On ne devrait jamais soulever la question de savoir, quel ministère est le plus important, ou celui qui a pour

but la conversion des âmes à Christ, ou celui qui se rapporte à l'édification des croyants. Le même Seigneur qui a dit : « Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à toute la création » (Marc XVI), a dit aussi : « Pais mes brebis — Pais mes agneaux ; » et dans un autre endroit, où il n'est pas question d'évangélisation : «Prenez garde à tout le troupeau » (Act. XX, 28) etc.

Plus l'Esprit de Dieu emploie l'évangéliste, plus il convertit d'âmes à Christ, plus impérieuse devient cette parole : « Que celui qui est appelé à enseigner, soit à l'enseignement ; » plus important est le soin de tout le troupeau. Mais à moins que l'on ne reconnaisse de cœur la suprématie de Christ, ce ne sera pas là la tendance naturelle, et le ministère n'y aura point égard, là où le *moi* n'est pas mis de côté par le sentiment de la grâce infinie de Christ. Sans doute, là où Christ tient la première place dans le cœur, la grâce y développera de saintes affections produisant des soins et des services envers ceux que Christ a aimés. Peu importe dans quel canal la grâce coule, elle aura toujours pour effet de faire apprécier Christ davantage, ainsi que tous ceux sur qui Christ met son sceau et son nom. L'âme qui sent pratiquement couler le fleuve de la grâce de Christ ne portera pas envie aux autres, et ne quittera pas son propre sentier pour *imiter* autrui ; elle n'aura pas l'idée de courir *glaner* dans un champ, parce que d'autres y ont recueilli d'abondantes gerbes pour le grenier du Maître.

Les espérances réveillées par cette grande et étonnante œuvre de Dieu, et les pensées quant à son résultat différeront, suivant que l'esprit aura été formé à une soumission habituelle à la parole divine, ou n'aura fait

que donner son assentiment à des notions généralement reçues relativement au progrès du monde, et à un millénium spirituel.

L'auteur de ces lignes croit que cette œuvre de Dieu est le brillant indice précurseur de la prochaine venue du Seigneur pour ses saints, et le signe, pour le monde, du jugement qui s'approche. Il a l'intime conviction que le fleuve de grâce triomphante qu'il a vu lui-même dans un lieu, pendant le court espace d'un mois, amener à l'attente certaine de la gloire de Christ des multitudes qui avaient été jusque-là « sans espérance et sans Dieu dans le monde, » continuera à couler. « Au milieu de la nuit il se fit un cri : Voici, l'époux vient, sortez à sa rencontre. Alors *toutes* ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes, » Et alors « l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces. Et alors *la porte fut fermée.* »

La dispensation actuelle a été introduite, ou plutôt l'éclatant témoignage du Saint-Esprit à un Christ ressuscité, a été marqué par les fruits de la grâce triomphante, qui a tiré le Juif hors de son formalisme, et le Gentil de sa dégradation morale et de son orgueil philosophique, et les a placés l'un et l'autre en dehors du monde dans lequel ils avaient vécu, les amenant à l'espérance assurée de la résurrection et à l'attente pratique du Fils de Dieu, venant du ciel. Et maintenant, après de longs siècles de ténèbres, au milieu desquelles on a vu briller ici et là, à de grands intervalles, un rayon de lumière et un témoignage passager rendu à Christ, pour retomber ensuite dans l'obscurité générale, la dispensation est sur le point de se clore par un final et vivant témoignage à la même grâce triomphante. Je

ne veux pas dire, quant à la doctrine seulement, bien que, sous ce rapport, il y ait pour un esprit observateur quelque chose de significatif dans le fait que des milliers d'individus, en Angleterre, par exemple, sont poussés à aller écouter, dans des théâtres et autres lieux publics, le témoignage plus ou moins clair de cette même grâce qu'on voit ici et là porter ses fruits, et se créer des témoins, en vivifiant des âmes prises parmi les plus insouciants, les plus ignorants et les plus impies ; comme aussi elle réveille même soudainement de simples professants mondains par la seule puissance de la bénédiction qu'ils ont vue se déployer autour d'eux et entrer dans leurs familles, tellement qu'ils en viennent à sentir et à confesser que « toutes choses sont une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, » et que la venue du Seigneur est à la porte, prête à mettre toutes choses à l'épreuve.

Des instruments pour cette œuvre, Dieu sait où les trouver, et là où il n'y en a pas, il peut les créer lui-même. Souvent il en emploie auxquels nous n'aurions jamais pensé, et auxquels, en dehors de leur propre sphère, nous n'aurions jamais eu confiance ; mais l'œuvre doit marcher ; « car il consomme et abrége l'affaire en justice, parce que le Seigneur fera une œuvre abrégée sur la terre. »

Les discussions sur les dons ou le manque de dons des ouvriers se sont trouvées souvent n'être que des spéculations vaines et sans fruit ; tandis que l'exercice patient et humble de la force quelconque que le Seigneur a donnée pour l'édification, est toujours reconnue de lui, et aboutit à la bénédiction des âmes. L'exhortation de Paul à Timothée est : « Fais l'œuvre d'un évangé-

liste, *accomplis pleinement ton service;* » et la direction donnée par le passage qui nous sert de texte, est : « Ayant des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée, soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi ; — soit le service, soyons au service ; — soit celui qui enseigne, à l'enseignement. »

La source du don doit être reconnue, et sa vérité prouvée, là où seulement elle peut l'être — dans son *exercice*. La soumission du cœur au Seigneur est le sacrifice le plus agréable pour lui ; et c'est la condition essentielle pour être employé par lui. « Obéissance vaut mieux que sacrifice. » « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis? »

En toutes choses la première affaire devrait être que la vie intérieure soit au niveau de l'exercice extérieur de la puissance ou du service. Une autre chose à se rappeler c'est que la prière est le secret ressort de tous les réveils. Non pas tant la prière qui se fait aux oreilles des personnes qu'on veut atteindre, bien que Dieu puisse s'en servir, là où le cœur est simple; mais la prière dans le secret avec le Seigneur, par laquelle tous peuvent efficacement — le plus efficacement, aider à cette œuvre.

Pour plusieurs peut-être cette œuvre du Seigneur est un sujet d'étonnement; tandis que d'autres ont vu, par l'étude tranquille de la Parole, la doctrine, dont la puissance s'affirme maintenant, préparer ses effets en silence, et se répandre au loin, et ont contemplé par avance l'issue finale de l'œuvre actuelle de Dieu.

Rien, dans les signes des temps, ne les surprend, parce qu'ils ont pris garde à la Parole qui montre « par avance quelle sera la fin ; » — la fin de l'espérance de

l'Eglise ; et aussi, hélas ! la fin de la gloire du monde ! Qu'une nuit de jugement s'approche pour le monde, provoquée par la corruption croissante de la profession extérieure du christianisme, c'est ce qu'on a vu dès longtemps ; mais ce qui a été peut-être une surprise pour la plupart, c'est cette éclaircie soudaine qui a brillé avant que le soleil de la grâce se couche dans l'obscurité sur ce pauvre monde.

Plusieurs de ceux qui se réjouissent à juste titre de cette grâce et flottent dans ce courant, ne voient rien de plus, et rien au delà, et s'imaginent que ce fleuve, en avançant, pourra, sans dommage, effacer toutes les bornes de vérités qui distinguent les chrétiens entre eux. Ceci est de l'infirmité humaine. La grâce ne détruit pas la vérité, pas plus que la conversion de multitudes d'âmes ne détruit les priviléges et le caractère de l'Eglise de Dieu. La bénédiction est de Dieu, et doit être reconnue partout où elle se montre, et avec quoi que ce soit qu'elle puisse être associée extérieurement ; mais ce qui ne pourra jamais être de Dieu, c'est d'employer la bénédiction à paralyser la vérité et la volonté de Celui de qui la bénédiction procède.

Lorsque Barnabas visita Antioche et vit la grâce de Dieu dans « le grand nombre qui avaient cru et s'étaient tournés vers le Seigneur, il s'en réjouit, et les exhorta tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur. » Et lorsque Paul s'adressait aux anciens de l'assemblée d'Ephèse, à la fin de son ministère, faisant allusion aux maux et aux souffrances qui s'amassaient autour du champ de ses travaux, et cherchaient à s'y faire jour, afin de tout corrompre et détruire, il dit avec une force particulière : « C'est pourquoi *veillez,*

vous souvenant que durant trois ans, je n'ai cessé nuit et jour *d'avertir chacun* de vous avec larmes. »

« Le temps est court. » « Et encore ceci, vu la saison, sachant que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru : la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché : rejetons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière » (Rom. XIII, 11, 12).



PENSÉES.

Le service doit toujours être en rapport avec la foi et la communion avec Dieu de celui qui le fait. Saül lui-même peut prophétiser quand il se rencontre au milieu des prophètes; mais David était toujours prophète, dans la caverne et ailleurs.

Faire de grands arrangements pour poursuivre une œuvre chrétienne, c'est souvent méconnaître le bonheur qu'il y a à n'attendre la bénédiction d'aucun homme et à ne point l'espérer des fils des hommes (Michée V, 7). Je ne l'attends pas de l'homme si j'ai foi en Dieu.

Le chrétien doit être fidèle en toutes choses et en tout temps. Si nous péchons, la fidélité consiste dans la confession.

L'amour du monde tient la conscience dans le trouble et tend à la rejeter sous le joug de la loi, en la détournant par là même de la croix de Christ, qui est la puissance de Dieu pour purifier la conscience. En elle, en effet, resplendit un amour si pur, si désintéressé, si profond, que l'amour du monde ne peut subsister devant cet amour. Le but de Dieu en la croix est, à la fois, de purifier la conscience, et de donner au pécheur qui s'y confie la victoire sur le monde.

——⋙⋘——

Numéro 5. 15 Mars 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Que faut-il croire pour être sauvé ?

Il n'y a pas de question plus importante, plus réellement vitale que celle-là. Elle préoccupe et trouble une foule d'âmes, et beaucoup de vrais chrétiens ne possèdent pas une paix solide avec ses résultats bénis, faute de voir clairement la réponse que l'Ecriture donne à cette question.

Posez-la à un certain nombre de chrétiens, également intelligents et pieux, il est probable que vous obtiendrez autant de réponses différentes que vous aurez de personnes. La plupart des réponses, sans doute, renfermeront en substance ce que la Parole nous dit à ce sujet, et feront ainsi preuve que, au fond, ils sont sains dans la foi ; mais il y aura entre elles une grande différence, en ce que l'une ajoutera plus, l'autre moins, à la Parole ; et ce sont précisément ces additions qui amènent du trouble. Tous ces chrétiens, béni soit Dieu ! admettent que, pour être sauvés, nous devons croire en Christ ; mais si vous demandez ce qu'ils veulent dire

par « croire en Christ, » l'accord disparaîtra : l'un dira que l'on doit croire que Christ est le Fils de Dieu ; l'autre dira que nous devons croire qu'il est mort pour tous les hommes ; un autre que chacun de nous doit croire que Christ est mort pour lui personnellement, et ainsi de suite ; et ces réponses ne sont qu'une partie de celles que vous recevrez. Pour être instruit réellement sur ce sujet si capital, il faut recourir à la Parole de Dieu ; elle seule saura nous répondre avec autorité.

Toutefois, avant d'aller plus loin, il faut que le lecteur comprenne bien que ce n'est pas sur la *nature* de la foi que nous nous proposons de parler. Quelle que soit la vérité à laquelle il s'agisse de croire si l'on veut être sauvé, il est hors de doute que cette vérité peut être reçue réellement ou seulement en apparence. On peut y donner son assentiment d'une manière insouciante, comme par tradition, quand on a été élevé dans un milieu où l'on professait de croire ; ou bien le cœur peut l'accepter véritablement comme une conviction personnelle, créée par la puissance du Saint-Esprit. Ce dont nous voulons parler, c'est de la foi réelle, de cette foi qui est le don de Dieu, que lui seul peut produire, et qu'il produit par le moyen de sa Parole, écrite, prêchée ou remise en mémoire. Nous nous proposons d'examiner quelle est cette vérité qui doit être ainsi réellement acceptée par le cœur, pour que nous soyons sauvés.

Un mot encore avant d'entrer en matière. Nous désirons placer sous les yeux de nos lecteurs un grand nombre de passages de l'Ecriture, qui prouvent que c'est uniquement *par la foi* que l'on est sauvé : — on est sauvé en *croyant*. Et je vous en prie, cher lecteur,

lisez ces passages attentivement et avec prière. Ne dites pas : « Je les connais — je les ai déjà lus bien des fois » — Pensez que ce sont les paroles mêmes de Dieu. Relisez-les encore, et laissez-leur dire ce qu'ils disent et laissez-les agir sur votre âme.

Jean « vint pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous *crussent* par lui. » — « Il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui *croient* en son nom. » — « Ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » « Celui qui *croit* en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne *croit* pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas *cru* au nom du Fils unique de Dieu. » — « Celui qui *croit* au Fils a la vie éternelle, mais celui qui désobéit au Fils ne verra pas la vie. » — « Celui qui entend ma parole, et *croit* à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle. » — « C'est ici l'œuvre de Dieu que vous *croyiez* en celui qu'il a envoyé. » — « Celui qui vient à moi, n'aura pas de faim ; et celui qui *croit* en moi, n'aura jamais soif. » — « C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et *croit* en lui ait la vie éternelle. » — « En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui *croit* en moi a la vie éternelle. » — « Celui qui *croit* en moi, selon ce qu'a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. » « Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui *croyaient* en lui. » « Si vous ne *croyez* pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés. » « *Crois*-tu au Fils de Dieu? » — «.Celui qui *croit* en moi, encore qu'il

soit mort, vivra, et quiconque vit et *croit* en moi, ne mourra jamais. » — « Pendant que vous avez la lumière, *croyez* en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière. » « Jésus s'écria et dit : Celui qui *croit* en moi ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé. » — « Je suis venu dans le monde, la lumière, afin que quiconque *croit* en moi ne demeure pas dans les ténèbres. » « Il convaincra le monde de péché, parce qu'ils ne *croient* pas en moi. » « Car le Père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimé, et que vous avez *cru* que je suis sorti d'auprès de Dieu. » « Mais ces choses sont écrites afin que vous *croyiez* que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en *croyant* vous ayez la vie par son nom. »

Tous ces passages sont tirés d'un seul Evangile, d'où nous aurions pu en citer bien d'autres, pour montrer que ce qui fait la différence essentielle dans l'état moral de deux individus, c'est que l'un *croit*, et que l'autre ne *croit pas*. Ecoutez ce que nous dit l'une des Epîtres.

« Je n'ai pas honte de l'Evangile, car il est la puissance de Dieu en salut à tout *croyant*. » « Le juste vivra de la *foi*. » « La justice de Dieu par la *foi* de Jésus-Christ envers tous, et sur tous ceux qui *croient*. » « Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la *foi* en son sang. » « En sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la *foi* de Jésus. » « Nous concluons donc que l'homme est justifié par *la foi*, sans œuvres de loi. » « Abraham *crut* Dieu et cela lui fut compté pour justice. » « A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui *croit* en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée pour justice. » « C'est donc sur le principe de *la foi*, afin que ce soit selon la grâce. » « A qui il sera

compté, à nous qui *croyons* en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus. » « Ayant donc été justifiés sur le principe de *la foi,* nous avons la paix avec Dieu. » « Les nations qui ne cherchaient pas la justice, ont trouvé la justice, une justice qui est sur le principe de *la foi.* » Israël n'y est point parvenu. Pourquoi? « Parce que ce n'a point été sur le principe de *la foi.* » « Car Christ est la fin de la loi en justice à tout *croyant.* » « Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu *croies* dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. » « Quiconque *croit* en lui ne sera point confus. » « Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point *cru?* » « Que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et paix en *croyant.*»

Ces citations pourraient être multipliées à l'infini. Nous n'avons fait que parcourir rapidement un seul des Evangiles et une seule Epître. Mais combien le sens de ces déclarations divines est clair! combien leur caractère est significatif! Comme il est évident que la seule chose qui détermine la condition ou la destinée d'un homme devant Dieu, c'est *la foi* à la vérité ou le *rejet* de la vérité. *Croire* c'est être sauvé, tandis qu'une condamnation sans espoir et sans fin attend celui qui vit et qui meurt dans l'incrédulité. La Parole de Dieu nous montre, d'un côté, une foi véritable unie à un salut certain; — de l'autre, les peines éternelles attachées à une incrédulité obstinée. Nous ne pouvons être sauvés ni par l'efficace d'un soi-disant sacrement, ni par l'absolution d'un prêtre; aucun effort humain, aucune mortification de la chair, ne nous sauveront, ni nos propres mérites, ni nos œuvres, encore moins les mérites ou les œuvres des autres; — nous sommes sau-

vés par grâce, *par la foi*. Et si nous sommes vraiment convaincus de cela, nous reconnaîtrons l'importance immense qu'il y a à savoir ce qu'il faut croire pour être sauvé? C'est cette question qui va nous occuper maintenant.

Etudions d'abord les Evangiles. Nous voyons là un homme, le fils de Marie, que l'on croit le fils de Joseph, le charpentier. Cet homme est connu parmi les Juifs sous le nom de Jésus de Nazareth. Son humble origine et sa pauvreté sont bien évidentes pour tous. Mais ses paroles, ses œuvres, sa vie, la manière frappante dont s'accomplissent en lui de nombreuses prophéties au sujet du Messie; les circonstances extraordinaires de sa naissance, le témoignage rendu à son égard par Jean-Baptiste, et surtout le témoignage direct de Dieu le Père lui-même, à l'occasion du baptême de Jean, attestent que cet homme si humble et si pauvre, n'est autre que le *Fils de Dieu*. Chacun des Evangiles s'ouvre par cette déclaration. Dans Matthieu il est appelé: « Emmanuel, Dieu avec nous; » dans Marc: « le Fils de Dieu; » dans Luc: « le Fils du Très-Haut, » appelé « le Fils de Dieu, » en raison de sa conception miraculeuse, et Jean dit: « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu. — Et la Parole fut faite chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité. » — Et tous ceux qui virent cette gloire, tous ceux qui furent rendus capables de discerner en Jésus de Nazareth l'homme divin, le Christ, le Fils de Dieu, tous ceux qui, dans leur cœur, crurent en lui comme tel, tous ceux-là furent sauvés. Et ce n'était

pas simplement par un acte de leur intelligence naturelle qu'ils discernaient qui il était et qu'ils croyaient — c'était parce que le Père le leur avait révélé. *Mais c'était là ce qu'il fallait croire.*

Voici un autre témoignage, Matthieu XVI, 13-17 : « Et Jésus venant aux quartiers de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, disant : Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme? » Remarquez qu'il y a là quelqu'un qui dit de lui-même : « Moi, le Fils de l'homme, » et qui demande : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme? » « Et ils dirent : Les uns disent : Jean le Baptiseur; les autres : Elie, et d'autres : Jérémie ou l'un des prophètes. » — Tous ceux-là se trompaient; aucun ne savait par lui-même qui était Jésus. — « Il leur dit : Et vous, mes disciples, qui dites-vous que je suis? » — « Et Simon Pierre répondant lui dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et Jésus répondant lui dit : « Tu es bienheureux, Simon fils de Jonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » N'est-il pas évident que la vérité à laquelle il fallait croire alors concernait *la personne de Jésus,* que Pierre reconnaît comme le Christ, le Fils du Dieu vivant!

Si nous consultons l'Evangile de Jean, nous verrons que partout, dans cet évangile, c'est de la personne de Christ qu'il s'agit, de ce qu'il est lui-même; il s'agit de le recevoir, lui, dans la qualité qui lui est attribuée, de croire comme Pierre, qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant. C'était là « la foi qui sauvait. » « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi et les siens ne l'ont

point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. » Et quant à ceux-ci, il est ajouté, ce qui a aussi été dit à propos de Pierre : « lesquels ne sont nés ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean I, 10-13). A Nathanaël le Seigneur dit : « Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. » Cette foi est immédiatement reconnue par Jésus, qui lui en promet la confirmation, lui disant : « Parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, *tu crois;* tu verras de plus grandes choses que ceci » (Jean I, 48-50).

Au chap. IV du même évangile, nous trouvons Jésus parlant à la femme samaritaine. Ce qui manquait à cette femme, c'était la connaissance de celui qui lui parlait, connaissance qui l'aurait placée dans une position toute différente vis-à-vis de lui : « Si tu connaissais le don de Dieu et *qui est* celui qui te demande à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive. » Après que le Seigneur lui eût dit bien des choses, et que le cœur de la pauvre femme se fût ouvert aux paroles de Jésus, qui lui parlait du Père, des adorateurs qu'il recherchait, et qui le connaissant comme le Père, l'adoreraient en esprit et en vérité, elle lui dit, se doutant peut-être qui était celui qu'elle avait devant elle : « Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient; quand celui-là sera venu, il nous fera connaître toutes choses. » Jésus répond : « C'est moi qui te parle, » et ce fut l'acceptation de cette parole, la connaissance qu'elle reçut alors du don de Dieu, et de celui qui

lui parlait, qui firent qu'elle *crut*, et que, le cœur rempli de ce nouvel objet d'affection et de foi, elle dit aux hommes de la ville : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ?» Elle croyait en la personne de Christ. Elle le croyait être ce qu'il est en effet, et ce que Dieu déclare qu'il est, et les hommes de la ville firent de même : Jésus demeura deux jours avec eux ; puis ces hommes dirent à la femme : « Ce n'est plus à cause de ton dire que nous croyons, car nous-mêmes l'avons entendu, et nous connaissons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde, le Christ. » Il n'y eut dans leur foi rien de vague ni d'indistinct. Ils crurent que lui, l'homme Jésus, était le Christ, le Sauveur du monde.

Vers la fin du chapitre VI, lorsqu'un grand nombre de ceux qui d'abord avaient été attirés par les miracles de Jésus, l'abandonnèrent, le Seigneur adresse aux douze cette parole touchante : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? » Qu'était-ce qui alors les attachait à leur Maître (Judas excepté) d'une manière si puissante que rien ne pouvait les séparer de lui? C'était la foi en sa personne, — la connaissance qu'ils avaient de *lui*. « Simon Pierre lui répondit : Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle, et nous croyons et nous savons que tu es le Christ, le Fils de Dieu. » La rejection de cela fut la ruine des Juifs : « Car si vous ne croyez pas que *c'est moi*, vous mourrez dans vos péchés. »

L'histoire de l'aveugle au chapitre IX, nous montre avec la même clarté ce qu'il faut croire. Les yeux de l'aveugle avaient été ouverts par quelqu'un dont le nom était bien connu à cet homme, ainsi qu'à ses parents;

aussi déclare-t-il hardiment devant les pharisiens ce qui lui a été fait, et par qui cela a été fait : il reconnaît Jésus comme étant un prophète ; et ce témoignage le fait jeter hors de la synagogue. Toutefois il ne paraît pas avoir discerné quelle était la gloire de la personne du Seigneur. « Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé dehors, et l'ayant trouvé, lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Il répondit et dit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Et Jésus lui dit : Tu l'as vu, *et c'est celui qui te parle.* » C'était là ce que cet homme avait à connaître et à croire. « Et il dit : Je crois, Seigneur, et il lui rendit hommage. » — Il ressort de là évidemment que lorsque Jésus était sur la terre, la chose à laquelle il fallait croire, c'était à la gloire de sa personne comme Fils de Dieu.

Et il ne devait pas en être ainsi seulement pendant que Jésus était ici-bas. Les Evangiles furent écrits longtemps après la mort du Seigneur, et l'Evangile de Jean fut écrit le dernier de tous, et nous y lisons : « Jésus donc fit aussi devant ses disciples beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses sont écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom. » — On ne peut pas affirmer plus positivement, que la vie par le nom de Christ, est étroitement liée à la foi que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu.

Ce témoignage est pleinement confirmé par d'autres passages du Nouveau Testament. Lorsque Saul de Tarse fut converti, et qu'il passa plusieurs jours à Damas avec les disciples, quel fut le témoignage qu'il rendit en reparaissant dans les synagogues ? « Et aussitôt il prêcha

Jésus dans les synagogues, disant qu'il était le Fils de Dieu. » Nous voyons la même chose en 1 Jean IV, 15 : « Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. » — Et dans le chapitre suivant, nous lisons (vers. 1) : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu, » et au vers. 5 du même chapitre : « Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? » Les chrétiens sont ceux qui croient cela : « Je vous ai écrit ces choses à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » — Tout ceci prouve bien clairement que la vérité à laquelle il faut croire pour obtenir le salut, c'est *que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant.*

Toutefois nous ne pourrions pas nous arrêter ici, sans laisser incomplet le sujet qui nous occupe : Il y a bien des passages qui paraissent nous présenter d'autres vérités, comme des vérités auxquelles il est nécessaire de croire pour obtenir le salut, et il y a en effet une différence réelle entre la position de ceux qui croyaient pendant le séjour de Jésus sur la terre, et de ceux qui ont cru après qu'il fut mort, ressuscité et monté au ciel. Examinons avec attention ce que la Parole de Dieu nous dit à ce sujet.

Tant que notre Seigneur fut ici-bas, il s'agit pour la foi de discerner et de reconnaître cet homme humble et pauvre comme le Christ, le Fils de Dieu. Les preuves en étaient là, continuelles, nombreuses ; mais les hommes ne se souciaient pas de lui. Ceux auxquels le cœur fut ouvert, comme à Pierre, à ceux-là la gloire de sa personne fut révélée, non par la chair ni par le sang, mais par le Père qui est aux cieux ; ceux-là vi-

rent et reconnurent qui était Jésus. Mais l'homme, comme tel, le rejeta. Ils ne virent rien en lui qui fît qu'ils le désirassent; et ils consommèrent sa rejection en le mettant à mort. Jésus se soumit à tout de sa pleine et libre volonté; il laissa sa vie de lui-même, et nul n'aurait pu la lui ôter, s'il ne s'était livré lui-même (Jean X, 17-18; XVIII, 1-11). Dieu le donna pour être crucifié, en sacrifice pour le péché, mais il ne le laissa pas au sépulcre; Christ ne demeura pas sous la puissance de la mort; il était impossible qu'il fût retenu par elle. Le troisième jour il ressuscita; Dieu le ressuscita; et après qu'il se fut montré pendant 40 jours à des témoins auparavant choisis de Dieu, il alla prendre place à la droite du trône de Dieu. Tout ceci se rattache à la question qui nous occupe, et il est bon de voir sous quel aspect l'Ecriture considère ces choses.

Il est clair qu'avant la mort de Jésus, on pouvait avoir une foi véritable en sa personne, tout en ignorant absolument qu'il dût mourir et ressusciter. Après le témoignage rendu par Pierre (Matth. XVI), la première chose que fait Jésus, c'est que « dès lors il commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. » De quelle manière Pierre accueillit-il cette parole? « Et Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre, disant: Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas. » Pierre se refusait à la pensée des souffrances et de la mort de son Maître, et lui, qui le moment d'avant avait été nommé « bienheureux, » entend Jésus lui dire: « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale, car

tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. » — Jamais durant la vie de Jésus, ses disciples ne paraissent avoir compris que leur Maître dût mourir et ressusciter d'entre les morts, quoiqu'il le leur répétât constamment (comp. Luc XVIII, 34). Leur ignorance et leur incrédulité à l'égard de ce fait, sont-elles une preuve qu'ils n'avaient pas la foi qui sauve? Aucunement. Ils croyaient que Jésus était le Fils de Dieu, et lui-même leur avait dit de se « réjouir, » parce que leurs noms étaient écrits dans les cieux (Luc X, 20). Il leur avait dit : « Vous, vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai dite » (Jean XV, 3). Il avait dit au Père : « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et *ils les ont reçues*, et ils ont vraiment connu que je suis sorti d'auprès de toi. » « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé; » et il disait ces choses dans la prière où il avait dit : « C'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé! » — Ils possédaient donc la foi à laquelle le salut et la vie éternelle sont attachés — pourtant ils étaient dans l'ignorance quant à la mort et à la résurrection de Christ. Et les paroles de deux d'entre eux nous font comprendre que cette mort du Seigneur fut pour eux la chute de toutes les espérances qu'ils avaient fondées sur lui, croyant qu'il était le Messie promis à Israël : « Or nous espérions que c'était celui qui doit délivrer Israël » (Luc XXIV, 21).

Une pareille ignorance n'est plus possible maintenant avec la foi en la personne de Christ : Le fait de la résurrection de Christ est la preuve par excellence, le témoignage absolu qu'il est le Fils de Dieu. Des preuves

nombreuses avaient dû déjà le faire connaître comme tel pendant sa vie de douleurs et d'humiliation : jamais homme ne parla comme lui ; ses œuvres rendaient témoignage de lui ; sa vie d'amour au milieu de ce monde de péché, était la manifestation continuelle de ce Père de qui il venait et dans le sein duquel il était. — Cependant s'il avait été possible (et grâces à Dieu, ce ne l'était pas) que la mort eût mis fin à tout cela ; si la mort et le sépulcre avaient pu le retenir — où eût été la preuve qu'il était le Fils de Dieu ? Il fut « déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts » (Rom. I, 4). — Lorsque Jésus était sur la terre, les hommes avaient à juger de ce qu'il était par ce qu'ils discernaient en lui, et la foi discerna qu'il était le Fils de Dieu. Mais lorsque le monde l'eut entièrement rejeté en le mettant à mort, Dieu lui-même revendiqua ses droits, et déclara qu'il était « Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts. » Le Saint-Esprit fut envoyé du ciel pour être la puissance du témoignage chez les disciples, et l'on voit, en conséquence, qu'ils n'annoncent pas simplement que Jésus est le Fils de Dieu, mais qu'ils parlent expressément de ce qui en est la preuve par excellence, et dont eux-mêmes ont été les témoins oculaires, c'est-à-dire que Dieu l'a ressuscité des morts. Croire à ceci, c'était croire qu'il était le Fils de Dieu. « Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton cœur *que Dieu l'a ressuscité des morts,* tu seras sauvé » (Rom. X. 9).

Si nous suivons le récit des Actes, nous voyons au chap. I que les Apôtres reconnaissant qu'il y avait lieu de remplacer Judas, disent : « Il faut donc qu'entre ces

hommes qui se sont rassemblés avec nous, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entrait et sortait au milieu de nous, en commençant depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été élevé au ciel d'avec nous, quelqu'un d'entre eux soit témoin avec nous de *sa résurrection !* » — Au chap. II, quand le Saint-Esprit fut descendu, Pierre, après avoir parlé de Jésus comme d'un homme qu'ils connaissaient tous, continue en disant : « Ayant été livré par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu, vous l'avez pris et mis en croix, et vous l'avez fait périr par des mains iniques; *lequel Dieu a ressuscité*, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle.» Puis il cite Joël et les Psaumes, et répète encore : « *Dieu a ressuscité ce Jésus,* de quoi nous sommes tous témoins. » Et encore : « Que toute la maison d'Israël sache donc certainement, que Dieu *a fait Seigneur et Christ, ce Jésus* que vous avez crucifié. » — Nous avons donc ici à la fois et ce que Jésus est, et le fait que Dieu l'a ressuscité des morts. Quelqu'un qui, quelques semaines auparavant, aurait vu Jésus crucifié, aurait-il pu croire au témoignage de Pierre, sans croire en même temps que Jésus était Seigneur et Christ? Ou bien aurait-il pu croire que Celui qu'ils avaient vu à la croix fût Seigneur et Christ, sans croire aussi que Dieu l'avait ressuscité des morts? Les deux vérités sont inséparables. Au chap. III, Pierre accuse de nouveau les Juifs d'avoir « crucifié le prince de la vie, *lequel Dieu a ressuscité d'entre les morts,* ce dont nous sommes témoins.» Au chap. IV, parlant de la guérison de l'homme impotent, Pierre dit : « Sachez vous tous, et tout le peuple d'Israël, que ç'a été par ce nom de Jésus-Christ le Na-

zaréen, que vous avez crucifié et *que Dieu a ressuscité d'entre les morts,* c'est, dis-je, par ce nom, que cet homme est, ici devant vous, plein de santé. » — Au chap. V : « Le Dieu de nos pères a *ressuscité Jésus,* que vous avez fait mourir, le pendant au bois. » — Paul, pareillement, au chap. XIII, après avoir parlé de la mort et de la condamnation de Christ, ajoute : « *Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts.* » — Au ch. XVII nous lisons que Paul discourut avec les Juifs, pendant trois sabbats, sur les Ecritures, « expliquant et exposant qu'il fallait que le Christ souffrît, et *qu'il ressuscitât d'entre les morts;* et celui-ci, disait-il, Jésus, que moi je vous annonce, est le Christ. » — Telles sont les paroles dont l'Esprit Saint se sert, pour nous faire connaître quelle était la vérité à laquelle Paul enseignait qu'il fallait croire; et même, afin que nous comprissions comment l'apôtre insista sur ce fait que c'était de la personne de Jésus que ces choses étaient affirmées, le fil du récit est interrompu, et Paul lui-même est introduit, comme ajoutant de son chef : « et celui-ci, *Jésus,* que moi je vous annonce, *est le Christ.* » — A Corinthe, au chap. suivant : « quand Silas et Timothée furent descendus de Macédoine, Paul insistait par la Parole, témoignant aux Juifs que Jésus était le Christ; » et Apollos « réfutait publiquement les Juifs avec une grande force, démontrant par les Ecritures, que Jésus était le Christ » (vers. 5 et 28).

Ne ressort-il pas clairement de tous ces passages que la grande vérité essentielle et fondamentale, à laquelle nous sommes appelés à croire, est celle-ci que Jésus de Nazareth, vrai fils de Marie, réputé fils de Joseph, connu comme ayant été crucifié publiquement à Jérusalem,

est réellement le Christ, le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, et déterminé tel par la résurrection des morts?

Cependant il y a un autre point encore, qui a une grande importance. Dans l'Evangile de Luc au chap. XXIV, 46-48, nous trouvons les paroles suivantes de Jésus à ses disciples, après qu'il fut ressuscité: « Et il leur dit: il est ainsi écrit; et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Et vous êtes témoins de ces choses. » — Par conséquent ils devaient, non-seulement publier qui il était, et tout ce qui regardait sa mort et sa résurrection, mais ils avaient aussi à prêcher, en son nom, la repentance et la rémission des péchés. C'est-à-dire que, sur le fondement de ces faits, ils devaient, en son nom, appeler les hommes à la repentance, et déclarer, en son nom, à tous ceux qui recevraient véritablement leur témoignage, que leurs péchés leur étaient pardonnés. Et en effet, dans les Actes, nous trouvons les Apôtres faisant ainsi.

Aussi longtemps que les Apôtres agirent dans leur ministère selon cette parole: « en commençant par Jérusalem, » cette proclamation de pardon eut un caractère particulier auquel nous reviendrons plus tard. Mais occupons-nous d'abord de Actes X, 36-43, où nous trouvons Pierre prêchant pour la première fois aux Gentils, et leur disant: « Comment Dieu a oint Jésus de Nazareth de l'Esprit saint et de puissance, lui, qui a passé de lieu en lieu faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance,

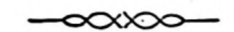
car Dieu était avec lui, et nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites, au pays des Juifs et à Jérusalem, lequel aussi ils ont fait mourir, le pendant au bois. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et l'a donné pour être manifesté, non à tout le peuple, mais à des témoins auparavant choisis de Dieu, savoir à nous, qui avons mangé et bu avec lui après qu'il fut ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple, et d'attester que c'est lui qui est établi de Dieu, juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent témoignage, que par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés. » Pierre annonce que Jésus de Nazareth est le Christ, l'Oint; il rappelle les grands traits de son histoire et particulièrement sa mort et sa résurrection; il ajoute que Dieu l'a établi juge des vivants et des morts, déclarant que quiconque croit en lui recevra la rémission des péchés. Or qu'est-ce que Corneille et les siens pouvaient entendre par « croire en lui, » sinon croire à ce que Pierre leur disait? — Croire que Jésus était l'oint de Dieu, le Christ; — qu'il avait fait les œuvres qui le manifestaient comme tel; — qu'il avait été mis à mort et pendu à un bois, — que Dieu l'avait ressuscité d'entre les morts, et l'avait établi juge de tous, — croire tout cela, voilà ce que c'était que « croire en lui; » Pierre, ensuite, annonce l'heureuse nouvelle, que quiconque croit ainsi en Jésus, reçoit en son nom la rémission des péchés. Il est évident que si tout le reste avait été reçu sur le témoignage de Dieu, par la bouche de Pierre, cette dernière vérité l'était également, et apportait la paix dans l'âme comme résultat immédiat. Aussi « comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Es-

prit saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole. » Leur pardon fut ainsi scellé et confirmé par le don du Saint-Esprit. C'est ainsi que Pierre prêchait la rémission des péchés au nom de Christ; mais cette rémission, c'était la rémission des péchés de ceux qui croyaient les faits que Pierre venait d'annoncer touchant le Christ. L'apôtre annonce d'abord les faits, et ceux qui l'entendaient ont dû savoir s'ils les croyaient, oui ou non; — ensuite il déclare que s'ils croient ces faits, s'ils croient ainsi en Jésus, ils ont la rémission des péchés par son nom.

Voyons maintenant Actes XIII, 16-41, où nous trouvons Paul prêchant à Antioche. C'est à des Juifs qu'il s'adresse, et il fait précéder son message d'un résumé de leur histoire. Il proclame la mort et la résurrection de Jésus, puis il continue : « Et nous, nous vous annonçons la bonne nouvelle, quant à la promesse qui a été faite aux pères : que Dieu l'a accomplie envers nous, leurs enfants, ayant suscité Jésus; comme aussi il est écrit au Psaume second : « Tu es mon fils, je t'ai « aujourd'hui engendré. » — Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit, est justifié par lui. » Paul, comme Pierre dans la maison de Corneille, commence par annoncer Jésus, avec les grands faits de sa mort et de sa résurrection, et puis il prêche la rémission des péchés par son nom, déclarant que, par lui, quiconque croit est justifié de toutes choses. Que s'agissait-il de croire? Précisément ce que Paul venait d'annoncer. — Tous ceux qui dans l'assemblée étaient réellement persuadés des choses qu'ils venaient

d'entendre au sujet de Jésus, avaient de la part de Dieu lui-même par la bouche de Paul, l'assurance qu'ils étaient justifiés de toutes choses. Quelle simplicité, quelle bénédiction dans l'Evangile de la grâce de Dieu!

(La suite prochainement.)



Explication de passages.

Notre frère P. E. à St-Etienne nous demande l'explication de Philipp. III, 11 et 12. Voici quelques mots là-dessus, extraits, non littéralement, des « Etudes sur la Parole, » auxquelles nous renvoyons notre frère pour les autres développements du sujet.

Paul ayant vu Christ dans la gloire, selon la puissance de sa résurrection, désire avoir part à ce qu'il a vu : c'est là la force de ces mots : « si en quelque manière je puis parvenir.... » Il voulait avoir part — non pas à la résurrection des morts, mais à la résurrection *d'entre les morts*. Il voulait y avoir part, dût-il, comme Christ, passer par la mort pour y arriver; quoi qu'il pût lui en coûter (et la mort était devant ses yeux avec ses terreurs humaines) il voulait avoir une pleine part avec Christ. — Or puisque la résurrection et la ressemblance à Christ dans la gloire étaient le but de l'espérance de l'apôtre, il est évident qu'il n'y était pas parvenu : si c'était là sa perfection, il ne pouvait pas encore être parfait. — Il était sur le chemin, mais Christ l'avait pris pour cela, et il marchait toujours en avant pour saisir le prix, sachant que Christ l'avait saisi pour qu'il en jouît.

Numéro 6. 30 Mars 1862.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Que faut-il croire pour être sauvé ?

(Suite et fin de la page 100.)

Il y a encore autre chose. Dans le passage que nous avons cité, Luc XXIV, notre Seigneur explique à ses disciples « qu'il était écrit et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, » et à ce sujet aussi bien qu'à l'égard des faits eux-mêmes, il ajoute : « et vous êtes témoins de ces choses. » — Il était nécessaire que Christ souffrît, et cette vérité formait une partie du message confié aux disciples. Celui qui croit véritablement a une certaine intelligence de cette nécessité. Cette intelligence peut être plus ou moins distincte, plus ou moins développée, mais elle est présente là où la foi est réelle, là où l'on croit que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il mourut et qu'il ressuscita. — En effet comment pouvez-vous croire que Jésus est le Fils de Dieu, sans que vous vous demandiez à vous-même comment il se fait que le Fils de Dieu ait pu mourir? Ayant la vie en lui-même, la mort ne pou-

vait avoir sur lui aucune puissance — et étant sans péché, la mort n'avait aucun droit sur lui — comment se fait-il donc qu'il soit mort? — Il faut qu'il soit mort pour d'autres et à leur place. — Mais nous ne sommes pas abandonnés à nos propres raisonnements sur ce sujet. Paul, en écrivant aux Corinthiens, et en leur développant l'Evangile qu'il avait annoncé au milieu d'eux, leur dit : « Car avant toutes choses, je vous ai aussi communiqué ce que j'ai reçu, que Christ est mort *pour nos péchés*, selon les Ecritures, et qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures » (1 Cor. XV, 3, 4). Oui, il est mort pour nos péchés! « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu » (1 Pier. III, 18); et une certaine intelligence de ce fait est liée nécessairement à une vraie foi que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il est mort, et que Dieu le ressuscita d'entre les morts. Comment puis-je croire, non pas seulement qu'il ressuscita, mais que Dieu le ressuscita d'entre les morts, si je n'ai pas compris jusqu'à un certain point, pourquoi il mourut? La manière dont l'Apôtre (1 Cor. XV) insiste sur ce que le fait de la résurrection est la grande vérité à laquelle nous sommes appelés à croire, et qui, loin d'exclure les autres vérités, au contraire les renferme toutes, est digne de remarque. Je ne puis pas croire que Jésus ressuscita, sans croire qu'il mourut. Je ne puis non plus croire que Dieu le ressuscita, sans croire qu'il mourut pour nos péchés, — et sa résurrection l'a « déterminé le Fils de Dieu en puissance. » Par conséquent la foi dans la résurrection de Jésus d'entre les morts, renferme tout ce qu'il faut croire pour être sauvé.

C'est pourquoi l'apôtre s'étend sur les preuves de la résurrection : « Jésus a été vu de Céphas, puis des douze. Ensuite il a été vu en une seule fois de plus de cinq cents frères. — Ensuite il a été vu de Jacques, puis de tous les apôtres ; et, après tous, il a été vu de moi aussi, comme d'un avorton. » — Il montre comment tout se lie à ce fait de la résurrection : « Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine ; et même nous sommes trouvés de faux témoins de la part de Dieu, *car nous avons rendu témoignage à l'égard de Dieu, qu'il a ressuscité Christ.* » Nous voyons que c'est là la somme du témoignage de l'apôtre, et nous avons cité déjà ce passage d'une autre de ses Epîtres : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. » Cela étant, il est facile de comprendre ce qui est dit, Rom. III, 25 : « lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par *la foi en son sang*. » Il est impossible que quelqu'un croie réellement dans son cœur que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts, sans qu'il ait la foi en son sang comme la propitiation pour le péché.

Les divers passages que nous venons de parcourir, nous font voir que le caractère de la prédication de Pierre et de Paul était le même, et que ceux qui recevaient le témoignage qu'ils rendaient à Jésus, et aux grands faits de sa mort et de sa résurrection, avaient l'autorité du même témoignage pour croire qu'ils étaient pardonnés : la paix, la connaissance du salut était l'effet nécessaire de la foi au témoignage rendu. Il n'en a pas été de même lors de la première prédication de Pierre à Jérusalem au jour de la Pentecôte. Pierre ne com-

mença pas par prêcher la rémission des péchés au nom de Jésus. Il accusa les Juifs d'avoir fait mourir Jésus, il prêcha sa résurrection, et dit que Dieu avait fait Jésus Seigneur et Christ; mais il ne parla pas d'abord de la rémission des péchés en son nom. — Il y eut des multitudes qui crurent à sa parole, qui furent frappées au cœur, remplis d'angoisse et de crainte, s'écriant : « Hommes frères, que ferons-nous? » — Leur foi même dans le témoignage de Pierre, les convainquait qu'ils avaient mis à mort leur Messie. Ils avaient devant les yeux la preuve de sa résurrection et de son ascension, la manifestation de sa puissance, et ils ne pouvaient que supposer qu'il se servirait avec justice de cette puissance pour leur destruction. De là leur crainte. Mais Pierre ne les laissa pas dans l'angoisse. Il s'adresse à eux une seconde fois, les exhortant à la repentance, et les engageant à se laisser baptiser *au nom de Jésus-Christ, pour la rémission de leurs péchés*, disant qu'ils recevraient le Saint-Esprit. — Il y eut donc pour eux un intervalle entre leur foi à la résurrection et à l'ascension de Christ, et la connaissance de l'influence de ces faits sur leur salut individuel. Il en a été de même pour Saul de Tarse : il rencontre le Seigneur sur la route de Damas, et il découvre que celui qui lui apparaît est Jésus de Nazareth, qu'il persécutait; mais trois jours s'écoulent avant qu'il reçoive la paix et l'assurance du pardon; Ananias est envoyé vers lui, pour lui rendre la vue (car il avait été aveugle pendant ces trois jours) et il lui est ordonné de se lever, et de se purifier de ses péchés en invoquant le nom du Seigneur.

Les trois mille et Saul sont les seules personnes men-

tionnées après l'ascension du Seigneur, qui, tout en croyant véritablement en Christ, ne reçurent pas immédiatement la paix de la conscience. La raison en est claire. Saul de Tarse et les trois mille hommes crurent à la gloire divine et à l'ascension de Jésus, sans comprendre que la rémission des péchés fût le résultat de leur foi. Et ils ne pouvaient le comprendre parce que cela ne leur avait pas été annoncé ; mais dès que cette précieuse vérité leur fut présentée, ils la reçurent avec une grande joie. Bien des personnes encore ne comprennent pas cette liaison qu'il y a entre la foi au nom de Jésus et la rémission des péchés, et par conséquent ne peuvent jouir de la paix, quoique la Parole de Dieu soit bien claire sur ce point. Mais l'enseignement des hommes a tellement obscurci cette Parole, qu'on ne discerne plus ce qui cependant est si clairement révélé.

Depuis le moment où la vérité fut annoncée aux Gentils par la parole de Pierre à Corneille, Jésus-Christ fut prêché, non-seulement comme le Christ, le Fils de Dieu, mort et ressuscité, mais la rémission des péchés, la justification, furent annoncées en même temps comme étant l'héritage assuré de tous ceux qui croiraient au témoignage rendu de Jésus. Pierre annonça les mêmes choses aux Juifs et Ananias à Saul, mais il y eut pour les trois mille et pour Saul un intervalle entre les deux portions du témoignage ; tandis que depuis l'ouverture de la dispensation actuelle aux Gentils, par la prédication de Pierre chez Corneille, il n'y en a plus eu, et dès lors la vraie foi et un salut assuré sont inséparablement liés dans la Parole de Dieu.

La réponse à notre question : « Que faut-il croire pour être sauvé? » peut donc se résumer dans ces deux

passages que nous avons déjà cités plus d'une fois : « Mais ces choses sont écrites, afin que vous croyiez que *Jésus est le Christ, le Fils de Dieu*, et qu'en croyant, vous ayez la vie par son nom. » « Et si tu confesses de ta bouche le *Seigneur Jésus*, et que tu croies dans ton cœur *que Dieu l'a ressuscité des morts*, tu seras sauvé. » — Béni soit Dieu qui nous donne une réponse aussi catégorique et aussi explicite, à une question si solennelle et si importante pour toute âme.

Un mot encore à deux classes de lecteurs. Plusieurs d'entre eux, en parcourant ces pages, auront dit : « Si c'est là ce qu'il faut croire, tout le monde, à peu près, croit ; moi, du moins, je n'ai jamais contesté cette vérité. » — Nous répondrons à ceux-là, que ne *jamais contester* une vérité, ce n'est pas y *croire*. Les uns ne contestent jamais cette vérité si grande, si importante, uniquement parce qu'ils n'en ont jamais entendu parler; d'autres s'en soucient si peu, qu'ils ne s'occupent jamais de savoir si c'est une *vérité* ou si ce n'en est pas une. Il peut être vrai que vous n'ayez jamais contesté que Jésus soit le Fils de Dieu, et que Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts, mais n'est-ce pas parce que votre temps, votre pensée, votre énergie étaient tellement donnés à d'autres recherches, que vous ne vous êtes jamais demandé sérieusement si ces choses là étaient vraies ou non? Il se peut que vous n'ayez pas vécu publiquement dans le péché, — mais si vos affaires ou vos études, vos parents ou vos amis, ont tellement envahi votre cœur, que vous n'ayez ni temps, ni pensée pour Jésus, il peut être vrai que vous ne lui *contestiez* pas qu'il soit le Fils de Dieu, mais c'est folie de votre part de parler de FOI en lui, comme tel. Vous croyez à

la valeur de l'argent, et vous travaillez pour en trouver ; vous croyez aux agréments du chez-soi, et vous cherchez à vous en entourer ; vous croyez au prix de la science, et vous travaillez à devenir savant ; vous croyez aux avantages d'une réputation sans tache, et vous cherchez à garder pure la vôtre : — si vous *croyiez* en Jésus comme Fils de Dieu, vous vous confieriez en lui et vous l'adoreriez ! Soyez convaincus que lorsque Dieu vous dit qu'il a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, — ce ne sont pas de vaines paroles, et un assentiment insouciant et irréfléchi à *ces paroles,* ce n'est pas la foi au *fait* auquel se rattache le salut. Il y a eu jadis, sur la terre, un être réel, vivant, un homme, — le fils de la vierge Marie — qui termina sa vie de douleurs dans l'agonie de la mort sur une croix — et cet homme, Dieu déclare qu'il est son Fils unique qu'il a ressuscité d'entre les morts. — Croyez-vous *cela ?* Avez-vous jamais arrêté votre pensée sur ces choses? Dieu veuille que vous soyez enfin rendus attentifs à leur importance immense. « *Si vous ne croyez pas que c'est moi,* » voilà ce que Jésus lui-même dit aux Juifs, « *vous mourrez dans vos péchés !* »

Lecteur, qui que vous soyez, si vous « négligez un si grand salut, » soyez assuré qu'on ne requerra pas d'autre preuve de votre incrédulité. Votre mépris pour le Sauveur est assez évident par votre indifférence pour le salut qu'il vous présente. Réfléchissez que c'est là le grand péché, celui qu'attend une condamnation éternelle, sans espérance. Et même, en ce moment, vous êtes sous cette condamnation : « celui qui ne croit pas est déjà jugé, *parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.* » Vous êtes coupable d'autres péchés,

de péchés plus nombreux que les cheveux de votre tête et si vous mourez dans l'incrédulité, vous aurez à répondre de ceux-là aussi, vous en subirez éternellement la peine — mais le péché le plus grand, le plus affreux, c'est celui auquel vous vous arrêtez le moins, c'est le péché de ne pas croire au témoignage que Dieu rend de son Fils, et de mépriser la grâce que vous apporte l'Evangile. Tous vos autres péchés, et même votre incrédulité passée, vous seront pardonnés en cet instant, si, en cet instant, votre cœur s'ouvre pour *croire;* tandis que l'incrédulité jusqu'à la fin, aggrave votre culpabilité d'une manière effrayante. — Ah ! si vous pouviez comprendre combien vous êtes coupable de ne pas croire en Jésus ! Si vous pouviez être frappé dans votre conscience, de manière à vous inquiéter, — et à vous demander : « Quel est ce témoignage que j'ai méprisé ? Qui est ce Jésus de qui Dieu me parle dans sa Parole ? » — Dieu veuille que votre âme soit amenée à cette recherche et qu'ainsi elle trouve, dans le témoignage de Dieu dans sa Parole, une réponse qui la satisfasse pleinement. Oui, que cette Parole parle avec puissance à votre conscience et à votre cœur, et que vous soyez ainsi amené à croire en Jésus et à être sauvé !

Quelqu'un toutefois pourrait nous dire peut-être avec anxiété : « Je crois véritablement dans mon cœur que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'il est mort pour nos péchés, et que Dieu le ressuscita d'entre les morts, mais je voudrais connaître ma part personnelle dans ces choses, je voudrais savoir si les bienfaits de sa mort et de sa résurrection s'appliquent à moi. » Mon cher lecteur, réfléchissez ! Quelle preuve avez-vous, et comment savez-vous que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il mourut et

qu'il ressuscita? Vous me répondrez aussitôt : « par la Parole de Dieu, c'est la Parole de Dieu qui m'atteste ces faits. » Est-ce là votre véritable et unique motif de croire? Dans ce cas vous avez la même Parole, le même motif pour croire que vous êtes *sauvé*. « En lui, tous ceux qui croient sont justifiés de toutes choses. » Celui qui croit aux faits, d'après l'autorité du témoignage de Dieu dans sa Parole, celui-là a une part personnelle dans les bienfaits qui en résultent, et il le sait par cette même Parole qui lui certifie ces faits.



Savoir et faire.

Pensées sur Jean XIII, 17.

Ce chapitre XIIIme de Jean et les suivants sont en vérité pour la brebis de Jésus comme un riche pâturage, où elle trouve toujours en abondance une herbe tendre et une eau rafraîchissante. Plus elle broute dans ces pâturages ; plus elle boit aux ruisseaux de grâce qui y coulent, plus ces aliments et ces breuvages ont pour elle de fraîcheur, de saveur et de vertu pour fortifier et réjouir son cœur. Et il y a plus : cette précieuse portion de l'Ecriture est aussi un foyer d'où sort une lumière qui éclaire et une chaleur qui réchauffe. Ou bien encore je comparerai ces chapitres à un collier de perles dont chacune a son prix, sa beauté propre, son reflet particulier. On peut examiner et admirer l'ensemble du collier, mais on peut aussi examiner et admirer chaque perle à part, et ici chaque parole de Jésus n'est-

elle pas comme une perle de prix dont la beauté, quand nous l'examinons un peu, nous frappe d'admiration? Permettez-moi de vous dire quelques mots sur une de ces paroles. Je ne vous donne pas ces pensées comme une *explication* du verset indiqué en tête de ces lignes; mon but est simplement d'attirer votre attention sur cette perle, afin que vous l'examiniez par vous-mêmes; vous pourrez alors m'en dire de plus belles choses que celles-ci.

Pour moi donc, en lisant ces paroles: « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites, » je me suis d'abord demandé: *quel est le bonheur* dont le Seigneur parle ici, comme étant le partage de ceux qui savent et qui font? S'agit-il du bonheur futur, du bonheur éternel, du salut? Hélas! trop souvent on l'a pensé et enseigné; et on a fait ainsi dépendre le salut, non pas de l'unique grâce de Dieu par la foi, mais de la connaissance des vérités chrétiennes et de la pratique des préceptes de l'Evangile. On ouvre ainsi largement la porte à la propre justice, et cette parole si bonne ne sert alors qu'à torturer, qu'à désespérer une âme droite; car quelles que soient ses connaissances et son obéissance, si elle fait dépendre son salut de cela, elle ne pourra jamais se croire sauvée, précisément parce qu'elle sera droite. Et alors comment pourrait-elle goûter la moindre paix, avoir la moindre joie? Il est donc bien important de lire le passage tel qu'il est écrit: « Si vous savez ces choses, vous *êtes bienheureux* si vous les faites. » Le Seigneur aurait bien su dire: « vous *serez bienheureux*, » s'il avait eu en vue le bonheur futur; ou: « vous *serez sauvés*, » s'il avait eu en vue le salut. Il ne s'agit donc pas ici de bonheur éternel, ni de salut,

ni de la voie par laquelle on y arrive; il s'agit d'un bonheur *actuel*, connu seulement, il est vrai, de celui qui sait et qui fait « ces choses. » Mais cette parole m'a fait penser ensuite à deux autres écueils contre lesquels bien des chrétiens viennent se heurter : les uns font du christianisme essentiellement une affaire de *savoir* et négligent trop le côté pratique; d'autres, au contraire, semblent fort peu se soucier du savoir et négligent, peut-être même méprisent l'étude. Cette précieuse parole semble nous avoir été donnée exprès pour nous empêcher de tomber dans l'un ou l'autre de ces deux travers. Elle nous pousse avec une égale force à l'étude et à la pratique, à savoir les choses et à les faire.

Je dis d'abord : à savoir; et en effet la connaissance des choses de Dieu est une science de première nécessité pour tout croyant. Car comment ces choses pourraient-elles me réjouir[1] si je ne les connais pas? « Les choses révélées sont pour nous » (Deut. XXIX, 29), choses infiniment précieuses qui « nous ont été données de Dieu » (1 Cor. II, 12). Mais comment les connaîtrions-nous, si nous ne les étudions pas, si nous négligeons la Parole qui les renferme, si au lieu de nous *attacher à la lecture*, comme Paul le recommandait à Timothée, nous sommes sans besoin de savoir, de connaître. Négliger l'étude des choses de Dieu, négliger la lecture de la Parole, c'est marcher à grands pas vers la pauvreté et la sécheresse spirituelle. C'est une chose vraiment affligeante de voir le peu d'ardeur, le peu

[1] Ce n'est pas là le *seul* effet de la connaissance des choses de Dieu, mais c'est celui qui est indiqué dans le passage qui nous occupe.

d'entrain que nous avons pour prendre connaissance des choses révélées qui sont à nous. Nous n'agissons pas avec cette mollesse quand il s'agit des choses de la terre. L'homme le plus riche en champs, vignes, maisons ou argent, ne perd pas souvent de vue ce qu'il possède. L'idée juste de sa fortune se présente facilement à son esprit et il ne lui est guère pénible de prendre connaissance de toutes les choses qu'il a ici-bas. Que ne sommes-nous de tels hommes quant aux choses de Dieu !

Je sais bien que même dans l'étude des choses saintes le cœur *peut* se dessécher ; aussi est-il bien important que nous nous souvenions comment cette étude doit se faire. « Personne ne connaît les choses de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. » Et (grâces lui en soient rendues) « nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu » (1 Cor. II, 12). Cet Esprit est pour nous un docteur sûr, infaillible, capable de nous diriger dans toute la vérité, mais il faut l'écouter ; car il arrive quelquefois que dans l'étude des choses de Dieu notre intelligence naturelle s'érige en docteur et alors, quel renversement ! quel fruit pourrait-on recueillir d'une étude faite sous un pareil maître ? Là où la chair ne voit goutte (quelles que soient ses prétentions), comment nous servirait-elle de guide ? C'est spirituellement que les choses de Dieu se discernent et pas autrement. Ainsi pour apprendre les choses de Dieu, il faut, non-seulement que la chair se taise, mais encore que l'Esprit agisse, parle, enseigne.

Mais est-ce assez d'apprendre ? Est-ce assez de savoir ? Parce que nous avons une certaine somme de connais-

sances bibliques et que nous pouvons parler et raisonner juste sur beaucoup de points, nous figurerons-nous que tout va bien? Ecoutons : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites ».... « Si vous les faites ! » Disons d'abord que nous sommes bienheureux de savoir beaucoup de choses que nous ne sommes point appelés à faire. Le Seigneur a créé toutes choses, les visibles et les invisibles; il soutient toutes choses par sa parole puissante; il a ouvert les yeux des aveugles et les oreilles des sourds; il a guéri des lépreux, ressuscité des morts; fait la purification de nos péchés, etc. Il est évident que nous ne sommes point appelés à faire ces choses, mais à les savoir pour notre profit. Mais Jésus n'est pas, ne doit pas être pour nous simplement un Sauveur, un Docteur, mais aussi un modèle. « Je vous ai donné un exemple, afin que comme *j'ai fait*, moi, vous *fassiez* de même. » Donc le lavage des pieds que le Seigneur venait d'accomplir fait partie de cette catégorie de choses qu'il faut savoir et faire pour goûter le bonheur dont il parle. Avant tout, sans doute, nous avons besoin de connaître le sens, la portée de cet acte béni du Sauveur; il est clair que le grand amour qu'il témoigne ici aux siens occupera d'abord nos pensées et réjouira nos cœurs; mais ensuite pensez-vous que nous jouirons pleinement de cette vérité, si nous ne la pratiquons pas, si au lieu de nous abaisser et de prendre la dernière place, nous nous élevons; si au lieu de servir par amour, nous exigeons? Pour moi je ne le pense pas, parce que c'est ici l'une de ces choses desquelles le Seigneur dit : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites. » Un chrétien qui néglige de laver les pieds de ses frères, sera-

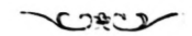
t-il, pour cela, privé du bonheur éternel? Non! mais bien certainement il sera privé de la jouissance qu'il y a à savoir et à faire cela. Car si le salut ne dépend en rien *du faire*, certaines jouissances en dépendent : le nier ce serait affirmer qu'on est tout aussi heureux dans la mondanité, l'infidélité, la désobéissance, que lorsqu'on marche dans la lumière et la fidélité, ce qui ne serait pas seulement un mensonge, mais un blasphème. « Si vous savez ces choses vous êtes bienheureux, si vous les faites. »

« Vous êtes bienheureux. » Il est de fait que les vérités chrétiennes sont telles qu'elles ne peuvent que remplir le cœur du croyant de joie et d'allégresse. Or il n'est pas nécessaire d'être un observateur très-profond, pour se convaincre, hélas! que parmi les saints cette joie, cette allégresse, est généralement bien loin d'être en rapport avec ces vérités qu'ils professent croire et croire sincèrement. Vous me direz peut-être que cela vient de ce que ces vérités sont imparfaitement connues. Je consens volontiers à mettre cette ignorance en ligne de compte. Mais n'y a-t-il pas d'autre cause? N'avons-nous pas la malheureuse habileté de nous soustraire à la puissance de certaines vérités que nous connaissons parfaitement bien? Voyez le cas de Pierre en Matthieu XVI; comparez les vers. 15-17 avec les vers. 22, 23 de ce chapitre. « Il leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis? Et Simon Pierre répondant lui dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus répondant lui dit : Tu es bienheureux, Simon fils de Jonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » Certes la vérité que Pierre connaissait et confessait ici est fort précieuse, cela res-

sort du simple énoncé de cette vérité, comme aussi de ces mots de Jésus : « Tu es bienheureux » etc. Puis remarquez que cette connaissance était réelle, elle ne venait ni du sang, ni de la chair, mais du Père. Voyez maintenant quelques versets plus bas (22, 23) : « Et Pierre le prenant à part, se mit à le reprendre, disant : Dieu t'en préserve cela ne t'arrivera pas ! Mais lui se retournant dit à Pierre : Va arrière de moi, Satan ; tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes ! ».... Quel contraste !... « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » « Et Pierre se mit à le reprendre ! Cela ne t'arrivera pas ! » Comment concilier une aussi choquante inconséquence ? Par ces mots, ce me semble : « *tes pensées* ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. » Voilà ce qui explique l'inconséquence de Pierre et les nôtres. Ce qui les explique aussi, c'est ce qui explique celles de Balaam, qui a connu de belles choses, qui a eu les yeux ouverts, et qui *aima* le salaire d'iniquité. Connaître les choses de Dieu, et *penser* aux choses des hommes et *aimer* les choses du monde, voilà, je pense, ce qui explique pourquoi notre joie, notre amour, notre humilité, notre douceur, notre zèle, et toute notre marche, en général, est encore loin d'être en harmonie avec les vérités que nous connaissons.

Prenons-y donc garde, chers frères : il ne s'agit pas de se relâcher dans l'étude des choses de Dieu ; bien au contraire, il faut redoubler d'ardeur à cet égard, mais en demandant instamment au Seigneur de nous faire cette grâce : que les vérités que nous connaissons exercent toute leur puissance sur nos affections, sur nos cœurs. Lisons donc, étudions, apprenons, mais sans

jamais perdre de vue cette bonne parole : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites. »



Correspondance.

Réponse à une demande du frère C. B.

Quelques frères n'ayant pas bien compris le commencement de l'extrait d'une lettre, que nous avons insérée dans le n° 1 du Messager Evangélique de cette année, nous croyons utile d'ajouter quelques mots d'explication. Nous disons donc : qu'on peut être appelé à s'humilier, non pas seulement pour une faute qui nous soit personnelle, mais aussi pour tout ce qui, en dehors de notre marche individuelle, porte atteinte à la gloire de Christ et à la vérité. Quant à nos manquements individuels, il est hors de doute, qu'il est *convenable* que nous nous en humiliions ; cela est même un effet, en nos cœurs, de l'intercession efficace de notre souverain sacrificateur auprès de Dieu. Mais encore, nous devons nous humilier lorsque le mal se montre en quelqu'un des membres du corps de Christ, car le principe divin que *« le corps est un, »* consacre la *solidarité* des membres entre eux. Maintenant, que ce mal se manifeste sous une forme grossière, ou bien qu'il revête une forme plus subtile, comme c'est le cas lorsque des hérésies sont mises au jour, n'importe, *nous sommes appelés à nous humilier* devant Dieu, et c'est une grande grâce de le faire, car de telles choses atteignent nécessairement, quant à notre profession, la gloire du nom de Christ.

Quel privilége que de nous identifier à sa propre gloire, laquelle se rattache évidemment à notre profession actuelle de la vérité dans ce monde. L'apôtre Paul dit aux frères de Corinthe : « *Et vous n'avez pas plutôt mené deuil,* » et ailleurs nous trouvons aussi que ce principe de solidarité forme un des caractères de la foi et de la piété. Daniel, dans son humiliation et sa confession à l'Eternel, dit : « *Nous* avons péché, *nous* avons commis l'iniquité, » etc. ; il ne dit pas : « ils, » mais « nous, » bien que le caractère de sa piété nous autorise à croire que lui-même n'avait commis aucun des péchés pour lesquels les Juifs étaient captifs à Babylone. Toutefois l'état et la position du peuple de Dieu l'appelait à s'humilier. Plùt à Dieu qu'un tel état d'âme fût plus habituellement le nôtre.

Mais un autre écueil peut se présenter sur le chemin du chrétien ; il peut mal entendre l'application qu'il doit faire de la *grâce* et de l'*humilité* que l'Esprit de Dieu produit en son âme. Par exemple, il y a des hérésies qui s'attaquent à la divinité de Christ, d'autres à sa sainteté personnelle, d'autres à l'inspiration plénière des Ecritures, etc. Dans ces divers cas, comme en tant d'autres de ce genre, dois-je employer *ma grâce* et *mon humilité*, à être tolérant envers de telles choses ? Dois-je, au détriment de la vérité, avoir communion avec ceux qui en sont les instruments ? Agir ainsi ne serait-ce pas élever ou magnifier ma grâce et mon humilité, au-dessus de la gloire du Seigneur Jésus ? car de fait, sa gloire n'use pas de tolérance envers ce qui la ternit, et nous ne devons pas non plus le faire ; puisque par une telle voie, nous arriverions à ne plus avoir le Christ révélé par la Parole. Or il nous faut, il faut à

nos âmes, le Christ révélé de Dieu — le *vrai Christ;* celui en la face duquel la gloire même de Dieu nous est révélée (2 Cor. IV, 6).

Il y a, en nos jours, un mal qui gagne du terrain; ce mal est ce latitudinarisme, cette *tolérance* mal entendue et mal appliquée, au moyen de laquelle on peut associer les erreurs les plus évidentes à la profession du nom de Christ et à la communion des saints; d'ailleurs chacun n'a-t-il pas sa manière de voir et d'interpréter les choses? Malheureusement ce n'est que trop vrai, mais je ne puis pas et je ne dois pas être *courtois* avec l'ennemi, car il n'a point d'égards pour la gloire de Christ. Cet esprit de fausse tolérance est dû à ce fait, qu'on magnifie sa grâce et son humilité, jusqu'au déshonneur de Celui qui s'est abaissé afin que nous fussions élevés. C'est toujours, sous une autre forme, le langage de Satan : « Quoi! Dieu aurait dit d'être *si étroits?* » Le chrétien a le bonheur de se rappeler que le chemin qui mène à la vie est étroit, nous n'avons aucun droit à le faire plus large que le Seigneur ne le veut; il parle d'un chemin *étroit* et non d'un chemin *large.*

Que Dieu nous garde de tout ce qui n'est pas de lui; qu'il nous garde même de la douceur des relations fraternelles si Christ n'en était pas le centre et la source!



Fragment.

« Et il naquit aussi un fils à Seth (remplaçant), et il l'appela du nom de Enos (homme mortel). C'est alors que l'on commença à invoquer le nom de l'Eternel » (Gen. IV, 26).

Quand après avoir lu le récit qui nous est fait de la

chute de l'homme, du jugement qui en fut pour lui la conséquence, de la condition nouvelle dans laquelle la création tout entière fut désormais placée, et qu'on arrive au verset transcrit ci-dessus, on éprouve vraiment quelque chose de solennel. En effet, deux choses font ressortir l'importance du fait, que l'on commença alors d'invoquer le nom de l'Eternel : 1° On avait à craindre le mal et l'oppression des hommes, car le sang d'Abel avait déjà été répandu ; il n'y avait donc, de ce côté, aucune garantie pour la vie du juste. 2° Si dans les relations des hommes entre eux, il n'y avait aucun lieu à la confiance, sur qui pouvait-on compter? Qui pouvait-être pour l'homme un protecteur puissant et sûr? Ici est la réponse de la foi : c'est Dieu ! Auparavant, un besoin pareil n'était nullement senti ; mais l'attentat de Caïn montra le péché et ses progrès dans le cœur de l'homme. Dès lors, il n'y avait de sûreté que sous l'aile de Dieu, et, disons-le, dans son jugement de l'état moral des hommes, la foi ne se trompe pas, car longtemps après que se fut élevée la première voix pour réclamer le secours et l'intervention de Dieu, nous lisons : « ...que la terre était remplie d'extorsion » ou de violence.

Dans le fait de Caïn, Dieu avait montré qu'il était *juste* et *vengeur ;* c'en était assez pour que l'homme eût pleine confiance en lui. Aussi la foi en l'intervention de Dieu donnait-elle un caractère spécial à quiconque l'invoquait. Dieu était le Dieu du jugement, il intervenait contre l'injustice des hommes en faveur de ceux qui lui remettaient leurs causes, « car il fait justice et droit à tous ceux à qui l'on fait tort. » L'âme oppressée trouvait ainsi un refuge auprès de Dieu, c'était tout son

avoir, et à cette époque reculée de l'histoire humaine, cela suffisait pour les circonstances de chaque jour. Si quelque âme éprouvait de la crainte, avait de l'appréhension, la réponse était toujours : Dieu est là, et il est fidèle ! D'un autre côté, il était manifeste qu'il existait une relation vraie, quoique d'un nouveau genre, entre Dieu et ceux qui se confiaient en lui ; or cette relation était fondée sur *le principe* de la foi, « car il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est. » Seth et son fils Enos étaient de ceux-là ; aussi nous sont-ils présentés en Luc, comme faisant partie de la branche d'où est descendu, comme homme, le Seigneur.

En suivant le cours des âges, nous avons, nous croyants, la douce joie de la certitude que nous aussi appartenons comme membres effectifs à la famille de la foi, laquelle est bénie de Dieu. Je n'envisage ici la position des fidèles que sous le rapport extérieur des circonstances ordinaires de la vie ; comme dit Paul aux Corinthiens : « Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été une tentation humaine. » Or si dans ces moindres choses, Dieu est *pour nous ;* que sera-ce en ce qui est plus excellent ? Que dans les moindres choses donc, chers frères, nous invoquions aussi le nom du Seigneur ; car « notre secours dans les détresses est fort aisé à trouver » (Ps. XLVI, 1).

Numéro 7. 15 Avril 1862.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Quel est le fondement de la paix pour ceux qui croient en Jésus-Christ?

Nous avons tâché, dans une méditation précédente [1], d'exposer et de constater quelle est la vérité à laquelle il faut croire afin d'obtenir le salut. Nous avons trouvé cette vérité présentée, dans le Nouveau Testament, sous différentes formes et sous divers aspects, mais la somme en était que Jésus de Nazareth, le fils de Marie, et que l'on croyait le fils de Joseph, Jésus qui demeurait en Judée et qui fut crucifié sur le Calvaire, que ce Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, et que Dieu le ressuscita d'entre les morts. Nous avons soigneusement examiné tous les passages qui déclarent de la manière la plus expresse, que celui qui de son cœur croit en Jésus a la rémission des péchés et est complétement justifié. Nous désirons examiner maintenant quel est le fondement sur lequel ceux qui croient sont ainsi justifiés et ont la paix avec Dieu.

[1] Voir dans les Nos 5 et 6, l'article intitulé : « Que faut-il croire pour être sauvé? »

Il y a d'un côté ce qu'il s'agit de croire, de l'autre il y a le fondement d'après lequel Dieu agit en justifiant ceux qui croient. Le salut a toujours été par grâce, par la foi, et dans les âges antérieurs à Christ, le salut reposait *sur le fondement du sacrifice futur du Sauveur*. Mais ce à quoi, en toute circonstance, il fallait croire, c'était au témoignage de Dieu. Noé avait à croire à la *parole* de Dieu au sujet du déluge et de l'arche qu'il devait bâtir pour sa délivrance. Abraham avait à croire à la promesse de Dieu qui lui assurait une postérité, lorsque lui et sa femme étaient hors d'âge. Et il fallait qu'il en fût ainsi, chaque fois : il fallait qu'on crût à la parole de Dieu. Tous ceux qui crurent ainsi furent sauvés, sauvés par grâce, par la foi, sur le fondement du sacrifice futur de Christ. Il se pouvait qu'ils eussent peu de lumière quant à ce sacrifice, et qu'ils ne comprissent pas que c'était sur ce fondement que Dieu agissait ainsi envers eux en grâce ; — il est évident cependant que l'on attendait un Sauveur, qui d'une manière ou d'une autre délivrerait son peuple. Nous avons vu précédemment que même les disciples, pendant la vie de Jésus, étaient dans la plus complète ignorance au sujet de sa mort et de sa résurrection, malgré toutes les déclarations si positives du Seigneur ; — toutefois c'était sur le fondement de ce qu'il allait accomplir qu'ils étaient tous sauvés, quelque faible et confuse que fût leur intelligence de ces choses. — Mais à présent que Christ a accompli son œuvre, qu'il s'est offert en sacrifice pour le péché et qu'il est ressuscité d'entre les morts, Dieu déclare que c'est sur le fondement de ce sacrifice accepté par lui, que tous ceux qui croient en Jésus, tous ceux qui dans leur cœur croient qu'il est le

Fils de Dieu, et que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, que tous ceux-là ont la rémission des péchés et sont parfaitement justifiés devant lui. La foi à laquelle Dieu nous appelle, c'est la foi à la personne de Christ; mais c'est la valeur de ce qu'il a fait, qui est le fondement de la paix pour ceux qui croient : c'est ce que Dieu a révélé à l'égard de ceux qui font ainsi. Que chacun s'examine soi-même pour savoir s'il croit ou s'il ne croit pas ce que Dieu a révélé quant à la personne et à la résurrection de Jésus. Et si vous, cher lecteur, vous pouvez dire de cœur et sans hésitation : « Je crois, parce que Dieu le déclare, que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, et que Dieu le ressuscita d'entre les morts, » qu'alors votre cœur s'ouvre encore davantage pour comprendre et pour croire ce que Dieu également déclare, que vous êtes justifié et que vous avez la paix avec Dieu, et que le fondement de cette justification et de cette paix, c'est l'œuvre que Christ a accomplie, le sacrifice qu'il a offert, le sang qu'il a versé!

Ce n'est pas dans les Evangiles que nous trouverons le développement de cette vérité importante. Ce qu'ils ont surtout en vue, c'est la personne de Christ, sa vie d'obéissance et d'amour. — Mais après que Christ fut ressuscité des morts, et qu'il eut ouvert l'intelligence de ses disciples pour qu'ils comprissent les Ecritures, et surtout après que le Saint-Esprit fut descendu pour glorifier le Seigneur en prenant ce qui était de lui et en le communiquant, alors nous pouvons nous attendre à apprendre de ses disciples la signification complète et la valeur de la mort de Jésus. Ce sont donc ces révélations subséquentes qui vont nous instruire.

Il ne faut pas supposer toutefois que les Evangiles

gardent un silence absolu sur ces sujets. Dans le Ier chapitre de Jean nous avons la déclaration répétée de Jean quant à « l'Agneau de Dieu. » Au chapitre troisième le Seigneur lui-même dit : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé. » Plus loin, au chap. VI, il dit encore : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde. » — Ailleurs, chap X, il se désigne lui-même comme étant le bon berger qui donne sa vie pour ses brebis ; au chap. XI, le souverain sacrificateur annonce prophétiquement que Jésus devait mourir pour le peuple. Dans les autres Evangiles, Jésus déclare qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et chaque fois qu'il est parlé de la cène, nous trouvons la déclaration que cette coupe dont les disciples allaient boire, était le sang de la nouvelle alliance, répandu pour la rémission des péchés. — Mais lorsque Jésus est ressuscité d'entre les morts, il semble qu'il se hâte de développer ce sujet à ses disciples : « Paix vous soit, » leur dit-il en apparaissant au milieu d'eux. « Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. » Il leur fait comprendre que c'est par le sang qui avait coulé de ses mains et de son côté, que la paix était faite. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire ? » — telle fut la question qu'il adressa à deux de ses disciples. Il nous est dit des onze et de ceux qui se trouvaient avec eux : « Et alors il leur ouvrit l'intelligence, pour entendre les Ecritures, et il leur dit : il est ainsi écrit, et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la

rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations en commençant par Jérusalem. »

La nécessité d'être brefs ne nous permet pas de nous arrêter aux Actes, qui d'ailleurs, comme nous avons vu dans notre précédente étude, renferment plutôt le témoignage des apôtres quant à la personne de Christ et quant à sa résurrection, que le développement de la base sur laquelle repose la rémission des péchés. L'Epître aux Romains, au contraire, nous parle longuement de ce sujet; elle nous dit que l'Evangile de Dieu pour lequel Paul avait été mis à part, « concerne son Fils, né de la semence de David selon la chair, déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts. » Il est dit à ceux qui *croient*, que dans cet Evangile « la justice de Dieu est révélée; » et après que l'état de l'homme, qu'il soit Juif ou Gentil, a été bien constaté, après qu'il a été prouvé que *tous* ont péché, la Parole nous montre comment la justice de Dieu est manifestée, la justice de Dieu par la foi de Jésus-Christ envers tous, et sur tous ceux qui croient, étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Quelle déclaration! Tandis que le monde entier est coupable devant Dieu, le croyant est justifié: la justice de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, couvre tous ceux qui croient en lui; tous ceux-là sont justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Après cela nous voyons comment Dieu « a présenté Jésus pour *propitiatoire*, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans le support des péchés précédents dans la patience de Dieu » (ce qui signifie que ce fut sur le fondement de cette *propitiation* que

Dieu pardonna les péchés, pendant ce temps de sa patience, le temps qui précéda la mort de Jésus); et non-seulement cela, mais « afin de montrer, dis-je, sa justice, *dans le temps présent,* en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. » Il ne peut y avoir de déclaration plus positive, que celui qui croit en Jésus, est intéressé *à salut* dans l'œuvre accomplie par le Seigneur. L'homme n'a pas d'œuvres à présenter à Dieu. Par nature et de fait il est pécheur, et tout ce qui peut être dit de lui, c'est qu'il est « coupable devant Dieu. » « Mais à celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit à celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée pour justice. » Et sur quel fondement sa foi lui est-elle ainsi comptée? — Lisez ce chapitre IV de l'épître aux Romains en entier, et vous trouverez qu'après qu'il a été question de la foi d'Abraham, et que la Parole nous a dit que cette foi a été comptée à Abraham pour justice, l'apôtre continue ainsi : « Or que cela lui a été compté, n'a pas été écrit pour lui seulement, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » — C'est parce que Jésus fut livré pour nos offenses, que la justice nous est comptée, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts. Ce n'est pas que nous ayons à nous *croire* justifiés, pour que nous soyons justifiés en effet. Non, l'évangile concerne Jésus-Christ, et la vérité qu'il faut croire, c'est qu'il est le Fils de Dieu, c'est que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Ayant con-

science que nous croyons cela, nous apprenons que ce fut pour nos péchés qu'il fut livré, qu'il ressuscita pour notre justification, et que, en conséquence, la justice nous est comptée. Quoique par nous-mêmes impies et entièrement condamnés, nous avons néanmoins, étant justifiés par la foi, la paix avec Dieu *par notre Seigneur Jésus-Christ.* Comme tout cela est simple et plein de grâce !

Le chapitre V de la même épître nous donne de nouvelles déclarations sur ce sujet : « Mais Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui. » *Ayant été maintenant justifiés par son sang !* — Qui sont ceux qui peuvent parler ainsi ? Il est évident que ce sont ceux dont il a été dit précédemment : « Mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité des morts Jésus » (IV, 24). Tous ceux qui sont tels sont justifiés par son sang. Le sang de Jésus les purifie de toute iniquité aux yeux de Dieu, et cette justification de tous ceux qui croient ainsi en Jésus, est si entière et si absolue, qu'au chapitre VIII, 33-34, l'apôtre s'écrie en triomphe : « Qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? — C'est Dieu qui justifie ; qui est celui qui condamne ? » Et il continue, comme pour constater le fondement sur lequel ceux qui croient sont ainsi pleinement justifiés : « Christ est celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous. » — « Il n'y a donc plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » Quelle assurance

précieuse ! « Car Dieu a fait celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. V, 21). — Non-seulement Dieu nous assure que tous ceux qui acceptent son témoignage à l'égard de Jésus sont justifiés, mais il daigne nous dire sur quel fondement il agit ainsi envers nous, en nous déchargeant de toute accusation devant lui, et en nous tenant pour parfaitement justes à ses yeux.

Aussi longtemps que ceci n'est pas compris, les assurances de pardon les plus solennelles ne donnent pas la paix à une conscience réveillée. Celle-ci sait trop que le péché est une chose réelle, qui ne peut jamais être admise dans la présence de Dieu. Mais quelle paix, quel repos pour nous de voir notre péché mis sur Jésus, de voir que Jésus a été fait péché pour nous, lui qui ne connut pas le péché, et qu'il a été ainsi, lui sans péché et parfait, exclu de la présence de Dieu ! Ces paroles : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ?» — nous disent plus solennellement que ne le pourrait faire la perdition de tous les réprouvés, combien il est impossible que le péché puisse paraître en la présence de Dieu. Et pourtant c'est ainsi que nous sommes sauvés. Christ a été fait péché pour nous ; il fut traité comme le méritait le péché, afin que nous fussions justice de Dieu en lui. Si le péché est réel, l'expiation est réelle aussi, Dieu en soit loué ! Si la haine juste et sainte de Dieu pour le péché est réelle, les souffrances du Seigneur à cause du péché sont également réelles. Voilà où la conscience trouve la paix. C'est une chose merveilleuse sans doute, que d'être fait la justice de Dieu en Christ ; mais cette grâce de Dieu envers nous

est-elle plus merveilleuse que de voir Christ fait péché, souffrant ce que le péché — notre péché — méritait de la part de Dieu? C'est parce que le Saint et le Juste a été fait péché pour nous, que nous sommes faits *justice de Dieu* en lui.

Si quelqu'un dit : « Comment puis-je connaître la part que j'ai à tout ceci? » — nous ne pouvons que le renvoyer à la déclaration de l'apôtre : « Or que cela lui a été compté (à Abraham), n'a pas été écrit pour lui seulement, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, *à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur*, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification. » — Il est de toute importance de voir sur quel fondement Dieu agit en nous justifiant : et sans cela il ne peut y avoir de paix solide. Il est dit encore : « La justice qui est sur le principe de la foi parle ainsi : Ne dis pas en ton cœur : « qui montera au ciel » — c'est à savoir pour en faire descendre Christ. Ou : « qui descendra dans l'abîme, » — c'est à savoir pour faire monter Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle? — « La parole est dans ta bouche et dans ton cœur » — c'est-à-dire, la parole de la foi que nous prêchons, savoir que si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. X). Cher lecteur, si vous attendez quelque signe ou quelque preuve qui vous dise que vous avez personnellement part au sang expiatoire de Jésus, méditez ce passage. Nous n'avons pas besoin de monter au ciel pour en ramener Christ : son amour pour les pécheurs l'en a fait descendre depuis longtemps. Une visite au sépulcre n'est pas néces-

saire non plus — Christ est ressuscité depuis longtemps. La Parole vous dit : « qu'elle est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur ; *dans ta bouche,* si *de ta bouche* tu confesses le Seigneur Jésus ; *dans ton cœur,* si *de ton cœur* tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ; et si tu confesses, et si tu crois ainsi, tu seras sauvé, sauvé par le précieux sang de Jésus, par l'efficace infinie de son œuvre expiatoire.

(Suite.)



« Ne savez-vous pas? »

Lisez 1 Cor. VI.

« La vérité peut couvrir nos faces de honte et de confusion, dans un sentiment profond de nos manquements ; mais la grâce redresse nos sentiers et restaure nos âmes pour y marcher. »

A. M. Préface de : « Toi et ta maison. »

Le chapitre ci-dessus indiqué, comme il est facile de s'en convaincre, renferme une suite non-interrompue de questions adressées, par le Saint-Esprit, à la conscience des saints de Corinthe, parmi lesquels il y avait toutes sortes de misères, des dissensions, des procès, des injustices, de la fornication. Si un juste Lot (quoique lui-même dans une triste position) affligeait chaque jour son âme en voyant la conduite débauchée et les actions iniques des gens de Sodome (2 Pier. II) ; si Paul était excité en lui-même et sentait son cœur profondément affligé en voyant Athènes adonnée à l'idolâtrie et ses habitants voués au culte des démons (Act. XVII),

une douleur bien plus vive, je n'en doute pas, remplit le cœur de ce serviteur de Dieu, en apprenant toutes les misères des *saints* à Corinthe, et il me semble que, dans ce chapitre, l'apôtre cherche à faire pénétrer dans l'âme des Corinthiens, la honte et la douleur qui remplissaient sa propre âme ; et cela afin de les amener à « se juger eux-mêmes. » « Je parle, dit-il, pour vous faire honte. » La conduite des Corinthiens n'était pas digne de l'appel dont ils avaient été appelés ; elle n'était pas en rapport avec les instructions qu'ils avaient reçues, cette conduite était en contradiction avec l'évangile qui leur avait été prêché, avec les vérités qu'ils connaissaient ou devaient connaître : voilà ce qui n'était que trop évident pour l'apôtre ; de plus, il voyait fort bien que ce mal ne provenait pas proprement d'un manque de lumières, d'un manque de connaissances, mais bien d'un manque de *conscience*, et c'est pourquoi il cherche à agir sur les consciences, en leur signalant le mal et en leur adressant ces fréquents et pénétrants : *Ne savez-vous pas?* suivis d'un principe, d'une vérité qu'ils étaient censés connaître et croire (voy. vers. 2, 3, 9, 15, 16, 19) : — Vous avez des procès devant des injustes? *Ne savez-vous pas*.... que les saints jugeront le monde et des anges? — Vous faites des torts et des injustices et cela à des frères? *Ne savez-vous pas* .... que les injustes n'hériteront pas du royaume de Dieu? — Il y a parmi vous de la souillure, de la fornication? *Ne savez-vous pas* ..... que votre corps est le temple du Saint-Esprit? Ces questions nous montrent assez clairement, je pense, que l'apôtre, en présence des nombreuses misères des Corinthiens, en était à se demander, et leur demandait à eux-mêmes, s'ils avaient oublié les vérités qu'il leur

avait enseignées ; s'ils avaient perdu de vue l'Evangile qu'il leur avait prêché. Et il avait tout droit de leur adresser une question si sérieuse et si humiliante, car leur marche ressemblait à celle de personnes qui ignorent ou qui ont perdu de vue les plus puissantes vérités de l'Evangile. — Ces questions si pénétrantes produisirent leur effet : les consciences furent atteintes, réveillées. Paul avait écrit ces choses « dans une grande affliction et avec serrement de cœur et avec beaucoup de larmes » (2 Cor. II, 4). Cette sainte tristesse, cette précieuse affliction trouva le chemin des cœurs ; des larmes aussi furent versées à Corinthe, et quelles excuses, quelle crainte, quel ardent désir, quel zèle, quelle vengeance, cette tristesse selon Dieu ne produisit-elle pas ? (2 Cor. VII, 7-13.) « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur » (Hébr. IV, 12).

Or si Paul n'est plus là pour parler à la conscience des saints par le Saint-Esprit et avec les paroles qu'il enseigne, nous avons, grâce à Dieu, cette parole vivante et pénétrante ; nous avons ces questions sérieuses de l'apôtre et tant d'autres portions de l'Ecriture destinées à parler à nos consciences, à juger nos pensées, nos intentions et nos voies, à nous juger nous-mêmes. Sans doute il serait bien à désirer que les questions que Paul adresse aux Corinthiens ne nous concernassent en rien, il serait à désirer qu'il n'y eût rien à redresser dans nos voies et que nous eussions si bien *appris* Jésus (Eph. IV) que la connaissance que nous en avons soit telle qu'elle nous fasse marcher sans broncher dans le che-

min de la sainteté. Mais, hélas! (pourquoi ne le dirais-je pas?) à en juger par moi-même, les pénétrants : *Ne savez-vous pas?* de l'apôtre ne sont malheureusement pas hors de saison, et il est peut-être d'autant plus nécessaire de les faire résonner à nos oreilles que, dans ces derniers jours, la *connaissance* est fort augmentée, et qu'il est permis de se demander, même avec une certaine anxiété, si la sainteté, *dans toute notre conduite,* a augmenté dans la même proportion que les lumières, car enfin qui dit : lumière, dit : sainteté. Dieu est lumière et il n'y a en lui nulles ténèbres; il est permis de se défier de connaissances religieuses qui n'auraient pas la puissance de détourner nos affections d'un monde qui s'en va et de nous faire marcher sur les traces de Jésus et comme Jésus lui-même a marché.

Il est bien loin de ma pensée, on le comprend, de vouloir faire l'application directe aux chrétiens de nos jours, de ce chap. VI de la première aux Corinthiens; car je suis loin de penser que les *mêmes* misères dans la marche, qui se voyaient à Corinthe, existent parmi nous; mais si certaines de ces misères ont disparu, n'en avons-nous pas assez d'*autres* pour lesquelles l'apôtre aurait bien des : *Ne savez-vous pas?* à nous adresser? Est-ce que les divisions, par exemple, n'existent pas aujourd'hui encore parmi les chrétiens? Qui peut les nier? Est-ce que ces divisions sont moins graves que celles qu'il y avait à Corinthe? Qui oserait le dire? Et n'est-il pas affligeant de voir que beaucoup d'enfants de Dieu prennent leur parti de ces divisions et s'étudient à ne pas souffrir de cette honte, de cette plaie hideuse que l'on s'efforce vainement de cacher aux yeux du monde au moyen de l'alliance évangélique, qui prêche,

il est vrai, le support et l'amour entre les chrétiens, mais *dans la division*, en la reconnaissant, en la sanctionnant, en la perpétuant par ses statuts. La conscience de beaucoup de chrétiens n'aurait-elle pas besoin d'être réveillée à cet égard et leur attention ramenée vers ce que dit l'Ecriture au sujet du rassemblement des saints? Sans doute, et Dieu en soit béni, il a été dit et il a été écrit dans ce but beaucoup de bonnes choses qui ont eu des résultats; mais tout en reconnaissant le bien qui est fait à cet égard, sachons reconnaître le mal qui existe encore et nous en humilier. « Souviens-toi d'où tu es déchu et te repens, » est une parole que l'Eglise a besoin d'entendre encore. Ne perdons pas de vue, chers lecteurs, que si pour notre propre compte nous nous soumettons à ce qu'enseigne l'Ecriture au sujet de l'assemblage des saints et que si notre conscience est en repos à cet égard, le mal, cependant, les divisions existent encore, et que cette misère doit exercer nos cœurs devant Dieu.

On peut être nettoyé du genre de souillures dont il est parlé dans cette partie de l'épître aux Corinthiens, mais être net de souillures que même les honnêtes gens du monde flétrissent et dont ils se détournent avec dégoût, n'implique pas nécessairement qu'on réalise la sainteté à laquelle l'Evangile nous appelle. Le fornicateur pèche contre son propre corps. Mais il n'y a pas seulement les souillures de la chair, il y a aussi les souillures de l'esprit qui ne valent pas davantage. La pratique de tout péché, quel qu'il soit, est une souillure. La médisance, encore si commune parmi les chrétiens, est une vraie lèpre, et cependant, *ne savons-nous pas...* que nous sommes appelés à « rejeter toute malice et

toute espèce de fraude, d'hypocrisie et d'envie, et toutes médisances? » (1 Pier. II, 1.) *Ne savons-nous pas* que si le serpent mord, le médisant ne vaut pas mieux? (Eccl. X, 11.) L'amour du luxe qui règne dans le monde et auquel plusieurs chrétiens et surtout beaucoup de chrétiennes ne résistent pas, cela aussi est une souillure : une mise somptueuse n'est pas une parure digne d'une chrétienne, c'est une tache et peut-être serait-il à propos de dire à plusieurs : *Ne savez-vous pas?* .... « que votre parure ne soit pas celle de dehors, qui consiste à avoir les cheveux tressés, à être paré d'or et habillé de beaux vêtements, mais qu'elle soit l'homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité de la douceur et d'un esprit paisible qui est d'un grand prix devant Dieu, car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu » (1 Pierre III, 6). Quelle est de ces deux parures la plus recherchée, la plus désirée? La recherche inquiète des biens, de la gloire et de la faveur du monde, n'est-elle pas une souillure encore trop générale? Et pourtant : *Ne savons-nous pas*... que nous ne sommes pas du monde, — que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu, — que le monde s'en va avec sa convoitise et qu'il est écrit : Pensez aux choses d'en haut et non à celles qui sont sur la terre? Enfin que de cœurs peuvent-être remplis de soucis et disant : que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi serons-nous vêtus? Et ces soucis ne sont-ils pas dans l'âme comme un buisson d'épines qui étouffent la Parole et l'empêchent de porter des fruits? Et cependant *ne savons-nous pas*.... qu'il est écrit : « Ne soyez pas en souci pour votre vie de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps de

quoi vous serez vêtus : la vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain » (Lis. Matth. VI, 19-34).

Il est inutile de pousser plus loin l'énumération des misères qui se peuvent rencontrer parmi les chrétiens : peut-être trouvera-t-on déjà cette énumération et trop longue et hors de propos. Cependant je suis convaincu qu'il est nécessaire que nous ne négligions pas ce côté de l'Evangile qui parle fort à la conscience chrétienne, et qui a pour but et pour effet béni de nous faire juger à fond nos voies, de nous juger nous-mêmes. Au reste, « si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous. Si nous confessons nos péchés, il est *fidèle* et *juste* pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous. Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas, et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père ; Jésus-Christ le juste » (1 Jean I, 8-10 ; II, 1). « Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (2 Cor. VII, 1).

Fragment d'une lettre.

Bien cher frère,

J'en viens à vos questions. Il y a un gouvernement de Dieu, et cela, il me semble, sous un double rapport :

1° Des lois générales auxquelles, sauf délivrance spéciale, les saints sont soumis comme les autres. Ce qu'on sème, on le moissonne. Ensuite, la discipline particulière à laquelle les chrétiens sont soumis. « Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes. » Même le jugement en grâce peut donner effet au gouvernement de Dieu (Rom. II, 6-10). Voilà un principe qui tient à la nature immuable de Dieu lui-même; seulement la première catégorie n'existe que par la grâce. La grâce souveraine de Dieu n'affaiblit jamais ces principes, mais elle nous introduit dans une position où ils feront notre joie et notre bonheur, en nous amenant à vivre de cette manière. La grâce spéciale ne peut jamais être la dénégation du caractère de Dieu, mais elle nous rend tels que Dieu nous bénit selon ce caractère. Il y a bien plus que cela dans la grâce, mais la grâce fait cela. Ce qui jette de l'obscurité sur cette question, c'est qu'on n'est pas au clair quant à la grâce. Le chrétien est gouverné quand il est sauvé. Il est soumis, sauf interposition spéciale de la part de Dieu (et pas un passereau ne tombe à terre sans la permission de notre Père); mais tout premièrement il est sauvé et partant chrétien. La rédemption de son âme est parfaite, il a la vie éternelle; mais il a beaucoup à apprendre, beaucoup à corriger. Maintenant le gouvernement de Dieu s'occupe de lui, le discipline pour qu'il participe à la sainteté de Dieu. Ayant la vie, étant enfant, le chrétien devrait marcher comme enfant de Dieu : ne pas avoir d'autre objet que Christ, ni d'autre marche que la sienne. Maintenant selon l'Esprit il jouira de la communion du Père et du Fils.

J'ai été singulièrement frappé, il y a quelque temps,

en lisant l'épître aux Philippiens (qui nous fournit l'expérience d'un chrétien qui avait des passions semblables aux nôtres), de ce que jamais il n'est question, dans l'épître, ni du péché ni de la chair (sauf pour dire qu'on n'a pas de confiance en elle). L'apôtre présente le chrétien marchant selon la puissance du Saint-Esprit et supérieur à la chair et aux circonstances. Cela ne veut pas dire que la chair ne fût pas en Paul : il avait dans ce moment une écharde dans la chair, mais l'état normal du chrétien, c'est de marcher selon l'Esprit. Maintenant Dieu nous tient dans sa main, nous surveille comme ses enfants, nous instruit, nous corrige. « Père saint, garde-les en ton Nom, » dit le Seigneur. Il veut nous détourner du mal, broyer ce qui est dur, nous encourager par sa bonté. Il est important de remarquer que les devoirs et même les affections découlent d'une relation déjà établie. Et le fait qu'une relation ne peut se dissoudre ne fait autre chose que de rendre les devoirs perpétuels. Un enfant est nécessairement toujours enfant de son père — c'est pourquoi il a des devoirs d'enfant, des affections filiales. Le gouvernement de Dieu à l'égard des chrétiens est exercé en vue de cette relation, pour nous y maintenir et nous y ramener si nous manquons. Le salut est le salut : « Par une seule offrande il a rendu parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés. » Ensuite il s'occupe, dans sa grâce, de la conduite des siens.

Esaïe chap. VI.

Chap. VI, 1-4. — Ici, il est question de la gloire de Christ, Jean XII, 40. — Esaïe voit Christ, comme l'Eternel des armées, qui se manifeste dans son temple. L'Esprit de Dieu, identifiant la gloire de Dieu et l'état du peuple, juge l'état du peuple en rapport avec cette gloire ; c'est là l'esprit de prophétie et de foi. L'unité et la vie de l'Eglise répondent-elles au cœur de l'Epoux? Le tout de notre être est d'être en rapport avec Dieu. L'état du peuple est-il en rapport avec la gloire de Christ, à laquelle c'est notre privilége d'avoir part? « Hélas! moi, c'est fait de moi; » il juge l'état du peuple, mais Dieu établit le prophète (vers. 5, 6). Le témoignage de la prophétie est l'expression du jugement de la sainteté de Dieu, au milieu de son peuple, mais le charbon de feu pris sur l'autel a purifié l'iniquité du prophète.

Il y a un moment où le peuple de Dieu devient, comme Pharaon, l'occasion de la manifestation extérieure des jugements de Dieu ; c'est terrible ! c'est une pensée sérieuse ! et cela est convenable. Où Dieu peut-il manifester ses jugements et sa justice, sinon là où la lumière a été connue? C'est là où la volonté du Maître aura été connue, qu'il y aura beaucoup de coups. C'est la chrétienté qui a actuellement cette responsabilité; elle est, dans la présente économie, la vigne de la terre dont les grappes seront foulées dans la cuve de l'indignation (Apoc. XIV). D'après 2 Thess. II, 9-12, Dieu lui enverra une efficace d'erreur ! Ici (vers. 10), c'est: « engraisse le cœur de *ce peuple,* » mais non encore des Gentils. Quant à ces derniers, c'est la chrétienté qui n'a pas eu l'amour de la vérité.

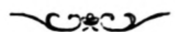
Vers. 11. — Le jugement doit aller à une entière désolation. Il y a donc ici trois choses : la manifestation de la gloire, le témoignage prophétique purifié, et le jugement sur le peuple; mais il y a l'esprit d'interces-

sion. Les Juifs, eux, seront rétablis sur la terre, mais l'Eglise ne sera glorifiée que dans le ciel. Or l'esprit de foi sait qu'il est impossible que Dieu abandonne pour toujours son peuple ; il se soumet au jugement, à la désolation, mais il dit : « Jusques à quand ? » parce qu'il sait qu'il y a un terme et que finalement la grâce abonde pour le peuple. Toutefois, il y en aura une dizaine (vers. 13) de nouveau broutée, mais la semence sainte, un résidu, sera manifestée. Dans l'hiver l'arbre paraît mort, mais au printemps, quand la grâce de Dieu reluit de nouveau sur son peuple, l'arbre reverdit (Ezéchiel XVII, 24).

Cette prophétie a été donnée quand Hozias, un bon roi, est mort et que l'iniquité d'Israël a commencé à se manifester sous Jotham. L'esprit de foi est préoccupé de la gloire de Dieu ; il ne cache pas le péché, car la gloire de Dieu le manifeste, mais il compte sur la grâce, malgré le péché.

Les principes qui s'appliquent ici à Israël, se retrouvent aussi pour l'Eglise, bien que les détails de l'application ne soient pas les mêmes. L'Eglise ne peut pas dire : « jusques à quand ? » pour la terre ; mais la vigne soignée qui ne rapporte pas de bons fruits, la responsabilité vis-à-vis de la gloire, tout cela demeure.

Il y a à désirer pour nos âmes l'intelligence des voies de Dieu envers son peuple et l'application à nous-mêmes et à l'Eglise, de ces grands principes. Rien de plus important pour nos âmes, que l'Eglise comme ordre de chose ici-bas, pour y manifester la gloire de Christ pendant son absence. Notre jugement sur l'état de l'Eglise, doit avoir pour base la manifestation de la gloire de Christ dans l'Eglise. Je ne puis avoir un sentiment profond des bienfaits de quelqu'un, sans avoir le sentiment de la responsabilité qui en résulte. Si nous avons des lèvres souillées, au milieu d'un peuple souillé, que gagnerions-nous à nous cacher de la gloire de Christ?



Numéro 8. 30 Avril 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Quel est le fondement de la paix pour ceux qui croient en Jésus-Christ?

(Suite et fin de la page 130.)

L'épître aux Galates pourrait nous offrir beaucoup de lumière sur le sujet que nous traitons; mais elle présente un tel enchaînement d'arguments, qu'il serait difficile d'en détacher des passages pour les considérer à part de leur contexte; et, d'un autre côté, un examen de l'épître tout entière, quelque utile qu'il pût être, dépasserait beaucoup les limites que nous devons nous poser dans cet article. Nous passerons donc directement à l'épître aux Ephésiens I, 3, où l'apôtre s'écrie: « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » et où énumérant ces bénédictions, il dit plus loin comment Dieu nous a acceptés dans le Bien-aimé, ajoutant ensuite : « en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce. » Remarquez

qu'il n'est pas question de l'espérance seulement d'obtenir grâce à la fin, mais qu'il s'agit d'un pardon actuel des péchés, en vertu de la rédemption par le sang de Christ. Il est parlé de ce que nous *possédons* : « nous *avons* la rédemption par son sang. » Et si quelqu'un demande : qui est ce *nous* dont il est parlé? Qui sont ceux qui peuvent dire : « Nous avons la rédemption par son sang? » — le chapitre suivant leur répondra. Les trois premiers versets de ce chapitre s'occupent de ceux qui *étaient* morts dans leurs fautes et leurs péchés, étant par nature des enfants de colère comme les autres, et dans la même condition que toute la race déchue de l'homme. Et puis nous lisons « que Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ, nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. » « Car vous êtes sauvés par la grâce, » dit l'apôtre, « par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » — « *Par la foi ;* » en sorte que celui qui a cette foi (cette foi dont nous avons déjà si longuement parlé), laquelle foi est le don de Dieu — celui-là est sauvé par grâce. Et ceux qui sont tels peuvent dire : « en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés. » — Ensuite, après un rapide coup d'œil sur le contraste entre les Juifs et les Gentils, morts tous deux dans le péché, le Juif seulement étant extérieurement rapproché de Dieu, tandis que le Gentil est sans espérance et sans Dieu dans le monde, l'apôtre dit : « Mais maintenant, dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang de Christ. » —

Telle est l'efficace expiatoire du précieux sang de Christ, que ceux qui croient en lui, sont approchés, quelque éloignés qu'ils pussent être par nature ; et non pas approchés extérieurement, comme les Juifs, qui, de fait, pouvaient être morts dans leurs péchés et, par conséquent, *éloignés*, mais placés dans une proximité réelle de Dieu, introduits là par le sang de Christ. C'est *en Christ* que nous qui étions loin, avons été approchés par le sang de Christ. Ce sang fut répandu à cause de nos péchés qui étaient sur lui, et pour lesquels il souffrit hors de la porte, étant éloigné pour nous, comme notre substitut, et celui qui portait nos péchés. Même il dut s'écrier : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et quel fut le résultat de cette œuvre et de ces souffrances ? Dieu le ressuscita d'entre les morts, le plaça à sa droite dans les lieux célestes, et c'est *en lui*, comme *un avec Dieu*, que nous sommes « approchés par son sang. » Sa position est notre position, sa place est notre place, avec la seule différence que cette place lui appartient en vertu de sa nature, de *son droit* personnel, tandis qu'elle est la nôtre en vertu de *son sang*. « Car c'est lui qui est notre paix, qui des deux (Juifs et Gentils croyants) en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture, et ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances ; afin qu'il créât les deux en lui-même (Juifs et Gentils) pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix ; et qu'il les réconciliât tous les deux en un corps à Dieu par la croix, ayant tué en elle l'inimitié. Et étant venu, il a annoncé la bonne nouvelle de la paix, à vous qui étiez loin et à ceux qui étaient près. » — Christ lui-même est notre paix, il a *fait* la paix en abolissant dans

sa chair l'inimitié, et ayant ainsi, par la croix, réconcilié les croyants avec Dieu, Juifs et Gentils, en un seul corps, il *annonce* la paix aux Gentils qui étaient loin et aux Juifs qui étaient près ; il annonce la bonne nouvelle de la paix, par le Saint-Esprit descendu du ciel.

L'épître aux Colossiens rend témoignage aux mêmes vérités : « Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés » (chap. I, 12-14). Et plus loin : « car toute la plénitude s'est plue à habiter en lui et à réconcilier toutes choses avec lui-même, *ayant fait la paix par le sang de sa croix,* par lui, tant les choses qui sont sur la terre, que celles qui sont dans les cieux. Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres, il vous a maintenant réconciliés dans le corps de sa chair par la mort, pour vous présenter saints, irréprochables et irrépréhensibles devant lui » (vers. 19-22). Vous qui croyez, qui que vous soyez, il vous a réconciliés dans le corps de sa chair, et cette réconciliation est si complète, l'efficace de son sang, le sang de la croix par lequel il a fait la paix, est telle, que ceux qui croient, sont devant Dieu saints, irréprochables et irrépréhensibles. Si vous vous écriez : Ah ! que n'ai-je la paix avec Dieu ! — cher lecteur, si vous croyez en Christ, si dans votre cœur vous croyez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, qu'il mourut pour vos péchés, qu'il ressuscita d'entre les morts, soyez assuré, par cette Écriture que nous parcourons ensemble, que votre paix est

faite avec Dieu. Vous ne pouvez pas vous-même faire votre paix avec Dieu ; il est inutile, plus qu'inutile de le tenter. Il n'y en a qu'un qui peut faire la paix, c'est Jésus, le fils du Dieu d'amour, et il n'a pas à faire la paix ; il l'a faite lorsqu'il fut attaché à la croix ; c'est là qu'il accomplit entièrement cette œuvre puissante et merveilleuse : « *Ayant fait la paix par le sang de la croix.* » Que ces paroles de consolation divine trouvent le chemin de votre cœur, cher lecteur, et puissiez-vous connaître ainsi ce fondement sur lequel, par une grâce immense, infinie, vos péchés sont pardonnés, vous êtes réconcilié avec Dieu — et vous êtes devant lui saint, irréprochable, irrépréhensible.

L'épître aux Hébreux abonde en enseignements et en témoignages sur ce même sujet. Nous y voyons d'abord comment Dieu, à la fin de ces jours, nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance. Il nous est dit ensuite : qu' « *ayant fait par lui-même la purification de nos péchés,* il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. » Quelles paroles pourraient dire plus positivement combien son œuvre a été complète, combien l'acceptation du sacrifice offert par lui fut entière. « Il a fait par lui-même la purification de nos péchés » — par lui-même, lui seul, et la preuve, c'est « qu'il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. » Pauvre saint qui doutes et qui trembles, ne s'est-il pas chargé de tes péchés ? Ne furent-ils pas mis sur lui ? N'a-t-il pas été accablé sous leur poids, sur la croix ? Où sont-ils donc maintenant ? Qu'en a-t-il fait avant de

retourner au ciel pour prendre sa place à la droite de Dieu? — Ah! ces péchés n'existent plus, son sang les a effacés. — « Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli! Et ayant baissé la tête, il remit son esprit. » Il savait en expirant qu'il avait accompli la purification des péchés des croyants; sa résurrection en fut la preuve sur la terre, tandis que, dans le ciel, Dieu lui-même constate le fait bienheureux, en plaçant Jésus à sa droite. Nous avons donc une triple assurance que les péchés de ceux qui croient, sont entièrement effacés.

L'épître aux Hébreux est pleine de déclarations du même genre; et particulièrement les chapitres IX et X. Le chap. IX s'ouvre par une description du tabernacle Juif, avec son lieu saint, et le saint des saints; il nous rappelle que, dans la dispensation d'alors, les sacrificateurs entraient toujours dans le « lieu saint, » tandis que le souverain sacrificateur seul entrait dans le «saint des saints, » une fois l'an, et jamais sans du sang, qu'il offrait pour lui-même et pour les péchés du peuple, « l'Esprit saint indiquant par là, que le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté, tandis que le premier tabernacle avait encore sa place. » Ce premier tabernacle, avec ses dons et ses sacrifices, était une figure pour le temps alors présent, et ne pouvait pas rendre parfait quant à la conscience, celui qui faisait le service. Aucune de ces choses ne pouvait rendre parfait quant à la conscience, dans la certitude que le péché avait été ôté. « Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'a pas été fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang des veaux

et des boucs, mais avec *son propre sang*, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, *ayant obtenu une rédemption éternelle*. Car si le sang des taureaux et des boucs, et les cendres d'une génisse avec lesquelles on fait aspersion sur ceux qui sont souillés, sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus *le sang de Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes* pour servir le Dieu vivant? » — Puis, après avoir fait remarquer que toutes choses sont purifiées selon la loi par du *sang*, et que sans *effusion* de sang, il n'y a point de rémission, l'apôtre continue : « Il était nécessaire donc que les images des choses qui sont aux cieux fussent purifiées par de telles choses, mais que les choses célestes elles-mêmes le soient par de meilleurs sacrifices que ceux-là. Car le Christ n'est pas entré dans les lieux saints, faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu, — ni non plus, afin de s'offrir lui-même plusieurs fois, ainsi que le sacrificateur entre dans les lieux saints, chaque année, avec un autre sang, puisque dans ce cas il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde ; mais *maintenant en la consommation des siècles, il a été manifesté* UNE FOIS *pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même.* » Quelle assurance, et que pourrait-on y ajouter? Ce que les sacrifices continuels de la loi juive étaient incapables de faire — savoir d'effacer le péché et de donner une paix parfaite à la conscience, — Christ, à la fin des temps, vint l'accomplir. Il n'a pas été nécessaire qu'il souffrît souvent, ainsi que cela aurait dû avoir lieu, s'il avait été obligé de s'offrir de nouveau pour chaque pé-

ché qui exigeait une expiation. Mais maintenant en la consommation des siècles, *il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même.* Puissent nos cœurs réaliser toute la valeur de cette vérité.

L'apôtre poursuit ses instructions en démontrant que la répétition même des sacrifices, sous la loi, prouvait qu'ils ne pouvaient purifier ceux qui les offraient. S'ils l'avaient pu, il eussent cessé d'être offerts; le but une fois atteint, les moyens eussent cessé; ceux qui rendent le culte étant une fois purifiés, n'eussent plus eu aucune conscience de péchés, aucun besoin que le sacrifice fût répété. La loi, avec tous ses sacrifices, était incapable d'accomplir cela, c'est pourquoi les sacrifices étaient répétés; mais Christ vint pour le faire. « En entrant au monde il dit : tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché, alors j'ai dit : Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté. » Et quelle était cette volonté de Dieu? « C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Christ, faite une fois pour toutes. » Et ce fut pour accomplir cette volonté qu'un corps fut formé à Christ, et il l'accomplit en effet. « Celui-ci ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis et demeure assis à perpétuité à la droite de Dieu — car par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » Il n'y a plus nul besoin d'un autre sacrifice, si par un seul nous sommes rendus parfaits à perpétuité. Et l'œuvre est si parfaite que Dieu dit : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. Or

là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché ! »

Que le Seigneur nous donne d'accepter dans la simplicité de la foi ces divines assurances de paix, de pardon, de justice et de sainteté, par le sang de Jésus. La parole de Dieu ne nous laisse pas ignorer qui sont ceux qui croient vraiment en Jésus, et elle nous déclare, de la manière la plus explicite, la perfection d'acceptation et de paix, qui devient leur partage par *le seul sacrifice de Jésus*, *parfait, accompli* et *accepté*.

Le Roi dans sa beauté.

Psaume XLV.

On ne saisira jamais la vraie force de l'Ecriture, à moins de la prendre dans son sens propre et véritable, bien que, même sans cela, un cœur pieux puisse être enseigné par l'Ecriture, et en recevoir une bonne portion de vérité ; un tel enseignement manquera néanmoins nécessairement de puissance, par la raison qu'il n'est pas basé sur la vivante, parfaite et énergique pensée de Dieu, sur la simplicité claire et évidente des paroles, et sur l'application que le Saint-Esprit a voulu en faire.

Une grande partie de ce qu'on donne comme enseigné par l'Ecriture, n'est pas le sens de l'Ecriture, même en supposant que ce qui est enseigné soit la vérité. Ceci suffit déjà pour rendre raison du peu de progrès qu'on trouve chez les chrétiens, quant à la connaissance des conseils de Dieu, comme aussi du manque de certitude

divine dans ce qu'on estime la vérité. La vérité qu'on ne tient pas directement de la parole de Dieu, en tant que basée sur son sens assuré, ne saurait jamais donner un fondement de cette certitude, dont l'absence est généralement à déplorer même chez les chrétiens. « Que celui par devers lequel est ma parole, profère ma parole en vérité. Quelle convenance y a-t-il de la paille avec le froment? dit l'Eternel » (Jér. XXIII, 28).

Là où l'Ecriture n'est pas connue, elle ne peut être enseignée; mais là où elle est connue, elle est, à la fois, pour l'âme un profit infini et une joie infinie. La force, la richesse, la beauté, aussi bien que l'immutabilité de la vérité parviennent ainsi à avoir leur place dans le cœur, et Dieu est connu — connu par la révélation qu'il fait de lui-même, de ses conseils et de ses voies. Ces pensées m'ont été suggérées en méditant sur ce riche et précieux psaume. Sa beauté et aussi, en grande partie, son excellence, ne peuvent être bien comprises, si l'on n'en saisit pas la portée et l'application directes, et cela à part de tout sentiment, imagination ou même doctrine, qui peuvent avoir été tirés d'autres portions de l'Ecriture et incorporés ici.

Le sujet de ce psaume est évident d'après son application à Christ dans l'épître aux Hébreux. « Ton trône, ô Dieu! demeure aux siècles des siècles; le sceptre de ton règne est un sceptre de droiture; tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons » (Hébr. I, 8, 9). Mais combien ne sera pas vague et générale une interprétation quelconque de ce psaume, pris dans son ensemble, si l'on ne voit pas la place que Christ, comme Messie d'Israël, occupe dans les conseils

de Dieu, et en rapport avec sa gloire future, comme roi en Sion et sur la terre.

C'est un « Maschil » ou psaume d'instruction, et un « cantique nuptial, » comme nous le voyons par le titre qu'il porte.

Dans le premier verset l'écrivain annonce que ses « ouvrages seront pour le Roi. » Car le sujet du psaume est le triomphe, le règne et l'union de Christ avec le résidu Juif pieux, à Jérusalem, dans les derniers jours. C'est Christ, comme le Jéhovah d'Israël, célébré dans son caractère de Roi. « La reine » peut paraître dans le psaume, et « les vierges qui la suivent » aussi ; mais elles n'y sont présentées que comme se rattachant à l'installation et à la gloire du roi. « Ma langue sera la plume d'un écrivain diligent, » ces paroles indiquent la conscience de la direction divine quant aux pensées exprimées dans ce psaume ; comme la plume d'un écrivain diligent est constamment guidée par la main de celui qui la tient.

Les prophètes attestent que c'est *Jéhovah* qui apparaîtra en puissance pour la délivrance de son peuple, comme on peut le voir dans Esaïe LXVI, comparé avec Zach. IX, 1-8, 12-16 ; X, 3 ; XII, 7, 8 ; XIV, 3, 4. Mais Zach. IX, 9, et même XIV, 4, tout comme ce psaume, montrent que, si c'est Jéhovah, c'est aussi l'homme Christ. Comparez Dan. VII, 22 ; Mich. I, 5. Christ, dans la beauté de sa personne, comme « plus beau qu'aucun des fils des hommes » — et cependant homme — ayant « la grâce répandue sur ses lèvres, » comme ses paroles de grâce, sur la terre, l'ont fait voir, et maintenant, béni de Dieu à jamais, voilà ce qui fait le sujet du second verset. Sa puissance, sa goire, sa

majesté, son pouvoir irrésistible, pour l'établissement de la « vérité, de la débonnaireté et de la justice » sur la terre, tel est le sujet des versets 3 à 5. On remarque ensuite la gloire de sa divinité ; puis la justice de son règne est proclamée — « le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité. » A cause de son amour pour la justice, lorsqu'il se tenait sur la terre pour Dieu comme témoin de la justice, et rendait témoignage contre le monde, que ses œuvres étaient mauvaises, il est maintenant oint de Dieu, d'une huile de joie, par-dessus ses compagnons. (Voyez, pour ce qui regarde sa gloire céleste, Phil. II, 6-11 [1].) Ensuite, il s'avance pour les noces avec Israël, dans tous les parfums des célestes parvis — ses vêtements exhalent une odeur de myrrhe, d'aloès et de casse, quand il sort des palais d'ivoire.

La fille, la reine, parée d'or d'Ophir, est la Jérusalem terrestre, vue comme rétablie en grâce ; non plus comme dans les jours de l'humiliation du Messie, se glorifiant de sa descendance d'Abraham ; mais disant comme dans Esaïe : « Certes tu es notre père ; encore qu'A-

[1] « Il est très-touchant de voir, dans le même verset, la célébration de la gloire divine du Seigneur, et, en descendant à sa fidélité d'homme, les saints reconnus comme ses compagnons, alors qu'il est oint de l'huile de joie, chef parmi eux. Mais des observations étendues sur ce sujet appartiendraient plutôt à l'épître aux Hébreux. Nous citerons seulement le passage remarquable de Zacharie, où, à l'inverse du Psaume XLV, lorsqu'il est présenté comme l'homme frappé de l'Eternel, l'Eternel le nomme son compagnon. Quand le Messie est célébré comme Dieu, les saints sont reconnus comme ses compagnons dans sa joie divine en tant qu'homme ; frappé comme homme, il est lui-même le compagnon de Jéhovah. » (Etudes sur la Parole, Ps. XLV.)

braham ne nous reconnaisse point, et qu'Israël ne nous avoue point. » « Les filles, ses compagnes, » sont les autres villes de Juda, car c'est à *Jérusalem* que l'Eternel est marié, et sur laquelle il se réjouit comme l'époux se réjouit de son épouse; comme c'est *Jérusalem* qui sera appelée « Jéhovah shamma — l'Eternel est là. » Mais les autres villes de Juda seront autour d'elle, et prendront part à sa joie nuptiale et à sa gloire. Là aussi seront les nations environnantes, comme « la fille de Tyr » etc. « Et les plus riches des peuples la supplieront avec des présents » (voyez Esaïe LX).

Il est bon que le cœur soit attiré par la beauté du Seigneur Jésus, seulement il faut que ce soit par sa beauté réelle, mais comment celle-ci pourra-t-elle être connue autrement que dans l'expression qui en est donnée par le Saint-Esprit?

S'arrêter à la pensée de sa grâce, en rapport avec nos besoins, n'est pas assez, quelque essentiel qu'il soit de connaître cela. Il faut faire un pas de plus; car Christ, connu ainsi, n'est pas Christ dans sa beauté, sa puissance et sa gloire. C'est Christ, comme remède à notre misère; c'est dans un certain sens une vue *égoïste* de Christ, bien qu'il soit infiniment précieux de le connaître sous ce rapport. De là vient qu'un plus complet développement de la vérité est nécessaire pour la nourriture du peuple de Dieu, que ce qui pourrait contenter plusieurs de ceux qui travaillent sincèrement à la conversion des âmes.

Tout ce qui est de Christ est précieux, et il est bon d'avoir le cœur rempli de lui, tellement que nous trouvions nos délices dans la pensée que, dans peu, très-peu de temps, nous le verrons tel qu'il est et nous lui

serons rendus semblables. C'est là la position et l'espérance de l'Eglise, en contraste avec l'espérance d'Israël, qui sera réalisée par leur association avec la gloire terrestre de leur Messie et Roi.



Explication de passages.

Un article que nous avons cru devoir insérer aux pages 213 et suivantes de notre second volume, à cause de la confiance que nous inspirait l'auteur, a jeté le trouble dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs. Nous avions déjà cherché, par un autre article, page 378, à expliquer comment nous entendions ce sujet. Jamais nous n'aurions admis ce premier article si nous y avions vu, comme quelques amis, la négation des peines éternelles, si clairement révélées par la Parole, et qui sont aussi explicitement reconnues dans le dernier paragraphe. Certains passages y étant néanmoins mal interprétés ou mal appliqués, nous croyons devoir donner encore les réflexions suivantes, qui nous viennent d'un frère qui, plus que d'autres peut-être, a droit par la grâce à être entendu. Nous espérons que ce sera la dernière fois que nous reviendrons sur ce solennel et redoutable sujet.

«L'article du N° 11 est en contradiction positive avec celui du N° 7. Celui-ci (p. 140) a rassemblé de nombreux passages, comme se rapportant aux peines éternelles, que celui-là (p. 215) déclare ne s'appliquer qu'au jugement pendant le règne; ce qui n'est fondé sur aucune autorité quelconque. Si nous prenons d'abord

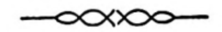
Matth. XIII, 42, 50, ils s'appliquent à ceux qui ont entendu la Parole au milieu de la chrétienté; or le témoignage de 2 Thess. I, 9 et II, 11, 12, montre qu'ils seront livrés au jugement final et éternel. Si je prends ceux qui sont au dehors de cette sphère, Matth. XXV, 41, 46, m'enseigne que le jugement des vivants est aussi final et éternel que le jugement des morts. Dans Marc IX, 43-48, il n'y a *pas un mot* du règne; mais au contraire, nous avons là les expressions les plus soigneusement fortes pour dire que les peines ne cesseront jamais. Matth. III, 12 (et non IV, 12) est une figure qui n'indique pas un jugement temporel, mais absolument le contraire, comme cela paraîtra évident à quiconque lira ce verset avec attention, si l'on applique ce passage à ce qui est arrivé; ce n'est pas le royaume, si on l'applique au jugement des Juifs, car le Seigneur reviendra. Quant à la lettre, ce passage se rapporte à Esaïe LXVI, 24; quant au fond et pour les relations avec Dieu, nous renvoyons encore à 2 Thess. I, 9.

Matth. XIII, 30 ne demande pas d'explications, parce que les versets 42 et 50 nous donnent celles du Seigneur. Seulement remarquez qu'il n'y est pas question de feu, mais de « brûler, » chose qui n'est pas sans importance ici, parce que ce n'est pas la figure d'un jugement « pendant. » De même dans les versets 42 et 50, ce n'est pas *une* fournaise de feu, mais *la* fournaise de feu. Nous avons vu que pour ceux qui sont jetés dans la fournaise de feu, ce feu ne s'éteint pas. Matth. VIII, 12 ne parle pas du jugement du règne du tout. Ceux auxquels le Seigneur s'adressait sont présentés comme déjà morts, et ils seront jugés devant le grand trône blanc, tandis que les Gentils, mentionnés au ver-

set précédent, sont dans le royaume des cieux. Quant à ceux, en petit nombre, qui se trouveront en vie lorsque le Seigneur reviendra, nous en avons déjà parlé. Dans Matth. XXII, 13, ce sont des non-élus. Au reste c'est une figure, et le jugement ne s'applique pas seulement à ceux qui se trouveront vivants au retour du Seigneur. C'est un principe : il n'est donné qu'un échantillon, un seul au milieu de la foule des convives. Ce sont des personnes jugées devant le grand trône blanc ou des personnes auxquelles s'applique 2 Thess. I, 9. Même remarque sur Matth. XXV, 30. Seulement notez bien que ces passages donnent à comprendre ce que sont des ténèbres de dehors : Être exclu de la présence du Seigneur — destruction éternelle de devant lui. De plus remarquez qu'en Luc XIII, 27, nous avons une parole qui confirme singulièrement ce que je dis de la force de cette expression : « Je vous dis, *je ne vous connais pas* et ne sais d'où vous êtes. » Il ne s'agit pas simplement d'un jugement pendant le règne : le Seigneur ne les connaît pas. Or nous avons ici le même discours quant au fond que dans Matth. VIII, et le témoignage du Seigneur par rapport à la portée du vers. 12 de ce dernier chapitre. Vous remarquerez aussi qu'en Marc IX cette punition est en contraste avec l'entrée *dans la vie*.

Je rejette donc entièrement comme sans fondement et contraire à la Parole l'interprétation qui fait de la géhenne une espèce de jugement pendant le règne. Les vivants seront jugés au commencement du règne, mais en conclure que ce jugement n'est que pendant le règne, c'est tirer une fausse conséquence. Le jugement des brebis et des boucs a lieu au commencement du règne, mais il est déclaré expressément *éternel*. J'ajouterai

un mot sur l'exégèse qui prétend que εἰς τὸν αἰῶνα ne signifie pas éternel, mais « pour le siècle. » L'usage contemporain du grec et spécialement du grec dont les apôtres se servaient, démontre de la manière la plus complète, que le sens de cette expression, employée comme le Nouveau Testament l'emploie dans les cas contestés, est simplement et absolument l'éternité et « éternel. » Quant à Luc XVI, je n'accepte nullement l'exégèse qui en est donnée à la page 214. Je n'oserais pas en donner une interprétation littérale, comme l'on fait. En dire plus nous mènerait trop loin, et je ne crois pas que mes frères en sachent beaucoup plus que moi là-dessus.



Fragments.

« Celui qui n'assemble pas avec moi disperse. »

Il peut y avoir rassemblement, ainsi que nous le voyons autour de nous, dans ce qu'on appelle l'église; mais si ce n'est pas AVEC *Christ,* toute l'affaire, quelque grandiose qu'elle soit, n'est au fond qu'un moyen de disperser. On peut être encore bien ignorant sur ce qui concerne Christ, toutefois c'est autour de lui qu'il faut rassembler.

Mais, d'un autre côté, nos cœurs sont tellement sectaires que nous avons besoin de veiller, de peur que, tout en reconnaissant Christ comme centre, nous ne fassions comme les disciples qui disaient : « Nous avons

vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom, et nous le lui avons défendu, parce qu'il ne [te] suit pas *avec nous* » (Luc IX, 49). Ici le *moi* se montre ; car l'homme auquel ils le défendaient, glorifiait Dieu en chassant les démons au nom de Christ. Il est impossible de découvrir la subtilité du moi, à moins que Christ ne soit le centre de l'âme. Et il est certain que Christ ne sera pas le centre de mes efforts s'il n'est pas le centre de mes pensées. Et il est également certain que je ne ferai pas de Christ le centre de tout ce qui est autour de moi, s'il n'est pas pratiquement le centre de mon propre cœur.

C'est une grande chose pour un homme de pouvoir dire : Je n'ai d'autre objet que Christ ; il est tout pour moi, et chaque chose, en moi, est tellement jugée par ce seul objet, que toute l'activité de mon cœur est pour Christ, et uniquement pour Christ. Ce n'est pas assez d'avoir Christ seul comme notre objet au fond — chaque chrétien possède cela, car si Christ n'était pas au fond de son cœur, l'homme ne serait pas du tout chrétien.

La vérité est simplement ceci, qu'entre Christ qui est la racine, au fond du cœur, et ce qui en sort, il y a ordinairement une quantité de choses qui ne sont pas jugées, et qui certainement ne sont pas Christ, et ne ressemblent pas à Christ, car on n'a qu'à les toucher et voilà aussitôt la nature qui se révolte. A côté de l'amour pour Christ, il y a souvent l'amour de l'argent, l'amour de la société mondaine, l'amour du pouvoir, de l'influence, sous prétexte de s'en servir pour Christ : tout autant de choses qui, si elles ne sont pas jugées, doivent interrompre la communion, et empêcheront

Christ d'être l'objet simple et unique, et le centre de l'âme.

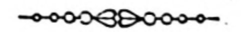
Il n'y a rien que les enfants de Dieu devraient aussi soigneusement cultiver que la pensée que nous avons affaire avec Dieu. « Christ a souffert une fois, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » C'est avec Dieu que « nous avons affaire. » Et si cette vérité n'est pas pratiquement maintenue dans l'âme, notre force sera de la faiblesse, notre marche, une honte pour nous, et notre culte, une pure forme.

La pensée que nous devons entretenir est celle-ci : que par la rédemption « nous sommes amenés à Dieu, » « nous avons affaire avec Dieu. »

Il est à peine besoin de dire que, dans tous les siècles, la puissance et la bénédiction pour l'homme résultaient du fait qu'il avait affaire avec Dieu. Dieu est la source de vie et de bénédiction ; mais la manière dont sa présence, sa puissance et son secours se manifestent, est modifiée suivant les relations dans lesquelles il se manifeste à son peuple, et suivant ses conseils dans ses voies à l'égard de son peuple.

Ainsi entre la dispensation passée et celle-ci, il y a contraste, dans le mode suivant lequel la présence et la puissance de Dieu sont manifestées. La présence de Dieu en Israël avait pour but de manifester sa puissance et sa bonté sur la terre, devant les nations ; en conséquence, la défaite des ennemis extérieurs, et la jouissance des bénédictions terrestres. Dans l'Eglise, la présence de Dieu a pour objet la manifestation de sa puissance, comme maintenant, sur des principes célestes, un peu-

ple qu'il a rassemblé autour de lui-même. De là vient que sa puissance se déploie *principalement* pour la foi, dans la victoire sur des ennemis spirituels, le triomphe sur le monde, et la jouissance de bénédictions célestes.



PENSÉES.

N'allez jamais plus loin que votre foi, et ne restez jamais en arrière de votre conscience.

S'il n'y a rien entre la colère de Dieu et la culpabilité du pécheur, ces deux choses peuvent demeurer séparées pendant un temps de long support ; mais à chaque instant elles se rapprochent l'une de l'autre. Qui peut dire combien sera épouvantable le moment de la collision !

Si le sang de Christ est placé entre la culpabilité du pécheur et la colère de Dieu, les deux peuvent s'approcher, de chaque côté, l'une de l'autre. Le sang, rencontrant, d'un côté, la colère, l'éteint pour toujours ; le sang, rencontrant, de l'autre côté, la culpabilité, la lave et l'efface, et rend l'âme plus blanche que la neige.

Le Saint-Esprit rend, à la fois, témoignage quant à mes péchés et quant à moi-même. Quant à mes péchés, qu'ils sont ôtés : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités. » Mais quant à moi-même, son témoignage est : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. »

Numéro 9. 15 Mai 1862.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'Assemblée de Dieu.

En présence de toutes les divisions de l'assemblée de Dieu sur la terre, et de toutes les tentatives plus ou moins fructueuses qui ont été faites pour rassembler les croyants autour d'un centre commun, chaque chrétien, en particulier, doit sentir combien il lui importe de connaître la pensée de Dieu au sujet de ces choses, qui touchent si directement au témoignage qu'il est appelé à rendre ici-bas. Il n'y a que les Ecritures qui puissent réellement nous enseigner à cet égard, convaincre, corriger, instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, et « parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. » Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Sanctifie-les par ta vérité, ta Parole est la vérité » (2 Tim. III, 16-17; Jean XVII, 17; comp. Matth. IV, 4, 7, 10; Ps. XVII, 4; CXIX, 9-11, 97-105, Es. VIII, 19, 20). Je me propose donc, sous la bénédiction du Seigneur, d'appeler ici l'attention des frères sur l'enseignement de la Parole au sujet de l'As-

semblée de Dieu et de l'unité du corps de Christ, et puis sur quelques conséquences pratiques, que cette Parole elle-même rattache à ses instructions sur ce point.

Il n'est pas besoin de rappeler que si nous voulons nous occuper de l'Assemblée, et savoir ce qu'elle est selon le conseil de Dieu, nous ne devons pas chercher de lumière sur ce sujet dans l'Ancien Testament. Nous y rencontrerons sans doute, çà et là, quelques figures remarquables, qui, sous un aspect ou un autre, nous représenteront l'Assemblée (voy. p. ex. la figure d'Ève, Gen. II, 21-24, comparé avec Ephés. V, 22, 23); mais le témoignage explicite des Ecritures nous dit que le conseil de Dieu à l'égard de la gloire de Christ, élevé au-dessus de toutes choses, comme Chef de l'Assemblée qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous, est resté « un mystère, » « caché en Dieu» jusqu'à ce que le Saint-Esprit descendît du ciel pour le révéler, et que Paul fût suscité pour être l'instrument particulier de sa communication, « afin de compléter la parole de Dieu » (voyez Ephés. III, 1-11 ; Col. I, 24-29 ; IV, 3 ; Rom. XVI, 25, 26).

C'est donc au Nouveau Testament, et plus spécialement aux écrits de l'apôtre Paul, qu'il nous faut recourir, si nous voulons apprendre ce qu'est l'Assemblée, et quels sont nos priviléges et nos devoirs, comme membres de cette glorieuse unité du corps de Christ.

La première mention qui soit faite de l'Assemblée dans le Nouveau Testament, Matth. XVI, 15-18, nous montre clairement, que, quoique avant et pendant la vie de Jésus ici-bas, il y ait eu des croyants sur la terre, Pierre tout le premier, l'Assemblée cependant n'existait pas encore. Reconnu pour la première fois

« Fils du Dieu vivant, » Christ annonce qu'il bâtira son Assemblée sur ce fondement (comp. Ephés. II, 20), et il nous dit que les portes du Hadès ne triompheront pas contre ce qu'il aura ainsi bâti : « Sur ce rocher je bâtirai mon Assemblée, et les portes du Hadès ne prévaudront pas contre elle ! » — Plus loin, dans ce même Evangile, Matth. XVIII, 15-20, le Seigneur ajoute quelques instructions précieuses pour le temps où l'Assemblée existerait de fait.

Avant que le Sauveur vînt, nous le savons tous, il y avait eu de nombreux croyants sur la terre, toute cette grande nuée de témoins que le chap. XI des Hébreux fait passer devant nous et que nous ne faisons que mentionner ici. Il y a eu plus tard ceux au milieu desquels le Sauveur apparaît, ces « restes fidèles » qui attendaient la consolation d'Israël, les Zacharie, les Elisabeth, les Marie, les Siméon, Anne, tous ceux au milieu desquels nous nous trouvons au commencement de l'Evangile de Luc ; mais ces croyants, quels que fussent d'ailleurs les sentiments qui les unissaient, étaient dispersés et isolés, ils n'avaient d'autres liens entre eux que leur commune foi et la consolation qu'ils attendaient. Pour les « rassembler en un, » il a fallu, non-seulement que Jésus vînt s'associer à eux, « ces excellents de la terre, » et qu'il les rassemblât autour de lui par sa parole, mais, selon le témoignage exprès de l'Ecriture, il a fallu que Jésus *mourût*. Caïphe prophétisa « que Jésus allait mourir pour la nation, et non-seulement pour la nation, mais pour rassembler en un tous les enfants de Dieu dispersés » (Jean XI, 51, 52).

Comme je viens de le dire, Jésus apparaît au milieu du résidu fidèle d'Israël ; il s'associe à ceux qui vien-

nent au baptême de Jean, confessant leurs péchés ; le portier lui a ouvert, il est entré dans la bergerie des brebis, et il appelle ses propres brebis par leur nom ; il les rassemble autour de lui. Il est le vrai cep, eux les sarments. Mais quand il a appelé ses propres brebis, il les mène dehors, il marche devant elles et met sa vie pour elles ; et les « autres brebis, » qui ne sont pas de cette bergerie, il les amènera aussi, et « il y aura un seul troupeau et un seul berger » (voyez Jean X, 1-16). Il meurt pour la nation, et non-seulement pour la nation, mais pour rassembler en un tous les enfants de Dieu dispersés. Dans sa mort et sa résurrection, il délivre le résidu fidèle d'Israël, et l'introduit dans une toute nouvelle position, dont, en même temps, il a aussi ouvert l'accès aux pauvres Gentils, et qui est exprimée dans les paroles qu'il adresse à Marie : « Va, vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean XX, 17. Comp. aussi Hébr. II, 10 et suiv.)

Dans cette nouvelle position que la mort et la résurrection de Jésus leur ont faite, les disciples assemblés jouissent deux fois, le premier jour de la semaine, de la présence personnelle et visible du Sauveur, qui s'entretient avec eux et leur montre ses mains et son côté. C'est sur eux aussi, qu'après son ascension, le Saint-Esprit est répandu, comme il nous est rapporté au ch. II du livre des Actes. Sans doute l'Assemblée, telle qu'elle nous apparait alors, n'est composée encore que du résidu juif, transféré dans sa nouvelle position, et les Samaritains et les nations n'ont pris place au milieu d'elle que plus tard (Act. VIII et X) ; mais par le fait de la mort et de la résurrection de Jésus, et de son as-

cension au ciel, en conséquence de laquelle le Saint-Esprit a été répandu, l'Assemblée existe désormais sur la terre comme un corps distinct, séparé d'Israël et des nations. Il n'y a plus sur la terre, seulement des croyants dispersés et isolés, mais ils sont « rassemblés en un, » et Dieu « ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés » (Act. II, 47).

C'est à ce point de vue que l'apôtre Pierre envisage les saints, et tel est « le troupeau de Dieu » dont il nous parle au chap. V de sa première épître : « Ayant été régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, nous nous approchons du Seigneur comme d'une pierre vivante, rejetée des hommes, mais précieuse et choisie auprès de Dieu, et nous aussi, comme des pierres vivantes, nous sommes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrificature, un peuple acquis» (voy. 1 Pier. II, 1-10). Christ, le Fils du Dieu vivant, triomphateur de la mort, est la base et la pierre angulaire de l'édifice; il bâtit la maison et la soutiendra victorieusement contre toute la puissance de celui qui a l'empire de la mort: l'Assemblée repose sur lui qui a la puissance de la vie divine en lui-même, et sur ce rocher elle est sûrement établie.

Jusqu'ici l'Assemblée ne se présente encore à nous que comme un rassemblement de personnes, réunies dans la même position par la mort et la résurrection du Fils de Dieu, et la participation au Saint-Esprit répandu sur elles ; les disciples, que Jésus ressuscité appelle maintenant *ses frères*, sont associés à la position dans laquelle il entre auprès de son Père et leur Père, de son Dieu et leur Dieu, et le Fils envoie sur eux, d'au-

près du Père, le Saint-Esprit promis. Mais les écrits de l'apôtre Paul viennent nous révéler un tout nouveau caractère de l'Assemblée ainsi formée, savoir son union glorieuse avec Christ, élevé au-dessus de toutes choses dans les cieux. L'Assemblée existait déjà lorsque Paul apparaît sur la scène, mais « le mystère » n'était pas encore révélé, et pour qu'il le fût, il fallait d'abord que celui qui devait en être le proclamateur, en reçût lui-même la communication. Le Fils de l'homme, dans la gloire, arrête le persécuteur de l'Assemblée sur le chemin de Damas, et, en se révélant ainsi lui-même à Paul, il lui apprend que les saints sur la terre sont un avec lui dans le ciel : « Je suis Jésus que tu persécutes » (voy. Act. IX). Le persécuteur de l'Assemblée reçoit « grâce et apostolat » (Rom. I, 5; comp. Gal. I, 11-17); il est converti et est fait en même temps ministre de l'Assemblée pour compléter la parole de Dieu, par la révélation du mystère jusque-là caché en Dieu, mais que Dieu manifestait maintenant à ses saints, auxquels il a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère.

Nous apprenons ainsi que l'Assemblée n'est pas seulement un rassemblement de personnes, réunies devant Dieu dans la même position par la mort et la résurrection de Jésus et la participation au Saint-Esprit répandu sur elles, mais que, dans son vrai caractère, elle est associée à la gloire du Fils de l'homme comme son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous, et qu'elle devient, en même temps, par la descente du Saint-Esprit sur la terre, une habitation de Dieu par l'Esprit. Cette unité a été réalisée par le baptême du Saint-Esprit, sous lequel les disciples rassemblés ont été

placés le jour de la Pentecôte (1 Cor. XII, 13, comp. avec Act. I, 5). Le seul et même Esprit, qui est venu habiter dans les croyants individuellement et a fait de chacun d'eux, en particulier, un temple du Saint-Esprit, les unit aussi tous ensemble, formant ainsi d'eux tous un seul grand corps, « car nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés pour [l'unité d'] un seul Esprit » (1 Cor. XII, 13). Edifiés ensemble sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, les croyants deviennent ainsi, par la présence et l'opération de l'Esprit, une « habitation de Dieu, » « la maison de Dieu qui est l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité. » « Il y a un seul corps et un seul Esprit » (Eph. IV, 4) : une seule et même unité qui se présente à nous, en connexion avec la gloire et la seigneurie du Fils de l'homme dans le ciel, comme son corps, comme l'objet de ses soins et de son amour, comme une seconde Ève d'un second et glorieux Adam (Ephés. I, 22. 23 · II, 6, 7 ; IV, 10-16 ; V, 22-33), et puis, en connexion avec la présence et l'opération de l'Esprit, comme le temple de Dieu, une habitation de Dieu par l'Esprit, la sphère des manifestations de l'Esprit (1 Cor. III, 16, 17 ; Ephés. II, 19-22 ; 1 Cor. XII, 4-11).

Dans le conseil de Dieu, dans sa position en Christ, et en résultat (Ephés. I ; II, 1-11 ; V, 27), l'Assemblée est le corps de Christ ; elle comprend proprement tous les croyants qui ont passé sur la terre ou y passeront encore, depuis le jour de la Pentecôte, où le corps a pris son commencement, jusqu'au jour de l'enlèvement des

saints, alors que Christ se présentera l'Assemblée, une assemblée glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Mais en général, la Parole, laissant de côté les croyants qui se sont endormis en Christ, et ceux qui n'ont pas encore pris place, de fait, dans le corps, voit l'Assemblée dans ceux de ses membres qui sont *vivants sur la terre* à un moment donné. C'est ainsi que Paul s'adressant « à l'Assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés en Jésus-Christ, saints appelés, avec tous ceux qui en quelque lieu que ce soit invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, » leur dit : « Or vous êtes le corps de Christ ; » et ailleurs : « Le temple de Dieu est saint, or vous êtes ce temple » (1 Cor. I, 2 ; II, 27 ; III, 16, 17). C'est sous ce même point de vue encore que le même apôtre nous présente la position des saints *sur la terre* au chap. II de l'épître aux Ephésiens : « Christ ayant détruit dans sa mort le mur mitoyen de clôture qui séparait les Juifs et les nations, a créé les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau en faisant la paix ; et il les a réconciliés tous les deux en un corps à Dieu par la croix, ayant tué en elle l'inimitié ; il a annoncé la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient loin et à ceux qui étaient près, et par lui ils ont, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit, tous édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes du Nouveau Testament, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur, en qui aussi ils sont édifiés pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (Ephés. II, 14-22). Le chap. IV de la même épître, pareillement, nous entretient de l'Assemblée sur la terre,

et c'est d'elle que l'apôtre parle, quand il écrit à Timothée, afin qu'il sache « comment il faut se conduire dans la maison de Dieu qui est l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité ; » et quand ailleurs, il exhorte les chrétiens à se conduire de telle manière qu'ils ne deviennent une cause d'achoppement ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'Assemblée de Dieu (1 Tim. III, 10 ; 1 Cor. X, 32).

L'ensemble des chrétiens *sur la terre* se présente donc à nous en relation avec Christ, le chef, comme «le corps de Christ, » et en relation avec la présence de l'Esprit, comme « la maison de Dieu. » Dans leur position normale, le corps de Christ et la maison de Dieu sont une seule et même chose, elles sont composées des mêmes personnes ; mais le corps étant le fruit des conseils de Dieu, et la maison le fruit d'une œuvre de Dieu dans laquelle l'homme est appelé à avoir une part, il peut y avoir à distinguer entre « le corps » qui ne se compose jamais que des vrais membres, vitalement unis à la tête, et « la maison, » telle qu'elle se présente à nous de fait. « Nul ne peut être vrai membre de Christ, » dit un frère qui a écrit sur ce sujet, « sans être réellement uni à la Tête, ni vraie pierre de la maison non plus ; mais la maison peut être la demeure de Dieu, bien que ce qui n'est pas une vraie pierre soit entré dans la construction ; mais il est impossible qu'une personne qui n'est pas née de Dieu, soit membre du corps de Christ. »

Il est important de retenir ferme la vérité, que l'Assemblée, le corps de Christ, est « un seul corps » (1 Cor. XII, 12, 13, 20 ; Ephés. IV, 4). Il y a une seule unité reconnue de Dieu, l'unité du corps, et quand l'Ecriture parle du corps, elle a toujours en vue l'Assemblée tout

entière, « tout le corps, » selon l'expression d'Eph. IV, 16 et de Coloss. II, 19. La Parole fait bien mention de plusieurs rassemblements, de plusieurs assemblées, « l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, » « l'assemblée des Thessaloniciens, » « les assemblées de Galatie, » « l'assemblée qui est dans ta maison » (1 Cor. I, 2 ; 2 Cor. I, 1 ; 1 Thess. I, 1 ; 2 Thess. I, 1 ; Gal. I. 2 ; Philém. 2) ; car le corps peut se rassembler en divers lieux ; mais jamais il n'est parlé de plusieurs corps, ou il n'est supposé qu'il puisse y en avoir plusieurs. Une assemblée particulière ou locale, ou une confédération d'assemblées comprenant une partie des chrétiens seulement, ne sont pas le corps. Celui-ci se compose toujours de tous les membres, quels qu'ils soient, réunis ou non en assemblées ; et si Paul, après avoir exposé aux chrétiens à Corinthe, avec tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, s'adresse à eux en leur disant : « Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier » (1 Cor. XII, 27), il est facile de se convaincre que l'apôtre avait réellement en vue « tout le corps. » Les chrétiens de la localité, rassemblés sur le pied de l'unité du corps, étaient, pour autant dans ce lieu-là, la réalisation et l'expression de cette grande unité universelle, dont ils étaient les membres, chacun en particulier, mais qu'ils ne constituaient pas à eux seuls. Ils étaient membres du corps, du seul corps, et non pas de telle ou telle assemblée à Corinthe ou ailleurs, ou de telle confédération plus vaste, mais n'embrassant pas tout le corps : ils étaient membres du corps et de rien autre. C'est de cette seule et même unité de tout le corps, et non pas de l'Assemblée qui était à

Rome, que nous parle le même apôtre dans son épître aux Romains (Rom. XII, 4,5); il en est de même de ses instructions dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens (Ephés. IV, 4-16 et Coloss. I, 18; II, 19). Dans tous ces passages, il s'agit toujours du grand corps universel tout entier, de « tout le corps, » non pas des assemblées locales comme si elles constituaient plusieurs corps. « Il y a un seul corps » (Ephés. IV, 4)! On est « du corps, » ou on n'est « pas du corps » (1 Cor. XII, 15, 16).

La Parole de Dieu prend un soin tout particulier à nous faire bien comprendre quel est le caractère et l'organisme de cette unité dont nous parlons; et l'importance du sujet nous engage à citer ici tout au long les instructions détaillées que nous trouvons sur ce point dans la 1re épître aux Corinthiens. « Car de même que le corps est un et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés pour [l'unité d'] un seul Esprit. Car aussi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied disait : parce que je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps, est-ce que à cause de cela il n'est pas du corps? Et si l'oreille disait : parce que je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps, est-ce que à cause de cela elle n'est pas du corps? Si tout le corps était l'œil, où serait l'ouïe? Si tout était ouïe, où serait l'odorat? Mais maintenant Dieu a placé les membres, — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu. Or si tous étaient un seul

membre, où serait le corps? Mais maintenant les membres sont plusieurs, mais le corps un seul. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni encore la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous ; mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires. Et ceux que nous estimons (membres) les moins honorables du corps, nous les environnons d'un honneur plus grand, et les moins honnêtes sont les plus parés au dehors. Mais nos membres honnêtes n'en ont pas besoin ; mais Dieu a composé le corps de telle manière, qu'il a donné un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y eût pas de division dans le corps, mais que les membres aient un soin égal les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui. Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier » (1 Cor. XII, 13-27).

Ce passage remarquable nous montre que l'unité que nous avons ici devant nous, n'est pas seulement une agrégation de personnes, telle que nous la représente l'image d'*un troupeau*, — un seul troupeau, un seul berger, — pas plus qu'il n'est question simplement d'une unité de *race* ou de *famille*, comme par exemple en Es. XLI, 8, et Jér. XXXI, 36 ; 1 Sam. X, 21, et Zach. XII, 12 ; ou de *position* comme en Hébr. II, 13, par exemple. Il s'agit moins encore seulement d'une unité de sentiment ou de pensée, quelque désirable qu'elle soit (comp. Philip. II, 1 et suiv.). Tous ces genres d'unité sont bien différents et restent bien au-dessous de l'unité du corps, telle qu'elle nous est présentée ici avec la puissance de l'Esprit de Dieu. « Car de même

que le corps est un et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, nous avons tous été abreuvés pour [l'unité d'] un seul Esprit » (vers. 12, 13). Dieu ne nous fait pas seulement membres de la grande famille de la foi, en nous vivifiant par son Esprit; mais par sa présence souveraine, et par l'opération constante de l'Esprit, il a fait de tous les chrétiens une seule et vaste unité, organisée sur le principe de la dépendance mutuelle la plus complète et la plus absolue, rendant chaque partie nécessaire à la santé et au bonheur de chaque autre partie et de tout l'ensemble : Christ la tête, nous les membres, l'Esprit unissant ceux-ci à la Tête et aussi les uns aux autres en en faisant un seul corps. Il y a un corps, plusieurs membres. La vie et les grâces qui sont dans le Chef se répandent dans tout le corps, par la puissance du Saint-Esprit qui unit tous les membres à lui, et ceux-ci tous entre eux d'une manière indissoluble. Ce corps n'a de vie que par son union avec la Tête, et il ne peut croître non plus que par elle. Mais comme le corps est un, les membres sont plusieurs; le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs (vers. 12, 14, 20). Si un membre n'a pas la même fonction qu'un autre membre, il ne faut pas dire pour cela qu'il ne soit pas du corps. Si tout le corps était l'œil où serait l'ouïe? Si tout était ouïe, où serait l'odorat? — Mais Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il a voulu, l'Esprit a distribué à chacun ses dons comme il lui plaît. Chacun des membres a sa place et son service

assignés, selon la mesure de la grâce du don de Christ; l'un ne peut pas dire à l'autre : je n'ai pas besoin de toi; mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent les plus faibles, sont nécessaires, Dieu ayant composé le corps de telle manière, qu'il a donné un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y eût point de division dans le corps, mais que les membres aient un soin égal les uns des autres. Et si un membre souffre, tous souffrent avec lui; si un membre est glorifié, tous se réjouissent avec lui (vers. 14-26).

Le chap. IV de l'épître aux Ephésiens nous entretient du même sujet, savoir de cette grande unité universelle de tous les croyants, unis « en un » sur la terre, par la présence et l'opération de l'Esprit : « Il y a un seul corps, et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour une seule espérance de votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout et qui est partout et en vous tous. Mais la grâce a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Christ. C'est pourquoi il dit : Etant monté en haut, il a amené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes. Or qu'il soit monté, qu'est-ce sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses; et lui, a donné les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à

la mesure de la stature de la plénitude du Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants ballottés et emportés par tous vents de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer, mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le Chef, le Christ, duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps, pour l'édification de soi-même en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure » (Ephés. IV, 4-16).

Christ a aimé l'Assemblée, il s'est livré lui-même pour elle, il la sanctifie en la purifiant par le lavage d'eau par la Parole, afin de se la présenter une Assemblée sans tache, ni ride, ni rien de semblable ; sous les soins de son amour, par le moyen des dons qu'il lui donne, et par l'opération constante de l'Esprit et les dons qu'il distribue à qui il veut, l'Assemblée, unie à son Chef, soumise à Christ, croît jusqu'à lui ; et les puissances et les grâces de la vie, découlant du Chef, se répandent dans tout le corps, qui, fourni et bien ajusté ensemble par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu (comp. Ephés. V, 22-34 ; IV, 4-16 ; 1 Cor. XII, XIII, XIV ; Rom. XII, 4-8). Quand l'œuvre sera accomplie, les saints seront enlevés au-devant du Seigneur en l'air ; ils seront revêtus de la gloire promise, et l'Assemblée glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, apparaîtra avec le Fils de l'homme dans la gloire comme son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous, comme une seconde Ève, l'épouse du céleste Adam.

Quelle gloire qu'une telle vocation ! Quel privilége

et quelle bénédiction extraordinaires! Quelle œuvre aussi que celle qui nous en a faits participants, et quel amour que celui qui en a été la source pour nous! Christ a aimé l'Assemblée et il s'est livré pour elle!

(Suite.)



L'Observatoire.

Il est non-seulement permis, mais encore il est bon et utile de profiter des enseignements que nous offrent les différents objets qui se présentent tous les jours à nos regards. Notre bien-aimé Seigneur, lorsqu'il était sur la terre, avait constamment l'habitude d'emprunter de sublimes et célestes leçons, aux scènes de la nature et aux circonstances journalières de la vie humaine.

Ce genre d'enseignement a deux avantages. Non-seulement il sert à démontrer la vérité d'une manière claire et puissante, ce qui est d'une grande importance; mais encore il rattache cette vérité à l'objet, employé pour la faire ressortir, à tel point que nous ne pouvons guère voir cet objet sans penser à la vérité qu'il doit nous rappeler.

Il est à supposer que le lecteur a vu quelque part un observatoire avec son télescope dirigé vers le ciel, ou du moins qu'il en a entendu parler. Quoi qu'il en soit, un observatoire peut nous fournir plus d'une intéressante leçon. En Angleterre, on en voit assez souvent sur le toit d'une maison, et l'on s'en sert pour observer les corps célestes, dans le but de régler, par ce moyen, les montres, les pendules et les chronomètres. Nous

savons tous combien les horloges varient, et combien il est difficile de les faire marcher d'accord.

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, après avoir vainement essayé de faire que les hommes s'accordassent entre eux quant à leurs opinions religieuses, abdiqua le trône, et se livra ensuite à toute espèce d'efforts pour faire marcher ensemble quelques pendules. Mais, hélas! il trouva que l'un était aussi difficile que l'autre. Il est impossible de vouloir *forcer* les hommes à être de la même opinion relativement à *l'éternité;* tout comme il n'est pas possible de forcer les pendules à marcher exactement d'accord relativement au *temps.*

Bien que pendules et montres, laissées à elles-mêmes, ne puissent jamais s'accorder, un horloger intelligent, recueilli dans son observatoire et au moyen de son télescope qui lui donne accès jusqu'aux cieux, parviendra à les régler suffisamment pour leur faire indiquer assez exactement la même heure. Chaque jour il montera à son poste élevé d'observateur, et là, loin du bruit et du tourbillon de ce monde, dans la profonde solitude que lui offre cette retraite, aidé du puissant instrument qui place les corps célestes à la portée des regards mortels, il pourra mesurer la voûte au-dessus de sa tête, s'absorber dans une sublime contemplation, et redescendre de cette position élevée, riche de connaissances, au moyen desquelles il donnera une impulsion sage et régulière à tous les rouages, à tous les appareils qui doivent exercer leur influence sur les choses du temps. Il a été préoccupé d'une scène où tout est ordre, précision, régularité. Là-haut il n'existe ni choc ni confusion. Au moment précis et providentiellement fixé par la sagesse divine, chaque corps céleste arrive à son mé-

ridien. Alors vous pourriez voir, muni de sa montre ou de son chronomètre, l'horloger anxieusement attentif à comparer leurs mouvements avec ceux de quelque astre, pour en déterminer ainsi les moindres variations. Là-haut tout est dans un ordre parfait ; ici-bas tout est confusion. Le ciel est la seule vraie pierre de touche par laquelle nous puissions juger de ce qui est sur la terre. Aussi l'horloger, quand il descend de l'observatoire à son atelier, n'est nullement étonné, en promenant ses regards autour de lui, de remarquer que, peut-être, il n'y a pas deux de ses pendules ou de ses montres, qui donnent exactement le même temps. Il a été occupé du ciel, et son intelligence comprend mieux, par conséquent, ce qui concerne les lois de notre pauvre terre. Il sait que le mécanisme lourd et imparfait de l'homme ne pourra jamais avoir une marche aussi régulière que les globes des cieux. Le plus parfait chronomètre de la terre variera plus ou moins ; ce n'est que par une constante attention aux mouvements du guide céleste, par une continuelle comparaison entre eux et la montre, enfin par une régularisation incessante, que l'horloger pourra obtenir un certain degré d'exactitude. Il faudra qu'il remonte sans cesse à son observatoire et à son télescope. Plus il étudiera les choses d'en haut, plus sa connaissance des choses du ciel augmentera et se développera, et plus aussi il obtiendra d'exactitude et de précision dans ses opérations d'en bas. — Il faut qu'il maintienne des rapports non-interrompus entre son observatoire et son atelier, — entre le lieu de la contemplation et la place du travail.

De tout ceci le chrétien peut évidemment recueillir quelques pensées rafraîchissantes et bénies. Lui aussi,

il aura besoin d'un observatoire et d'un télescope dirigé en haut, vers le lieu où tout est paix, ordre et harmonie. Il devra habituellement s'élever, au-dessus du tumulte et de la confusion de ce bas monde, jusqu'aux cieux ; là, seul avec Christ, et à l'aide de la puissante lentille de la foi, il pourra s'imbiber jusqu'au fond de l'âme, de l'immuable vérité, propre à donner de la précision et de la fermeté à tous ses actes, à toutes ses démarches ici-bas.

Le chrétien, qui se tient beaucoup dans son observatoire, ne sera pas affecté par le conflit des opinions qu'il rencontrera ici-bas. Il sera à même de les apprécier toutes à leur propre valeur ; et de les attribuer au fait, que les voies de l'homme ne sont pas en harmonie avec les lois et les voies du ciel. Il comprendra que la prière : « Ta volonté soit faite sur la terre comme aux cieux, » n'a pas encore reçu son plein exaucement. C'est pourquoi il s'efforcera de régler ses propres voies et de les mettre en communion avec les *choses d'en haut*. Tel sera son but constant, sérieux et sincère.

Qu'on s'en souvienne, le chrétien ne doit jamais quitter son observatoire ni poser son télescope. Pour la joie et le rafraîchissement habituel de son âme, pour la paix profonde et assurée de son cœur, pour se maintenir personnellement dans une sainteté permanente et une sanctification pratique, pour la bonne direction de toutes ses pensées, de ses paroles et de ses habitudes, il faut qu'il demeure continuellement en Christ — marchant par la foi. Si nous perdons cela de vue, tout ira mal. Si nous ne vivons pas *littéralement* dans notre observatoire, nous serons ballottés, poussés çà et là comme un morceau de liége sur des eaux en tourmente. —

Non-seulement c'est par la foi que nous entrons dans cet observatoire ; mais c'est par la foi que nous y demeurons et que nous y travaillons. — Tout est par la foi, ce principe puissant, qui amène les réalités célestes entièrement et clairement à la portée de la vue de l'âme: par la foi qui « est la substance des choses qu'on espère, et la démonstration de celles qu'on ne voit pas » (Hébr. XI, 1).

Puisse le Saint-Esprit éveiller dans nos cœurs un désir plus intense de marcher près de Dieu et de nous élever habituellement au-dessus des choses du temps! — Si les lignes qui précèdent avaient, en quelque mesure, pour effet de diriger une âme en haut, nous ne regretterions pas notre visite à l'observatoire.

Chrétiens, élevons-nous par-dessus ces bas lieux ;
Nos plus riches trésors sont cachés dans les cieux.
Là, pour nous, à jamais, une gloire infinie,
Un royaume éternel, une place bénie ;
Là nous est réservé ce que l'œil n'a point vu,
Le cœur n'a point compris, ni l'oreille entendu.
Soyons tous enflammés d'une telle espérance
Et témoignons à Dieu notre reconnaissance.
Que nos vœux, nos désirs, inspirés par la foi,
Dirigent nos pensers, Seigneur, toujours vers toi !

PENSÉE.

L'espérance de la justice. Avant que Christ vînt, le résidu pieux attendait la justice, et Dieu usait de support. Maintenant nous attendons non plus *la justice,* mais *l'espérance de la justice ;* nous attendons ce qui appartient à la justice. « Nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice » (Galat. V, 5).

Numéro 10. 30 Mai 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'Assemblée de Dieu.

(Suite et fin de la page 176.)

Après avoir attiré l'attention des frères sur la position de l'Assemblée et le vrai caractère de l'unité chrétienne, je voudrais maintenant rappeler brièvement quelques-unes des exhortations de la sainte Parole, qui se lient à la connaissance de ces choses; car ici, comme ailleurs, nous apprenons à la fois quels sont nos priviléges et quels sont nos devoirs. Notre responsabilité est inséparablement unie aux bénédictions dont nous sommes faits participants, et à la vocation à laquelle nous sommes appelés. A tous égards, le caractère et la direction de notre vie se rattachent aux différentes manifestations de la gloire de Christ; nous trouvons en elles, en même temps, l'intelligence de la volonté de Dieu à notre égard et la puissance pour marcher dans cette volonté (voyez Coloss. I, 9 et suiv.). Puissions-nous le bien comprendre, afin de nous conduire d'une manière digne de Dieu, pour lui plaire à tous égards.

Mais si nous entrons ainsi dans le domaine de la vie pratique, on dira peut-être que depuis les temps apostoliques, tout a bien changé? En effet, au lieu d'assemblées, réunies sur le pied de l'unité du corps, d'assemblées en paix, édifiées, marchant dans la crainte du Seigneur, et croissant par la consolation du Saint-Esprit (voyez Act. IX, 31), il n'y a que désordre, division, fausses doctrines; un torrent dévastateur a tout ravagé, il ne reste de l'édifice que des ruines. L'homme avait une part dans l'œuvre du rassemblement et de l'édification; il avait été appelé à être « collaborateur de Dieu » (1 Cor. III, 5-17) et par cette voie le mal est entré. L'Assemblée aussi était appelée à rendre un témoignage, et elle a manqué à sa responsabilité. Ce qui était réellement la maison de Dieu est devenu « une grande maison, » dans laquelle il y a des vaisseaux à honneur et des vaisseaux à déshonneur; le corps visible que Dieu avait fait dépositaire de ses glorieuses révélations et gardien de la vérité, n'a pas su conserver intact le dépôt de Dieu, et les croyants, au lieu d'être rassemblés ensemble en dehors du monde, se sont trouvés isolés et dispersés au milieu de la grande masse professante du christianisme de nom. Toutefois, quel que soit le résultat de l'infidélité de l'homme quant à l'œuvre et au témoignage que Dieu lui avait confiés, la position et la vocation du croyant ne sont pas changées: ce que Dieu a élevé et qui est assis dans les lieux célestes avec Christ, n'en redescend pas; ce que Dieu aussi a bâti sur la terre et où il est venu habiter par l'Esprit, demeure en dépit de la puissance des portes du Hadès. L'Assemblée *est* toujours; elle est toujours la maison de Dieu, la colonne et l'appui de la vérité; la

vie y est, le Saint-Esprit y demeure, car Jésus l'a envoyé pour demeurer éternellement avec les siens ; la grâce aussi, et l'opération de la grâce du Chef, pour nourrir et faire croître les membres, ne s'affaiblissent pas, non plus que l'amour du cœur du Sauveur de qui cette grâce découle. Au milieu de tout le désordre et des ruines qui nous entourent, Dieu et sa Parole nous restent, pour nous conduire saintement et justement dans la voie de l'obéissance, au travers de tout, jusqu'à la gloire qui nous attend.

Prêtons donc une sérieuse attention aux avertissements de la sainte Parole de Dieu, et écoutons ses enseignements à l'égard de nos devoirs comme « membres du Christ. »

La première chose à laquelle nous soyons appelés sous ce rapport, c'est de « retenir le Chef, » car il est notre vie cachée en Dieu. Entré devant Dieu, après qu'il a glorifié Dieu au sujet de nos péchés, il est dans sa position actuelle l'expression vivante de la valeur et de la perfection de son œuvre, l'expression parfaite de notre délivrance, de notre acceptation devant Dieu, et de la gloire à laquelle nous sommes appelés, car nous porterons son image. Le Saint-Esprit qu'il a envoyé du ciel, a pour office de rendre témoignage de lui, de prendre toutes les gloires qui sont en lui, le Chef, pour nous les communiquer, afin qu'ainsi nous croissions en lui, et que nous soyons fortifiés en toute force selon la puissance de la gloire de Celui qui est « l'image du Dieu invisible. » Toute plénitude s'est plue à habiter en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité ; et en lui nous sommes accomplis : la purification de nos péchés, notre vivification, notre délivrance de la loi, du

monde, de la puissance de Satan, notre espérance, tout pour nous se rattache à lui, qui est l'expression de toute la plénitude de l'amour et de la faveur de Dieu envers nous. C'est en tant qu'uni à ce *Chef,* et que retenant le Chef, que tout le corps fourni et bien uni ensemble, croît d'un accroissement de Dieu (Coloss. II, 19 comp. avec I, 9 et suiv.; II et III, 1-4). Sa mort nous a rassemblés en un, et sa présence est la bénédiction de deux ou trois réunis en son nom. Retenons donc le Chef, réclamons-nous de lui, réunissons-nous en son nom et autour de lui avec tous ceux qui l'invoquent d'un cœur pur, car c'est en lui que nous croyons et pour lui que nous avons été baptisés, comme Israël l'avait été pour Moïse. S'attacher à un autre chef, quel qu'il soit, chercher un autre centre de rassemblement, se réunir autour d'un autre drapeau, ce n'est pas retenir le Chef, c'est se détourner de lui et ne pas lui rendre l'honneur qui lui est dû. « Chacun de vous dit : pour moi je suis de Paul, et moi d'Apollos, et moi de Céphas, et moi de Christ. Le Christ est-il divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous? ou avez-vous été baptisés au nom de Paul? » (1 Cor. X, 12, 13.) Lui est le Sauveur du corps, et l'Assemblée lui est soumise comme à son Seigneur. Ses soins fidèles ne nous feront pas défaut, car il chérit l'Assemblée et la nourrit : personne n'a jamais eu en haine sa propre chair (Eph. V, 22-32). Monté en haut, il a envoyé le Saint-Esprit pour être son vicaire sur la terre, et il a distribué les dons nécessaires au rassemblement et à l'édification des saints, afin que nous croissions jusqu'à lui, « le Chef, duquel tout le corps bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édifi-

cation de soi-même, en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure » (Ephés. IV, 16).

Au Chef, dans le ciel, correspondent sur la terre un corps et un Esprit : l'Ecriture nous dit qu'il y a « un seul corps et un seul Esprit, » comme aussi nous avons été appelés à une seule espérance de notre vocation, et elle nous exhorte de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix (Eph. IV, 3, 4). Après nous avoir montré la gloire du Chef dans le ciel, elle dirige nos regards sur la terre où elle voit maintenant le corps, cette vaste unité, formée et existant sur la terre, comme fait divin, par la présence et la constante opération de l'Esprit. Quelle qu'ait été l'infidélité de l'homme, le corps reste toujours un seul corps; et l'Esprit qui l'unit en un, en poursuit l'édification : descendu sur la terre, il habite toujours dans la maison, qui croît pour être un temple saint dans le Seigneur : on peut l'ignorer, on peut le nier, mais il en est ainsi, et nous tous qui avons cru, nous appartenons à ce seul corps et nous devons toujours garder l'unité de l'Esprit. Nous pouvons aller ici ou là, nous joindre à telle secte ou à telle autre secte, nous appeler d'un nom ou d'un autre nom, nous n'en appartenons pas moins toujours au seul vrai corps universel dont Dieu nous a faits les membres, auquel il nous a ajoutés; nous sommes membres du corps. Prenons donc, comme des enfants obéissants, la place que Dieu nous a faite; reconnaissons en toutes choses cette unité du corps et de l'Esprit; soyons de fidèles témoins de la vérité de Dieu, au lieu de la contredire par toutes sortes d'inconséquences et d'infidélités. Les membres du corps sont plusieurs, mais le corps est un seul; il y a une seule unité reconnue de Dieu, gardons-la « par

le lien de la paix. » Au lieu de cela, ne faisons-nous pas plutôt comme ces Corinthiens à qui Paul disait : « Il m'a été dit de vous.... qu'il y a des dissensions parmi vous, » et plus loin : « Car puisqu'il y a parmi vous de l'envie et des querelles et des divisions, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas à la manière des hommes? Car quand l'un dit : pour moi je suis de Paul, et l'autre : pour moi je suis d'Apollos, n'êtes-vous pas charnels? Qui donc est Paul, et qui Apollos? Des serviteurs par lesquels vous avez cru, et comme le Seigneur a donné à chacun d'eux. Moi j'ai planté, Apollos a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement; de sorte que ni celui qui plante, ni celui qui arrose, ne sont rien, mais Dieu qui donne l'accroissement » (1 Cor. I, 11 ; III, 3-8).

Toute notre marche comme membres de Christ se rattache à ces deux principes : « retenir le Chef, » « garder l'unité de l'Esprit. » Il nous amènent naturellement au seul rassemblement des saints qui soit selon Dieu, au rassemblement des saints autour du Seigneur sur le pied de l'unité de l'Esprit.

L'épître aux Hébreux exhorte les saints à ne pas négliger le rassemblement d'eux-mêmes, « comme quelques-uns ont l'habitude de faire » (voyez Hébr. X, 23-25). A cette réunion appartiennent les priviléges mentionnés par le Seigneur lui-même au chap. XVIII de l'évangile de Matthieu : « En vérité, je vous dis : tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite

par mon Père qui est aux cieux ; car où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matth. XVIII, 18-20 ; comp. Luc XXIV, 33-49 ; Jean XX, 19-29).

Il faut bien remarquer que ce qui nous est recommandé, c'est « le rassemblement *de nous-mêmes*, » le rassemblement des membres de la grande unité que Dieu a formée sur la terre. Il ne suffit pas, pour répondre à la pensée de Dieu, que nous nous réunissions, d'une manière ou d'une autre, avec quelques frères de notre choix, ou sans distinguer entre les vaisseaux à honneur, et les vaisseaux à déshonneur dont nous devons nous purifier : le rassemblement, selon Dieu, c'est le rassemblement de nous-mêmes, des frères, quels qu'ils soient. Notre propre volonté, notre choix, nos sympathies, n'ont aucun titre à intervenir ici, non plus que le plus ou moins de connaissance ou d'avancement spirituel des frères qui nous entourent. *Dieu* a ajouté à l'Assemblée ceux qu'il a reçus à lui en Christ, et ceux qu'il a reçus à lui, nous devons les recevoir [1]. Le vrai rassemblement de nous-mêmes est celui qui se fait sur le pied de l'unité de tous les saints, de l'unité de « tout le corps. » — Tout principe de rassemblement qui n'embrasse pas « tout le corps, » est faux et sectaire, contraire à la Parole de Dieu, ce principe est d'une grande simplicité, et il est une pierre de touche pour toute assemblée. Apprenons à nous en servir et à le mettre en pratique ; n'en acceptons point d'autre, ni dans nos

[1] Je laisse ici de côté, bien entendu, tout ce qui concerne la discipline, au sujet de laquelle la Parole nous fournit encore toutes les directions qui nous sont nécessaires.

cœurs, ni dans notre service. Dieu, on ne saurait trop le répéter, ne reconnaît qu'une seule unité, l'unité de « tout le corps ; » tout chrétien est membre de cette unité-là, et non pas de telle ou telle assemblée locale, ou de telle ou telle confédération d'assemblées, car le corps n'est pas composé de plusieurs corps, mais il est un seul, et il a plusieurs membres, nous sommes ses membres chacun en particulier. Il n'y a pas pour Dieu, et il ne doit pas y avoir pour nous, d'autre corps que celui-là, et d'autres membres que ceux-là. L'unité est le seul vrai principe de rassemblement, mais l'unité de tout le corps.

Si Dieu nous exhorte à ne pas négliger le rassemblement de nous-mêmes, comme quelques-uns ont l'habitude de faire, soit par ignorance, soit par lâcheté ou par esprit sectaire, Dieu ne nous laisse pas non plus sans les directions et la puissance nécessaires, pour que nous nous réunissions à notre profit, et non pas à notre détriment. A l'occasion des désordres qui se manifestaient déjà du temps des apôtres, Dieu nous a donné les directions dont nous avions besoin pour éclairer notre sentier et il y est avec nous, car c'est *son chemin*. Son apôtre, lorsqu'il voit par avance le désordre et les faux docteurs qui ravageront le troupeau, ne remettait-il pas avec confiance les saints à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de conduire jusqu'à l'héritage (Act. XX, 29-35)? N'est-ce pas aux Ecritures que le même apôtre renvoie Timothée, lorsqu'il voit poindre déjà ces temps fâcheux où les hommes auront l'apparence de la piété, mais en en reniant la puissance (2 Tim. III, 1-17)? N'est-ce pas lui encore qui, à propos des désordres qui avaient envahi l'assemblée à Co-

rinthe, nous donne de la part du Seigneur ce qu'il a reçu de lui, et tous ses enseignements qu'il veut que nous recevions comme *des commandements du Seigneur?* « Car moi j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné; » et plus loin : « Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont des commandements du Seigneur; et si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant » (1 Cor. XI, 23; XIV, 37, 38). Nous avons besoin d'apprendre chacun à notre place, comme Timothée à la sienne, comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité; nous avons besoin, comme les Corinthiens aussi, de savoir comment nous devons nous réunir ensemble pour la cène du Seigneur et pour l'édification; et Dieu a abondamment pourvu à cela, pour qui veut écouter, car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints (1 Cor. XIV, 33). (Voyez en particulier 1 Cor. XI, 17 et suiv.; XII, XIII, XIV, et les deux épîtres à Timothée.) — Oui, quelle que soit notre faiblesse, la Parole infaillible nous reste, Dieu et la Parole de sa grâce; Jésus est toujours présent là où deux ou trois sont rassemblés en son nom; il a envoyé son Esprit pour demeurer avec nous éternellement, afin que, en paix, nous soyons édifiés et nous croissions par sa consolation. Avons-nous besoin d'autre chose? Serons-nous plus en sûreté en nous appuyant sur l'homme et sa sagesse, sur ce bras de la chair, sur ce bâton qui n'est qu'un roseau cassé, qui, lorsqu'on s'appuie dessus, vous entre dans la main et la transperce (voyez Es. XXXVII, 6;

Jér. XVII, 5-8)? — Béni soit l'homme qui se confie en Jéhovah et duquel Jéhovah est la confiance!

Dans ces directions que nous fournit la Parole de Dieu au sujet du rassemblement des saints, le nom de Jésus et la cène occupent le premier rang (voy. 1 Cor. X, 16-21; XI, 17-34; comp. aussi Act. XX, 7). La bénédiction de deux ou trois rassemblés au nom de Jésus, c'est que lui-même est au milieu d'eux; c'est lui qu'ils sont venus rechercher, et sa présence les console, les fortifie, les réjouit et les unit ensemble dans un même sentiment par le Saint-Esprit. En leur laissant le mémorial de sa mort, il a voulu en faire le centre moral de leurs pensées; ils sont devant Dieu comme le fruit de ses souffrances, de sa mort, du travail de son âme; ils ont connu l'amour en ce qu'il a mis sa vie pour eux, et ainsi ils annoncent ensemble sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Précieuse bénédiction! Puissant témoignage aussi, car en même temps, ayant communion avec l'autel, « participant tous d'un seul pain, » ils deviennent la manifestation, voulue de Dieu, de l'unité du corps dont ils sont les membres chacun en particulier. « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion du sang de Christ? Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps de Christ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain » (1 Cor. X, 16-21)! Il faut bien saisir ce point : la manifestation de l'unité du corps ne consiste pas seulement dans le fait que les frères sont réunis ensemble pour prier ou pour s'édifier, mais essentiellement dans la fraction du pain, dans la participation à un seul pain.

Après avoir traité de la cène, et nous avoir montré la place qui lui appartient dans les assemblées des saints, l'épître aux Corinthiens s'occupe des dons et de l'édification. Le Saint-Esprit distribue ses dons à qui il veut ; ils sont placés dans l'Assemblée, et sont donnés pour l'utilité, pour l'édification du corps. Les dons sont des membres du corps ; ils sont divers ; car aussi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs ; ceux qui paraissent les plus faibles sont nécessaires, Dieu ayant composé le corps de telle manière, qu'il a donné plus d'honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y eût point de division dans le corps, mais que les membres eussent un soin égal les uns des autres (v. 1 Cor. XII). Dieu a pris un soin particulier de nous faire bien comprendre, que les serviteurs qui exercent les dons, sont donnés en pur don à l'Assemblée, comme les lévites à Aaron et à ses fils et à tout Israël, pour *servir*, et qu'ils ne constituent point une caste privilégiée, placée entre Dieu et le peuple comme la sacrificature : on remarquera que selon le point de vue auquel l'Ecriture envisage les dons, la nomenclature qu'elle en fait diffère essentiellement (comp. 1 Cor. XII ; Rom. XII ; Ephés. IV ; 1 Pier. IV, 10, 11 ; voyez aussi 1 Cor. XVI, 15-18). L'amour est la source de l'activité de celui que Christ a appelé par grâce à être son serviteur, et qu'il a donné en pur don à l'Assemblée ; c'est pourquoi le chap. XIII de la Ire épître aux Corinthiens vient interrompre les instructions relatives aux dons et à leur exercice dans l'Assemblée, nous montrant la place que l'amour occupe dans cet exercice, dont le Saint-Esprit est la puissance, et la Parole la lumière dirigeante. « Les esprits des prophètes sont assujettis aux prophè-

tes » (1 Cor. XIV, 32). Dieu a placé les dons dans *l'Assemblée,* non pas dans une réunion particulière ou locale; ils appartiennent à l'Assemblée tout entière dans son universalité, et jamais Dieu ne suppose qu'une certaine fraction de l'Assemblée, réunion locale, ou confédération, n'importe, soit organisée comme unité distincte et complète en elle-même, et si les choses sont ainsi dans l'état de santé, à plus forte raison le sont-elles quand tout est en ruine. — Les anciens ou évêques et les diacres se rattachent à une assemblée locale; les dons sont donnés à l'Assemblée et placés dans l'Assemblée; la sacrificature forme elle-même l'Assemblée comme corps d'adorateurs. Dieu a composé le corps de telle façon qu'il n'y ait point de division dans le corps; il a donné des dons pour le perfectionnement des saints, pour l'édification du corps, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude de Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants — mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui, qui est le Chef, duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure (Eph. IV, 12-16; comp. 1 Cor. XII, XIV).

Quand l'œuvre de l'édification sera ainsi complète, le Seigneur répondra à la prière de l'Esprit et de l'Epouse, qui disent : « Viens ! » — et il nous soutient et nous encourage jusque-là par la promesse : « Oui, je viens bientôt » (Apoc. XXII, 17, 20) !

Ces lignes se sont étendues plus que je ne pensais. Puissent-elles, par la bonté de Dieu, parler à la conscience et au cœur de plusieurs de ceux qui les liront. Dieu tourne nos regards vers la gloire à laquelle il nous appelle, il nous montre quelle est l'espérance de notre vocation et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, afin que, dans la puissance de l'Esprit, avec l'intelligence de sa volonté, comme des enfants obéissants, nous marchions d'une manière digne de sa vocation. Comme un bon Père, qui sait ce qui convient à ses enfants, il veut que nous comprenions bien quelle est sa volonté, et que, ne restant pas toujours des enfants en connaissance, nous sachions nous conduire en hommes faits, qui, pour y être habitués, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal. « Or à celui qui, selon la puissance qui opère en nous, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons, à lui soit gloire dans l'Assemblée dans le Christ Jésus, pour tous les âges du siècle des siècles, Amen ! »



Extrait d'une
Méditation sur Ephésiens V, 22.

C'est une chose remarquable que, tout en entrant dans les détails de la vie ordinaire, comme ici où il s'agit de famille, de serviteurs, de maîtres, de femmes, de maris et d'enfants, l'apôtre ne peut toucher ces choses sans que cela lui rappelle Christ. Alors il s'élance dans toute la plénitude de la grâce. Et pourquoi ? Parce que Christ entre dans tous les détails de la vie, et dans

toutes les affections. Christ forme la vie du chrétien dans tous ses détails. Il n'y a pas une de ces choses où il ne puisse plaire à Christ ; il n'y en a pas une trop petite pour qu'elle ne puisse avoir Christ pour objet. C'est comme l'affection d'un enfant pour son père ; elle se montre partout dans les plus petits détails. Eh bien, Paul parle ici de la femme et du mari, et aussitôt il s'agit pour lui de Christ et de l'Eglise.

Ce n'est pas seulement que Christ nous a sauvés, mais maintenant il y a des relations établies de lui à nous. Ces relations sont celles d'époux et d'épouse, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus intime.

Ce n'est donc pas le tout que nous ayons la vie éternelle, chose bien précieuse pourtant ; rien de plus infiniment précieux que de posséder la vie et la justice, pour de pauvres créatures qui étaient mortes dans leurs fautes et dans leurs péchés. Eh bien, ce n'est pas tout : Dieu nous place dans la relation d'enfants. Il aurait pu faire de nous ses esclaves ou ses anges ; mais non, il veut nous placer avec lui, dans une condition où toutes les affections se développent selon la puissance de l'Esprit saint. Il est le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, il est aussi notre Dieu et notre Père. Maintenant il est Celui qui gouverne et qui forme nos affections. Le cœur est gouverné par ce qu'il aime : si j'aime l'argent je suis avare ; c'est l'argent qui me gouverne. Si j'aime l'honneur, la gloire et toute autre chose, il en est de même ; mais laissons le côté négatif : remarquez que la relation dans laquelle nous sommes maintenant, c'est la relation de Christ avec le Père, alors toute la vie chrétienne, c'est le retour du cœur à Christ selon l'amour qu'il nous a révélé. Voilà ce que

c'est que le christianisme intérieur et pratique : C'est la jouissance intérieure et pratique de ce que Dieu *est;* c'est le nouvel homme qui est renouvelé, par la connaissance, à l'image de Celui qui le créa, mais ce n'est pas selon le premier Adam : maintenant cette vie est le reflet de la manifestation de l'amour de Dieu en Christ.

Je veux parler ce soir d'une relation particulière qui appartient, par grâce, à tous les chrétiens : la relation de Christ et de l'Eglise.

Il y a une telle universalité, une telle variété dans la révélation de Dieu et de son amour en Christ pour nous, et nos cœurs sont tellement petits, tellement étroits, que la capacité manque complétement pour contenir tout cela. Il n'en est pas ainsi des choses de ce monde. Rien n'y satisfait le cœur; comme le dit Salomon : « Qui est l'homme qui pourrait suivre le roi? » (Ecclés. II, 12.) et après tout, tout est vanité.

Mais c'est dans la mesure où l'on est spirituellement, que l'on est capable d'embrasser toutes les choses que le Saint-Esprit a à sa disposition; on n'embrasse pas tout à la fois, c'est clair; mais au moins chaque chose à sa place.

Maintenant nous allons voir la source de tout cet amour de Christ pour l'Eglise. — La Parole est aussi exacte que large : elle présente le salut à tout le monde: « Dieu a aimé le monde, » mais « Christ a aimé l'Eglise. » Le monde ne veut pas de Dieu, il a crucifié le Christ. Mais ici il y a une relation de Christ et de l'Eglise, et l'amour de Christ dans cette relation. Si je parle d'un père, de l'esprit d'adoption, cela s'étend à beaucoup d'enfants. Si je parle d'un Berger, cela s'étend

à toutes les brebis, dont il prend soin selon ce caractère. Ici il a aimé l'Eglise, l'objet de ses affections; il veut l'avoir pour lui-même, se la présenter glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride.

Si l'on prend Adam et Ève, on voit le premier recevant son épouse de la main de l'Eternel Dieu, et il dit : « A cette fois, celle-ci est os de mes os et chair de ma chair. »

Eh bien, c'est l'amour de Christ qui est la source de tout; pour avoir cette épouse, il s'est donné lui-même. Aussitôt que j'ai saisi cet amour, il n'y a pas une affection, pas un mouvement du cœur de Christ, dont je ne puisse dire : cela *est à moi*. Il concentre toutes ses affections sur l'objet qu'il aime. Il a aimé l'Eglise, je compte donc sur cet amour. Il n'y a pas maintenant une affection de son cœur qui ne soit en exercice pour elle, ni un obstacle qui puisse l'en séparer. Il donne tout et, par-dessus tout, il ne s'épargne pas; il se donne lui-même; et quand cela? Quand il n'y a que lui-même d'un côté : quand l'épouse est encore, de fait, ennemie de lui, comme le reste du monde. Il se l'est acquise ainsi pour lui-même : elle comprend l'amour dont elle a été l'objet lorsqu'elle ne le savait pas. — Mais il veut l'avoir telle qu'il la désire selon ses pensées, selon ses vues, et pour cela il la sanctifie. La première chose qu'il fait, c'est qu'il se donne lui-même; c'est là le principe, la source, la cause, le fond de cette relation. Puis il se met à faire ce qu'il veut d'elle, « afin qu'il la sanctifiât, après l'avoir nettoyée dans le lavage d'eau, par la parole. » Si je sens que Christ m'a pris pour lui, je dis bien, il est vrai : « Je suis si misérable, si pauvre, si indigne, » mais je sais qu'il s'occupe de moi. Il ap-

plique la Parole à la conscience, et ce qui pouvait troubler la conscience est jugé par la Parole. Plus je comprends ce qu'il veut, plus je fais des progrès. — Combien peu je saisis ses divines perfections !

Il y a bien des choses à briser ; il faut broyer le cœur : cela est nécessaire, parce que la volonté résiste ; mais je puis compter qu'il veut me faire tel qu'il me veut. C'est très-important à remarquer, parce que si je place le fait, qu'il faut que je sois sanctifié, semblable à lui, avant le fait qu'il s'est donné lui-même pour me rendre tel, cela ne fait que me troubler. Il faut que je comprenne que ce don de lui-même précède et produit le caractère moral que je dois revêtir. Le cœur se repose en disant : Quand je n'avais pas une seule qualité qui me rendît propre à faire partie de l'Epouse de Christ, il s'est donné lui-même pour moi.

Quand j'ai bien saisi l'amour de Christ pour l'Eglise, et que je me fonde sur cette grâce infinie et précieuse, alors, oh ! quel bonheur de savoir qu'il veut se la présenter sainte et irréprochable. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de Jésus.

Alors le cœur est plein d'actions de grâces et de reconnaissance ; alors nous pouvons compter sur la perfection du cœur de Christ. Il nous fournit en détail ce qui doit se produire, chaque jour, pour arriver là.

Quoi qu'il en soit de ma conscience, le cœur a besoin de la valeur de l'œuvre de Christ. Une fois en paix avec Dieu, le cœur voit commencer l'exercice de toutes ses affections. Le cœur se nourrit de Christ lui-même ; il devient le pain dont on se nourrit. « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruits, » nous dit Jésus. C'est là, chers amis, qu'est le bonheur, quand

on a le cœur occupé de tout le travail de son âme, de tout ce qu'il a fait pour nous.

Il ne s'agit pas ici du fruit de la création, — de la faiblesse de la création, — mais du fruit de la rédemption. J'ai quelqu'un qui a compris ce que c'est que de passer ici-bas et qui sait comment la grâce s'applique au cœur de l'homme, parce qu'il est Dieu, aussi bien qu'homme. Il jouira du travail de son âme et il sera satisfait en nous. Quel bonheur pour le cœur! Quand je vois ma misère, eh bien, je peux dire : *Il sera satisfait*. Quel bonheur de comprendre cette grâce, jusque dans les moindres difficultés de la vie! de la comprendre au travers de nos misères et de nos faiblesses!

Il présente aussi, sous une autre figure, tous les détails de chaque jour. « Car personne n'a jamais eu en haine sa propre chair. » Quand je dis : « ma propre chair, » je veux parler de moi. Si l'on frappe ma main, je ne dis pas : On a frappé ma main ; mais on *m'a* frappé. — Eh bien, pendant tout le temps que l'Eglise est ici-bas, Jésus la nourrit et la chérit. Est-ce qu'on peut trouver dans les gousses de ce monde de quoi nourrir une âme? La chair peut, pour un moment, trouver sa nourriture ici-bas; mais en savourant ce que Christ est, et en trouvant mon bonheur en lui, je ne peux plus chercher ma nourriture ailleurs. De plus, on devient maigre et chétif spirituellement, si l'on ne se nourrit pas de lui.

Si un chrétien, qui se nourrit de Christ, se rencontre avec un autre qui ne s'en nourrit pas, il n'y a pas de communion. Chaque être ici-bas a la nourriture qui le fait croître. — Eh bien, la nourriture de l'homme spirituel, c'est Christ : — Quand on ne se nourrit pas de

lui, de ce qui est éternel, il n'y a rien de si fade, de si misérable qui ne soit capable de nous détourner. — Dieu agit alors, il est vrai, pour ramener à Christ : il corrige, il châtie, car il est fidèle.

En parlant de la marche ordinaire des choses, pour les enfants de Dieu, on peut dire que le culte chrétien est la conséquence de l'état de l'âme dans la semaine. Je ne nourris pas mon enfant comme mon chien ou mon cheval, auxquels je donne de la nourriture pour avoir leur service à l'occasion. Mais Christ nous chérit. Il veille continuellement pour le bien de son Eglise malgré sa misère ; il la nourrit et la chérit ; parce qu'il la traite selon ses affections. Il est impossible qu'il y ait un moment où il ne soit pas tout à elle, autant que lorsqu'il était sur la croix. Quelle consolation puissante, capable de soutenir le cœur dans toutes nos positions. Nous voyons qu'il dit à Saul : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » Non pas mes disciples, mais *moi*, union beaucoup plus puissante que celle d'un corps, parce que c'est une union divine. Remarquez que, quand je chéris mon corps, c'est lorsque j'en ai besoin. Mais Christ le fait, quand *elle* en a besoin.

Il appelle les siens les uns après les autres jusqu'à ce qu'il se la présente, cette église, sans tache et sans reproche. Il agit selon cet amour parfait qui fait qu'il aime et chérit les siens.

Quelle intimité de relation, dont la source est sa propre affection. Quelle misère n'est-ce pas, quand il y a quelque chose de réservé dans une affection ? Mais quand je sais qu'il n'y a pas une affection en Jésus qui ne soit pour moi, quel abandon cela me donne dans cet amour. Et si l'on a manqué, on se hâte de revenir à cet

amour qui ne saurait changer. Quand on compte sur cet amour du Seigneur, il y a un vrai repos, une conscience en paix qui en découle. Une âme qui s'occupe de la personne du Seigneur possède le secret de la joie de Christ lui-même, un repos à travers toutes les circonstances. On peut me prendre tout, mais non pas Jésus : — qu'est-ce que cela me fait? Cela peut me faire de la peine, comme homme; peut-être bien : Mais je possède Christ.

Ayant la connaissance de ce que Dieu est comme amour, comme lumière, je dis : Je vois le but vers lequel je tends.

On est anéanti, dépouillé de soi-même, en jouissant de la perfection de l'œuvre de Christ et de sa personne.

Que le Seigneur nous fasse la grâce de nous donner tout entiers à lui, comme il s'est donné tout entier pour nous!

PENSÉES.

La foi, dans le corps, use de la puissance qui est dans la Tête. Il est du ressort de la foi de reconnaître ce qui est en Christ et d'agir en conséquence.

Si nos cœurs ne comptent pas toujours sur l'amour et la puissance de Jésus, comme pouvant s'exercer actuellement en notre faveur, *la mémoire* du passé ne nous sera d'aucune utilité : la mémoire n'est pas de la foi.

La foi est une dépendance actuelle de Dieu.

Tout ce que la foi peut attendre de Christ, la foi l'obtiendra.

Nous nous prévalons de la bonté de Dieu aujourd'hui : demain arrive, et nous nous rejetons sur nos propres ressources par incrédulité.

Numéro 11. 15 Juin 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Sur la place que les maladies corporelles occupent dans l'Eglise de Dieu.

Les enfants de Dieu, en général, connaissent le but des maladies, comme faisant partie de cet enseignement, par lequel l'Eglise, en traversant le désert, est éprouvée et instruite dans la pensée du Seigneur ; mais la place des maladies *dans l'Eglise*, considérée comme distincte de ce qui arrive également à tous, n'a guère été examinée.

Il nous est impossible de porter un jugement vrai sur les voies du Seigneur envers nous, à moins que nous n'ayons « la pensée de Christ » qui seul nous fait « connaître le Père. » Il est donc de toute importance que nous considérions le point de vue sous lequel les maladies corporelles nous sont présentées dans les Ecritures, surtout dans le Nouveau Testament.

En effet, si nous parcourons sur ce sujet l'Ancien Testament, nous y voyons que les infirmités et les maladies (envisagées à part de la mort), n'y sont nulle

part mentionnées avant la période de l'Exode [1]. On les voit alors s'attachant aux Egyptiens, et faisant partie des jugements solennellement dénoncés contre toute désobéissance des enfants d'Israël, après qu'ils se sont soumis volontairement à l'alliance des œuvres, pour *faire tout ce que l'Eternel leur commandait* (voy. Exode XV, 26 ; XXIII, 25 ; Deut. VII, 15 ; XXVIII, 27-60 ; Es. XXXIII, 24). Dans les lois lévitiques, les maladies occupent une place fort remarquable ; nous avons la *loi du lépreux* avec toutes ses exigences soigneusement détaillées, qui contrastent d'une manière si frappante avec les voies de Dieu dans le cas de Naaman, *le lépreux en dehors de la nation élue,* purifié sur le principe de la foi en un remède gratuit et miséricordieux.

Il est probable qu'une comparaison exacte des MIRACLES de l'Ancien Testament avec ceux du Nouveau, pourrait jeter de la lumière sur beaucoup de points en rapport avec ce sujet ; car quoique, si l'on considère les miracles comme sceaux de l'autorité, leur valeur puisse être la même, l'application et le caractère en sont frappamment variés.

Si, dans le premier, le miracle consistait surtout dans l'intervention de la puissance divine pour la *punition des transgresseurs, et la délivrance des vrais adorateurs de souffrances temporelles ou corporelles*, nous pouvons bien nous attendre à trouver une différence dans l'exercice de cette puissance pour attester la mission de Celui qui vint *en grâce dans le monde,* afin de racheter, en souffrant la mort, un peuple dont le chemin pour par-

[1] C'est à cette même période que la plupart des critiques placent l'histoire de Job.

venir à la gloire devait passer à travers *les afflictions* (2 Cor. IV, 17).

De même l'aspect extérieur des miracles devait considérablement différer aussi : les uns étant appropriés à une *loi de commandement,* les autres accompagnant la parole d'un *salut gratuit.*

C'est en parfait accord avec cette assertion, que la grande majorité des « signes et prodiges » rapportés dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres, apparaissent comme un soudain *rétablissement de l'infirmité;* genre de miracle très-rarement mentionné dans les Ecritures de l'Ancien Testament.

Une pensée que je désire brièvement présenter ici, c'est que ces signes de guérisons miraculeuses avaient une signification spéciale, comme *témoignage* de l'AUTORITÉ DE PARDONNER LES PÉCHÉS; ou en d'autres termes, qu'ils constituaient une expression significative de l'*autorité* de pardonner, conformément aux paroles de notre Seigneur, lorsqu'il dit : « Prends ton petit lit et marche, » — afin que l'on sût que le Fils de l'homme avait le pouvoir de remettre les péchés.

Si nous adoptons cette manière de voir, nous serons sans doute portés à penser que la guérison de toute espèce de maladies doit trouver place à l'époque même de la CONVERSION, plutôt qu'à aucune autre période subséquente des progrès d'un croyant.

Aussi est-il fort remarquable de voir que, ni dans les Actes ni dans les Epîtres, on ne trouve aucun exemple d'un vrai croyant, rétabli par un *miracle* d'une maladie corporelle.

Dorcas et Eutyche furent rappelés à la vie; sujets passifs de la miraculeuse autorité qui les ressuscitait,

il faut remarquer qu'ils n'étaient pas en état d'offrir la condition de la foi en l'autorité elle-même[1]. On pourrait dire que le péché avait exercé sur eux sa pire influence, — en donnant à la mort son aiguillon, aiguillon qni avait été ôté et détruit : — mais la maladie apparaît comme étant le témoignage *actuel* du pouvoir *actuel* du péché sur l'âme. Aussi est-ce à la maladie — à la maladie corporelle qu'est limitée cette remarque : on ne connaît aucun cas, soit dans les Actes soit dans les Epîtres, d'un vrai chrétien quelconque, qui ait été *miraculeusement* rendu à la santé.

Mais pourquoi, demandera-t-on peut-être, de tels cas seraient-ils limités aux Actes des Apôtres et à leurs Epîtres? Pourquoi, si ce fait est vrai, ne se trouverait-il pas aussi dans les récits des Evangiles?

La réponse est simple et facile, — car notre assertion ne regarde que des croyants bien établis dans la foi; or on ne peut pas s'attendre à ce que des cas, tels que ceux que nous avons en vue, puissent se rencontrer dans des récits des *tout premiers éléments* de l'Evangile.

Jean le Baptiseur ne fit point de miracles, mais il montra l'Agneau de Dieu. Comme lui, le Seigneur Jésus prêcha l'Evangile du royaume, mais en disant au malade : « Lève-toi, » afin que l'on pût connaître qu'il avait l'autorité de *pardonner*. Mais remarquez ce qu'est le cœur de l'homme! Quand Jésus pardonnait les péchés, nous lisons que « quelques-uns des scribes raisonnaient dans leurs cœurs; » quand il guérissait les

[1] Une cure miraculeuse pourrait parfois accompagner la foi d'un chrétien priant en faveur de l'individu guéri. Dans l'Eglise, c'est essentiellement la foi du *malade* qui attire la bénédiction d'en haut.

maladies, il est dit que les multitudes glorifiaient Dieu de ce qu'il avait donné un tel pouvoir aux hommes. Nous voyons par là combien le cœur est lent à entrer dans l'intelligence de l'amour divin, et combien il est prompt à reconnaître la puissance qui procure des bénédictions *terrestres* (voyez Matth. IX, Marc II, Luc V; comparez aussi Jean XI, 37).

Mais bien que l'histoire évangélique, en tant que récit des premiers commencements de la doctrine, nous présente à peine quelques exemples de maladies des *croyants*, il se trouve pourtant que, parmi ceux qui durant le ministère personnel de Jésus avaient foi en lui, il en est un dont il est dit qu'« il était malade. » Nous pouvons bien dire : « Bienheureux sont ceux qui pleurent » — car dans ce réjouissant chapitre ils peuvent lire que « Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare, » — les personnes mêmes auxquelles cette douloureuse épreuve était envoyée.

Les Juifs auprès du sépulcre disaient : « Voyez comme il l'aimait ! » Nous « avons la pensée de Christ, » ce qui nous donne le privilége d'entrer dans l'intelligence de son amour ; et si nous considérons de quelle manière il le manifeste dans l'occasion dont nous parlons, nous voyons qu'il « demeura encore deux jours au lieu où il était, » et qu'il ne se mit en route pour délivrer son ami que lorsqu'il put dire : « Lazare, notre ami *s'est endormi*. »

On a dit, il est vrai, que ce délai n'avait d'autre but que de démontrer la réalité de la mort de Lazare ; mais n'y a-t-il pas aussi dans ce fait quelque chose de plus profond ? Ne pouvons-nous pas y discerner le *caractère* de l'amour de Jésus pour ses rachetés : amour qui con-

siste à les laisser malades et infirmes dans cette vie, jusqu'à ce qu'ils « s'endorment » en lui, et à s'approcher d'eux à la fin comme « la *résurrection* et la vie? »

Plusieurs peuvent avoir remarqué que Paul, comme il le dit lui-même, avait laissé Trophime malade à Milet (2 Tim. IV, 20); et que le même apôtre parle du rétablissement d'Epaphrodite absolument comme un chrétien de nos jours parlerait de la guérison d'un de ses frères : « Dieu *a eu pitié* de lui, et non-seulement de lui, mais aussi de moi » (Phil. II, 27) : or c'est le même Paul, par les mains duquel, à une autre époque, « Dieu faisait des prodiges extraordinaires, de sorte que même on portait de dessus son corps des mouchoirs et des tabliers sur les malades; et les maladies les quittaient, et les esprits malins sortaient » (Act. XIX, 11, 12).

Maintenant comment expliquer ces voies différentes? Nous pouvons répondre que, *pour le croyant*, la maladie n'a plus le même caractère que pour les incrédules, — et que cette parole s'applique au premier : « Quel est le fils que le père ne discipline pas? »

Celui que le Seigneur aime, il le DISCIPLINE. — Celui que *Satan* conduit, il le tourmente (Act. XII, 6; Matth. VIII, 28. etc.).

Les Juifs semblaient reconnaître que la maladie devait être considérée comme une conséquence du péché (voir Jean IX, 2). En effet, cette connexion entre la maladie et le péché était si bien comprise que, dès que la *maladie* apparaissait, un juif fidèle se mettait à rechercher soigneusement quel était le *péché* qui l'avait attirée.

Le chapitre VIII de Matthieu semble appuyer cette connexion d'un caractère strictement juif. Nous y lisons

aux versets 16 et 17, que « le soir étant venu, on lui apporta beaucoup de démoniaques, et il chassa les esprits par une parole et guérit tous ceux *qui se portaient mal;* en sorte que fut accompli ce qui a été dit par Esaïe le prophète, disant : Il a pris nos langueurs et a porté nos maladies » : — c'est évidemment là une citation d'Esaïe LIII, 4, où le mot employé dans la version grecque des Septante est le même que celui qui, d'un bout à l'autre du Nouveau Testament, se rencontre pour exprimer *les péchés.*

Si de cette permutation de mots, nous en venons à considérer le principe de cette interprétation, il me semble qu'on pourrait le déduire de ce qui est dit en Matth. IX, 2, et en Luc V, 17, où il est écrit que les pharisiens et les docteurs de la loi, venus de toutes les bourgades, étaient assis près de Jésus, et que « la puissance du Seigneur était là pour les guérir. » Si la *maladie* était envisagée comme le signe de la présence du péché, *l'éloignement de la maladie* exprimerait bien la rémission du péché. Et n'est-ce pas aussi dans ce sens que nous devons prendre et comprendre ces paroles du Rédempteur : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir (ou l'autorité) sur la terre de pardonner les péchés, il dit au paralytique : Lève-toi ! »

Que le lecteur examine aussi Jean IX, 39, avec son contexte : « Je suis venu en ce monde pour le jugement afin que ceux qui ne *voient pas,* voient ; et que ceux qui *voient* deviennent aveugles ;...... mais maintenant vous dites : *Nous voyons;* votre PÉCHÉ donc demeure.» Ailleurs, Matth. IX, 12 : « Ceux qui sont en *bonne santé* n'ont pas besoin de *médecin,* mais ceux qui se *portent mal;* » nous ne devons pas perdre de vue que c'était là

la réponse du Seigneur à cette accusation des pharisiens, qu'il mangeait avec les publicains et les PÉCHEURS. « Je ne suis pas venu, ajoute Jésus, appeler à la repentance des justes, mais des *pécheurs*. »

Ne faut-il pas encore tenir compte de cette connexion pour bien comprendre les termes de la commission donnée aux douze et aux soixante et dix, qu'ils devaient « prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades ? » (Luc IX, 2 ; X, 9.)

Considérez aussi l'homme que Jésus guérit au réservoir de Béthesda, et qui avait souffert de son infirmité pendant trente-huit ans ; et dans un autre endroit, la femme, que « Satan avait liée pendant dix-huit ans » (Luc XIII, 11, 16). Au sujet du premier nous lisons (Jean V, 14) que, après ces choses, Jésus le trouva dans *le temple*, et lui dit : « Voici, tu es guéri ; *ne pèche plus*, de peur que pis ne t'arrive. » — « NE PÈCHE PLUS. » — Ce devait être l'effet du pardon — « *Ne pèche plus*[1]. »

Considérez, en outre, que le rétablissement miraculeux de la santé était communiqué au moyen de la *foi* par laquelle également nous recevons la rémission des péchés. Le Seigneur dit : « *Croyez-vous* que je puisse faire ceci ? Qu'il vous soit fait selon votre *foi*. « Ta foi t'a guéri » (Matth. IX, 28, 29 ; Marc X, 52 ; Luc XVII, 19). « Si tu peux *croire*, toutes choses sont possibles à celui qui *croit*. » « O femme ! ta *foi* est grande, qu'il te soit fait comme tu VEUX » (Marc. IX, 23 ; Matth. XV, 28).

Observez ici qu'il n'est nullement affirmé que les ma-

[1] Il y a pourtant quelque chose de juif dans ce passage, et c'est aussi dans ce sens que nous pouvons comprendre toute la portée de ces mots : « De peur que pis ne t'arrive »

ladies corporelles fussent inséparables du péché ; mais là où paraissaient ces maladies chez un homme inconverti, elles étaient un *signe* de la lèpre morale naturelle et une manifestation de la *puissance du péché*.

Il est de même hors de doute que le pouvoir de guérir les maladies était souvent exercé comme un simple témoignage rendu à la doctrine en général, — « le Seigneur coopérant avec ses envoyés et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient. » Le passage remarquable que nous avons cité ci-dessus (Act. XIX, 12) en est un exemple bien frappant. Voyez aussi Jean XV, 22-24.

Les envoyés de Dieu devaient prêcher la *repentance* et la *rémission* des péchés ; et voici une prière des apôtres : « Seigneur.... donne à tes esclaves *d'annoncer ta parole* avec toute hardiesse, — en étendant TA main pour GUÉRIR » etc. Tels étaient à la fois le message, et ce qui l'attestait spécialement à Israël, ce qui était le gage du parfait pardon obtenu au *moyen* de l'acte de *croire*. Voyez aussi Matth. XI, 4-6.

Mais ce pouvoir de guérison ne semble pas avoir été accordé en faveur des croyants bien établis dans la grâce. Pour eux le caractère des dispensations de Dieu était entièrement changé ; elles prenaient une signification différente et réjouissante, qui, comme un rayon de lumière, illuminait et modifiait toutes leurs circonstances en leur montrant toutes choses travaillant ensemble pour leur bien ; et pour eux la Parole était adaptée à leurs nouvelles relations qui sont celles de fils que leur père discipline, afin de les rendre « participants de sa sainteté. »

En conséquence, tout en n'oubliant pas que la mala-

die est une des preuves les plus frappantes de la chute, et une partie de cette servitude de la corruption, qui nous fait, nous aussi, « soupirer en nous-mêmes, » en attendant d'en être délivrés, comme l'apôtre le dit (Rom. VIII, 23), — nous devons reconnaître en elle cet amour souverain de Dieu, qui en fait pour le croyant l'instrument d'une discipline dont il a le plus grand besoin. Nous pouvons comprendre qu'une telle discipline peut être tantôt *corrective*, tantôt *préservatrice*, tantôt encore pour l'*épreuve de la foi*. Dans la première de ces catégories, nous placerions toute espèce de peines, de difficultés ou de maladies, qui sont envoyées pour amener le chrétien à rechercher et à dépouiller quelque chose dont son Seigneur voudrait le voir délivré, — quelque mal ou quelque habitude qui le fait pécher contre Dieu. Dans la seconde classe, on peut, je pense, placer cette écharde dans la chair, ce « messager de Satan, » envoyé pour le souffleter, au sujet de laquelle Paul avait supplié trois fois le Seigneur, afin qu'elle se retirât de lui, et qui avait reçu cette réponse : « Ma *grâce* te suffit. » Dans la suite l'Apôtre en reconnaît le but miséricordieux : — « *afin que*, dit-il, je ne m'élevasse pas, à cause de l'extraordinaire des révélations. » Ainsi nous voyons clairement qu'il eût été tout à fait contraire à la pensée du Seigneur, qu'Ananias fût venu auprès de Paul, en lui disant : Frère PAUL, sois délivré de l'écharde dans ta chair !

L'apôtre Jacques semble faire allusion à une ou à plus d'une espèce de discipline, dans un passage qui présente quelque difficulté : « Quelqu'un d'entre *vous* est-il malade, qu'il appelle les anciens de l'assemblée et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur.

Et la prière de la foi (rien autre) sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera, et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné. »

Quelques-uns pensent que ce passage de Jacques peut difficilement se concilier avec le point de vue que j'ai présenté. Il renferme, je le pense, quelque chose de plus qu'une promesse faite à la prière du croyant; j'y vois surtout une promesse faite à l'EGLISE, promesse faisant partie de cette gloire qui ne se voit plus parmi nous [1]. Mais je ne pense pas qu'il y ait là le moindre rapport à ce qui est appelé *guérison miraculeuse,* ou que le salut ou le relèvement dont il y est question fût instantané [2]. Je vois que la maladie d'Epaphrodite fut *prolongée,* que Trophime fut LAISSÉ malade, et que Timothée souffrait d'infirmités *chroniques.*

L'onction d'huile, dans ce passage de Jacques, est une circonstance que l'on n'explique pas suffisamment en disant que c'était un usage général. Un acte, en lui-même indifférent, peut, il est vrai, acquérir de l'importance comme pierre de touche de notre *obéissance;* mais nous serions toujours sans motif à l'appui de cette *injonction particulière.* On ne peut guère supposer qu'elle soit requise comme l'instrument du relèvement [3]; car ce relèvement est expressément et exclusivement attri-

[1] Elle peut avoir été perdue alors que L'EGLISE abandonna la vraie gloire de sa vocation, comme témoignage séparé pour Dieu, contre le mal qui est dans le monde.

[2] Comme cela est différent de ce qui est rapporté Actes III, 6, 7!

[3] Cependant il ne faut pas oublier que dans Marc VI, 13, « l'onction d'huile » est mentionnée en connexion avec des miracles proprement dits.

bué à la *prière de la foi*. La valeur de cet acte ne pouvait-il pas consister dans sa *signification?* Si le lecteur parcourt le chapitre XXXme de l'Exode, il y verra que « l'huile de l'onction sainte » était pour *Aaron et ses fils;* il était positivement défendu aux Israélites d'en faire aucune imitation ou contrefaçon : « Quiconque préparait un parfum semblable, ou celui qui en mettait sur un *étranger* devait être retranché de ses peuples. » Si nous rapprochons de cette défense les expressions du Psaume CXLI, 5 : « Que le juste me frappe, c'est une marque d'amour, et qu'il me *reprenne,* c'est de *l'huile* sur ma tête, » ne pouvons-nous pas en inférer que l'onction d'huile indiquait que le Seigneur traitait le croyant, NON PAS *comme un étranger,* mais comme un *sacrificateur*[1]?

Nous avons un mot à dire quant à la portée pratique de la recommandation donnée par Jacques, sur la conduite des chrétiens de nos jours. L'usage des moyens de guérison n'était point, à ce qu'il paraît, repoussé ni exclu du temps des apôtres. J'en vois la preuve dans les conseils donnés par Paul à Timothée : « Use d'un

[1] Nous pouvons remarquer que, sous la loi, l'onction d'huile était d'abord *répandue* sur la tête *d'Aaron*, puis qu'on en faisait *aspersion* sur *Aaron et les sacrificateurs* « pour les sanctifier » : de même nous lisons que le Père « avait sanctifié le Fils et l'avait envoyé dans le monde » (Jean X, 36); puis nous voyons le Fils « se sanctifiant lui-même pour ceux que le Père lui avait donnés » (Jean XVII, 19; voir aussi Jean III, 34). En outre, si nous considérons *l'huile* comme représentant l'Esprit (l'Esprit qui est maintenant sur la terre avec et dans l'Eglise), *l'union de cette onction avec la prière de la foi* ne servirait-elle pas à montrer que la prière des anciens devait être *inspirée par l'Esprit?*

peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes infirmités » (1 Tim. V, 23). Le recours aux moyens ordinaires est d'autant moins illégitime, que l'*établissement divin des anciens* n'est pas positivement indiqué. Sans doute les fidèles feront toujours bien de « confesser leurs offenses l'un *à* l'autre, et de prier l'un pour l'autre » — « la prière de la foi montera au même Père, auquel à la fin *ils* rendront grâces quand ils seront relevés de leur maladie.

Les vues que nous venons de présenter peuvent jeter quelque lumière sur ce passage de l'épitre de Jean : « Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui n'est *pas à la mort,* il demandera pour lui et il lui donnera la vie, savoir à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a un péché *à la mort*, je ne dis pas qu'il demande pour ce péché-là » (1 Jean V, 16).

Il est important de remarquer que le gouvernement de Dieu dans l'Eglise se manifestait, non-seulement par des maladies, mais aussi par la mort : « C'est pour cela, dit Paul (en parlant des désordres qui avaient lieu chez les convertis de Corinthe), que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre *dorment.* »

Je laisse à d'autres le soin de poursuivre ou de développer ces réflexions. Ceci peut être regardé comme un premier essai sur un sujet, d'où l'on peut tirer de précieuses vérités.

Cependant il m'a semblé qu'il pouvait y avoir une grande bénédiction à considérer des faits confirmant cette parole qui nous parle « comme à des fils. » Nous pouvons bien comprendre, en effet, toute la consolation

que peut procurer à plusieurs la pensée qu'ils sont disciplinés parce qu'ils sont enfants.

Les châtiments de Dieu se voient de tous côtés, et plusieurs chrétiens sont couchés sur des lits de langueur. Le Seigneur connaît tous nos besoins ; et si nous sommes appelés à souffrir des peines ou des maladies, nous pouvons d'autant mieux alors assurer nos cœurs en réfléchissant que lorsque Dieu accordait des signes et des miracles, en ouvrant les yeux aveuglés, et en délivrant les hommes de la puissance des ténèbres, pour les transporter dans le royaume du Fils de son amour, — il n'a pourtant envoyé à ses enfants croyants aucune promesse de délivrance de la coupe que son AMOUR avait mixtionnée, afin qu'ils participassent à sa sainteté.

Si nous avons respecté les pères de notre chair qui nous disciplinaient d'après leur jugement faillible (Héb. XII, 9, 10), quel respect ne devons-nous pas avoir pour les corrections du Père des esprits *qui connaît ce qui est en nous*, et le besoin que nous avons des dispensations qui nous causent de la peine? Je pourrais aussi parler de la gloire qui environne parfois le fauteuil ou la couche du chrétien malade, à la louange du « Dieu de toute consolation. » Mais il vaut mieux insister sur la valeur de ces expériences pour l'enfant de Dieu. Nous pouvons avoir revêtu le nouvel homme, avoir été renouvelés dans l'esprit de notre entendement ; néanmoins combien de restes du caractère du vieil homme sont souvent manifestés dans les chambres de malades, où ils doivent être amenés à se soumettre au joug de Dieu ! Combien de détails de nos vies passées déshonorants pour le saint nom du Seigneur, reviennent à la mémoire et au cœur, pour être passés en revue selon la règle même de Dieu,

et non plus, comme autrefois, en nous mesurant nous-mêmes par nous-mêmes ! Combien de fois, dans de telles occasions, cette précieuse déclaration : « *Vous êtes sauvés par* GRACE, » resplendit à nos cœurs dans une gloire qui n'est plus obscurcie par aucun nuage !

La maladie a affaire avec les plus intimes retranchements du *moi*, elle pénètre au dedans et au delà de tous les remparts de l'orgueil de la vie. Plusieurs peuvent, tout en abandonnant beaucoup de choses qui tiennent au confort terrestre, ne faire que se retirer dans un cercle plus étroit d'amour de leurs aises, sans être pour cela des SERVITEURS DE CHRIST « sans partialité. » La souffrance nous enlève les faux étais, sur lesquels nous sommes toujours enclins à nous appuyer, et nous rejette sur DIEU SEUL. Les louanges de l'homme, qui ont pour effet de corrompre notre service, nous sont alors généralement épargnées ; et lorsque toute confiance en ce qui nous entoure nous est enlevée, nous savourons d'autant mieux la fidélité du Seigneur qui « transforme tout notre lit. » Toutes les choses terrestres se rapetissent à leurs vraies proportions ; nos parents et nos amis se tiennent éloignés, ou ne peuvent nous secourir. C'est dans de telles occasions que le chrétien apprend un nouveau *caractère*, ou du moins un nouvel exercice de l'obéissance. Nous pouvons nous être agités et inquiétés dans beaucoup de choses qui tiennent au service, et maintenant nous sommes enseignés à nous *remettre entre les mains de notre Père*. Nous pouvons nous être exagéré la valeur d'un service actif ; de même que Paul demandant : « Que veux-tu que je *fasse* ? » — nous pouvons recevoir pour réponse l'avertissement, que nous sommes appelés non pas à faire seulement,

mais aussi à souffrir. Nous pouvons avoir marché dans une mauvaise direction, et la maladie nous a arrêtés, et nous a rendus capables de porter un jugement sur notre retraite et notre solitude forcées : ou bien, si nous nous sommes laissé conduire par les hommes, nous trouvons du repos à être ainsi mis à part, et à nous asseoir aux pieds de Jésus, à l'abri de toute influence séductrice. Et quoique nous ne dussions jamais nous laisser égarer par des influences ou par des exemples, combien n'est-il pas heureux de connaître Christ et de savoir que ses pensées sont notre unique guide ! Combien de passages négligés des Ecritures peuvent alors nous revenir à la mémoire et dévoiler leur sens béni et vrai à « l'œil simple » de lecteurs, dont le cœur n'est plus partagé.

Vous que le Seigneur aime ! ne perdez point courage sous ses corrections. Il vous sera sans doute donné de comprendre quelle est « la fin du Seigneur, savoir qu'il est plein de compassion et miséricordieux » (Jacq. V, 11). « Ne te décourage pas quand tu es repris par lui, » et ne dis pas en ton cœur que la nécessité de l'affliction est passée pour toi, ou que tu as appris toutes les leçons qu'elle peut donner. C'est là ce que pensait Ezéchias lorsque, en résumant les instructions qu'il avait reçues de sa maladie, il disait : « Seigneur ! par ces choses-là on a la vie, et dans tout ce qui est en *ces choses* consiste la vie de mon esprit.... le vivant, le vivant est celui qui TE célébrera.... je m'en irai tout *doucement*, tous les ans de ma vie. » Mais « *dans ce temps-là,* » arrivèrent des ambassadeurs du roi de Babylone, et « Ezéchias *en fut joyeux,* et leur *montra* les cabinets de ses choses précieuses, l'*argent*, et l'*or,* et tout ce qui se

trouvait dans ses *trésors.* » Dites plutôt qu'il est bon d'être « frappé de Dieu et affligé » « *afin que nous apprenions ses statuts.* » « Avant que je fusse affligé, je m'égarais; mais maintenant j'observe ta parole.» « Mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits. C'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui garantit ta vie de la fosse, qui te couronne de gratuité et de compassion. »



Esaïe, chapitre VII.

On trouve ici, non-seulement les grands principes du gouvernement de Dieu, mais l'introduction d'un personnage, Emmanuel, le Seigneur Jésus, sur la scène de la prophétie, et les conséquences de cette introduction.

Dieu avait suscité, en David, un appui à Israël dans son iniquité, c'était le dernier appui du peuple de Dieu sur la terre. Avant de susciter la maison de David, Dieu avait essayé tous les moyens possibles d'entretenir des relations avec son peuple : — alliance, Canaan, sacrificature ; celle-ci manqua sous Héli, l'arche de Dieu est prise et Dieu prononce *I-cabod* c'est-à-dire, la gloire s'en est allée ; Samuel est introduit, et Dieu demeure, par son canal, en relation avec le peuple. Ensuite Saül est demandé, mais lui aussi est infidèle ; ainsi, sacrificature, royauté, tout manque. Alors, dans sa grâce, Dieu suscite la famille de David ; Salomon manque aussi ; quoique plus fidèle que les autres, cette famille n'est pas fidèle ; Dieu avait promis de la châtier, tout en ne lui retirant jamais sa faveur ; Christ lui-même a été

l'accomplissement de cette promesse comme de toutes les autres. L'homme manque toujours à garder ses relations avec Dieu, mais tout cela s'accomplit en Jésus. La famille de David a manqué et c'est *en Christ seul* que les Juifs trouveront la bénédiction qui s'attache à elle.

Aux jours d'Achas, en sa personne, la famille de David abandonne complétement sa fidélité. Il s'associe au roi d'Assur, fait un modèle de son autel et l'établit dans le temple même de Dieu (2 Rois XVI, 10). Quand la maison de David manque ainsi et que toute espérance est ruinée, la prophétie introduit la promesse de Christ pour être l'appui des fidèles. Ce signe devait être dans la maison de David même. C'est un fait de toute importance. Le Messie, le Fils de Dieu, devait se montrer en Israël, et Israël se montrer infidèle, malgré la présence du Messie.

Ce qui est en scène dans ce chapitre, c'est la maison de David et non Israël seul. Par l'iniquité la conscience devient mauvaise et la foi s'affaiblit. Mais quoique la maison de David ait manqué, Dieu ne manque pas, il dit à Esaïe : « Sors au-devant d'Achas ; » il intervient au moment où la chose est nécessaire. *Séarjasub* signifie : *le résidu reviendra*. Le peuple infidèle n'a point de force contre ses ennemis ; mais là même où les circonstances ôtent toute espérance, Dieu se présente pour que le résidu soit appuyé par le témoignage de Dieu lui-même. Il intervient entre les circonstances fâcheuses et le fidèle dans l'épreuve, pour que sa foi ne défaille pas. Au plus fort de la misère, Dieu se manifeste et tout est lumière. Dieu le veut ainsi ; sans cela le cœur s'appuie sur la chair et oublie Dieu ; si le cœur aimait

Dieu naturellement, cela ne serait pas nécessaire, mais la pente du cœur l'éloigne de Dieu.

Dieu n'avait pas encore livré son peuple aux Assyriens, mais dans l'infidélité, le cœur craint devant l'ennemi; même devant l'ennemi impuissant. Mais Dieu montre des consolations à son peuple, il a une parfaite connaissance de tout ce qui se fait, et il méprise la force de l'ennemi; il sait qui est Pékak, qui est Retsin, ce qu'est Damas, ce qu'est la Samarie. Quand Dieu envoie nos ennemis en châtiment, alors nous n'avons aucune force contre eux. Or Dieu connaît toutes les difficultés, ce qui manque, c'est la foi qui donne une parfaite sécurité contre tous les ennemis possibles.

Aux versets 5 et 6, Dieu révèle les intentions des deux rois, lesquelles, peut-être, Achas ne connaît pas; mais Dieu a encore son roi à Jérusalem, et ils ne réussiront pas à en avoir un autre : « Cela ne se fera pas, car la capitale de Syrie, c'est Damas, » verset 7; je connais tout cela en détail, dit Dieu. La force de Retsin, c'est Damas, mais ce n'est pas ce que je veux; tout est terminé là. Ce qui manque au chrétien, c'est la conscience de sa relation avec Dieu, là rien n'est à craindre. Ce n'est pas la force de l'ennemi qui est redoutable au peuple, mais c'est l'iniquité du peuple, car c'est ce qui l'affaiblit. Le danger qui se présente n'aboutit à rien, mais si nous cherchons un appui quelconque dans ce monde, Dieu nous abandonne, et c'est là une leçon très-importante.

Aux versets 10 et 11, Dieu offre un signe à la foi faible d'Achas et de son peuple qui cherchent un appui hors de Dieu; — Dieu montre au mondain tout ce qu'il est possible, pour lui faire voir où sont la force

et la vie, — il veut aussi faire voir à ses enfants que leur incrédulité et leur infidélité sont sans excuse. Dieu offre un signe, mais Achas craint d'être trop près de Dieu, et d'avoir une véritable preuve que Dieu était là, de peur d'être obligé de suivre Dieu [1], d'abandonner les appuis extérieurs de son infidélité et de renoncer à tout, sauf à Dieu. Il n'y a rien que le peuple de Dieu craignît autant que la proximité de Dieu, bien que cette proximité fût une bénédiction sans limite, et si le cœur la redoute, c'est parce qu'il sent qu'il ne veut pas quitter les choses que la présence de Dieu condamne. Néanmoins, Dieu ne veut pas abandonner la maison de David; il promet Emmanuel. Quant à l'application de cette promesse, elle concerne la maison de David et le peuple d'Israël, et non le salut de l'Eglise. Ainsi malgré eux, Dieu donne un signe, c'est la naissance du Messie. Achas n'a pas voulu que Dieu fût près de lui, mais Dieu veut être avec eux, EMMANUEL.

Les deux rois faisaient peur à Achas, mais l'appui charnel qu'il avait choisi, le roi d'Assyrie, Dieu le fait venir sur lui comme un châtiment. C'est là ce qui est le plus à craindre, que Dieu prenne la verge; alors il fait venir l'ennemi, les mouches qui piquent et percent; il prend Assur comme un rasoir qui racle tout. — Dieu veut être notre force, le cœur de l'homme ne le veut jamais. La crainte que nous avons des apparences du mal, nous fait chercher un appui en ce qui ne paraît pas un ennemi dangereux; mais ce sont précisément ces choses dont Dieu se servira comme d'une verge contre nous. Les rois d'Israël et de Syrie venaient contre Juda de leur propre volonté et Dieu les arrête; Achas veut s'appuyer sur le roi d'Assur, et Dieu s'en sert contre lui.

[1] Il y a un contraste, entre sa conduite et celle de Gédéon; celui-ci veut une preuve que Dieu est là, afin de marcher avec Dieu, seule vraie force; celui-là n'en veut point, son cœur n'aime pas être si près de Dieu, afin de n'être pas engagé à le suivre.

Numéro 12. 30 Juin 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La joie dans l'obéissance.

Lisez Matth. XI, 25-30.

L'épître aux Hébreux nous apprend que Dieu ayant autrefois parlé aux pères, en plusieurs fois et en plusieurs manières, à la fin de ces jours-là nous a parlé dans le *Fils;* et puis elle soulève le voile qui couvre la gloire de la personne de Celui qui a ainsi parlé sur la terre, rattachant à sa gloire, et l'autorité de sa parole et la grandeur du salut qu'il est venu nous apporter. Dieu, dans sa grâce, a visité les hommes, et il a parlé dans le Fils! Bienheureux celui qui l'écoute!

Dans les quelques versets de l'évangile selon Matthieu sur lesquels j'appelle votre attention, cher lecteur, c'est ce même glorieux personnage qui apparaît devant nous, parlant sur la terre au milieu des hommes. Il ne s'agit pas ici de doctrines, ni d'enseignements proprement dits, quelque importance qu'ils puissent avoir; — nous sommes placés devant le Fils et faits témoins des communications du Fils avec le Père; au milieu des douloureuses réalités qui l'entourent, nous entendons de la

bouche même de Jésus, l'expression des sentiments de son cœur qui s'ouvre ici devant le Père et devant vous. Jésus parle, et les richesses incompréhensibles de la grâce et des noms du Fils et du Père, nous sont révélées par le Fils lui-même, et il nous invite à boire à cette source divine de grâce et de vérité qui devient, dans celui qui boit, une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! » Jésus appelle à lui ; il dit : « Venez, écoutez, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés ; venez, et je vous donnerai du repos. »

Les circonstances, au milieu desquelles le Sauveur parle ici et invite à venir à lui ceux qui se fatiguent et qui sont chargés, sont bien faites pour mettre en relief l'excellence et la puissance des choses qui remplissent son âme, aussi bien que le caractère sous lequel il est venu dans le monde. Jésus est au milieu d'Israël comme un rejeton, comme une racine sortant d'une terre altérée; il n'a ni forme, ni éclat pour que nous le regardions, ni rien à le voir qui fasse que nous le désirions : il a pris la forme d'un serviteur à la ressemblance des hommes. Entouré de tous les témoignages qui devaient l'accréditer auprès du peuple, il n'a trouvé que l'inimitié et le mépris ; les anges s'étaient réjouis et avaient donné gloire à Dieu, le ciel s'était ouvert sur lui et le Père lui avait rendu témoignage, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir. » Moïse aussi avait écrit de lui ; mais Israël ne l'avait pas connu ! Il était venu les mains pleines des bénédictions de Jéhovah, comme Jéhovah au milieu de son peuple, mais Israël avait été scandalisé en lui, et ils l'avaient méprisé, disant de lui : Celui-ci n'est-il pas le fils de

Joseph? Les aveugles voyaient, et les boiteux marchaient, les lépreux étaient rendus nets, et les sourds entendaient, les morts étaient ressuscités et l'évangile était annoncé aux pauvres, mais les Juifs demandaient encore un signe du ciel et ils disaient : Celui-ci chasse les démons par Béelzébul, chef des démons ! La sagesse de Salomon avait attiré une reine du Midi, Ninive s'était repentie à la prédication de Jonas, et il y avait ici plus que Salomon, plus que Jonas, mais les villes au milieu desquelles Jésus avait manifesté sa gloire et opéré la plupart de ses miracles, ne s'étaient pas repenties : c'était une génération incrédule et obstinée qui n'a voulu ni des solennels avertissements de la justice, ni des invitations de la grâce. Jean était venu dans la voie de la justice, ne mangeant ni ne buvant, et ils ont dit : il a un démon ! Le fils de l'homme est venu en grâce, et ils disent : voilà un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs ! Jésus au milieu d'Israël est comme un étranger, comme un homme de dehors, et quant au fruit présent de son travail, il doit dire : « J'ai travaillé en vain, j'ai usé ma force pour néant et sans fruit ! » (Es. XLIX, 4.)

Mais si, devant Jésus, la condition d'Israël et de l'humanité est mise à découvert, et jugée par la lumière, la grâce souveraine de Dieu trouve dans cette condition même et dans toutes les circonstances qui s'y rattachent, une occasion de se révéler et de déployer toute sa gloire. Si tout dans ce monde est, pour Jésus, souffrance et exercice de foi, le Sauveur nous apparaît davantage tel qu'il est, tel que le Père le connaît, homme obéissant, parfaitement soumis à toute la volonté de son Père, trouvant son plaisir et son repos dans cette volonté,

dans la connaissance et la communion du Père devant qui il marche.

« En ce temps-là, » nous dit la Parole, « Jésus répondit et dit : Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux ! » Quand tout lui fait défaut dans ce monde et que tout se tourne contre lui, le Sauveur n'est pas découragé ; il n'est pas seul ; le Père est avec lui, et lui est avec le Père : ce que le Père a trouvé bon réjouit son âme et fait déborder son cœur en actions de grâce. La sagesse des sages va être anéantie, l'intelligence des intelligents confondue, mais le cœur des petits enfants sera ouvert à la connaissance et à l'amour du Père, aux choses profondes de Dieu qui remplissent l'âme de Jésus : Dieu y prend plaisir, c'est ce qu'il a trouvé bon devant ses yeux ! Les anges dans leur ministère, dans leur joie, dans leurs louanges, peuvent bien nous apporter comme un reflet de la pensée du ciel; mais ici, c'est le Fils lui-même qui parle : « Le Fils unique qui est au sein du Père ; » et il parle de ce qu'il connaît, et rend témoignage de ce qu'il a vu. Son cœur élevé au-dessus de tout le mal qui l'environne, trouve sa joie dans la bonne volonté du Père, dans les conseils de la grâce, là où les voies de Dieu ont leur source et leur fin, là où tout le mal, la misère et l'opposition qu'elles rencontrent, n'apparaissent que comme des occasions ou des instruments pour la manifestation de la gloire de Celui qui se glorifie dans toutes ses voies : et il veut se faire connaître à de petits enfants ; il veut les bénir, les rendre heureux auprès de lui et en faire pour

tous les âges des témoins des immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers eux en Jésus-Christ.

Cher lecteur, cette pensée n'est-elle pas comme un baume pour votre âme? Le Père, le Seigneur du ciel et de la terre, trouve sa joie à se faire connaître à vous et à vous bénir : vous avez du prix à ses yeux, et le Fils se réjouit de toute sa bonne volonté envers vous et loue son nom! Ne vous associerez-vous pas à la joie de Jésus et ne redirez-vous pas avec lui ce cantique de louange qui sort ici de sa bouche : Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon?

Jésus sait ce que le Père a trouvé bon; il s'en réjouit, son cœur y prend part, et s'il faut qu'il se livre lui-même pour l'accomplissement des conseils de la grâce, il a déjà dit : Me voici, envoie-moi! Il a laissé le ciel et la gloire et le sein du Père pour venir dans le monde; il a pris la forme d'un serviteur à la ressemblance des hommes, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Plusieurs ont été étonnés de ce qu'il était ainsi défait de visage plus qu'aucun autre et de forme plus qu'aucun des fils des hommes; et le Fils de l'homme sur la terre n'a pas eu même un lieu où reposer sa tête; il a pris la dernière place et s'est fait serviteur de tous. Il est venu pour servir, et il obéit. Sa viande est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre. Satan avec toutes ses tentations ne trouve en lui que la dépendance de Dieu la plus absolue. Jésus dit : « Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de

la bouche de Dieu ; » — et si plus tard l'Adversaire vient contre lui avec toute sa puissance, Jésus peut dire : « le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi ! » car son obéissance est parfaite, jusqu'à la mort. L'agonie de Gethsémané ne fait que manifester toute la valeur de cette obéissance en présence de cette coupe qu'il doit boire puisqu'il veut poursuivre ce chemin dans lequel le nom du Père sera glorifié dans le salut des pécheurs. Quoiqu'il soit le Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes : « J'ai pris plaisir, ô Dieu, à faire ta volonté ! » Il est un homme sur la terre, un homme obéissant, et dépendant de Dieu ; il prie son Père et il obéit à sa parole ; il est le modèle parfait de l'homme, devant Dieu, non pas seulement innocent, sans connaissance du bien et du mal, comme Adam dans le paradis, mais saint et obéissant au milieu du mal et des circonstances dans lesquelles l'homme se trouve.

Mais si Jésus ne prétend à rien, s'il renonce à tous ses droits personnels ici-bas et se donne lui-même, il sait que le Père lui a livré toutes choses ; il sait qu'il est venu de Dieu, et qu'il s'en va à Dieu ; et il pourra dire à son Père, à la fin de sa course : « Je t'ai glorifié sur la terre ! » Jésus sait qui il est, et il se tient devant son Père comme celui que nul ne connaît sinon le Père. Les hommes n'ont pas vu de beauté en lui, ni rien qui fît qu'ils le désirassent, mais les anges de Dieu sont montés et descendus sur le Fils de l'homme et le Père lui a rendu témoignage : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir ! Le repos de Jésus, c'est que le Père le connaît. Le Père seul connaît le mystère de sa personne et mesure toute l'étendue de

sa gloire ; et le Fils jouit d'être ainsi connu du Père : il est là tel que le Père le voit et le connaît, et il en a conscience. Dans toute sa marche ici-bas les hommes ont pu s'opposer à lui ou se détourner de lui, mais le Père ne l'a pas laissé seul, parce qu'il a fait toujours les choses qui lui plaisent : Jésus a gardé les commandements de son Père, et il est demeuré dans son amour. Le nom du Père est avec lui : « Nul ne connaît le Fils que le Père, et nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler. » Ce n'est pas ici seulement le Christ sous les soins de Jéhovah son berger, et disant : « Jéhovah est mon berger, je n'ai point de disette ! » C'est le Fils jouissant de la clarté de la face de son Père : il est venu du Père, et le Père est avec lui ; et il connaît le Père comme peut le connaître le Fils unique qui est au sein du Père ; le nom du Père est sa retraite et sa forteresse, le sujet de sa louange. Tout ce qu'est ce nom du Père pour le Fils unique, tout ce que sont pour lui les pensées et la bonne volonté du Père, tout cela remplit l'âme de Jésus et la fait habiter là où aucun orage ne peut pénétrer jamais, dans la demeure du Dieu béni — heureux, dans le sein du Père.

Jésus connaît le Père ; et dans cette gloire d'un Fils unique de la part du Père dont il jouit et dans laquelle il apparaît, il révèle le Père. « Personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique qui est au sein du Père, lui, nous l'a révélé. » Quand il a traversé ce monde allant de lieu en lieu faisant du bien, guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, entourant ses faibles disciples des soins de son amour, il a pu dire à Philippe : « Si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père et dès maintenant, vous le connaissez

et vous l'avez vu ; » et plus loin : « Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père, comment dis-tu, montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que le Père est en moi et que moi je suis dans le Père? » Les paroles de Jésus étaient les paroles du Père qui l'avait envoyé ; et celui qui le contemplait contemplait celui qui l'avait envoyé: c'est le Père qui faisait les œuvres, et l'âme qui venait à lui, l'ami des pécheurs, le plus accessible de tous les hommes, à lui qui est doux et humble de cœur, trouvait le Père en lui, le Père dans le Fils. « Nul ne vient au Père que par moi! » « Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et qne le Père est en moi? »

Tel est le personnage qui parle ici devant nous en Jésus, Dieu manifesté en chair. Dieu a visité le monde et par la bouche du Fils, nous l'entendons, disant: « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos! » Il n'y a point d'intermédiaire! Dieu lui-même parle dans le Fils, Jésus « parle les paroles de Dieu » et il dit : Venez, venez à moi! Ce n'est pas un législateur entouré d'une gloire terrible, posant des barrières tout autour de la montagne de peur que quelqu'un en approche, ce n'est pas le Dieu de la loi parlant au milieu du feu avec une voix telle que ceux qui l'entendirent demandèrent qu'elle ne leur fût plus adressée : c'est le Père dans le Fils, le Fils révélant le Père, le Fils apportant les paroles du Père, accomplissant l'œuvre que le Père lui a donnée à faire, Dieu en Christ réconciliant le monde avec lui, ne leur imputant pas leurs péchés ; c'est la grâce, en lui, appelant à lui tous ceux qui se fatiguent et qui sont chargés, afin qu'il leur donne du repos auprès de lui et

dans cette connaissance et cette communion du Père qui font sa propre joie. Il est débonnaire et humble de cœur, et il sollicite les pécheurs et toute âme souillée, disant : Venez à moi, et je vous donnerai du repos !

Sans doute, maintenant, Jésus n'est plus sur la terre : c'est du ciel qu'il parle et qu'il nous appelle. Mais si nous avons su discerner ce qu'il était sur la terre quand il allait de lieu en lieu, faisant du bien, ouvrant les yeux des aveugles et les oreilles des sourds, guérissant les malades, chassant les démons, ressuscitant les morts, évangélisant les pauvres, la parole de sa grâce aurait-elle moins de prix et d'autorité pour nous, maintenant qu'il l'a scellée de son sang versé pour nous; sa voix sera-t-elle moins persuasive pour nos pauvres cœurs à présent que nous l'avons entendue au milieu des souffrances de la croix, disant : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font? » Il nous a aimés et s'est livré pour nous ; il a eu hâte que le baptême dont il devait être baptisé fût accompli, afin que Dieu fût « juste et justifiant, » et que l'amour du Père pût couler librement vers nous dans toute sa plénitude. Il a été rejeté par les hommes, mais la gloire du Père l'a ressuscité d'entre les morts, et ainsi il a ouvert le chemin jusqu'à Dieu, dans le ciel, par sa mort, et il dit toujours : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! » et « je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi ! » — « Nul ne vient au Père que par moi ! »

Lecteur, prêtez l'oreille à cette voix de Jésus qui vous appelle, car la grâce et la bonne volonté du Père qu'il a célébrées sur la terre, les paroles et l'amour du Père qui ont récréé son âme au milieu d'un monde où il était étranger, tout ce que le Père a mis entre ses

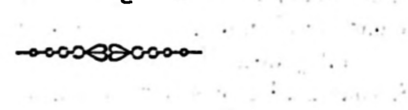
mains, tout cela, il veut le partager avec vous ; il veut vous en faire jouir ici-bas déjà pendant votre pèlerinage, par le Saint-Esprit qu'il a envoyé du ciel après qu'il a fait par lui-même la purification de nos péchés. Là, et là seulement est le repos et le bonheur pour une âme, et Jésus *donne* le repos à quiconque vient à lui. Il est venu nous faire connaître le nom du Père, et il nous associe, nous tous qui croyons, à toute la faveur dont il jouit devant son Père, et la gloire même que le Père lui a donnée, dans laquelle il est entré comme homme ressuscité, il nous la donne, en sorte que nous pouvons l'attendre avec patience et en nous glorifiant dans l'espérance de la gloire qui doit être révélée en nous. « Père juste, le monde ne t'a pas connu ; et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux ! » « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » « Père saint, garde-les en ton nom. » Nous n'avons pas reçu de nouveau un esprit de servitude pour être dans la crainte, mais nous avons reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père ! « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu..... Celui-là me glorifiera, car il prendra du mien et vous l'annoncera. Tout ce que le Père a, est mien ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et qu'il vous l'annoncera. »

Jésus sollicite toute âme qui se fatigue et qui est chargée, disant : « Venez à moi » — « et moi, je vous donnerai du repos ! » Et puis, il ajoute : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débon-

naire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est aisé et mon fardeau léger. » Autre chose, en effet, est ce que Jésus donne, et ce dont nous savons jouir : Jésus *donne* le repos ; nous avons toutes choses en lui ; — mais pour *jouir* de ce repos et de toutes ces richesses qui sont en lui et dont sa mort nous a ouvert l'accès, il faut que nous prenions son joug sur nous ; il faut que nous vivions dans l'obéissance et que nous demeurions dans la dépendance de Dieu. « Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » : « tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes ; » mais « celui qui dit qu'il demeure en lui, doit marcher aussi comme lui a marché, » « il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces » et ce n'est que dans le chemin de l'obéissance et de la fidélité que le croyant jouira de la faveur de Dieu dans son âme. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. » Je le répète, Jésus *donne* le repos et toutes choses à quiconque vient à lui ; mais pour jouir du bonheur qu'il donne et qui est désormais notre partage, il faut suivre Jésus et *prendre* son joug sur nous. Le joug du Père n'était pas pénible pour Jésus, il ne le sera pas non plus pour nous : « Mon joug est aisé et mon fardeau léger. » La chair et la volonté propre ne trouvent pas là leur compte, et comment suivraient-elles Celui qui n'a jamais eu pour motif que l'amour et d'autre but que la gloire de Celui qui l'avait envoyé et qui voulait nous sauver ? L'homme naturel cherche son bonheur loin de Dieu dans son propre chemin, et il ne le trouve *jamais,* mais l'âme délivrée et renouvelée est

tournée vers Jésus qui a marché devant elle et lui a ouvert le chemin du ciel ; elle suit ses pas appuyée sur lui, et, par sa grâce, au travers de toutes les difficultés et des épreuves du chemin, elle fait la douce expérience que sa parole est vraie et qu'en effet « son joug est aisé et son fardeau léger ! »

Cher lecteur, j'ai désiré diriger vos pensées vers les choses qui ont rempli l'âme de Jésus ici-bas et vers le chemin dans lequel il a marché ; et en terminant, je demande maintenant à notre Dieu et Père, et pour vous et pour moi, que nous sachions suivre le Sauveur, en sorte que ce qui a fait sa joie et le sujet de sa louange, soit aussi notre joie et le sujet de nos actions de grâces, chaque jour davantage.



« Ne crains point ! »

Réflexions sur Apocalypse I, 17-19.

Si Esaïe, quand il voit le Seigneur séant sur son trône haut élevé, s'écrie : « Hélas ! moi ; c'est fait de moi, parce que je suis un homme souillé de lèvres » (Esaïe VI, 5) ; si Ezéchiel, quand il a la vision de la représentation de la gloire de l'Eternel, tombe sur sa face (Ez. I, 28) ; si, quand un ange du Seigneur apparaît à Zacharie, à Marie, à Corneille et à d'autres, tous sont remplis d'une frayeur soudaine, — on comprend que Jean tombe comme mort quand il voit la glorieuse personne du Seigneur et qu'il ne peut supporter un tel éclat de gloire ; car « ses cheveux étaient blancs comme de

la laine blanche, comme de la neige, et ses yeux comme une flamme de feu, et ses pieds semblables à de l'airain très-luisant, comme s'ils eussent été embrasés dans une fournaise, et sa voix comme une voix de grosses eaux, et il avait dans sa main droite sept étoiles, et une épée aiguë à deux tranchants sortait de sa bouche; et son visage comme le soleil quand il luit dans sa force. »

Cependant ce n'est pas proprement sur cette gloire magnifique que je désire porter nos regards; je voudrais seulement essayer de rendre nos oreilles attentives aux paroles qui sortent de la bouche de ce Jésus glorieux. Il voit à ses pieds, comme mort, son disciple bien-aimé, et il le fortifie en posant sa droite sur lui et en lui disant : « Ne crains point : je suis le premier et le dernier, et le vivant; et j'ai été mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles et je tiens les clefs de la mort et du hadès. » Recueillons-nous devant ces paroles véritables du Seigneur : ce qu'il dit ici à son serviteur effrayé était propre à le rassurer, quoique les paroles qu'il prononce soient tout à fait en harmonie avec le caractère sous lequel Jean voit ici le Seigneur. Il parle de lui-même et tout ce qu'il dit déclare sa gloire. Or connaître Christ, *tel qu'il est*, dans sa grâce et dans sa gloire, voilà ce qui seul peut bannir toute crainte de mon cœur. Il faut que je sache combien est grand et glorieux, Celui qui a manifesté dans ce monde tant de grâce, Celui qui a mangé et bu avec les pécheurs, Celui qui était humble et débonnaire, n'élevant point sa voix dans les rues, n'éteignant pas le lumignon qui fume, ne jugeant pas, ne condamnant pas; Celui qui a été méprisé et rejeté des hommes, qui lorsqu'on lui disait des outrages ne rendait pas d'outrage, et quand il souf-

frait ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement et qui s'est laissé mener à la boucherie comme une brebis muette devant celui qui la tond, sans ouvrir la bouche. Si je ne connais pas quelque chose du moins de la gloire de Celui qui s'est si fort abaissé, je ne le connaîtrai pas tel qu'il est et, ne le connaissant pas tel qu'il est, je ne jouirai de lui qu'imparfaitement. Plus je vois son extrême abaissement et sa gloire incomparable, plus aussi mon cœur s'attache à lui, plus ma paix est profonde, ma joie solide, mon esprit délivré de toute crainte, et ma marche céleste dans ce lieu de misères. Quel tableau nous avons de la gloire personnelle de celui « qui était semblable au Fils de l'homme, » dans les versets 13 à 17 de ce chapitre ! Mais la vue de cette gloire effraye Jean ; tandis que les paroles que le Seigneur lui adresse (vers. 17 et 18), bien qu'elles annoncent aussi la gloire de Jésus, ont pour but et pour effet de dissiper sa frayeur. Examinons rapidement ces paroles, car il suffit de les mentionner pour nous faire comprendre combien elles sont propres à produire le résultat dont je viens de parler.

Or la première chose que le Seigneur rappelle ici, c'est qu'« *il est le premier et le dernier.* » C'est ici Celui « qui fonda la terre dès le commencement et dont les cieux sont l'ouvrage ; et les cieux périront, mais lui est permanent, toujours le même, et ses ans ne finiront point » (Hébr. I, 2, 10, 13). C'est par lui qu'ont été créées toutes choses : celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou dominations, ou principautés, ou autorités : toutes choses ont été créées par lui et pour lui, et lui est *avant* toutes choses, et toutes choses subsis-

tent par lui (Col. I, 16-18). Il est le premier!.... Car Dieu l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, *au-dessus de* toute principauté et autorité et puissance et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds. Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom *au-dessus de* tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux; et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père. — Il est le premier!... car Dieu l'a donné pour être *chef sur toutes choses* à l'Eglise qui est son corps. Il est le chef des anges qui l'adorent; il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, afin qu'il tienne le *premier rang* en toutes choses. Il est le premier!... et il maintiendra à toujours cette primauté universelle, car son royaume ne sera point ébranlé, sa domination ne passera point à un autre. Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement. Il est le premier et le dernier! Telle est la première parole que le Seigneur dit à son disciple bien-aimé; telle est aussi la première parole que Jean se plaît à répéter. « Au commencement était la parole; et la parole était auprès de Dieu; et la parole était Dieu. Toutes choses furent faites par elle et sans elle rien ne fut fait de ce qui a été fait » (Jean I, 1-3). Tel est Jésus : il est le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga. Or pourquoi craindrions-nous quand celui-là est pour nous, avec nous, en nous? Et s'il est pour nous, qui sera contre nous? qui lui opposera des ronces et des épines? Les hommes, tous ensemble, ne sont-ils pas devant lui comme de la poussière?

Avec Jésus nous pourrons toute chose,
Il est puissant : son bras nous soutiendra !
Si notre cœur sur lui seul se repose,
Ne craignons rien ! car rien ne nous nuira.

Une seconde parole que le Seigneur dit ici, c'est qu'il *a été mort*. Et dès ce moment, Jean ne peut sans doute plus ignorer quel est le glorieux personnage qui lui parle. C'est celui que Jean avait vu de ses propres yeux, que ses oreilles avaient entendu, que ses mains avaient touché sur la terre (1 Jean 1). C'est Celui avec qui il avait mangé et bu, et conversé, et voyagé ; c'est Celui qui parlait à la Samaritaine près du puits et qui pleurait au tombeau de Lazare et sur Jérusalem. C'est Celui dans le sein duquel Jean lui-même était couché au souper et qu'il accompagna au jardin ; c'est Celui qui fut traîné devant Caïphe et devant Pilate, vêtu d'un manteau rouge, couronné d'épines, jugé, battu, moqué et enfin crucifié entre deux brigands. C'est lui-même qui a parlé à Jean pendant qu'il était sur la croix, lui disant : « Voilà ta mère. » C'est le même, car « celui qui est descendu *est le même* que celui qui est monté au-dessus de tous les cieux » (Eph. IV, 10). « J'ai été mort ! Ne crains point ! » Oh ! que cette parole dut être précieuse pour Jean ! Qu'a-t-il à craindre désormais, puisqu'il sait qu'il est devant celui-là même dont le sang purifie de tout péché ; devant Celui qui a porté nos péchés en son corps sur le bois et qui a aboli le péché par le sacrifice de lui-même ? C'est l'Agneau de Dieu sans défaut et sans tache qui était venu sur la terre pour ôter le péché. Et maintenant, il a été mort, et il s'est reposé du péché ; il l'a ôté, effacé, aboli, enterré, et il ne mourra et ne ressuscitera plus jamais ! Il a achevé

l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire ; et il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent. Oh ! que craindrions-nous donc quand Celui qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous, est notre avocat, notre souverain sacrificateur dans les lieux célestes, où il est entré avec son propre sang, dont l'efficace est éternelle ?

Qui nous condamnera quand pour nous Jésus plaide ?
Quand pour nous devant Dieu sa justice intercède ?
Qui pourra nous priver de l'immortalité,
Quand pour nous il est mort, pour nous ressuscité ?

Et c'est la troisième chose que le Seigneur dit à Jean : « *Je suis le vivant, je suis vivant aux siècles des siècles !* » Parole précieuse ! car si Christ, qui a été mort, n'était pas vivant, nous n'aurions pas et ne pourrions pas avoir « cette espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts ; » si Christ n'est pas ressuscité notre foi est vaine et nous sommes encore dans nos péchés (1 Cor. XV, 14-17). Mais il n'était pas possible que la mort le retînt. Or, étant ressuscité d'entre les morts, Christ *ne meurt plus ;* la mort n'a plus d'empire sur lui ; il vit d'une vie impérissable, éternelle ; il est vivant aux siècles des siècles. *Or Christ est notre vie !...* Et si nous nous tenons nous-mêmes pour morts au péché, nous nous tenons aussi pour *vivants* à Dieu *dans le Christ Jésus* (Rom. VI, 11). Et si Christ, tête du corps, vit, le corps vit aussi ; si la tête a une vie éternelle, impérissable, inattaquable, et aux siècles des siècles, l'Eglise, son corps, n'a pas d'autre vie que celle-là ; et ainsi parce qu'il vit nous vivrons. Notre vie est à l'abri de toute puissance de la mort. Ne craignons donc point, car Jésus vit.

Enfin une autre chose que le Seigneur rappelle ici, c'est qu'« *il tient les clefs du hadès et de la mort.* » La clef est le symbole de la puissance qui met à l'abri, qui retient ou qui délivre, qui fait sortir ou qui fait entrer. Elle est aussi une marque de suprême confiance qui est accordée d'en haut ou qui est déléguée pour exercer une administration. Le diable avait l'empire de la mort, mais Christ, par sa mort, a rendu *impuissant* celui qui avait l'empire de la mort (Hébr. II, 14). Déjà pour le Seigneur Jésus et pour les croyants, la mort est annulée (2 Tim. I, 10) : déjà maintenant nous avons le droit de dire : « O mort ! où est ton aiguillon ? ô hadès ! où est ta victoire ? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ » (1 Cor. XV, 55-58). Or cette victoire que Jésus-Christ a remportée sur le hadès et sur la mort, victoire à laquelle le croyant participe, qui la lui disputera ? Qui arrachera de ses mains puissantes les clefs du hadès et de la mort ? L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort, mais elle sera détruite et jetée avec le hadès dans l'étang de feu : c'est la seconde mort, l'étang de feu (Apoc. XX, 14).

Alléluia ! gloire à Jésus !
L'enfer et la mort sont vaincus,

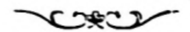
car il en tient les clefs et il ne les lâchera pas.

Mais Jésus tient une autre clef, celle de *David* (Apoc. III, 7). C'est que Jésus est fils de David : « Je suis la racine et la postérité de David » (Apoc. XXII, 16), et le trône de David est à lui. C'est une chose dite et arrêtée que « le Seigneur lui donnera le trône de David son père et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et

il n'y aura pint de fin à son royaume (Luc I, 33). Jésus est roi, il est né pour cela. Celui-ci est le roi des Juifs, et ce qui est écrit est écrit; aussi, quoique les Juifs aient mis à mort leur roi, quoiqu'ils aient dit : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous; quoique Jésus lui-même ait dit : *Maintenant* mon règne n'est pas de ce monde; quoique des chrétiens peu soumis à l'Ecriture, sourient d'un sourire incrédule quand on leur dit que Jésus s'assiéra sur le trône de David, à Jérusalem; malgré toutes ces choses, et malgré tout, je dis que le droit de Jésus est par-devers l'Eternel et son œuvre par-devers son Dieu (Es. XIX), et qu'*il vit* dans le ciel, que là l'autorité lui est donnée, que l'Eternel le sacrera roi sur Sion, la montagne de sa sainteté. Il tient ferme la clef de David et personne ne la lui ôtera. Et non-seulement il régnera sur la maison de Jacob, mais Dieu lui a donné pour héritage les nations et pour sa possession les bouts de la terre; et à l'heure marquée on criera : Alléluia! le royaume du monde, de notre Seigneur et de son Christ, est venu.... « Et je vis le ciel ouvert; et voici un cheval blanc; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable; il juge et combat en justice. Et ses yeux étaient comme une flamme de feu; et sur sa tête il y avait *plusieurs* diadèmes.... Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de fin lin blanc et pur. Et une épée tranchante sortait de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations, et *c'est lui* qui les gouvernera avec une verge de fer..... Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (Apoc. XIX).

Mais je m'arrête et je demande simplement : Si tel est Jésus, si telle est sa gloire et sa puissance, qu'avons-

nous à craindre, connaissant aussi sa grâce envers nous, son amour pour nous? N'est-il pas vrai que si nous avons Jésus devant les yeux, toutes nos craintes se dissipent, comme se dissipe un léger nuage devant le soleil? Et non-seulement nos craintes se dissipent, mais notre glace se fond, mais son amour nous réchauffe, mais sa gloire nous transforme! Oh! fixons donc les yeux sur Jésus : loin de moi la prétention que ces lignes le fassent connaître : je n'ai voulu que former ou fortifier dans ceux qui les liront le désir de le regarder!



Pensées sur l'unité du corps de Christ.

Il y a trois choses principales quant à l'unité; les chrétiens qui ne les retiennent pas, ne sont pas réunis sur la base de l'unité.

1° La souveraineté de Dieu le Père, qui a placé sa famille dans une position de liberté et d'égalité devant lui en Christ, pour lui rendre culte.

2° La souveraineté de Christ, qui donne le ministère, l'homme n'intervenant en aucune manière dans son établissement.

3° La souveraineté du Saint-Esprit, qui accomplit tout vrai service dans l'assemblée par le moyen des membres du corps.

Naturellement il y a plusieurs choses qui démontrent si la souveraineté de Dieu est reconnue et respectée dans son unité; naturellement aussi, dans un état de faiblesse tel que le nôtre, ceux qui retiennent le vrai principe de l'unité peuvent facilement y manquer en pratique; mais il peut toujours y avoir redressement dans un état de choses qui est fondé sur une vraie base. Pour qu'il en soit autrement, il suffit d'abandonner la vérité comme base du rassemblement.

Numéro 13. 15 Juillet 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Extrait d'une lettre, répondant à quelques questions sur la Cène du Seigneur.

..... Je crois que le pain reste simplement et absolument pain, et le vin, vin ; que physiquement il n'y a aucun changement quelconque dans les éléments. C'est, à mon avis, une pauvre et triste manière de voir que de chercher des choses matérielles et physiques dans une si précieuse institution du Seigneur. J'ai un délicieux portrait de ma mère qui me rappelle tout son être. Si l'on venait me parler de la toile et des couleurs, je sentirais qu'on n'y comprend rien ; ce ne serait pas ma mère. Ce qui m'y est précieux, c'est ma mère ellemême, et l'on détourne mon attention d'elle sur les moyens employés pour me la rappeler. C'est qu'on n'a pas le sentiment de ce que ma mère est pour moi. Le portrait n'a de valeur qu'autant qu'il représente bien ce qui n'y est pas. Je dis : c'est ma mère ; je ne pourrais pas la jeter loin comme un morceau de toile ; j'y discerne ma mère, je chéris ce portrait, je le porte sur

moi ; mais si je m'arrête sur la perfection de l'ouvrage comme ouvrage d'art, la liaison de cœur est perdue.

Il y a plus que cela dans la Cène, parce que le Seigneur est réellement présent *avec nous*, dans la Cène, par l'Esprit, selon l'intention de l'institution, et ceci est très-précieux ; mais il s'est plu à nous donner un moyen physique pour que nous nous le rappelions, de sorte que je suis autorisé à parler d'un portrait comme comparaison. Je suis d'autant plus autorisé à repousser l'idée d'un changement physique que le Seigneur nous a dit, dans le chapitre (Jean VI) que vous avez cité : « La chair ne profite de rien, c'est l'Esprit qui vivifie. » Les versets de ce chapitre, toutefois, qui parlent de manger sa chair et de boire son sang, ne parlent nullement (je suis, je ne dirai pas persuadé, mais sûr de cela) de la Cène, mais de Christ. La Cène parle de ce dont le chapitre parle, mais le chapitre ne parle pas de la Cène, du symbole, mais de la chose symbolisée. Ceci est de toute évidence ; on n'a qu'à lire le chapitre. Si l'application qu'on en fait à la Cène était vraie, aucun de ceux qui l'auraient prise ne serait perdu, et celui qui ne l'aurait pas prise serait perdu, quoi qu'il en fût ; non-seulement ceux qui y participeraient seraient bénis, mais ils seraient éternellement sauvés (voyez vers. 53, 54). De plus le Sauveur déclare que c'est de *lui-même* descendu du ciel qu'il parle (non de la Cène), de la même personne qui remontera au ciel, vers. 35-41, 48, 51, 58-62. La Cène présente Christ dans une seule de ces conditions, mais dans celle qui est, pour ainsi dire, centrale ; elle nous présente un Christ mort : mais ce fondement de tout, cette vérité si précieuse qui a pu être un motif pour le Père lui-même d'aimer Christ, ce

fait que c'est un Christ mort qui nous est présenté, est la preuve qu'il ne peut y avoir un Christ vivant présent dans les éléments ; ce serait nier l'état de mort et détruire le but et l'intention de l'institution. Cette institution nous présente la mort de Christ — un Christ mort — son corps rompu et son sang versé, — mais il *n'existe aucun Christ mort.* Il ne peut y être dans cette condition ; s'il y est dans une autre, la vraie intention de l'institution est perdue.

Il veut que nous nous souvenions de lui : Faites ceci en mémoire de moi ; mais je ne parle pas de la mémoire de Christ vivant dans le ciel. Je vis de lui, il est ma vie, je jouis de sa communion, je demeure en lui, il demeure en moi, il n'y a pas de séparation. Si, par ma folie, la communion est interrompue, il ne s'agit pas de se souvenir de lui, mais d'être avec lui de nouveau, avec un Sauveur qui se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Et voyez où ces pauvres catholiques-romains (et je les aime beaucoup) ont été amenés par leur explication matérielle de cette précieuse institution : ils veulent qu'on la prenne à la lettre (lettre qui tue) ; or ils retranchent, dans le sens littéral, le sang : on ne boit pas de la coupe, et ceci est très-important, parce que ce fait, que le sang est hors du corps, est le signe de la mort, de l'œuvre efficace de Christ : nous sommes réconciliés, justifiés par son sang. Pour compenser cette perte, ils enseignent que le corps, âme, sang et divinité de Jésus-Christ, est dans les deux espèces. Or si le sang est dans le corps, *il n'y a pas de rédemption ;* sans qu'ils le sachent, leur sacrement est un sacrement de non-accomplissement de la rédemption. Voilà l'effet de cette matérialisation de cette institution.

S'il est une preuve de la manière dont Satan se joue des hommes quand ils quittent l'Esprit pour la chair, c'est dans ce fait, qui est le centre de leur système. J'affirme positivement que leur Eucharistie est un sacrement non pas de rédemption, *mais de non-rédemption*. Si vous me dites que plusieurs pensent au Sauveur, à l'efficace de sa *mort*, je me réjouis de le croire; mais pour cela il faut justement qu'ils quittent le matérialisme de leur système pour les pensées de la foi. Ils pensent alors à un sang répandu, et ils le boivent; ils pensent à un Sauveur mort, à un corps rompu, et ils mangent sa chair réellement. Satan, dans ce cas, Dieu soit béni, n'a pas pu cacher à leur foi ce qui est nié dans la forme à laquelle ils attachent tant de prix. Il en est du chap. VI de Jean comme du IIIme : on est né de l'eau; si l'on applique cela au baptême, on est réellement né de Dieu par l'eau : c'est le même système partout, système que l'Ennemi a introduit dans l'Eglise pour détruire la nécessité et la puissance d'une œuvre réelle dans le cœur, et réduire le christianisme au niveau du judaïsme, c'est-à-dire d'une religion de formes, en ajoutant à ces formes la prétention, qu'elles n'avaient pas même dans le judaïsme, de conférer à l'homme ce que le christianisme seul lui apporte. Le baptême nous procure ce dont Jean III parle, lorsque, comme il est dit, nous sommes nettoyés par la Parole [Eph. V, 26 : « Le lavage d'eau par la Parole »] *qui révèle la Parole* vivante, morte et ressuscitée pour nous.

Maintenant est-ce que par là on diminue l'importance ou la douceur de cette institution? Tout au contraire, on empêche de la matérialiser, et l'on exige que la réalisation spirituelle de ce qu'elle représente soit dans

le cœur, au lieu de ce que l'on appelle un *opus operatum*, ce qui est purement matériel. Nous sommes unis à un Christ glorifié, c'est le point de départ — un Christ mort n'existe plus. — La mort n'a plus de domination sur lui. Je jouis de la communion avec un Christ glorifié, je suis un avec lui. Je lui serai semblable. Je me réjouis, mon cœur est plein d'amour à la pensée de le voir, dans l'espérance de la gloire de me réveiller à sa ressemblance. — Dois-je pour cela oublier sa mort et sa souffrance? Dieu nous en garde, c'est précisément ce qui nous lie à Christ par les plus tendres affections. Là où il fallait souffrir et tout faire, il était seul, mon cœur, au moins, sera avec lui. Il ne m'appelle pas à être un avec lui là. Je ne l'aurais pas pu. Là, il a voulu être tout seul, — son nom en soit béni, — et il a tout accompli. Mais le cœur qui a voulu se donner pour moi là, est le même qui pense à moi maintenant et qui m'aime. En me rappelant sa mort, son amour, ses souffrances, que dirais-je? divines quoique humaines, je suis uni de cœur avec lui, là où il est, en haut : ce n'est pas une autre personne, un autre amour. Soit dans la Cène, où on se le rappelle d'une manière toute particulière et touchante, soit à d'autres moments, quand je pense à sa mort, quand je le mange comme mourant pour moi, je suis en communion avec lui vivant, et je réalise l'amour de Celui qui vit, — ce même amour, ce même cœur de Sauveur ; je demeure en lui, et lui en moi. Il n'est pas dit exactement : « Faites ceci en souvenir de ma mort, mais de moi. » Mais on se souvient de lui sur la terre, dans son incarnation, et dans sa vie d'humiliation, et finalement et particulièrement en tant que mort sur la croix. Je me souviens *de lui,* non pas

de lui dans le ciel, mais de lui qui vit dans le ciel, en tant qu'humilié et mort pour moi; aussi y a-t-il une certaine action du cœur : on mange. En Jean V, le Fils de Dieu vivifie qui il veut; ici *on mange* le pain descendu du ciel; on mange son corps, et on boit son sang. Il y a une importance réelle à comprendre que c'est un Christ mort qui, dans cet état, n'existe plus, parce que nous ne pouvons avoir aucune relation avec un Christ vivant sur la terre. Si même, comme Juif, nous avions pu en avoir, nous aurions dû dire avec Paul : « Si j'ai connu Christ selon la chair, je ne le connais plus. » La mort a mis fin à toutes les relations de Christ avec le monde selon la chair, et il vit maintenant chef d'une nouvelle race, second Adam. Ainsi donc en Jean VI, 53, le Seigneur pose comme condition nécessaire de la vie, de manger sa chair et de boire son sang, de le recevoir dans sa mort. Dès lors, on se *souvient* de lui avant sa résurrection; on est uni à lui en tant que vivant glorifié après sa résurrection. Comme il l'a dit : « Si le grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il *demeure seul*, mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit. » Ainsi notre union est avec un Christ glorifié, nous ne le connaissons pas autrement; mais le plus puissant ressort d'affection pour le cœur, c'est un Christ homme dans le monde et un Christ mort. Je me nourris de cela, je le mange, et je vis par là ; mais si l'on veut ramener, pour ainsi dire, un Christ tel qu'il a été dans ce monde, comme présent, on renverse toute l'instruction de cette institution et le christianisme même. Toutes les fois que nous mangeons de ce pain, et que nous buvons de cette coupe, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne; mais si l'on veut intro-

duire un Christ vivant pour animer ce mort, pour ainsi dire, on le détruit. Pourquoi donc est-il dit : « Ils ne discernent pas le corps du Seigneur? » Quel corps? Son corps mort ou l'amour parfait, son œuvre accomplie, une obéissance qui ne s'est arrêtée devant aucune difficulté se présente à mes yeux. Y a-t-il autre chose qu'un corps mort?.... je ne sais où j'en suis, ou ce que veut dire la Cène. N'allez pas l'animer de la vie que Christ avait avant la mort, son obéissance n'est pas encore achevée ni son œuvre accomplie, ni son amour parfaitement démontré.

N'allez pas l'animer de la vie d'un Christ présent ressuscité, vous me l'ôtez comme mort, la mort n'y est plus, qui est la base du salut, la preuve de l'obéissance, la glorification de Dieu. Ne m'ôtez pas cette mort, ce corps *rompu,* ce sang à tout jamais répandu qui me dit que tout est accompli, et par l'amour de mon Sauveur, que le péché n'est plus. Si vous pouvez m'amener, moi, à saisir davantage ce qu'il y a de précieux dans ce Sauveur mort, dans la mort de Celui qui est le Fils éternel de Dieu ; si vous pouvez me le faire manger avec plus de foi, plus de spiritualité, plus d'intelligence divine, plus de cœur, ah ! je vous en serai bien reconnaissant ; mais que ce soit mon Sauveur mort qui me soit laissé. Lorsqu'on est en communion avec lui vivant, il n'y a rien d'aussi précieux que sa mort ; oui, *précieux* pour Dieu même. « C'est pourquoi mon Père m'aime, parce que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. » Pour mon intelligence spirituelle, c'est la fin, ou plutôt la preuve et la conscience que j'en ai fini avec le premier Adam, que la première création n'existe plus, Dieu soit béni ! pour la foi ; pour le cœur, c'est l'amour tendre

et parfait du Sauveur. Je ne suis plus juif, plus gentil, plus un homme vivant sur la terre, je suis chrétien. La mort de Christ, chef de tout, a mis fin à la première création. Il nous a introduits dans la nouvelle comme prémices unies à lui.

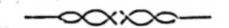
Je discerne donc le corps du Seigneur, mais le corps du Seigneur rompu, son sang répandu, sa mort. Ce n'est pas un repas ordinaire, si vous voulez, un simple souvenir ; mais une institution que Christ a donnée aux siens, non pour qu'ils trouvent dans les éléments autre chose que le pain et le fruit de la vigne, mais pour que leur foi, de la manière la plus douce, par la puissance du Saint-Esprit, se nourrisse de Jésus, de ce qu'il a été pour eux, quand il est mort sur la croix, œuvre dont l'efficace demeure éternellement, même aux yeux du Père, mais dont l'amour est tout pour nous. Si je traite ce mémorial avec légèreté, je suis coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur, car c'est bien là ce qui m'est présenté.

Je doute qu'il y ait dans le monde quelqu'un qui jouisse de la Cène plus que moi (quoique je ne doute pas qu'il y ait chez plusieurs beaucoup plus de piété), mais ce qui me fait en jouir, c'est qu'elle me présente le corps et le sang de mon Sauveur mort, et par conséquent un amour et une œuvre parfaite ; mais il ne peut être dans son corps mort que je discerne là, par la foi. Il est en moi pour que je jouisse de lui; si on l'introduit vivant, ce que je dois discerner n'existe plus. Tout ceci tient au fait de la toute nouvelle position du Christ vivant, doctrine que Paul nous présente avec tant d'énergie divine et que l'ennemi a toujours cherché à cacher, même sous des formes de piété, et pour la

conservation de laquelle Paul a tellement lutté. Comme il a été angoissé par les efforts de l'ennemi pour faire retourner les âmes au judaïsme, comme si elles vivaient encore dans le monde. « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. »

Que Dieu vous donne de discerner toujours davantage le corps de Jésus, de manger sa chair et de réaliser davantage sa mort. Oui, elle est précieuse cette mort, elle nous rencontre dans nos besoins, tels que nous sommes, et elle nous en délivre en nous introduisant là où il est, dans la puissance d'une nouvelle vie, qui par sa mort ne connaît pas la vieille. Je vous ai longuement écrit ; je m'étendais volontiers sur ce sujet, car au lieu de penser légèrement de la Cène, elle est tout ce qu'il y a de plus précieux pour moi en fait d'institution ; mais pour l'être il faut que ce soit un Sauveur mort qui m'y soit présenté. Je suis vivant avec lui maintenant dans le ciel.

Il y a une autre face, l'unité du corps, que je n'ai pas abordée, quoique ce soit un précieux côté de la vérité de cette institution du Seigneur, mais qui était en dehors de votre question. J'espère que vous pourrez, au moins, connaître le fond de ma pensée, quoique j'écrive fort à la hâte.....



Le bagage à la frontière.

Chacun sait que pour passer certaines marchandises d'un pays à un autre, il y a des droits à payer à la frontière, et qu'il y a même des marchandises qui ne peuvent pas entrer du tout, ne fût-ce qu'un paquet d'une

livre dans un sac de voyage. Alors ce qu'il y a à faire pour passer sans difficultés, c'est d'annoncer ce que l'on a dans son bagage et d'en payer les droits, car le contraire serait de la contrebande. Si un voyageur a, dans son bagage, des objets qui ne peuvent être importés sans payer, ou dont l'entrée est formellement interdite, et qu'il ne les annonce pas, il arrivera que son bagage étant visité, et les objets découverts, le voyageur ne pourra passer lui-même ; il sera conduit au bureau et condamné à payer une forte amende, surpassant de beaucoup la valeur des objets qu'il voulait passer en contrebande. Cette perte de temps et d'argent, ces ennuis et cette humiliation, tout cela aurait été évité en accusant franchement les objets qui constituaient son bagage.

Ayant dit cela, nous en tirerons une comparaison, pour nous en faire ensuite l'application, à nous, chers enfants de Dieu, qui connaissons plus ou moins notre privilége et notre liberté d'entrer dans les lieux saints pour rendre culte à notre Dieu.

Nous supposons donc un certain nombre de jeunes gens qui sont placés dans un pays étranger pour leur éducation, mais qui ont les moyens et l'autorisation de faire souvent une visite dans leur patrie, où ils ont de grands biens en réserve, dans la possession desquels ils entreront quand leur éducation sera achevée. — Il faut donc qu'ils passent la frontière toutes les fois qu'ils entrent dans leur patrie. Mais arrivés là, il se trouve que, quoique ayant le même but, il y a de la différence entre eux ; les uns ont du bagage, les autres n'en ont point ; les uns déclarent ce qu'ils portent avec eux, les autres ne le font pas ; il s'ensuit des difficultés dont l'ennui

réagit sur tous, parce qu'ils sont unis les uns aux autres comme ayant le même avenir. Ceux qui sont sans bagage pourraient entrer librement ; ce sont ceux qui ont le mieux profité des moyens employés pour leur éducation, et des renseignements que l'on ne néglige pas de donner à tous sur la beauté et la richesse de leur patrie et sur leur avenir glorieux ; ceux donc qui sont sans bagage ont le cœur attaché à leur patrie, ils estiment comme peu de chose, et même comme des ordures, les objets qui font le bonheur des habitants du pays où ils vivent comme étrangers ; ainsi ils n'ont rien avec eux, sachant très-bien *qu'aucun objet* de ce pays ne peut passer la frontière pour entrer dans leur patrie.

Les autres, ayant moins profité, ont le cœur moins attaché à leur patrie ; par conséquent, les choses du pays étranger ont encore une certaine valeur pour eux : de là vient qu'ils ont des objets de contrebande avec eux. Mais quelques-uns, en approchant de la frontière, sont repris par leur conscience ; alors ils jugent leur inconséquence, ils accusent franchement les objets qu'ils portent avec eux et les abandonnent entre les mains des employés : ils ont un petit retard, après quoi ils pourraient aussi entrer. Mais ceux de leurs compagnons, qui forment une troisième classe, ont suivi les autres un peu par imitation ; ils sont réellement attachés aux choses du pays étranger, et en relations d'intimité avec ses habitants : ils ont donc des objets de contrebande, et sont assez insensés pour essayer de les faire entrer avec eux. Il en résulte que non-seulement leur bagage est saisi, et qu'ils en subiront les conséquences et ne pourront entrer ; mais de plus, que leurs compagnons, qui étaient en règle, se trouvent arrêtés aussi, parce

qu'ils sont tous solidaires les uns des autres. La troisième classe sera donc cause que tous les autres seront privés de la jouissance d'une visite dans leur patrie. Une quatrième classe de ces jeunes gens ne sont pas venus à la frontière; ils n'ont pas à cœur de profiter des moyens et de l'autorisation de faire souvent des visites dans leur patrie; ils se disent qu'il leur suffit de savoir que, quand le temps du séjour qu'ils ont à faire dans le pays qu'ils habitent sera achevé, ils entreront dans le leur: pour le moment ils ne désirent pas en savoir davantage.

Cette comparaison un peu bizarre n'est-elle pas un tableau assez vrai de ce qui arrive, la plupart du temps, dans nos réunions de culte? C'est une grande grâce de Dieu que nous ayons été éclairés par la Parole quant à cet immense privilége d'être, dès ici-bas, des adorateurs du Dieu saint, qui a aboli notre péché par le sacrifice de son Fils, d'être de *vrais* adorateurs *du Père,* tels qu'il les cherchait, des adorateurs en esprit et en vérité. Les Juifs n'ont jamais pu être cela, parce que leurs péchés n'étaient pas ôtés; aussi leur plus grande cérémonie n'était-elle qu'une commémoration du péché chaque année (Hébr. X). Nous, au contraire, nous nous réunissons autour de la table du Seigneur pour faire la commémoration de *l'abolition du péché*, quelle grâce! — Quel privilége d'être une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ (1 Pier. II)! Quel privilége de pouvoir, déjà ici-bas, entrer dans le ciel même, en la présence de notre Dieu, pour jouir de tout son amour, et pour l'adorer et le bénir de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il a fait pour nous. « Ayant donc, frères,

une pleine liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par un chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré, à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu,.... approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure » (Hébr. X).

Mais tout privilége emporte avec lui une responsabilité, et si nous avons le bonheur de nous réunir d'après des principes venant directement de Dieu par la Parole, pour réaliser ces principes, il faut absolument que nous soyons en bon état *pratique* devant Dieu et en communion avec lui ; sans cela nos réunions ne sont qu'une contrefaçon ; ce n'est pas la faute des principes, mais la nôtre. C'est surtout quand nous sommes réunis dans le but exprès de faire profession d'entrer dans le sanctuaire céleste pour adorer notre Père en esprit et en vérité ; c'est surtout alors qu'il est important pour nous d'être conséquents avec notre privilége ; — de nous rappeler que notre Dieu est lumière, que, par conséquent, si nous disons que nous avons communion avec lui et que nous marchions dans les ténèbres, *nous mentons*. (1 Jean I) ; — de penser que rien de souillé n'entre dans le ciel, que Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal, et que toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire. L'on dira peut-être : s'il en est ainsi, qui d'entre nous osera se présenter devant Dieu, comme étant en état d'entrer dans le ciel pour lui rendre culte, car nous bronchons tous en plusieurs choses, et chaque jour nous avons à déplorer des manquements? C'est vrai,

et heureux sommes-nous si nous le savons. mais la grâce de Dieu a pourvu *à tout*. Si la Parole nous dit que nous avons *pleine liberté* d'entrer par le sang de Jésus, elle nous dit en même temps que nous avons un grand Sacrificateur établi sur la maison de Dieu. Quel bonheur de savoir cela! Non-seulement il purifie nos saintes offrandes (selon Ex. XXVIII, 38), ce qu'il est bien précieux de savoir; mais il intervient pour nous, et nous lave les pieds. Nous sommes *tout nets* (Jean XIII); par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (Hébr. X) : c'est pourquoi nous avons pleine liberté d'entrer.

Mais en marchant dans ce monde nous sommes en contact avec la souillure; traînant avec nous notre ancienne nature corrompue, et hélas! étant souvent traînés par elle, la souillure s'attache à nos pieds, à notre marche pratique. Nous avons donc besoin d'avoir les pieds lavés pour pouvoir profiter de notre pleine liberté d'entrer, parce qu'il est impossible d'entrer avec les pieds sales, de passer la frontière avec du bagage interdit. Eh bien! Jésus nous lave les pieds. — Mais ce que nous avons à faire, c'est de confesser à Dieu nos péchés et tous les manquements de notre marche pratique; « Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean I). Nous sommes si misérables du reste, que nous pouvons avoir les pieds sales et les yeux bouchés. Alors il y a la Parole qui est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur (Hébr. IV). C'est cette Parole qui jugera de notre

état si nous la laissons agir sur nos cœurs et sur nos consciences ; elle nous fait mettre le doigt sur la plaie, non pas pour nous amener devant un trône de jugement, ni pour nous abandonner au désespoir ; non, si nous nous jugeons à la lumière de Dieu, la même lumière qui nous montre notre péché, nous montre en même temps le trône de la grâce, duquel nous sommes invités à nous approcher avec confiance, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun (Hébreux IV, 16). Quel est ce moment opportun? Nous pensons que c'est celui où nous nous laissons juger par la Parole. Remarquez la liaison de ces deux choses à la fin de ce chap. IV aux Hébreux : il y a la parole vivante et opérante qui coupe et qui juge jusqu'au plus petit repli de nos mauvais cœurs, et tout de suite après la sacrificature de Christ qui guérit. Nous avons donc tout à gagner à nous laisser juger par cette Parole, et quand elle nous a convaincus de péché, d'aller tout de suite le confesser à Dieu, et là à sa lumière nous jugerons le mal comme lui le juge, et nous trouverons la sacrificature de Christ, pour nous laver, nous pardonner, nous purifier et nous rétablir, ayant tout réglé, dans la communion de Dieu notre Père, dans la jouissance de son amour, et par conséquent dans la capacité de lui rendre culte, le mauvais bagage ayant été accusé et abandonné. Quelle grâce précieuse d'avoir ainsi Christ non-seulement pour Sauveur, mais pour souverain Sacrificateur, et de pouvoir ainsi tout régler à mesure pour être maintenus malgré notre misère dans la réalisation de notre communion qui est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ ! Que nous sommes coupables quand nous négli-

geons ce précieux moyen, et que, accumulant ainsi un compte avec Dieu, nous attirons sur nous les coups de sa verge paternelle, qui nous châtie et nous corrige pour nous débarrasser du mal, car ce que son amour veut pour nous, c'est que nous soyons déjà ici-bas pratiquement *saints* et pratiquement *heureux*.

Nous pouvons donc rendre culte à Dieu « malgré notre misère, » comme l'exprime une de nos hymnes (78). Oui, nous le pouvons, ayant un grand souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux ; et ayant ce grand Sacrificateur établi sur la maison de Dieu, nous pouvons approcher avec un *cœur vrai*. Mais ce que nous ne pourrons jamais faire, c'est de vouloir essayer d'entrer en présence de Dieu pour lui rendre culte avec du péché sur la conscience qui n'a pas été jugé et pardonné au moyen de la sacrificature de Christ. Il est important d'y penser, et de nous rappeler que les principes de la sainteté de Dieu demeurent toujours les mêmes. Hélas ! il arrive bien souvent que l'on essaye de passer la frontière avec du bagage interdit.

Il faut nous rappeler aussi que pour pouvoir profiter, le dimanche, des bénédictions attachées à la présence du Seigneur au milieu des siens réunis, pour pouvoir user de notre pleine liberté d'entrer, il faut avoir marché avec Dieu pendant la semaine ; nous ne pouvons pas être mondains la semaine et chrétiens le dimanche matin. Ce n'est pas le tout de pouvoir dire : je me réunis avec les frères, je suis dans la marche des frères. La réalisation des principes scripturaires, que nous appelons *la marche des frères*, emporte avec elle la mort de la chair.

Est-ce que, en général, quand nous sommes réunis

pour le culte, faisant profession d'entrer dans les lieux saints ; est-ce que, si l'on pouvait lire dans chacun des cœurs (c'est ce que Dieu fait), on ne verrait pas entre autres ce que nous avons cherché à faire ressortir dans notre comparaison, les trois classes de jeunes gens à la frontière ?

Ne verrait-on pas chez l'un, un chrétien qui a bien travaillé de ses mains pendant la semaine? mais il a tout fait avec Dieu, dans sa communion ; il a aussi bronché en plusieurs choses, mais il a tout jugé et confessé à mesure : il est manifesté à Dieu, il apporte avec lui sa communion, et il est prêt à lui rendre grâces.

Ne verrait-on pas, dans un second, un chrétien qui a été toute la semaine dans le tourbillon des affaires de la vie, peut-être dans un bureau, ou dans un magasin, ou à la tête d'un atelier ou d'un train de campagne etc.? Il y a été plus ou moins fidèle ; mais étant absorbé par les affaires, il n'a pu s'occuper du Seigneur : alors il arrive le cœur sec, mais sa conscience n'étant pas endormie, il juge ses inconséquences ; la contemplation de la grâce et de l'amour de Dieu le touche et le confond ; il peut donc célébrer Dieu malgré sa misère. Mais qu'il prenne garde pour la semaine suivante

Ne verrait-on pas, hélas ! dans un troisième, un chrétien qui est aussi dans l'une des occupations du précédent (ce qui a pu aussi être le cas du premier) ? mais faute d'avoir veillé et prié, d'avoir tout confessé et jugé à mesure, sa conscience s'est émoussée, son cœur est pris par la mondanité, l'amour de l'argent ou autre chose, et maintenant ce n'est plus pour lui qu'une habitude de s'habiller proprement le dimanche matin et d'aller s'asseoir sur un banc à la réunion ; mais le cœur est

loin de Dieu, et non-seulement cela, mais ce mal non jugé constitue de l'interdit dans l'assemblée, l'action de l'Esprit est entravée, et l'on sent cette atmosphère lourde, écrasante, qui provient de ce que Dieu ne peut avoir communion avec le mal. C'est alors pour ceux qui sont ainsi dans le péché, le bon moment de laisser agir la Parole et la conscience afin d'échapper à la discipline.

Que Dieu nous donne de savoir retenir la grâce par laquelle nous servions Dieu, d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant (Hébr. XII, 28, 29).

Il y a aussi des chrétiens correspondant à la quatrième classe de nos jeunes gens. Ils n'ont pas à cœur les réunions des saints et, tout en ne vivant pas dans des péchés grossiers, ils sont dans un état apathique; il leur suffit de savoir qu'ils sont sauvés et qu'ils trouveront le ciel au bout du chemin. La Parole, en 2 Pierre I, en contraste avec cet état, nous parle des choses qui doivent être jointes à la foi (vers. 5-7), et nous dit que si ces choses sont en nous et se multiplient, nous ne serons point oisifs ni stériles, en attendant le ciel; que si, au contraire, elles ne s'y trouvent pas, l'on est aveugle, on ne voit pas de loin, et on peut même oublier la purification de ses péchés d'autrefois. Nous voyons aussi dans ce chapitre que le Seigneur ne se contente pas, *lui,* que nous arrivions au ciel en tout cas; mais qu'il désire que l'entrée dans son royaume éternel, au lieu de se faire comme à travers le feu, nous soit richement donnée.

Que Dieu nous fasse la grâce d'aimer sa lumière et sa sainteté et de juger les fruits de la chair à cette lumière qui manifeste tout, afin que nous puissions jouir constamment de sa communion individuellement et de sa

présence collectivement ; et bientôt nous serons pour l'éternité à l'abri de toute atteinte du mal.

Si ces lignes peuvent servir à rendre plus délicate une seule conscience, nous ne regretterons pas notre comparaison, peut-être par trop singulière, du « BAGAGE A LA FRONTIÈRE. »



Les deux sœurs, Marthe et Marie.

Luc X, 38-42.

Elles étaient toutes deux chères à Jésus ; toutes deux, elles aimaient Jésus, mais elles étaient différentes. L'une voyait la fatigue du Seigneur et voulait lui donner quelque chose ; la foi de l'autre devinait sa plénitude, et ne désirait que se nourrir de lui.

Le service de Marthe plaisait au Seigneur et était reconnu par lui, mais il ne voulait pas que ce service troublât la communion de Marie. Marie connaissait le cœur de son Maître ; sa communion avec lui était plus intime et plus profonde que celle de sa sœur ; son cœur s'était attaché à Jésus, elle se tenait assise à ses pieds, s'abreuvant aux fleuves de la grâce et de la vérité qui découlaient de ses lèvres. C'est une bénédiction que de servir le Seigneur, mais c'est une bénédiction plus grande encore de jouir de lui ; aussi dès que Marthe veut mettre en opposition le service extérieur et la communion, le Seigneur lui dit que Marie a choisi la bonne part, et qu'elle le restaure bien plus pleinement que ne pourrait le faire toute son activité à elle et toute l'abondance de sa maison.

Ce simple récit sert à mettre en évidence un grand principe : donner est la gloire de Dieu et ce à quoi il prend plaisir. Il cherche des cœurs vides, désireux de recevoir, des cœurs croyants, afin qu'ils deviennent les vases dans lesquels il fera couler à flots sa bonté : il veut nous amener à jouir de sa propre félicité. A lui appartient la place la plus élevée : c'est lui qui donne, et de lui nous avons à recevoir. A lui il appartient de bénir ; à nous d'être débiteurs, car « sans contredit le moindre est béni par Celui qui est plus excellent. »

Quelque agréables que soient au Seigneur les services volontaires des siens, rien ne lui plaît davantage cependant que de nous voir recevoir continuellement ce qu'il nous offre dans les trésors de sa grâce. Rien ne l'honore plus que lorsque nous prenons notre position de créatures dépendantes et que nous reconnaissons sa gloire divine, le laissant sans cesse donner, sans cesse bénir, sans cesse remplir nos cœurs reconnaissants des eaux de la fontaine intarissable de sa propre plénitude.



Fausse application du Ps. XC.

On peut citer la Parole de Dieu de telle manière que des cœurs chrétiens sont profondément blessés par l'application qu'on en fait. En voici un exemple : Il arrive assez souvent, dans les services qui se font à l'occasion de funérailles, d'entendre lire le Ps. XC. Nous avouons que cette lecture, surtout quand il s'agit de l'enterrement de personnes qui se sont endormies en paix dans la foi au Seigneur Jésus, nous paraît une affreuse dissonance, frisant presque le blasphème. Comment donc ose-t-on appliquer à de chers enfants de Dieu, — à ceux que Jésus a délivrés de *la colère* à venir, à ceux que le Seigneur a destinés, non à *la colère,* mais à la possession du salut, à ceux dont Dieu a jeté tous les péchés derrière son dos, à ceux pour qui la mort est un gain, à ceux qui, même dans la mort, sont les objets de la grâce et de l'amour de leur Père, — des passages tels que les versets 7 à 9, 11 et 13 de ce Psaume ? Psaume admirable à sa place, c'est-à-dire quand on se souvient par qui et dans quelles circonstances il fut composé — ou quand on tient compte de son titre : *Prière de Moïse, homme de Dieu.*

Numéro 14. 30 Juillet 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Sur l'épître aux Romains.

Chapitre I.

Sans entrer ici dans tous les détails de cette épître, je me propose, guidé, je l'espère, par le Seigneur, d'en suivre l'idée principale, cherchant en même temps à constater l'intention de l'Esprit et le cours des raisonnements de l'apôtre, avec la confiance que le Seigneur daignera me donner quelque exhortation pratique pour le bien des âmes.

En m'occupant de l'épître de Jean, j'ai fait remarquer ailleurs la différence qui existe entre les écrits de cet apôtre et ceux de Paul. Le sujet de la 1re épître de Jean, c'est le caractère de la vie divine, qui était avec le Père, qui fut manifestée dans le Fils, et nous a été communiquée par l'Esprit, en sorte que cette nature divine en nous se manifeste dans les affections de l'enfant de Dieu. En somme, on peut dire que Jean, dans sa 1re épître, présente d'abord la manifestation de la vie divine, et ensuite la communication de cette vie. Les épîtres de Paul ont un tout autre caractère : elles

nous révèlent les conseils et les voies de Dieu, et les relations dans lesquelles les hommes, par suite, sont placés, par la grâce qui les justifie devant Dieu.

Le but principal du Nouveau Testament tout entier c'est, d'abord, la manifestation et la communication de la vie divine, c'est de nous rendre participants de la nature divine, et puis de nous amener dans la présence de Dieu, pour que nous jouissions de lui dans cette nature. L'enfant reçoit la vie de son père, et il en résulte, non-seulement une ressemblance de caractère entre l'enfant et son père, mais aussi la relation particulière elle-même d'un enfant avec son père.

Afin de mieux faire comprendre ceci, je voudrais rappeler les quatre vérités principales qui se présentent à nous dans le Nouveau Testament : 1° La manifestation et la communication de la *vie divine;* 2° les conseils de Dieu dans l'accomplissement en Christ de toutes les *promesses* faites depuis Adam, confirmées pour les Juifs, son peuple ; 3° la *grâce* accordée aux pauvres Gentils, comme nous le voyons Rom. XV, 8 : « Jésus-Christ a été serviteur de la circoncision pour la vérité de Dieu, afin de confirmer les promesses faites aux pères, et afin que les nations glorifient Dieu pour la *miséricorde;* » 4° l'*Eglise,* unie à Christ qui est sa tête. — La première de ces vérités se trouve développée dans l'épître de Jean, savoir, la manifestation et puis la communication de la vie divine ; la seconde et la troisième nous sont présentées dans l'épître aux Romains, avec un aperçu seulement de la quatrième, la relation individuelle de l'homme avec Dieu étant le sujet dominant de cette épître ; enfin l'épître aux Ephésiens traite de la quatrième. L'Eglise n'est qu'entrevue, non enseignée, dans

l'épître aux Romains, tandis qu'elle est révélée dans l'épître aux Ephésiens : cette quatrième vérité, dont nous parlons, est une chose distincte des promesses faites aux Juifs, et de l'idée générale de miséricorde envers les Gentils : c'est une *chose nouvelle*. L'intelligence des différents points que nous venons de signaler facilite singulièrement la lecture des épîtres ; et des passages, qui autrement resteraient obscurs, s'expliquent ainsi sans difficulté.

Nous avons vu que l'épître aux Romains s'occupe de deux grands sujets, qui sont l'accomplissement des promesses faites aux Juifs, et la miséricorde envers les Gentils. L'apôtre, en traitant de ces sujets, établit le fondement de toutes les relations entre Dieu et l'homme ; et le commencement du premier chapitre forme comme une introduction à tout ce qui sera développé plus tard dans le cours de l'épître.

Ce caractère de grandeur que respire l'épître aux Romains, sied à une lettre adressée au centre de l'empire du monde, car Paul écrivait aux Romains qu'il n'avait jamais vus, et il leur écrivait comme étant l'apôtre des Gentils, et se plaçant à la hauteur de la position qui lui appartenait, comme étant celui à qui Dieu avait révélé ses conseils, et à qui il en confiait l'administration. Pierre, en s'adressant aux Juifs, leur présente la résurrection comme une espérance vivante, et en leur parlant selon ce principe nouveau, il s'adresse à eux comme à des étrangers et « des voyageurs, » etc. faisant ainsi ressortir ce qui, ici-bas, résultait nécessairement de ce principe, pour ceux qui doivent avoir part à la résurrection elle-même.

Toutes les différentes épîtres sont ainsi appropriées

aux différents besoins de ceux à qui elles sont adressées; l'épître aux Corinthiens, au mal moral; celle aux Colossiens, au danger de ne pas retenir le Chef; l'épître aux Galates à la déchéance de la grâce; celles aux Thessaloniciens, à une affliction profonde et une vue peu claire de la venue du Seigneur. Mais l'épître aux Romains, adressée à la capitale du monde, que l'apôtre n'avait pas encore visitée, traite des grands principes de la relation de Dieu avec l'homme, et de la relation que Dieu soutient avec le peuple juif en rapport avec ces principes.

L'épître aux Romains renferme deux parties distinctes, la première comprenant les huit premiers chapitres; la seconde, les chapitres IX, X et XI; puis viennent les derniers chapitres qui contiennent des préceptes et des directions pratiques. La première partie de l'épître nous montre les Juifs et les Gentils réduits ensemble à la commune condition de pécheurs. Mais s'il n'y a pas de différence entre le Juif et le Gentil, et si réellement la loi ne fait qu'aggraver le péché du Juif, on peut se demander comment Dieu tiendra ses promesses envers les Juifs. Les chapitres IX à XI nous fournissent la réponse à cette difficulté : L'infaillibilité des promeses de Dieu à Israël et la manière dont ces promesses se concilient avec la doctrine d'un salut commun, qui ne fait point de différence entre le Juif et le Gentil, mais les considère tous deux comme également éloignés de Dieu, y sont démontrées par l'histoire et les écrits du peuple juif : Juifs et Gentils y sont placés sur un terrain commun, dans un salut parfait, accompli pour chacun d'eux par Jésus-Christ.

Remarquez ensuite de quelle manière Paul met l'hom-

me de côté, comme étant démontré pécheur, misérable, vil, perdu, — afin d'introduire Dieu sur la scène. Ce n'est pas seulement que Paul présente l'homme comme étant un pécheur, mais il le réduit à néant, — afin que Dieu lui-même prenne la place de l'homme, et puisse agir envers lui à sa manière à lui, et d'après son propre caractère. Nous retrouvons la même chose dans l'épître aux Ephésiens : après avoir parlé des Juifs et des Gentils comme enfants de *colère*, l'apôtre passe tout d'un coup à ce que Dieu est en grâce ; Dieu est manifesté dans son propre caractère comme « riche en miséricorde, » et ce que *Dieu* a fait, et ce qu'il est envers ceux qui sont ainsi enfants de colère, est développé. Nous n'avons jamais de paix solide, ni de repos pour le cœur, tant que nous ne sommes pas établis sur ce fondement, et nous ne pouvons pas non plus connaître Dieu de manière à nous confier en lui, à nous reposer sur lui et à l'adorer, tant que nous ne le connaissons pas ainsi comme « riche en miséricorde » selon sa propre nature envers les objets de sa grâce. Alors seulement la question est résolue, et notre espoir et notre confiance sont en Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Qui par lui croyez en Dieu, qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, afin que votre foi et votre espérance fussent *en Dieu* » (1 Pier. I, 21). C'est pourquoi l'apôtre ne dit pas que nous sommes justifiés *devant Dieu*, quoique cela aussi soit vrai, mais : « c'est Dieu qui justifie, » afin que le cœur soit amené à se reposer en *Dieu lui-même*.

Paul avait été jusqu'aux dernières limites du péché. Ce n'était pas seulement par manière de parler qu'il se nommait le : « premier des pécheurs, » car, dans son cœur, il avait été l'homme le plus méchant qui jamais

eût marché sur la terre; non pas qu'il fût coupable d'immoralité, car il dit de lui-même : « selon la secte la plus exacte de notre culte, j'ai vécu comme pharisien » (Act. XXVI, 5); mais il était l'ennemi le plus violent et le plus déterminé des élus de Dieu. Lorsqu'il fut arrivé ainsi au comble de sa méchanceté, « respirant menace et meurtre contre les disciples » (Act. IX, 1), *alors* il fut mis à part pour l'évangile de Dieu.

Si maintenant nous passons rapidement en revue l'histoire de l'homme, nous verrons que Dieu avait eu du support et de la patience à l'égard de l'homme, l'abandonnant d'abord à lui-même; mais le résultat de la patience de Dieu fut que l'iniquité de l'homme devint si grande, que Dieu dut l'exterminer de dessus la face de la terre, et qu'il devint nécessaire de mettre un terme à ses abominations par un déluge. Ensuite vint la loi, et elle fut violée. Puis vinrent les prophètes, et ils furent méprisés, lapidés, dispersés. En dernier lieu, Dieu envoya son Fils, et il fut mis à mort. Ce n'était donc pas tout que l'homme eût violé la loi de Dieu et tué ses prophètes; la grâce de Dieu était venue, et les hommes avaient haï la grâce : Jésus a été rejeté et crucifié. Mais même alors, Jésus a intercédé pour ses meurtriers, alléguant leur ignorance : « Père, pardonne-leur, *car ils ne savent ce qu'ils font!* » de même que dans la parabole de l'homme qui devait dix mille talents et qui n'avait pas de quoi payer, son seigneur lui a quitté sa dette (Luc VII, 41, 42); et c'est là, je crois, la signification de ce passage. Israël était coupable de la mort de Christ; toutefois, dans le témoignage du Saint-Esprit, Dieu agit en grâce envers lui, mais les Juifs rejettent le principe de la grâce. Et remarquez ici comment l'Esprit saint

saisit et continue cette même intercession de notre Seigneur, lorsque le pardon des péchés est prêché à Jérusalem par Pierre, disant : « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par *ignorance*, de même que *vos chefs* aussi. — Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés » (Actes III, 17-19). Se repentirent-ils? non. Ils ont tué le Prince de vie, et de plus, en lapidant Etienne, ils comblent maintenant la mesure de leur péché, en rejetant le témoignage du Saint-Esprit quant à la grâce et à la miséricorde de Dieu.

C'est précisément à ce moment de l'histoire de l'homme et de l'histoire d'Israël, que Saul apparaît sur la scène, comme participant à cette hostilité contre le témoignage de Dieu, et telle était la violence de sa haine, qu'il devint, volontairement, l'apôtre même de l'inimitié du cœur de l'homme contre ce témoignage de l'Esprit quant à la grâce et à la miséricorde de Dieu. Mais ici Dieu rencontre Saul sur son chemin et le convainc, ferme sa bouche à tout, sauf à la grâce qui venait à lui et lui pardonnait, à lui, l'ennemi si acharné, si cruel. Tout ce que Dieu avait pu faire pour atteindre le cœur de l'homme et pour agir sur le sentiment de sa responsabilité, avait été mis en œuvre dans ce témoignage de l'Esprit, et Paul avait été trouvé agissant contre lui dans l'hostilité la plus active, déterminé, s'il le pouvait, à mettre un terme à ce témoignage de grâce et de bonté. Au milieu de tout cela, le Seigneur lui apparaît en gloire, lui révélant la relation de l'Eglise avec lui-même : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » — car « celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit. » Ainsi Paul, s'avançant comme le chef de cette énergie

active contre Dieu, est appelé au milieu de sa carrière d'inimitié, afin qu'il devienne un témoin parfait de cette grâce qui le subjugua, comme il le déclare lui-même, certifiant qu'il y a grâce et pardon pour un homme *comme lui* : « afin qu'en moi tout le premier, Jésus-Christ montrât toute sa patience » (1 Tim. I, 6). Tout ce qui, religieusement, aurait pu soutenir son cœur, fut renversé lorsque Dieu le rencontra en chemin. Pour ce qui est de la conscience, par exemple, quelle ne dut pas être l'angoisse de Paul, lorsqu'il reçonnut que sa conscience naturelle avait été complétement dans l'erreur : « Il avait pensé qu'il *fallait* faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen » (Actes XXVI, 9), et en le faisant, il se trouve l'ennemi du Seigneur ! Toutes ses pensées sont bouleversées ! Il reste trois jours *sans* voir, et il ne boit ni ne mange. — Pour ce qui est de la loi : il avait été sans reproche quant à ses préceptes ; il avait été plein de zèle, mais son zèle avait fait de lui l'ennemi de Dieu et l'avait perdu devant Dieu. Les prêtres, les pharisiens, son propre zèle, n'avaient fait que l'amener à l'opposition et à une révolte ouverte contre Dieu ; et chacune des choses auxquelles il s'était confié, chacun de ses appuis, s'écroulant maintenant, montraient à son cœur surpris leur fausseté et leur néant, et le laissaient, pécheur et dépouillé, dans la présence de la gloire de Dieu. Ainsi finissaient toutes les *ressources* de l'homme, et Paul était un enfant de *colère* comme les autres.

Mais la conséquence de ceci, c'est que, par la grâce, le point de départ de Paul n'est pas ce qu'il est, lui, mais ce que *Dieu* est. De plus, sa volonté est brisée dans la présence de Dieu et il commence sa course

comme le serviteur de Dieu, disant : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — Il s'avance dans sa carrière, et s'adresse aux chrétiens qui étaient à Rome, comme « un apôtre appelé, mis à part[1] pour l'évangile de Dieu » (vers. 1). Remarquez que l'Evangile n'est pas appelé ici « l'évangile de Christ, » mais « l'évangile de Dieu, » et cette expression est admirable. « L'évangile de Dieu, » c'est l'activité de l'amour de Dieu, venant au milieu d'un monde d'hommes aussi désespérément mauvais que Paul l'avait été, et n'agissant pas envers l'homme sur le fondement de ce que l'homme pouvait être, si ce n'est comme étant misérable et perdu, mais sur le fondement de ce que *Dieu est.* L'évangile de Dieu, c'est la bonne-nouvelle donnée par Dieu lui-même en envoyant son Fils, pour apporter à l'homme perdu ce message de grâce et de miséricorde : on peut l'appeler justement aussi « l'évangile de Christ, » puisque c'est Christ qui apporte à l'homme le message du salut, et qui déclare être lui-même le seul chemin par lequel on puisse approcher de Dieu.

Les Juifs accusaient le Seigneur de violer le sabbat, qui était le signe de l'alliance entre Dieu et son peuple, et qui devait être observé le septième jour ; le sabbat était en même temps l'expression du repos de Dieu dans la création qu'il avait déclarée être très-bonne (voyez Ex. XVI, 23-30 ; XXXII, 12-17 ; Deut. V, 13-15 ;

[1] Cette dernière expression, toutefois, se rapporte plutôt à la mission d'Antioche. Paul fut appelé par le Seigneur sur la route de Damas, mais il fut mis à part, spécialement pour l'œuvre, par le Saint-Esprit, qui dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » — « eux donc, ayant été envoyés par l'Esprit saint » etc. (Act. XIII, 2-4.)

Gen. I, 31 ; II, 1-3 ; Jean V, 16-18 ; VII, 22-23 ; IX, 14-16). Mais cette alliance est mise de côté, elle est ensevelie dans le tombeau où Christ passa le sabbat, qui en était le signe. D'ailleurs, ainsi que nous le voyons en Jean V, 17, il n'y avait pas de sabbat, car le péché était intervenu, et là où est le péché, il n'y a pas de repos pour un Dieu saint, ni pour un Dieu d'amour, là où règne la misère que le péché amène avec lui : « Mon Père travaille jusqu'à maintenant et moi je travaille » (Jean V, 17). — Ce n'est pas que le peuple fût appelé à travailler, mais Dieu était descendu là où était le péché, et Dieu travaillait en grâce, et son Fils aussi travaillait pour l'accomplissement de cette grâce. Telle est la place de Dieu, révélée dans cette merveilleuse réponse de Christ à la haineuse accusation des Juifs. Dieu pouvait exterminer en jugement, mais la grâce, dans le Père et dans le Fils, travaille en rédemption. Paul entre ici sur la scène comme le serviteur, « l'esclave, » attaché à l'œuvre, et le compagnon de Christ, « mis à part pour l'évangile de Dieu » : c'est là son travail ! S'il peut avancer l'Evangile en faisant des tentes, il continuera à travailler ainsi de ses mains, mais il est un *apôtre appelé* pour l'évangile de Dieu, et là où Dieu donne un ministère, il fait de ceux qu'il appelle ainsi des vases de son activité en grâce, pour l'appel des pécheurs, et pour l'enseignement et l'édification de ses saints

Il est d'une haute importance de bien faire la distinction entre l'enseignement pour l'Eglise et le témoignage de la grâce envers le monde. L'Ancien Testament est plein de la grâce, mais l'Eglise est autre chose ; et ce que Dieu promit auparavant par ses prophètes dans de

saintes écritures, n'est pas non plus l'Eglise (voy. vers. 2). L'Eglise n'est pas l'objet de la promesse; mais l'évangile de Dieu, c'est : « que la semence de la femme écrasera la tête du serpent » (Gen. III, 15). Les nations n'avaient pas les promesses, car les promesses furent faites au second Adam et non pas au premier. La promesse faite, Gen. III, que la tête du serpent serait écrasée, a été faite à « la semence de la femme, » ce qu'Adam n'était pas. Pareillement il est dit que c'est à Abraham que les promesses ont été faites et à sa semence (Gal. III, 16), ce qui veut dire que les promesses faites à Abraham furent confirmées à *la* semence (voy. Gen. XXII, 16-18) offerte en sacrifice et « reçue en figure » d'entre les morts (voy. Hébr. XI, 18, 19). Les promesses sont donc entièrement liées à Christ, qui est « la *semence* » dans laquelle toutes ces promesses se concentrent. La *personne* de Christ, même avant son *œuvre*, est le grand sujet de l'Evangile, et il faut le remarquer (vers. 3). Dieu réclame maintenant la soumission à son Fils (vers. 5). Il n'y a pas un incrédule, pas un rebelle, quelque élevé qu'il soit, qui ne ploiera les genoux devant Jésus (voy. Phil. II, 9-11) : si c'est en grâce, ce sera le salut; mais si le cœur ne se soumet pas à la grâce, les genoux se ploieront sous le jugement.

Dans le vers. 3, l'apôtre fait ressortir d'abord le double caractère du Seigneur : « touchant son Fils né de la semence de David selon la chair.» En premier lieu, la personne du Seigneur est placée devant nous comme le sujet de l'Evangile; en second lieu, Christ nous est présenté comme la semence de David selon la chair; et puis, ensuite, Paul met clairement en évidence le caractère du Fils : « déterminé Fils de Dieu en puis-

sance, selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts. » Il y a là l'accomplissement de la promesse, et l'introduction de la puissance divine dans la délivrance de l'homme hors de l'état dans lequel il gisait ; puis le Fils, revêtu de la puissance divine quoique dans l'humiliation ; ensuite, le Fils, au milieu de la souillure du péché, « selon l'Esprit de sainteté. » Ce caractère du Fils fut démontré dans toute la scène de péché au travers de laquelle il passa sans péché, sans que le mal pût le toucher, pût le souiller, quoiqu'il fût en contact avec lui et le touchât de tous les côtés. Mis à part lui-même, il touche le lépreux. En est-il souillé? *Non.* En touchant le lépreux, il ôte la souillure, sans être souillé lui-même. Le Fils de Dieu seul pouvait faire ainsi. Mais en lui la grâce parfaite était descendue au milieu de la souillure, la bannissant et l'anéantissant sans en être souillé lui-même. Tel était Christ vivant dans le monde.

Ensuite le pouvoir manifesté de Satan, était celui-ci, qu'il avait la *puissance* de la *mort.* Satan possédait cette puissance en vertu du jugement de Dieu lui-même, car Dieu avait dit : « Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort » (Gen. II, 17) ; et Dieu ne pouvait renier sa propre parole. Ainsi l'homme se trouvait sous le pouvoir de celui « qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable » (Hébr. II, 14). Par conséquent si le Fils de Dieu doit délivrer l'homme de ce pouvoir de Satan, lui-même doit descendre jusqu'à cette citadelle, cette dernière forteresse de Satan ; il doit passer lui-même sous la *puissance de la mort,* car le jugement de Dieu était là aussi bien que la puissance de Satan : « afin que *par la mort,* il délivrât tous ceux qui par la crainte de *de la mort* étaient assujettis toute leur vie à

la servitude » (Hébr. II, 15). Lui, le Fils de Dieu, craignit la mort comme jugement de Dieu, mais « il fut exaucé à cause de sa piété » (Hébr. V, 7) ; il rompit tous les liens par lesquels Satan nous tenait liés, et nous délivra. Satan se perdit lui-même en portant la main sur la personne sans tache du Prince de la vie, qui porta notre péché. Par la résurrection de Christ d'entre les morts, le jugement de Dieu, le péché qui en était la cause, la puissance de Satan dans la mort, tout cela a été anéanti pour celui qui a part à cette œuvre. La résurrection montre la puissance divine du Fils de Dieu. Lorsque Pierre dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu *vivant*, » le Seigneur répond : « Sur ce rocher je bâtirai mon Eglise, et les portes du Hadès ne prévaudront point contre elle » (Matth. XVI, 18) ; c'est-à-dire que ni la puissance de la mort (car c'est là la signification de l'expression de « portes de l'enfer » ou de « portes du hadès »), ni Satan qui possède cette puissance, ne prévaudront point contre l'Eglise, qui est fondée sur Celui qui a en lui-même la puissance de la vie de Dieu. L'homme avait été éprouvé par tous les moyens, outre la loi qui donnait la mesure de sa responsabilité ; il n'avait produit que des grappes sauvages. C'était en définitive une double mort, tout en présentant à l'obéissance en perspective la promesse de la bénédiction. Mais si le fondement de la bénédiction est le Fils du Dieu *vivant*, les portes du Hadès, la puissance de la mort, ne prévaudront pas contre ce qui repose sur ce fondement.

La puissance de l'Esprit de sainteté qui caractérisait la vie de Christ, est démontrée par la résurrection des morts. Si nous considérons la résurrection telle qu'elle

a été manifestée en Christ, et qu'elle le sera dans les saints, nous y voyons la puissance de Dieu entrant dans le séjour de la mort, brisant les liens de ceux qui sont à lui, et les tirant du milieu des méchants. Cette résurrection en esprit est notre état actuel, quoique nous attendions encore la rédemption de nos corps. L'épître aux Ephésiens nous montre, que la même puissance qui ressuscita Christ d'entre les morts, a opéré en nous et nous a vivifiés ensemble avec Christ (voyez Ephés. I, 19-23; II, 1-10). Le Fils de Dieu descend en grâce pour nous, là où nous avait conduit le péché, et par sa propre divine puissance, il brise les liens de la *mort* et nous enlève à son empire, nous plaçant, comme le fruit de son *propre travail,* dans la présence de Dieu. Ainsi tout ce que le péché avait pu produire, a été effacé et ôté par la puissance divine, et celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, a été rendu impuissant. Combien cette grâce est merveilleuse! La conséquence n'en est pas seulement que la *sainteté devrait* être en nous, mais qu'*il faut* qu'il y ait de la sainteté. Comment Christ triompha-t-il de la mort? Par sa propre divine puissance. Eh bien! cette même force divine qui nous ressuscita d'entre les morts, deviendra en nous la puissance d'une vie nouvelle. Tout ce que Christ a fait, est à nous comme justice devant Dieu; mais nous y avons part en vertu d'une vie nouvelle, qui est une vie sainte. Ce n'est pas seulement un *devoir* que d'être *saint,* mais il y a de la sainteté en nous, parce que nous sommes participants d'une justification par le moyen d'une vie essentiellement sainte. Souvenons-nous toujours de cette merveilleuse vérité, que le Fils de Dieu est descendu en puissance divine

jusqu'au séjour des pécheurs, et qu'il a rompu tous les liens par lesquels Satan nous tenait liés, et nous a délivrés. Voilà l'évangile de Dieu : Dieu dans l'activité de son amour, descendant sur la terre dans la personne de Christ, et marchant en sainteté là où était le péché, passant sous la *puissance* de la *mort*, afin qu'il nous délivrât de celui qui avait l'empire de la mort; car maintenant nous sommes ressuscités spirituellement et moralement par la même divine puissance qui un jour enlèvera nos corps (comp. Phil. III, 20, 21 ; 1 Thess. IV, 16, 17)[1].

Mais poursuivons la lecture de notre chapitre au vers. 5 : « par lequel nous avons reçu grâce et apostolat, pour l'obéissance de la foi parmi toutes les nations. » Tous sont appelés maintenant à se soumettre à la révélation de Christ, qui a été mort et qui est ressuscité à toujours. L'expression de : « appelés à être saints, » que nous trouvons dans quelques versions, n'est pas exacte, il faut lire : « saints appelés » c'est-à-dire, saints par l'appel de Dieu, sur le même principe selon lequel Paul était « apôtre appelé » (comp. vers. 1). Nous sommes des saints « appelés, » montrant ainsi la grâce de Dieu, nous ne possédons pas nos priviléges comme les Juifs par droit de naissance ou de descendance, mais tout pour nous est grâce! Ainsi Abraham fut appelé et élu et fidèle. Si nous sommes « appelés, » ce n'est pas de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair,

[1] L'expression de « résurrection des morts » est prise ici dans le sens abstrait. La résurrection de tous, — de Lazare, de Christ, des saints, des méchants, témoigne de la puissance du Fils de Dieu, quoique sans doute, quant à la personne de Jésus, sa propre résurrection fût le témoignage par excellence.

mais de Dieu qui fait miséricorde. Et il convient que nous rendions grâces à Dieu, de ce qu'« il nous a sauvés, et nous a appelés d'une sainte vocation » (2 Tim. I, 9). Quelle différence pour nos âmes lorsque nous croyons à l'activité de l'amour de Dieu, car quelle idée différente nous avons alors de Dieu! Ce n'est pas seulement que Dieu est *amour,* mais Dieu est *actif dans son amour.* « Grâce et paix vous soient de la part de Dieu notre Père, et du Seigneur Jésus-Christ. » Hélas! nous passons bien légèrement sur ces douces paroles, et sur quoi ne passons-nous pas légèrement! Paul sentait ce qu'il exprimait dans la puissance de l'Esprit: et il souhaite aux chrétiens à Rome grâce et paix de la part du Père et du Fils! Cette même salutation se retrouve dans les autres épîtres et la « miséricorde » n'y est ajoutée que lorsque les épîtres sont adressées à des saints individuellement.

Quand les saints sont considérés comme un seul tout, ils sont envisagés comme les objets sur lesquels toute « miséricorde » s'est déjà étendue, Dieu les voyant comme sous l'influence et l'énergie de l'amour et de la grâce qui les ont sauvés. Toutefois, individuellement, ils ont besoin de *miséricorde* chaque jour. L'apôtre considérait les saints comme sous le regard d'un Dieu Sauveur, et il désirait qu'ils jouissent de la pleine manifestation de ce qui était dans le Dieu qui les avait sauvés, — qu'ils connussent toute la valeur et la portée du fait qu'il n'y avait pas un nuage entre eux et Dieu. Dieu n'est jamais appelé « Dieu de joie, » quoiqu'il donne la joie, mais il est constamment appelé « Dieu de paix. » L'apôtre désire que la paix en Dieu des chrétiens à Rome ne soit pas troublée, mais qu'ils aient en Dieu un repos

parfait au milieu de ce désert. Il souhaite qu'ils jouissent dans leurs âmes de tout l'effet de la conscience de leur position, de l'action vivante et complète de ce que Dieu était pour eux dans sa relation avec eux. Si un enfant éprouve envers son père les mêmes sentiments qu'envers un maître, il ne connaît pas sa position ; si nous n'avons pas en Dieu une confiance illimitée comme en notre Père, nous n'avons pas trouvé notre position. Toutes ces relations sont connues, non par l'intelligence qui nous y place, mais par l'exercice des affections qui découlent de la conscience que nous y sommes. Un enfant s'adresse à son père comme tel et pourquoi ? — Un serviteur s'adresse à son maître comme tel, et pourquoi? C'est qu'ils vivent respectivement dans ces relations d'enfant à l'égard d'un père, de serviteur à l'égard d'un maître. Les saints, dans l'amour de la famille de Dieu, s'adresseront à Dieu comme à leur Père ; s'il s'agit du gouvernement de l'Eglise, ils s'adresseront au Seigneur Jésus. Cette distinction, qui tient à la nature des relations, se fera toujours sentir lorsque nous prierons par l'Esprit, non par un effort de notre attention, mais parce que nous serons dans l'esprit de la relation. Dans toutes nos demandes, comme enfants, même dans nos fautes, nos confessions, nos besoins, nous allons, chacun en particulier, à Dieu comme à notre Père ; mais pour tout ce qui concerne l'Eglise, — la conduite, l'ordre, — nous allons au Seigneur Jésus, comme au Chef de l'Eglise. La conscience de ces diverses relations est d'une grande importance pour notre marche journalière, car le caractère de notre marche, et l'état de nos âmes, en dépendent. Si nous n'avons pas une confiance entière

en Dieu pour aller à lui, même avec nos péchés, nous ne connaissons pas « *le Père.* »

Si Christ a dit : « Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, » Paul pouvait dire : « Dieu que je sers en mon esprit dans l'évangile de son Fils » (vers. 9). Si le service est purement extérieur, ce n'est pas le service ; et à moins que nous puissions dire : « Ce que nous avons reçu de ta main, nous te le donnons » (1 Chron. XXIX, 14), ce n'est pas un service. Le véritable service naît de la communion avec la source du service. L'activité qui ne s'abreuve pas en Christ, et qui ne s'exerce pas dans la conscience qu'on fait sa volonté, n'est pas un service. Si je voulais entrer dans un service quelconque, sans être sûr que Dieu veut que je le fasse, il n'y aurait aucune puissance dans mon service : le service, par conséquent, s'il est véritable, doit découler de la communion directe avec Dieu. Nous pouvons, quand nous avons été en communion avec Dieu, continuer à être actifs pendant un certain temps. La comparaison de l'état des Thessaloniciens avec l'état de l'église d'Ephèse dans l'Apocalypse peut nous servir d'exemple à cet égard. Chez les Thessaloniciens, Paul reconnaît leur œuvre *de foi*, leur travail *d'amour*, leur patience *d'espérance* (1 Thess. I, 3). Il y avait là les trois principaux mobiles de l'activité déployée par les saints, la foi, l'espérance, l'amour, en sorte que le service des Thessaloniciens avait toute la fraîcheur de la source dont il découlait. Il n'en est pas de même dans ce que nous voyons à Ephèse (Apoc. II, 1-7) : il y avait bien à Ephèse, l'œuvre, le travail, la patience, mais il manquait la présence de la puissance spirituelle qui vient directement de Dieu. C'est pourquoi le chandelier

est ôté (voy. le verset 5). Les saints d'Ephèse avaient abandonné leur premier amour. Combien souvent n'arrive-t-il pas que notre service naît de quelque chose que nous pensons avoir à faire, plutôt que d'une communion directe avec Dieu : le service n'est alors que l'activité de la chair ou de l'habitude, ou, pour prendre tout au mieux, un devoir, au lieu que nous servions avec notre esprit, comme dit Paul : « avec mon esprit. »

Quel bonheur que de pouvoir, pendant toute nôtre vie, servir le Seigneur avec notre esprit ! La terre serait sans cela un désert, un labyrinthe, mais Dieu nous guide au travers. Lorsque Israël était dans le désert, y avait-il là une route tracée ? Aucune, car « il n'y a point de chemin au désert ; » c'est pourquoi nous lisons que Moïse dit à son beau-père Jéthro : « Je te prie, ne nous quitte point, car tu nous serviras de *guide,* parce que *tu* connais les lieux où nous aurons à camper dans le désert. » Mais Dieu dit : *non ;* — moi je vous servirai de guide ; car lorsque Israël se fut éloigné de la montagne à une distance de trois jours, l'arche de l'alliance de l'Eternel marcha devant le peuple l'espace de trois jours, afin *de leur chercher un lieu pour camper* (voy. Nomb. X, 33 ; Deut. I, 33). La place de l'arche, selon l'ordonnance de Dieu, était au milieu d'Israël ; car le peuple avait la charge de l'Eternel, et ils partaient ou bien campaient au commandement de l'Eternel (voy. Nomb. III, 38 ; IV, 5-15 ; IX, 15-23 ; X, 34-36). Mais lorsque Israël se mettait en route, l'arche marchait devant le peuple comme *un guide.* Dieu dit encore à Israël : « Quoique je les aie dispersés parmi les pays, je leur serai pourtant comme un petit sanctuaire dans le pays auquel ils seront venus » (Ezéch. XI, 16). Dieu

est-il moins que cela pour nous, chrétiens? *Non*. Il nous conduit à travers le désert de ce monde, dans lequel il n'y a pas d'autre sentier, pas d'autre chemin que Jésus; lui est notre seule voie au milieu de ce lieu de péché et de souffrance. Mais quel repos inexprimable pour nous, que d'avoir un pareil chemin : car si nous vivons dans une entière dépendance de Dieu, nous saurons distinguer ce chemin parfait, qui porte les traces des propres pas du Seigneur; mais pour cela, il faut que la *chair* soit pratiquement mortifiée et que la *volonté* soit brisée.

« Dieu m'est témoin que sans cesse je fais mention de vous dans mes prières » (verset 9). Voyez quelle énergie que celle de l'apôtre auprès de Dieu : et c'est une des marques de la puissance spirituelle, que cette capacité d'un homme d'entretenir dans son âme de l'affection pour les saints de tout lieu. En pratique, Paul intercède pour tous les saints en tout lieu. Il est gardé ainsi dans une dépendance absolue de la volonté de Dieu, car jamais une vraie puissance spirituelle ne nous fera sortir du chemin de la foi qui s'attend au Seigneur. Il en a été ainsi d'Eliézer; il dit : « Seigneur, fais que la jeune fille à laquelle je dirai : baisse je te prie, ta cruche — soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac. » Et lorsque la femme lui eut donné à boire, ainsi qu'aux chameaux, il ne dit pas : Ah! voilà la réponse à ma prière, mais il s'attend encore à Dieu, et « il s'étonnait d'elle, sans dire mot, pour savoir si l'Eternel aurait fait prospérer son voyage ou non. » Et lorsque les chameaux eurent achevé de boire, il dit : « de qui es-tu fille? » Et lorsqu'il trouva qu'elle répondait à ce qu'il attendait, c'est-à-dire, à tout ce qui était selon la volonté de Dieu d'après la parole d'Abraham, « il s'inclina et se prosterna devant l'Eternel. » Souvent le succès nous fait sortir de la communion, parce qu'il devient *notre* succès, lorsque nous n'y reconnaissons pas Dieu.

(Suite.)

Numéro 15. 15 Août 1862.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La communion de souffrances avec Christ ou la sympathie de Jésus.

« ...... Notre Dieu que nous servons est capable de nous délivrer de la fournaise de feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô Roi! Sinon, sache que nous ne voulons pas servir tes dieux, ni adorer la statue d'or que tu as dressée »

(Dan. III, 17-18.

C'est ainsi que s'exprimaient des hommes qui savaient à qui ils appartenaient et où ils étaient — des hommes qui, avec calme et de sang froid, avaient calculé tout ce à quoi ils s'exposaient — des hommes pour lesquels le Seigneur était tout, le monde rien. Tout ce que le monde pouvait offrir, leur vie même était en jeu; mais qu'est-ce que cela? « Ils souffraient comme voyant Celui qui est invisible. » La gloire éternelle était devant eux; et ils étaient tout prêts à atteindre cette gloire par un sentier brûlant. Dieu peut faire arriver ses enfants au ciel sur un chariot de feu ou par une fournaise ardente, selon qu'il le juge bon. Quelle que soit la manière d'y aller, nous serons heureux d'y être.

Mais le Seigneur n'aurait-il pas pu préserver ses bien-aimés d'être jetés dans la fournaise? Sans doute. Rien ne lui aurait été plus facile. Cependant il ne le fit pas, parce que sa volonté était que la foi de ses serviteurs fût mise à l'épreuve, fût épurée dans la fournaise, qu'elle passât par le plus ardent creuset, afin « qu'elle pût leur tourner à honneur et à gloire. » Est-ce parce que le raffineur accorde peu d'importance à la valeur de l'or qu'il le place dans le creuset? Non, mais bien au contraire, parce qu'il l'apprécie infiniment. — Son but n'est pas seulement d'enlever la crasse, mais de rendre le métal plus brillant.

Il est évident que si le Seigneur, par un acte de sa *puissance*, avait préservé ses serviteurs de la fournaise, il en serait résulté moins de gloire pour lui et naturellement beaucoup moins de bénédictions pour eux. Il était infiniment préférable de jouir de sa présence et de sa sympathie dans la fournaise, que de faire l'expérience de sa puissance pour en être préservé.

De ce fait, quelle gloire ressort pour Dieu et quel inexprimable privilége pour eux-mêmes. Le Seigneur descendit et se tint *avec* ses Nazaréens dans la fournaise où leur fidélité les avait amenés. Ils avaient marché avec Dieu dans le palais du roi, et Dieu marchait avec eux dans la fournaise qu'avait fait préparer le roi. Ce fut le moment le plus sublime de toute la carrière de Sadrac, Mésac et Abed-Négo. Combien peu le roi avait songé à la haute, à la magnifique position dans laquelle il plaçait les objets de sa haine et de sa fureur. Tous les yeux se détournaient de la grande statue d'or, pour contempler avec étonnement les trois captifs. Qu'est-ce que cela signifiait? Trois hommes avaient été liés! et

l'on voyait quatre hommes libres et *déliés!* Etait-ce possible? La fournaise était elle une réalité? Hélas! « les hommes les plus puissants de l'armée du roi » ne l'avaient que trop expérimenté; et si la statue d'or du roi Nébucadnetsar y avait été jetée, on aurait bientôt vu que ces flammes n'étaient pas une fiction. Il n'y avait rien là sur quoi pût s'appuyer, dans ses raisonnements, le sceptique ou l'incrédule : C'était bien une véritable fournaise, et les trois hommes avaient été liés avec leurs vêtements. Tout était réalité.

Mais il y avait une réalité plus importante encore, DIEU ÉTAIT LA, et sa présence changeait tout; elle « changeait la parole du roi, » changeait la fournaise en un lieu de haute et sainte communion, elle faisait des esclaves de Nébucadnetsar les affranchis de Dieu.

Dieu était là! — là, dans sa puissance pour exposer au mépris toute opposition humaine. — Il était là dans toute sa profonde et tendre sympathie avec ses fidèles serviteurs éprouvés — Il était là dans sa grâce incomparable, pour rendre la liberté aux captifs et pour placer le cœur de ses Nazaréens dans cette intime communion céleste, après laquelle ils avaient si ardemment soupiré.

Mon bien-aimé lecteur, ne vaut-il pas la peine de passer à travers une fournaise ardente, pour jouir plus complétement de la présence de Christ et de la sympathie de son cœur plein d'amour? Des chaînes avec Christ ne sont-elles pas à préférer à des joyaux sans lui? Et une fournaise où il est ne vaut-elle pas mieux qu'un palais où il n'est pas? Le cœur naturel dit « *non!* » La foi dit « *oui!* »

Il est nécessaire de se souvenir que ce n'est pas main-

tenant le jour de la *puissance* de Christ, mais bien le jour de sa *sympathie*. Quand nous passons par les eaux profondes de l'affliction, le cœur est parfois enclin à demander : Pourquoi le Seigneur ne déploie-t-il pas son pouvoir pour délivrer? Ce n'est pas aujourd'hui le temps de sa puissance, telle est la réponse. Il aurait pu empêcher cette maladie, — il aurait pu enlever cette difficulté, — il aurait pu me décharger de ce fardeau, — il aurait pu détourner cette catastrophe, — il aurait pu préserver cet objet tendrement aimé de devenir la proie de la mort. Mais au lieu d'user de sa puissance pour délivrer, il permet aux événements de suivre leur cours et il verse sa douce sympathie dans les cœurs oppressés et déchirés, de telle sorte que nous sommes obligés de reconnaître que nous ne voudrions pas, pour des mondes entiers, avoir échappé à l'épreuve qui a produit pour nous une si riche abondance de consolation.

Telle est, cher lecteur, la manière d'agir de notre Jésus maintenant. Bientôt il déploiera sa puissance; il viendra comme le cavalier monté sur le cheval blanc; il dégainera son épée, il lèvera son bras, il vengera son peuple, et revendiquera ses droits. Mais maintenant son épée est dans le fourreau, son bras est inactif : c'est maintenant le moment où il fait connaître, non la puissance de son bras, ni le tranchant de son glaive, mais le profond amour de son cœur. Êtes-vous content qu'il en soit ainsi? La sympathie de Christ est-elle suffisante pour votre cœur, même au milieu du plus profond chagrin, de la plus extrême affliction? Le cœur agité, l'esprit impatient, la volonté indomptée, nous font soupirer après le moment où nous échapperons à l'épreuve, aux

difficultés, aux grandes angoisses.... Mais à quoi bon? Cela ne servirait qu'à nous entraîner dans des pertes incalculables. Nous devons passer de classe en classe dans l'école de la discipline, mais le Maître nous accompagne et la clarté de sa face, la tendre sympathie de son cœur, nous soutiennent à travers les plus sévères exercices.

Et alors, voyez quelle gloire il en revient à Dieu, quand son peuple est rendu capable par sa grâce, de passer d'une manière triomphante à travers une telle épreuve! Qu'on lise Daniel III, 26-28, et qu'on dise où l'on peut trouver des fruits plus riches et plus bénis d'une salutaire discipline. — Les trois Hébreux s'étaient identifiés avec le vrai Dieu au prix même de leur vie, aussi le vrai Dieu s'identifiait-il avec eux et les conduisait-il dans un lieu haut élevé. — Il plaça leurs pieds sur un rocher et éleva leurs têtes au-dessus de leurs ennemis, accomplissant cette promesse : « J'honorerai ceux qui m'honorent; mais ceux qui me méprisent seront traités avec le dernier mépris » (1 Sam. II, 30).

Cher lecteur, avez-vous trouvé une paix profonde et assurée dans la parfaite expiation du Seigneur Jésus-Christ? En toute simplicité avez-vous pris Dieu au mot? Avez-vous adopté comme devise qu'il est la vérité? S'il en est ainsi vous êtes son enfant, tous vos péchés sont pardonnés et vous êtes agréés comme justifiés en Christ, le ciel avec toutes ses gloires inconnues est devant vous et vous êtes aussi sûr d'être dans la gloire avec Christ, que vous êtes sûr de votre union avec lui maintenant.

Ainsi donc tout ce qui vous concerne est réglé pour le temps et l'éternité, et de manière à répondre à toutes les aspirations et à tous les besoins de votre cœur. —

Votre culpabilité est enlevée, votre paix établie, votre titre assuré. — Vous n'avez rien à faire pour vous-même, car le Seigneur a tout accompli ; — votre œuvre, c'est de *vivre pour Christ.*

Vous êtes laissé sur la terre encore un peu de temps pour vous occuper de lui, dans l'attente de son apparition. — Oh! cherchez à être fidèle à votre Maître bien-aimé. Ne soyez pas découragé par l'état de division où se trouve l'Eglise. — Que l'exemple de Daniel et de ses dignes co-exilés soutienne votre cœur et vous fasse parcourir votre carrière en regardant en haut. Vous pouvez vivre maintenant dans une aussi étroite communion avec le Seigneur Jésus, que si vous existiez aux jours les plus glorieux des temps apostoliques.

Puissions-nous être remplis du Saint-Esprit et rendus capables de marcher sur les traces — de manifester les grâces — et d'attendre la venue — du Seigneur Jésus-Christ !



Sur l'épître aux Romains.

Chapitre I.

(Suite de la page 280.)

« Je n'ai pas honte de l'évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à tout croyant » (vers. 16). Dieu vient en puissance : c'est là le véritable caractère de l'Evangile ; il est complet dans son objet et dans les moyens qu'il emploie pour le produire. *Dieu* y opère pour produire le résultat. Ce n'est pas un mélange de Dieu et de l'homme, mais c'est Dieu agissant en faveur

de l'homme et en puissance vivifiante dans l'homme, justifiant celui qui croit, par le moyen de l'œuvre qu'il a accomplie, et le créant de nouveau en Jésus-Christ.

« La colère de Dieu est révélée du ciel » (vers. 18). Elle n'est pas manifestée encore, quoique, dans le déluge, elle ait été jusqu'à un certain point mise en évidence. Elle fut complète à la croix, dans les souffrances morales de Christ, bien qu'elle ne soit pas encore tombée sur le pécheur. Cependant la nature et le caractère de Dieu sont mis en évidence et, par suite, tout ce qui est contraire à cette nature et à ce caractère est nécessairement jugé. La colère de Dieu est révélée contre tout ce qui est opposé à sa nature. Ce n'est pas seulement que certaines actions soient condamnées d'après la mesure d'une révélation dans laquelle Dieu demeure encore caché quant à sa propre nature : Dieu est révélé, et par conséquent tout ce qui lui est opposé, est jugé. Mais dans l'Evangile, Dieu est révélé, afin de répondre à tous les besoins de l'homme, à tout ce que l'*homme est*. Dieu maintenant regarde à ce qu'est l'homme, en présence de ce qu'il est lui-même. C'est la perfection même de l'activité de la grâce qui a manifesté ce que l'homme est. A-t-il quelque droit à la justice? Non, « car la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi pour la foi, selon qu'il est écrit : or le juste vivra de la foi » (vers. 17) : la justice de l'homme est entièrement mise de côté, mais la justice de Dieu est révélée, non pas quelque chose qui doit *devenir* justice, mais une chose parfaite dès à présent, et cette justice de Dieu est révélée de la foi pour la foi : la foi est le principe sur lequel elle est révélée, et là où la foi se trouve, la foi y a part. La justice de Dieu étant une chose parfaite

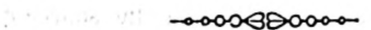
et réelle, complète en elle-même, elle est révélée sur le principe de la foi : l'homme qui a la foi, l'acquiert, tandis que si elle était donnée sur le principe de la justice, l'homme juste l'obtiendrait.

Je désirerais que nos cœurs s'appuyassent sur cette vérité merveilleuse : l'activité de l'amour de Dieu, descendant dans un monde perdu par le péché et sous la colère, lorsque tous les remèdes avaient été essayés sans succès. Dieu lui-même est venu et a tout accompli, et là est *le repos pour nous*. Plus Dieu s'est donné de peine pour relever l'homme, plus il est devenu manifeste qu'en cultivant et en soignant *un arbre mauvais*, on ne fait qu'en obtenir plus de mauvais fruits. Mais dès le commencement, Dieu a eu sa voie de salut à lui, et Celui qui entreprit l'œuvre est descendu dans la forteresse du pouvoir de Satan et sous la colère de Dieu ; et, par la résurrection, il a publiquement déclaré, que le pouvoir de Satan est détruit par la mort, et Dieu lui-même satisfait dans ses justes droits.

Et maintenant il y a une révélation parfaite de la justice de Dieu, — non pas de l'œuvre de l'homme, ni la justice de l'homme, — mais de l'œuvre de Dieu, et la justice de Dieu, pour que l'homme s'y confie et y croie, afin que ce soit par la grâce. C'est la justice de Dieu, et en même temps une justice qui nous est donnée, selon l'esprit de sainteté. Dieu lui-même est le repos de nos âmes et de nos consciences, et il est notre guide tout le long du chemin. Sa faveur divine, son amour et sa bonté invariables nous accompagnent et demeurent avec nous tout le long de notre voyage.

Que le Seigneur nous donne la simplicité de la foi pour que nos yeux voient cette activité de l'amour et

pour que nous discernions les voies de sa grâce, et qu'ainsi nous le connaissions; — pour que nous connaissions sa grâce dans son activité, afin que nous le connaissions lui-même! *(Suite.)*



Notes sur le chapitre IV de l'épître aux Philippiens.

Toute cette épître fait ressortir d'une manière remarquable combien le chrétien domine tout ce qui l'entoure. Celui qui marche selon l'Esprit est élevé au-dessus de tout; que ce soit la chair, ou le monde, ou la persécution, ou la souffrance, il est au-dessus de *tout*.

Si vous parcourez l'épître aux Philippiens, vous verrez que le cœur de l'apôtre dominait tout, — *quoi que* ce fût. Qu'il s'agisse de la vie ou de la mort, il renonce à lui-même, et n'a en vue qu'un seul objet, — Christ, — « *gagner Christ;* » de tout le reste, il n'en tient pas compte. Je ne trouve rien qui ait rapport aux péchés, à la chair, au pardon. L'apôtre ne veut pas de sa propre justice; son *objet*, c'est Christ. J'ai été très-frappé, ces derniers temps surtout, de voir comment cette épître nous montre le chrétien élevé au-dessus de toutes choses, dans la puissance de l'Esprit de Dieu, pendant son pèlerinage à travers le monde.

Il est doux de voir la manière dont le Seigneur se donne lui-même à nous, comme la *source* de notre joie et l'*objet* dont nous pouvons occuper nos âmes. Il est impossible de s'élever au-dessus des soucis de la route,

s'il n'y a pas une joie *positive* qui satisfasse le cœur. Jésus se donne lui-même à nous, à cet effet, non seulement comme la source où nous pouvons puiser, mais comme la fontaine constamment jaillissante de notre joie; car là joie serait incertaine et troublée si lui-même n'était pas *toujours* là, comme une source *assurée* de joie. Ce n'est pas seulement que nous soyons sauvés par lui, et qu'il nous ait placés dans la gloire avec lui-même à la fin, mais outre cela, l'amour qui était en lui, est venu de lui en nous, dans l'activité parfaite et entière de tout ce qu'il est pour nous dans le ciel. L'apôtre parle ainsi de « l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance. » Cet amour est au-dessus de toutes nos pensées, et pourtant nous pouvons le connaître. Et quelle bénédiction de savoir que le Seigneur Jésus lui-même nous a donné tout l'amour qu'il pouvait donner, afin que nous soyons heureux?

Le Seigneur se fait homme; — il se dévoue à la mort; — mais quelque merveilleux que cela soit, ce n'est pas tout. Il se donne *lui-même* à nous. L'amour qui est en lui, vient de lui en nous. L'apôtre Jean nous dit quelque chose d'analogue: « Afin que l'amour dont tu m'as aimé, soit en eux et moi en eux » (Jean XVII, 26). Cet amour demeurant en nous, nous pouvons comprendre l'amour du Père envers Jésus. L'amour de Jésus n'est pas seulement *placé* sur nous, mais il vient à nous, à différents degrés sans doute, mais cependant, afin que nous connaissions l'amour *de* Christ, c'est-à-dire, l'amour qui est *en* lui, — connaissance divine et qui surpasse toute intelligence, mais qui se répand d'en haut sur nous pour remplir nos cœurs. Il n'y a rien d'étroit dans le cœur de Dieu: et si Christ, jusqu'au moment

de sa mort a dit : « Combien suis-je à l'étroit ! » (Luc XII, 50), c'est parce que son cœur ne pouvait pas se répandre au dehors avant que l'expiation ne fût faite ; mais maintenant rien n'arrête le cours de sa grâce. Il n'y a plus d'obstacle, car il est notre vie. Il est aussi notre justice, mais ceci est lié immédiatement à la vie de Christ en nous : « Nous vivons par la foi au Fils de Dieu. » Pour autant que Christ est ma vie, je suis capable de comprendre l'amour de Christ. Plus je le connais, mieux je puis me réjouir en lui, non pas dans le salut, mais en lui-même.

Toutes les épreuves de Paul ont servi à manifester plus clairement ce que c'est que de « se réjouir dans le Seigneur. » L'amour de Christ est mieux senti dans les difficultés et les souffrances que lorsque celles-ci nous sont épargnées, quoique ce soit *toujours* le même amour. Avant tout, il faut posséder Christ, c'est là le secret de notre vie. L'apôtre ne parle pas de gloire ou de quelque autre chose : mais de « gagner *Christ* » (chap. III, 8) : son cœur tendait vers lui au milieu de tout, et il ne voulait *rien autre* que Jésus Christ. Jésus était sa joie ; en Jésus son cœur pouvait se reposer ; en lui il trouvait sa demeure et était satisfait. Comme la lumière du soleil fait pâlir toute autre lumière, ainsi lorsque Christ est devant le cœur, lui-même met dans l'ombre toute autre chose. Il peut y avoir bien des épreuves pour lesquelles nous devons rendre grâces, mais si *lui* remplit le cœur, il y aura en nous une joie constante. La mesure de notre spiritualité est manifestée par la mesure de fermeté et de constance que nous montrons. Jésus lui-même, en qui l'amour est infini et parfait, est à la fois la bénédiction et celui qui bénit. L'apôtre sent

immédiatement qu'il n'y a là que joie. Pensez à ce que vous possédez en Christ *actuellement*, afin que vous cherchiez à le connaître davantage. La première fois que le cœur se sent aimé, il y a de la joie, — une joie étrange souvent; et ce premier sentiment se manifeste d'une manière particulière; mais la joie peut devenir bien plus *profonde* plus tard. Chez l'apôtre ce n'était rien moins que le « premier amour; » c'était une joie tout à fait indépendante des circonstances, et son désir était que les chrétiens aussi se réjouissent en Christ, comme si, à côté de lui, il n'y avait *rien autre au monde*.

Je voudrais maintenant appeler l'attention sur le vers. 5 : « Que votre douceur soit connue de tous les hommes! » Ceci est une pensée relative. Christ lui-même va avant tout; et après, il dit que nous pouvons supporter d'autres choses. Le cœur a trouvé son centre en Christ, et par conséquent il traverse les circonstances avec douceur et soumission, et toute débonnaireté. Mais de plus : « le Seigneur est près. » — Il est la source de toutes nos jouissances, que nous pensions à sa gloire ou à son humiliation. « Il est près, » — et cela satisfait l'âme. Les autres choses ont perdu leur valeur; tout ce qui n'est pas lui est comme rien : le cœur est occupé de lui, et c'est là l'état de l'âme.

Mais pour traverser les circonstances, il faut de la *puissance*. « Ne vous inquiétez de *rien* » (vers. 6), soit du monde, soit de l'Eglise, ou des choses de la vie, — « de rien! » Est-ce donc que nous devons être indifférents à toutes ces choses? Non. Est-ce que nous avons à *chercher* à connaître la volonté de Dieu? Non, mais : « *Exposez vos requêtes à Dieu.* » — Dieu est-il donc si

près, si attentif, si condescendant? Dites-lui toutes vos requêtes. Il veut que vous déchargiez votre cœur et que vous soyez occupé de lui-même. — « Exposez-lui vos requêtes par des prières et des supplications, » c'est-à-dire sérieusement, et « avec des actions de grâces, » parce que vous savez qu'il vous entend. *Allez à lui.* Ne vous tourmentez pas, ne vous plongez pas dans vos pensées, ne fatiguez pas votre esprit, mais « exposez vos requêtes à Dieu. »

Et quelle sera la conséquence? — « la paix de Dieu *gardera* votre cœur, » — non pas la paix *avec* Dieu, mais la paix *de* Dieu, celle dans laquelle Dieu demeure, — la paix qui surpasse toute intelligence, tout comme il est dit de « l'amour de Christ » qu'il « surpasse toute connaissance. » L'amour est divin et la paix ici est divine : Dieu demeure en elle. Rien n'est pour lui un souci. Il connaît la fin depuis le commencement et voit toutes choses. Quoique le contraste ne soit pas nécessaire, il est certain que dans l'épreuve nous *comprenons* mieux cette paix que partout ailleurs. Je puis saisir toutes les grâces qui me sont accordées; mais quand je suis entouré de soucis, je trouve une paix qui surpasse toute intelligence. L'apôtre nous dit de nous « réjouir dans le Seigneur, » et tout comme l'amour de Christ est une source de joie ineffable, la paix dans laquelle Dieu demeure se répand dans le cœur qui se décharge sur lui de toutes ses peines.

Dieu nous suit dans tout notre sentier : « Les yeux de l'Eternel sont sur les justes » (Ps. XXXIV, 15). Nous allons à lui comme un enfant va à son père, avec tout ce qui nous préoccupe, dans une entière confiance. Il se peut que tout ce que nous demandons ne soit pas

sage, mais Dieu ne nous donnera que ce qui nous est bon. Paul aussi a demandé que l'écharde lui fût ôtée, mais Dieu lui dit qu'il ne veut pas l'enlever ; elle lui a été donnée pour son bien, et Paul est appelé à s'en réjouir. C'est là la véritable joie, la joie constante et bénie, dans laquelle l'âme trouve son plaisir, et qui garde le cœur hors de l'activité de la *volonté*. Mais où Paul l'apprit-il? là où *vous* avez à l'apprendre chaque jour. Je sais ce que Dieu a été pour moi dès le commencement. J'ai pu être bien ignorant, mais c'était de lui toujours que mon âme avait besoin. Paul avait ainsi connu le Seigneur, jusqu'à ce qu'il l'eût rendu si heureux en lui-même, que Paul ne savait que choisir, de vivre ou de mourir. S'il était laissé sur la terre, c'était servir Christ, s'il s'en allait, c'était pour être avec Christ lui-même. S'il n'avait pas ainsi trouvé Christ tout le long de la route, il n'aurait pas pu parler de lui au bout du chemin comme il le fait ici. C'est à nous à nous étudier à ce que tous les jours notre foi soit réellement appuyée sur lui de cette manière, afin que, arrivés à la fin de notre course, nous puissions dire : « Je *sais* en qui j'ai cru. » Est-ce là ce que nous faisons, jeunes et vieux?

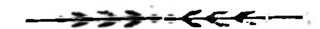
La première grande chose, c'est de se réjouir dans le Seigneur. Lorsque quelqu'un a trouvé Christ comme sa part, sa foi, son bonheur pour l'amour de Christ tout seul, il le trouve être tout cela quand vient l'épreuve. — Nous manquons tous en ceci. Nous pouvons être sincères, en suivant Christ, mais il y a autre chose que lui dans notre cœur, Christ ne possède pas notre cœur tout entier, en sorte que d'autres choses n'y puissent plus trouver place. Mais, quelles que soient les circonstances, si le cœur est fixé sur Christ, nous aurons en

lui tout ce qui nous est nécessaire, et nous serons des chrétiens heureux. Christ s'est donné lui-même pour que nous nous réjouissions en lui. Nous regardons à Christ comme à Celui en qui nous avons à nous réjouir : il est Celui en qui le Père trouve ses délices, et Christ, dans son amour pour nous, veut que nous ayons communion avec lui. Au moyen de cet amour, Dieu nous fait entrer dans la jouissance de ce qui fait ses propres délices. Celui qui fait les délices de Dieu trouve en nous son bonheur, et nous introduit dans ce bonheur. Nous apprenons ce bonheur en voyant Christ au milieu des circonstances qui nous entourent nous-mêmes ici-bas, non pas seulement comme s'étant donné lui-même sur la croix, mais comme approché de nos cœurs *en détail*, si je puis dire ainsi. Nous ne pouvons pas rencontrer de circonstances dans lesquelles Christ n'ait passé, et son amour, infini en lui-même, s'est adapté à nous, et a passé, en outre, par toutes les circonstances dans lesquelles nous pouvons avoir besoin de lui. Remarquez comment l'apôtre exprime l'expérience qu'il a faite de ceci, en disant au vers. 19 : « *mon* Dieu. » Le Dieu du pauvre prisonnier? Oui. Paul peut dire : « Je sais qu'il est fidèle. » Je l'ai connu jusqu'à la fin. J'ose répondre de lui *pour vous*.

Combien peu nous ajoutons foi à l'amour de Dieu, à ses soins, à l'intérêt qu'il nous porte! Si seulement nous pensions à Christ se donnant lui-même pour nous, à l'Esprit de Christ demeurant en nous, nous saurions mieux ce que c'est que de vivre pour lui.

Nous sommes appelés, en tout premier lieu, à nous réjouir dans le Seigneur lui-même. Christ personnellement est l'objet dans lequel le cœur doit trouver son

repos, sa joie, son bonheur. Jusqu'à quel point nos cœurs réalisent-ils, que « vivre, c'est Christ? » Jusqu'à quel point se réjouissent-ils toujours dans le Seigneur? Croyez-vous que l'apôtre entretînt les Philippiens de choses qui ne pouvaient pas être réalisées? Jusqu'à quel point Christ est-il la source continuelle et l'objet de notre joie? « Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. XXV), et là est le secret des voies par lesquelles Dieu rend l'âme heureuse. Rappelez-vous que la source est en lui et demeure en lui. Que le Seigneur vous donne de penser à Christ, d'arrêter vos regards sur Christ, de vivre de Christ, en sorte que tout le reste ne soit que « des circonstances. » C'est *lui-même* qu'il nous a donné, et en une manière qui s'adapte à la position dans laqnelle nous nous trouvons. Qu'il nous donne de le savoir. Tout le reste passera, — *cela demeure;* et cette vérité est joie, douceur, paix, au milieu de toutes les circonstances par lesquelles nous avons à passer; elle nous communique sa propre richesse, ce qui fait sa propre valeur, et tout le reste n'est que le chemin vers « le repos qui demeure » pour le peuple de Dieu.



Jésus recevant un pécheur.

Luc VII, 36-50.

La scène que Luc nous rapporte ici et qui se passe chez Simon le pharisien, nous présente un doux tableau de la grâce et de la gloire du Seigneur Jésus. Simon

avait invité Jésus chez lui, croyant qu'il était un prophète : mais, à son grand étonnement, Jésus supporte qu'une femme de la ville, *une pécheresse,* lui embrasse les pieds, et que les ayant mouillés de ses larmes, elle les essuie avec ses propres cheveux. Simon pensa alors que si Jésus était un prophète, il aurait su *quelle* était cette femme qui le *touchait,* « car, disait-il, c'est une pécheresse. » Mais le tour du Seigneur vient et il fait comprendre à Simon qu'il le connaît lui-même et cette femme aussi, et il lui fait donner de sa propre bouche l'explication de la conduite si étrange à ses yeux de la pécheresse ; il lui fait prononcer sa propre condamnation pour ne pas avoir agi comme elle : car la *vérité* est venue par Jésus-Christ. Il était la vraie lumière qui manifestait toutes choses. Simon est mis à nu à ses propres yeux dans la présence du Fils de Dieu, tandis que la femme apparaît revêtue de tout le parfum de son offrande.

Jésus raconte la parabole des deux débiteurs qui devaient l'un cinq cents deniers, l'autre cinquante, montrant comment le créancier, plein de grâce, voyant qu'ils n'avaient pas de quoi payer leur quitta généreusement leur dette à l'un et à l'autre. Le Seigneur obtient ainsi de Simon, l'aveu qu'une grâce aussi royale demandait de l'amour de la part de ces deux hommes, et en demandait le plus de la part de celui des deux à qui il était le plus pardonné. Ensuite, comme cela a lieu si souvent dans les Evangiles, le Seigneur prend tout d'un coup la place qui lui appartient comme Seigneur de gloire, et fait comparaître Simon devant lui. « Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison, tu ne m'as pas

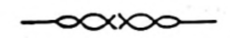
donné d'eau pour mes pieds, mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de couvrir mes pieds de baisers. Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds avec un parfum. C'est pourquoi je te dis : ses nombreux péchés sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé, mais celui à qui il est peu pardonné, aime peu » (vers. 44-47).

Le Seigneur se révèle à Simon comme étant le créancier dont il vient de parler, et il fait comprendre à Simon que lui, le pharisien, est son débiteur aussi bien que cette femme. Mais, hélas! Simon se préoccupait peu de sa dette, et ne se souciait guère de la grâce qui était là pour pardonner. *Il n'avait pas d'amour,* tandis que la femme *aimait beaucoup*. Elle connaissait l'immensité de sa dette, et savait qu'elle n'avait pas de quoi payer, mais quel amour n'y avait-il pas dans le cœur de Celui qui était là, et dont elle ne pouvait cesser de baiser les pieds! Il lui avait *tout* pardonné gratuitement. Que pouvait-elle faire sinon aimer! Et la grâce parfaite de Jésus accepte les larmes de la pécheresse, larmes de repentance, de joie, d'affection, se concentrant sur lui. Et le ciel contemplait avec intérêt cette scène qui offensait le cœur glacé de Simon : oui, le ciel la contemplait avec joie, « car il y a de la joie devant les anges de Dieu, pour *un seul* pécheur qui se repent » (Luc XV, 10). — Quelle joie aussi pour Jésus! Il avait trouvé sa brebis qui était perdue, et l'ayant trouvée, il la met sur ses épaules, bien joyeux (Luc XV, 5). *Son* amour à lui avait atteint le cœur de la pauvre femme, et il savait comment accepter et justifier son amour à elle.

Aux yeux de Simon, cette femme n'était qu'une pécheresse, qu'il n'eût pas voulu *toucher;* aux yeux de Jésus, elle est une de ses *rachetées*, amenée vers lui par le Père, dans la foi en son amour parfait. Elle *crut* que lui la recevrait, elle crut que lui ferait ainsi lors même que nul autre ne le voudrait. Ah! ses yeux avaient été ouverts par le Père, pour voir en Jésus *l'ami* des pécheurs. Elle était une pécheresse, et elle avait besoin de l'ami des pécheurs, de quelqu'un qui pût la recevoir avec tous ses péchés, et qui en même temps pût l'en délivrer entièrement. Il lui fallait un *Sauveur!* La pécheresse touche Celui qui est saint, et par lui elle aussi devient sainte. Désormais elle appartient à Dieu. Sa foi l'a sauvée. Elle aime beaucoup parce qu'il lui avait été beaucoup pardonné, et *tout* lui fut pardonné, parce qu'elle croyait. Elle s'attendait à l'accueil qu'elle reçut de la part de Jésus, et cet accueil lui fut fait parce qu'elle s'y attendait. *Elle* avait besoin de cet accueil, et Jésus pouvait le lui faire. Il avait assez d'amour pour cela. Elle crut qu'il le lui accorderait à elle. Elle le prit pour ce qu'il se disait — un *Sauveur;* pour ce que Dieu avait dit qu'il était, Jésus, *qui est venu au monde pour sauver les pécheurs;* et qui est venu à eux parce qu'il les *aimait*. Voilà ce que cette femme *crut*. Elle crut que *Jésus l'aimait, elle,* et qu'il l'aimait précisément *parce qu'elle était une pécheresse*. A-t-il déçu son espoir? A-t-il jamais déçu *la confiance en son amour?* Jamais! Et remarquez que cette femme n'avait *rien* qui pût la recommander. Elle n'était qu'une pécheresse, une femme de la ville, oui, disons-le, *une prostituée!* Jésus recevra-t-il de pareilles femmes? Le Fils de Dieu permettra-t-il qu'elles le *touchent?* Celui qui est saint ne se retirera-t-il pas

loin de ces créatures souillées? Ah! *il est venu* pour les chercher, il est là pour les accueillir, pour les assurer de sa grâce.

Il est venu, *non pour appeler les justes*, mais les pécheurs; et ces pécheurs, il les a appelés *parce qu'il les a aimés :* et, béni soit son nom, *il les aime toujours*. Il y a une place pour eux dans son cœur, et quelle large place! Et plus que cela, il le leur fait savoir! il leur tend les bras, il les appelle dans son sein. Il leur dit que si d'autres les repoussent, *lui* reçoit les pécheurs — lui les retire comme des *tisons* hors du feu. — Il ôte leurs vêtements souillés, et les couvre d'un vêtement nouveau, et ce qui est plus, il fait d'eux ses amis. Il y eut entre Jésus et cette femme de la ville un échange d'affections divines : *Jésus acceptait son amour*. O grâce merveilleuse! Et ce lien est un lien éternel, car Jésus sauve pour la gloire éternelle avec lui-même. O Sauveur adorable, sois béni!



Fragment.

Quand Jésus est annoncé à des enfants de Dieu, avec la puissance du Saint-Esprit, celui qui parle se perd de vue lui-même ainsi que son auditoire, et ses auditeurs se perdent de vue eux-mêmes ainsi que celui qui leur parle; l'attention, le cœur des uns et de l'autre sont uniquement préoccupés de la gloire de Christ.

« Si nous cherchons et recevons la gloire l'un de l'autre, et non pas la gloire qui vient de Dieu seul, » ces bénédictions ne peuvent être réalisées. » Celui qui parle de par lui-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui (Jean V, 44; VII, 18).

Numéro 16. 30 Août 1862.

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La persévérance finale.

En réponse à S.-A. D.

Cher ami,

Votre lettre se rapporte à un sujet très-important, beaucoup trop important pour être résumé en quelques lignes tracées à la hâte, sous le titre de « Correspondance » ou de « Explication de passages. » La question de la persévérance finale, quoique très-simple, selon notre jugement, a embarrassé bien des personnes; et les questions que vous nous soumettez, ainsi que les passages de l'Écriture que vous alléguez, prouvent abondamment que vous n'êtes pas vous-même très au clair sur ce point, Néanmoins, il est possible que vous ayez plutôt pour but d'être utile aux autres que de vous instruire vous-même, en provoquant une discussion de cette doctrine, à la lumière de la Parole. Quoi qu'il en soit, nous serons toujours heureux de faire part à nos lecteurs et à nos correspondants de la lumière que, dans sa grâce, le Seigneur peut nous avoir communi-

quée, sur des sujets d'un intérêt commun pour tous ceux qui aiment la vérité.

En essayant de répondre à votre intéressante lettre, nous avons trois choses à faire, savoir: En premier lieu, d'établir la doctrire da la persévérance finale; ou en d'autres termes, la sécurité éternelle de tous les membres de Christ. En second lieu : de répondre aux questions que vous nous avez présentées, et que, nous le reconnaissons, les antagonistes de la doctrine de la persévérance finale mettent habituellement en avant. Et troisièmement : d'expliquer les passages que vous citez et qui semblent vous présenter de grandes difficultés. Puisse le Saint-Esprit nous enseigner, et nous donner un esprit entièrement soumis à l'autorité de l'Ecriture, afin que nous soyons capables de former un jugement sain sur le sujet que nous allons examiner.

I. Premièrement donc, quant à la doctrine de la persévérance finale, elle nous paraît fort claire et fort simple, pourvu qu'on la considère dans son rapport immédiat avec Christ, comme, au reste, toute doctrine doit être considérée. Christ est l'âme, le centre et la vie de toute doctrine. Une doctrine séparée de Christ n'est qu'un dogme sans vie et sans puissance, une pure idée dans l'esprit, un simple article dans un *crédo*. C'est pourquoi il faut considérer chaque vérité dans ses relations avec Christ. Il faut qu'Il soit notre point de vue et notre point de départ; ce n'est qu'autant que nous nous tenons près de Lui et que, de ce grand point central, nous considérons tous les autres que nous pouvons nous en former une idée vraiment correcte et juste. Si, par exemple, je fais du *moi* mon point de vue, et que, de ce point, j'envisage la question de la persévérance

finale, je puis être sûr de n'arriver qu'à une vue entièrement fausse du sujet, attendu que, de cette manière, c'est de *ma* persévérance finale qu'il s'agira, et que tout ce qui dépend de *moi* est nécessairement incertain.

Mais, si Christ est mon point de départ, et que, de ce centre, j'examine le sujet, la vue que j'en aurai sera immanquablement correcte, vu qu'alors ce sera de la persévérance de Christ qu'il sera question; or, je suis parfaitement assuré qu'Il *persévérera* et que nulle puissance du monde, de la chair ou du Diable, ne pourra empêcher que Christ ne persévère jusqu'à la fin pour le salut de ceux qu'Il a rachetés au prix de son propre sang, car « Il peut sauver entièrement (*ou* jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. » C'est bien là assurément de la persévérance finale, quelles que soient les difficultés et la puissance contraire : « Il peut sauver entièrement. » Le monde avec ses mille piéges est contre nous; mais « Il a tout pouvoir. » Le péché en nous avec ses mille opérations est contre nous ; mais « Il a tout pouvoir. » Satan avec ses mille machinations est contre nous; mais « Il a tout pouvoir. » En un mot, c'est la capacité de Christ, non la nôtre; c'est la fidélité de Christ, non la nôtre; c'est la persévérance finale de Christ, non la nôtre, — dont il s'agit. Tout dépend de lui dans cette importante affaire. Il a racheté ses brebis et Il les sauvegardera le mieux qu'il pourra. Or, puisque: « *Tout* pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre, » ses brebis doivent être — et pour toujours — en parfaite sécurité.

Si la vie du plus faible agneau de son troupeau pouvait être atteinte par quoi que ce soit, il ne pourrait pas être dit de Christ : qu'il a « tout pouvoir. »

Il est donc de la plus haute importance de considérer la question de la persévérance finale comme inséparablement liée à Christ. Alors les difficultés disparaissent: les doutes et les craintes s'évanouissent ; le cœur est affermi, la consciense soulagée, l'entendement éclairé. Il est impossible que ce qui constitue une partie du corps de Christ périsse jamais ; Or, le croyant fait partie de ce corps : « Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os » (Eph. V, 30).

Chacun des membres du corps de Christ était écrit dans le livre de l'Agneau mis à mort, avant la fondation du monde, et nulle créature n'a le pouvoir d'effacer ce qui est écrit dans ce livre. Ecoutez ce que le Seigneur Jésus dit de ceux qui sont à Lui : « Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent, et je leur *donne* la vie *éternelle* et elles ne périront jamais, et *nul* (homme, diable ou qui que ce soit d'autre) ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne les ravira des mains de mon Père (Jean X, 27-29).

Assurément la persévérance finale est comprise dans ces paroles ; et qui plus est, non la persévérance des saints seulement; mais celle du Père, et du Fils, et du St-Esprit. Oui, cher ami, c'est sous cette face que nous voudrions vous voir considérer le sujet en question. C'est la persévérance finale de la sainte Trinité. C'est la persévérance du St-Esprit à ouvrir les oreilles des brebis. C'est la persévérance du Fils à recevoir tous ceux dont les oreilles ont été ainsi ouvertes. Enfin, c'est la persévérance du Père à garder, en son propre nom et dans la paume de sa main, le troupeau racheté au prix du sang de son Fils. Voilà qui est assez clair.

Il faut, ou que nous admettions la vérité, — la vérité consolante et fortifiante de la persévérance finale, ou que nous cédions à la proposition blasphématoire qui attribue à l'ennemi de Dieu et de l'homme le pouvoir de poursuivre, avec succès et jusqu'au bout, la lutte qu'il soutient contre la sainte et éternelle Trinité. Il n'y a pas de milieu. « Le salut est de l'Eternel, » dès le principe jusqu'à sa consommation. C'est un salut gratuit, inconditionnel et éternel. Il vient chercher le pécheur, dans toute sa culpabilité, sa ruine et sa dégradation, pour l'élever là où Dieu habite dans toute sa sainteté, sa vérité et sa justice ; et ce salut est éternel. Dieu le Père en est la source ; Dieu le Fils en est le canal ; et c'est par la puissance du St-Esprit que ce salut est appliqué à l'âme et qu'elle en jouit. Tout est de Dieu, du commencement à la fin ; du fondement de l'édifice à la pierre la plus haute ; d'éternité en éternité. S'il n'en était pas ainsi, ce serait une présomptueuse folie que de parler de persévérance finale ; mais puisqu'il en est ainsi, ce serait une incrédulité présomptueuse que de songer à autre chose.

Avant comme après la conversion, de nombreuses difficultés se présentent sur notre chemin, cela est vrai ; nous avons de puissants adversaires ; mais c'est précisément pour cette raison que nous devons maintenir la doctrine de la persévérance finale entièrement dégagée du moi et de tout ce qui en dépend, et la faire reposer simplement sur Dieu. Quelles que soient les difficultés et en dépit de tous les adversaires, la foi peut toujours dire avec triomphe : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Et encore : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la

persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? selon qu'il est écrit : nous sommes livrés à la mort tous les jours à cause de toi, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs, par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur » (Rom. VIII, 35-39).

Dans ces passages encore, la persévérance finale est enseignée de la manière la plus claire et la plus forte. « Aucune créature ne pourra nous séparer. » Que ce soit le *moi*, sous n'importe quelles formes ; ou Satan avec toutes ses ruses et ses machinations ; ou le monde avec tous ses attraits ou son dédain, — ils ne pourront jamais séparer le « nous » de Rom. VIII, 39, de l'amour de Dieu qu'Il nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur. Sans aucun doute, il y a des personnes qui peuvent se tromper et en tromper d'autres. Des cas de conversions simulées peuvent se présenter. On peut paraître courir bien pendant un temps, puis faillir. Les fleurs du printemps peuvent n'être pas accompagnées des fruits mûrs et suaves de l'automne. Tout cela est possible et, de plus, les vrais croyants peuvent manquer en plusieurs choses. Il peuvent broncher et être arrêtés dans leur course. Ils peuvent avoir plus d'une raison de se juger et de s'humilier dans les détails de la vie pratique. Mais, en accordant à toutes ces choses la part la plus large, l'importante doctrine de la

persévérance finale n'en reste pas moins inébranlable et intacte sur son éternel et divin fondement : « Je leur donne (à mes brebis) la vie *éternelle* (non temporaire ou conditionnelle), et elles ne périront *jamais.* » Et encore : « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » On peut raisonner selon ses propres idées et baser ses arguments sur des cas qui se présentent de temps en temps dans l'histoire des chrétiens professants : quant à nous, considérant le sujet au point de vue divin et donnant pour base à nos convictions l'infaillible Parole de Dieu, nous soutenons que tous ceux qui appartiennent au « nous » de Rom. VIII, aux « brebis » de Jean X, et à « l'Eglise » de Matt. XVI, sont aussi en sûreté qu'Il est possible à Christ de les rendre sûrs, et nous croyons que c'est là la somme et la substance de la doctrine de la persévérance finale.

II. En second lieu, cher ami, nous répondrons brièvement et positivement aux questions que vous nous avez présentées.

1° « Un croyant sera-t-il sauvé, peu importe dans quelle voie de péché il puisse vivre et mourir ? » — Un vrai croyant sera infailliblement sauvé ; mais nous jugeons que le salut renferme, non-seulement une pleine délivrance des conséquences futures du péché ; mais encore de la puissance et de la pratique du péché dans le temps présent. D'où il s'ensuit que si nous rencontrons quelqu'un qui vit dans le péché, et qui néanmoins se vante de son assurance du salut, nous le regardons comme un antinomien et point du tout comme un sauvé. « Si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et

nous n'agissons pas selon la vérité. « Le croyant peut tomber, mais il sera relevé ; il peut être surpris, mais il sera restauré ; il peut errer, mais il sera ramené, parce que Christ peut sauver entièrement, et aucun de ses petits ne périra.

2° « Le St-Esprit peut-il habiter dans un cœur qui se livre au mal et à des pensées impures ? » Le corps du croyant est le temple du St-Esprit (1 Cor. VI, 19). Cette importante vérité est le fondement solide sur lequel repose toute exhortation à la pureté et à la sainteté du cœur et de la vie. Nous sommes exhortés à ne pas contrister le St-Esprit. « Se livrer » au mal et à des pensées impures n'est nullement la marche chrétienne. Le chrétien peut être assailli, affligé et harassé par de mauvaises pensées, et en pareil cas, il n'a qu'à regarder à Christ pour remporter la victoire. La marche qui convient au chrétien est ainsi décrite dans la première épître de Jean : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas ; mais celui qui est né de Dieu se conserve soi-même et le méchant ne le touche point » (Chap. V, 18). Voilà le côté divin de la question. Nous savons, hélas ! qu'il y a le côté humain ; mais nous jugeons le côté humain par le divin. Nous n'abaissons pas le point de vue divin au niveau du point de vue humain, mais nous avons toujours pour point de mire le côté divin malgré le côté humain. Nous ne devrions jamais être satisfaits à moins de 1 Jean V, 18. C'est en ayant toujours en vue le vrai modèle que nous pourrons espérer d'atteindre à une hauteur morale plus élevée. Prétendre avoir l'Esprit, tout en « se livrant au mal » et à des pensées impures, est à notre jugement l'ancien Nicolaïsme (Apocal. II, 6-15), ou le moderne Antinomianisme.

3° « S'il en est ainsi, ne dira-t-on pas que chacun peut vivre comme bon lui semble? « Très-bien; mais comment semble-t-il bon au chrétien de vivre? Comme Christ autant que possible. Si cette question eût été adressée à Paul, qu'aurait-il répondu? 2 Cor. V, 14-15 et Phil. III, 7-14, nous fournissent la réponse. Il est à craindre que ceux qui font de telles questions ne connaissent pas grand'chose de Christ. Nous comprenons qu'une personne puisse se trouver embarrassée dans les filets d'un système théologique qui ne voit qu'un côté, et qu'elle soit embrouillée par les dogmes opposés de la théologie systématique; mais nous croyons que celui qui tire de la liberté, de la souveraineté et de la fermeté éternelle de la grâce de Dieu, une excuse pour vivre dans le péché, ne connaît rien du christianisme et n'a ni part, ni lot dans cette affaire; mais qu'il est dans une condition dangereuse et vraiment épouvantable.

Quant au cas que vous alléguez du jeune homme qui, ayant entendu un ministre énoncer que « une fois enfant, on est toujours enfant, » en prit occasion de se plonger et de vivre ouvertement dans le péché; ce n'est qu'un exemple entre mille. Nous croyons que le ministre avait raison en ce qu'il dit et que le jeune homme eut tort en ce qu'il fit. Juger les paroles du premier par les actes du dernier serait une grave erreur. Que penserais-je de mon fils quand il dirait : « une fois fils, toujours fils, » donc je n'ai qu'à briser les fenêtres de mon père et à me livrer à toute sorte de mal?

Nous jugeons l'énoncé du ministre par la Parole de Dieu, et nous le déclarons vrai; nous jugeons la conduite du jeune homme par la même règle, et nous dé-

clarons qu'elle est mauvaise. La chose est toute simple. Nous n'avons aucune raison de croire que le jeune homme ait jamais réellement goûté la grâce de Dieu, car dans ce cas il l'aimerait, il cultiverait et pratiquerait la sainteté. Le chrétien a à lutter contre le péché, mais *lutter* contre le péché et *se vautrer* dans le péché sont deux choses entièrement opposées. Dans le premier cas, on peut compter sur la sympathie et la grâce de Christ; dans l'autre, on blasphème de fait le nom de Christ, en ce qu'une telle conduite implique que Christ est ministre du péché. Juger la vérité de Dieu par les actions des hommes est, selon nous, une grave erreur. Tous ceux qui le font doivent arriver à une fausse conclusion. C'est précisément le contraire qu'il faut faire pour être dans le vrai. Saisissez d'abord la vérité de Dieu, puis jugez toutes choses par cette vérité. Prenez la règle divine et qu'elle soit pour vous la mesure de toutes choses. Prenez la balance du sanctuaire pour constater le poids de tout et de chacun. Il ne faut pas régler la balance d'après le poids de chacun; mais juger du poids de chacun d'après la balance. Quand bien même dix mille professants renonceraient à leur profession pour vivre et mourir ouvertement dans le péché, cela n'ébranlerait pas notre confiance en la doctrine divine de la persévérance finale. La même Parole qui prouve la vérité de cette doctrine, prouve aussi la fausseté de leur profession. « Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étaient pas des nôtres » (1 Jean II, 19). « Le fondement de Dieu demeure ferme ayant ce sceau : le Seigneur connaît ceux qui sont siens. Et que tous ceux qui se nomment du nom de Christ se retirent de l'iniquité » (2 Tim. II, 19). *(Suite.)*

Quelques mots sur 1 Cor. IX, 20-22.

Bien des incrédules de nos jours emploient leur temps et leurs forces à parler et à écrire contre la vérité de Dieu, et il n'y a aussi que trop de faux docteurs, qui, tout en professant d'avoir un certain respect pour l'Ecriture sainte, la tordent sans cesse et ne s'en servent guère que pour établir ou justifier les principes les plus faux, les doctrines les plus subversives de l'Evangile. C'est là un continuel sujet de douleur pour le croyant. C'est aussi un sujet de douleur de voir des chrétiens, qui paraissent sincèrement attachés à la Bible, faire fréquemment des applications fausses et dangereuses de certains passages de l'Ecriture et la faire servir ainsi à la propagation et au maintien d'erreurs plus ou moins graves.

Parmi les passages souvent cités à faux, se trouvent ceux qui font le sujet de ces réflexions. Voyez, dit-on, Paul n'était pas si étroit, lui, il savait se faire Juif avec les Juifs, être sous la loi avec ceux qui étaient sous la loi, être sans loi avec ceux qui étaient sans loi, être faible avec les faibles ; en un mot il savait devenir toutes choses pour tous. Et on s'appuie sur ces passages pour recommander la plus grande largeur en doctrine et en pratique et pour ouvrir la porte à cet effrayant latitudinarisme, selon lequel, en fin de compte, toutes les doctrines sont supportables, tolérables, bonnes ; selon lequel tout état moral, toute conduite est excusable. On ne peut trop se mettre en garde contre un tel système qui, il faut le dire, va à notre cœur naturel, y trouve de l'écho, car il flatte notre chair en lui per-

mettant de satisfaire ses désirs et ses convoitises. Dans un des derniers numéros du Messager Evangélique, on a signalé une fausse application du Psaume XC; il est peut-être bon de signaler celle qu'on fait de ces versets et de rechercher quel est leur vrai sens et leur vraie portée.

Quand donc l'apôtre dit : « Pour les Juifs, je suis devenu comme Juif — pour ceux qui sont sous la loi, comme si j'étais sous la loi — pour ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi » — qu'est-ce que cela veut dire? En peut-on raisonnablement conclure que lorsque Paul se trouvait avec des Juifs sous la loi, il se remettait lui-même sous le joug de cette loi, en pratiquait les cérémonies, se conformait au système juif? Impossible, en présence de l'histoire de l'apôtre, d'admettre une telle interprétation, car on pourrait alors lui appliquer ce qu'il dit (Gal. II, 18) : « Si je rebâtis ces mêmes choses que j'ai renversées, je me constitue moi-même transgresseur. » Hélas! tout homme est faillible et est démontré tel. L'amour ardent que l'apôtre portait à son peuple selon la chair, a pu quelquefois l'entraîner trop loin et lui faire faire des choses qui n'étaient pas rigoureusement en harmonie avec ce qu'il prêchait. C'est en effet ce qui est arrivé, comme nous le voyons dans le livre des Actes, au chap. XXIme surtout. Mais il faut remarquer que ce qui nous est raconté là, n'est qu'un *moment* dans la vie de l'apôtre, moment où il a pu être inconséquent, où il l'a été en effet; mais qui voudra lui jeter la pierre? et d'ailleurs, n'est-ce pas souverainement déraisonnable de s'appuyer là-dessus pour prétendre que Paul se remettait sous la loi, pour dire qu'il acceptait et pratiquait le judaïsme? Est-ce

raisonnable d'expliquer la marche d'un chrétien par une inconséquence d'un moment? Et de plus, depuis quand est-ce que les faiblesses et les misères des saints sont des choses dignes d'être proposées à l'imitation des chrétiens? Si Paul a erré un moment, sera-ce une raison pour que je le suive dans ce chemin? Pierre a eu la faiblesse d'user de dissimulation; vais-je en conclure non-seulement qu'il est permis, mais qu'il est bon d'agir comme il le fit dans cette occasion? Ce serait donc sans raison qu'on citerait un ou deux faits de la conduite de Paul au milieu des Juifs, pour soutenir qu'il admettait le judaïsme et le pratiquait avec eux, et pour prouver que c'est bien là ce qu'il veut dire par ces mots: « pour les Juifs, je suis devenu comme Juif, — pour ceux qui sont sous la loi, comme si j'étais sous la loi.» Et ce qui prouve que ces paroles n'ont pas cette portée, c'est ce que l'apôtre dit ensuite : « Quant à ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi.»— Or personne, je suppose, ne s'imaginera que lorsque Paul se trouvait avec des hommes « sans loi, » il secouât la loi de Christ sous laquelle il était; personne ne croira qu'il se conformât aux usages, aux coutumes, aux habitudes des hommes « sans loi ; » personne ne croira qu'il pratiquât leurs cérémonies religieuses, ni qu'il se contentât de leur morale, s'ils en avaient une. L'absurdité d'une telle interprétation est évidente; interprétation d'ailleurs à laquelle ces versets ne peuvent en rien se prêter. Car il faut remarquer que l'apôtre a soin (comme s'il eût pressenti le mauvais usage qu'on ferait de ses paroles) l'apôtre a soin de dire : — « *n'étant pas sous la loi* — et : *non que je sois sans loi.* »

Soit! me dira-t-on, ces versets n'ont pas le sens et la

portée dont vous venez de parler ; mais quelle est donc leur signification et leur portée véritables ? C'est ce que nous allons essayer de rechercher.

Et d'abord, on conviendra que quand il s'agit de rechercher la signification de quelques expressions de l'Ecriture, il faut étudier avec le plus grand soin le contexte, et ne pas isoler ces expressions des pensées au milieu desquelles elles se trouvent. Sans cette précaution, on s'expose constamment à faire dire à l'Ecriture ce qu'elle ne dit point. Si j'isole de leur contexte ces paroles de Paul : « *Toutes choses me sont permises* » (1 Cor. X, 23), et si je ne tiens aucun compte de ce qui les entoure, que d'erreurs graves ne pourrais-je pas enseigner en m'appuyant sur ces paroles ? Or il ne faut pas perdre de vue que dans tout le chapitre où se trouve le passage que nous étudions, il s'agit de l'apostolat de Paul, de son service, de ses travaux dans l'Evangile, de l'exercice en un mot de son ministère. Et deux choses y sont mises dans le plus grand contraste, savoir : la *liberté* de l'apôtre à l'égard de tous ; et son *asservissement* à tous. « Car étant libre, dit-il (vers. 19), à l'égard de tous, je me suis asservi à tous. » Paul n'était pas apôtre de la part de l'homme, il n'avait reçu son ministère de la part d'aucun homme ; à cet égard il n'était lié ni par les Juifs, ni par les Grecs, ni par une église, ni par une école ; il n'était responsable qu'à Dieu seul de qui il avait reçu sans intermédiaire son ministère. Et non-seulement il était libre à l'égard de tous quant à son ministère, mais l'évangile l'avait placé dans la liberté à l'égard de toutes choses. Il était délivré de l'esclavage du péché et de Satan, du joug de la loi, de la crainte de la mort et de la crainte des hom-

mes. Il n'était l'esclave d'aucune de ces choses, c'était un homme libre, un affranchi du Seigneur, un esclave de Christ seul. Et il appréciait trop l'heureuse liberté dans laquelle il était pour se la laisser ravir : toutes choses me sont permises, disait-il, mais je ne me laisserai *asservir* par aucune (1 Cor. VI, 12) : « Ne suis-je pas libre? » (vers. 17.) Mais cet homme libre dit : « *je me suis asservi à tous.* »

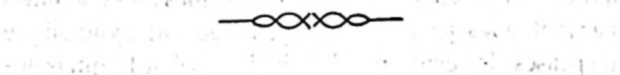
Or, je crois que cet asservissement de Paul à tous, doit s'expliquer comme s'explique l'abaissement de Jésus qui, dans son amour, est venu dans notre monde ruiné, corrompu, non pour être servi, mais pour servir, évangélisant les pécheurs, s'asseyant à leur table, s'identifiant avec un pauvre résidu, se faisant baptiser avec les repentants, allant de lieu en lieu faisant du bien, et conversant, ici, avec une Cananéenne, là, avec une Samaritaine de mauvaises mœurs, lui demandant un verre d'eau froide, s'abaissant jusque-là, s'assujettissant à tout, sans participer jamais au péché de l'homme.

Eh bien! Paul ne faisait qu'imiter cet exemple de son Maître, « par la puissance de la grâce (car j'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi), » il s'assujettissait à tous et à tout, dès qu'il s'agissait de porter l'Evangile de la grâce aux pauvres pécheurs. S'agissait-il des Juifs qui étaient sous la loi? des Juifs qui avaient crucifié son Sauveur, l'objet de tout l'amour de son âme? des Juifs qui le persécutaient lui, Paul, de ville en ville et s'opposaient partout à son œuvre? Eh bien! loin de les fuir, de se détourner d'eux, il s'en approchait et les recherchait, et partout c'est à eux premièrement qu'il

annonçait la repentance envers Dieu et la foi de Jésus, et cela au risque d'être contredit et persécuté. S'agissait-il d'hommes qui étaient « sans loi, » sans frein, sans rapports avec Dieu? Là aussi cet intrépide ouvrier allait porter le salut, et il s'assujettissait à avoir le cœur navré en voyant la corruption, les vices, les idoles des pauvres païens. Il était, dit-il, débiteur aux Grecs et aux barbares, aux sages et aux inintelligents. Il ne s'assujettissait pas seulement à prêcher l'Evangile dans les villes, mais aussi dans les campagnes, — pas seulement aux savants, mais aux ignorants, — pas seulement à quelques pauvres femmes au bord d'une rivière, mais aussi devant une brillante cour et devant l'aréopage, — sur un vaisseau ou dans un cachot. Il s'assujettissait à tous et à tout. Il ne reculait devant aucune peine, sous les coups, dans les prisons, dans les troubles, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes. — Mais s'il avait à faire à un roi, il ne devenait pas pour cela courtisan; s'il avait à faire à un idolâtre, il ne devenait pas pour cela païen, et s'il avait à faire à des Juifs, il ne se remettait pas pour cela sous la loi. Libre à l'égard de tous et de tout, ne se laissant asservir par aucune chose, il s'asservissait à tous et à tout par la puissance de la grâce. Et remarquez! afin de pouvoir se donner ainsi entièrement à Dieu et aux hommes, il vivait de régime—il mortifiait son corps et se l'asservissait. Et c'est ainsi, du moins je le pense, que Paul devenait *comme* Juif avec les Juifs; *comme* sous la loi avec ceux qui étaient sous la loi, *comme* sans loi avec ceux qui étaient sans loi, *comme* faible avec les faibles.

Si donc on étudie avec un peu de soin cette portion de l'Ecriture, on trouvera que loin de favoriser le lati-

tudinarisme, soit quant à la doctrine, soit quant à la marche, elle y est fort opposée; car elle nous montre Paul, par la puissance de la grâce, s'asservissant à tout, vivant de régime, mortifiant et asservissant son corps, sans qu'il y ait un seul mot dans ces versets, qui puisse faire supposer que ce grand apôtre s'accommodait aussi bien du judaïsme et du paganisme que du christianisme.



Les deux Marie : de Béthanie et de Magdala.

Marie de Béthanie peut nous présenter le vrai état moral de l'Eglise, l'épouse céleste; elle a la capacité morale qui discerne la personne de Jésus comme étant du ciel; et elle prend place à ses pieds, l'écoutant et se nourrissant des paroles qui sortent de sa bouche. Son estimation de Jésus et ce qu'elle a compris de lui, la conduisent, dans son service pour son Seigneur, à dépenser ce qu'elle a de plus précieux; c'est le fruit de son amour pour lui, que de savoir l'honorer ainsi; et cela dans les dispositions que donne le revêtement d'un esprit humble — et heureuse de son assujettissement à Christ, elle se sert de ce qui en est la marque pour lui essuyer les pieds. Elle possède son objet, et il lui suffit, présent ou absent; nous ne la remarquons pas avec celles qui le cherchent au sépulcre.

Marie de Magdala nous présente le résidu Juif affectionné au Messie; ceux qui arrivent les premiers à la connaissance de sa résurrection, et qui pourront l'annoncer à d'autres; elle ne doit point toucher Jésus, il

faut qu'il revienne d'en haut pour que ses relations juives soient rétablies; elle est possédée par l'amour de l'épouse du Cantique, au lieu d'être possédée par sept démons. Elle cherche l'Epoux avec diligence, et sans se laisser rebuter par les obstacles; elle le trouve et le possède. L'une et l'autre de ces femmes nous présentent le vrai état moral de l'épouse, soit céleste, soit de celle qui est sur la terre. En d'autres termes, ces femmes peuvent nous présenter, au point de vue symbolique d'épouses, les deux grands principes selon lesquels Jésus établit ses relations. Les Juifs sont sa chair et ses os en qualité de parenté; l'Eglise est de sa chair et de ses os, comme Ève tirée de lui, et c'est en vertu de cette qualité que Jésus se l'unit comme épouse. Toutes deux sont entièrement captivées, éprises de la beauté de leur Epoux, aimant leur Seigneur : « de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur force, et de toute leur pensée. » C'est l'état normal d'une âme qui appartient à l'une ou à l'autre de ces positions.

Les trois manifestations de Jésus à ses disciples, dans l'évangile de Jean.

Jésus se présente premièrement à Marie qui le cherche parmi les morts; ceci est un point de vue à part, avec ce qui s'y rapporte comme message que Jésus lui donne pour ses disciples, et ce qui est remarqué par les deux disciples qui vont au sépulcre. Ainsi le suaire plié en un lieu à part, ce qui a certainement une importance, je pense celle d'attirer l'attention sur le fait qu'il

y a des choses concernant Christ, qui doivent être envisagées à part ; par exemple, il a été donné pour tête à l'Eglise qui est son corps ; cela s'explique par le mystère révélé.

Ce premier jour de la semaine, Jésus apparaît à ses disciples, jour de la résurrection, jour où ses disciples se réunissent pour rappeler sa mort jusqu'à son retour ; jour de cette présente dispensation, où le Seigneur, après les avoir salués, leur donne ce message : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » C'est la position des disciples pendant cette dispensation, envoyés du ciel, après y avoir été reçus en lui ressuscité, comme il a été envoyé par le Père ; pour participer à ses souffrances, étant dans la même position en ce monde, dans les mêmes circonstances, et ensuite quittant ce monde pour retourner auprès de lui, comme lui est retourné auprès du Père ; c'est un point de vue qui ressort de sa première manifestation ; cela est pour ceux de la foi, quoique réunis avec crainte, en faiblesse de foi. Là aussi se trouve l'intelligence et la bénédiction du mystère révélé.

Huit jours après, nous avons ce qui concerne le résidu Juif le plus en retard, ceux qui ne croiront que lorsqu'ils verront celui qu'ils ont percé ? L'intervalle de huit jours se rapporte, je pense, à la dernière semaine prophétique qui reste à accomplir, pour que les Juifs puissent jouir des promesses qui se rapportent à leur bénédiction comme peuple de Dieu. Mais il est dit en contraste avec ceux-là : « Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. »

La troisième fois se rapporte à la pleine bénédiction par la présence du Seigneur. Sa grâce y brille du mê-

me éclat lorsqu'Il reçoit les siens pour faire sa demeure avec eux, que lorsqu'Il les a reçus selon la parfaite justification qu'Il leur a acquise. Tous nous avons des choses à regretter quant à notre conduite par rapport à ce bien-aimé Sauveur qui n'est qu'amour et que grâce envers nous ; tous nous avons pendant notre marche ici-bas des reproches à recevoir, et des peines de cœur à endurer à cause de nos infidélités, et de nos manques d'amour envers Lui ; comme c'était le cas des disciples qui nous sont mentionnés ici, tous avaient été dans le cas d'être repris, tancés, corrigés, même Nathanaël qui avait reçu un beau témoignage de Jésus, et qui en même temps est repris pour n'avoir cru que parce que Jésus lui dit, qu'Il le voyait sous le figuier avant que Philippe l'eût appelé. Mais nous voyons ici lorsque Jésus se présente, qu'il n'a plus rien à leur dire à ce sujet ; il n'y a plus lieu aux reproches en quoi que ce soit, ni aux uns ni aux autres. Il les reçoit selon son amour et sa parfaite grâce : « Venez et dînez. » Il leur donne du pain, il leur donne du poisson, il les sert tous lui-même après les avoir admis à sa table sans distinction ! C'est bien le cas de dire avec le cantique : « Oh ! quel amour ! » Et malgré toute la pensée de ce que nous avons été, nous le savons déjà et nous le saurons dans la perfection, et pour toute l'éternité, qu'il n'y aura plus qu'une joie inaltérable dans la présence et le bonheur de Celui qui est amour ! Il y aura cette différence avec la bénédiction juive, c'est que la beauté de Jésus sera réfléchie dans une plus grande mesure de discernement, de perfection et de lumière dans les célestes, il y aura une plus grande capacité pour discerner Dieu et l'Agneau, et en jouir.

Numéro 17. 15 Septembre 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La persévérance finale.

En réponse à S.-A. D.

(Suite de la page 310, et fin.)

Cher ami,

Nous en venons, en troisième lieu, à l'examen des divers passages de l'Ecriture qui, comme vous dites, sont habituellement mis en avant par ceux qui voudraient renverser la doctrine de la persévérance finale. Mais auparavant, nous jugeons important de poser un principe fondamental qui, selon nous, est des plus utiles dans l'interprétation de l'Ecriture en général. Ce principe bien simple, le voici : Aucun passage de l'Ecriture ne saurait en contredire un autre. Si donc il y a contradiction apparente, elle ne peut provenir que de notre manque d'intelligence spirituelle. Si, par exemple, quelqu'un alléguait Jacques II, 24, en faveur de la doctrine de la justification par les œuvres, il se pourrait que je ne fusse pas capable de répondre. Il est fort possible que des milliers de personnes aient été, comme Luther, péniblement embarrassées par ce passage. On peut posséder l'assurance la plus claire et la plus entière

de sa justification, non par aucune œuvre que l'on ait faite, mais simplement « par la foi en Jésus-Christ, » et être néanmoins incapable d'expliquer ces paroles de Jacques : « Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement. » Comment traitera-t-on une pareille difficulté? On ne comprend pas l'apôtre Jacques. On se trouve fort embarrassé par la contradiction apparente entre Jacques et Paul. Que faut-il faire? Appliquer le principe ci-dessus posé; pas autre chose. On pourrait aussi bien appréhender une collision entre deux corps célestes circulant chacun dans l'orbite qui lui est assignée par le Créateur, que de voir deux auteurs inspirés se contredire dans leurs assertions. Eh bien! je lis en Rom. IV, 5, les paroles parfaitement claires que voici : « Mais à celui qui *ne fait pas des œuvres,* mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa *foi* lui est comptée pour justice. » Ici les œuvres sont complétement exclues, comme principe de justification, et la foi seule est reconnue. De même dans le chap. III, 28, je lis : « Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi sans œuvres de loi. » (χωρὶς ἔργων νόμου). Et encore : « Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Dans l'épître aux Galates, nous avons un enseignement tout semblable exprimé par ces paroles : « *Sachant* que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi, mais seulement par la foi en Jésus-Christ, nous aussi (les Juifs) nous avons cru au Christ Jésus, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi en Christ » (ἐκ πίστεως) et non pas sur le principe des œuvres de loi : car sur le principe des œuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée» (Gal. II, 16).

Dans tous ces passages et dans beaucoup d'autres, les œuvres sont soigneusement exclues comme principe de justification, et le langage de ces textes est si simple que « même un insensé ne pourrait s'y égarer.» Si donc nous ne pouvons expliquer Jacques II, 24, il faut, ou bien en nier l'inspiration, ou bien recourir à notre principe, savoir qu'aucun passage de l'Ecriture ne peut en contredire un autre, et avec une confiance inébranlable et une tranquillité parfaite, continuer à nous réjouir dans la grande vérité fondamentale de la justification par la foi seulement, en dehors de toute œuvre de loi.

Après avoir attiré l'attention de mon lecteur sur le fameux passage de Jacques II, 24, il ne sera peut-être pas superflu d'ajouter en passant quelques paroles qui pourront lui en faciliter l'intelligence. Le vers. 14 renferme un petit mot qui nous fournit la clef du passage tout entier. « Quel profit y aura-t-il si quelqu'un *dit* qu'il a la foi ? » demande l'apôtre inspiré. S'il eût dit : « Quel profit y aura-t-il si quelqu'un *a* la foi ? » la difficulté serait insurmontable, l'embarras désespéré. Mais ce mot important « dit » enlève toute difficulté, et expose, de la manière la plus simple, la doctrine que l'apôtre a en vue. Nous pourrions aussi demander : « Quel profit y aura-t-il si quelqu'un *dit* qu'il possède cent mille francs de revenu, s'il ne les possède pas ? »

Or, nous savons que le mot « dit » est presque constamment omis par ceux qui citent de mémoire Jacq. II, 14. On a même voulu affirmer que ce mot n'est pas dans l'original. Mais quiconque comprend le grec, n'a qu'à voir le passage, il s'assurera que le mot λέγῃ (*légué* — *dit*) y a été mis par le Saint-Esprit et que tous nos principaux critiques et éditeurs bibliques l'y ont laissé ;

on ne pourrait guère concevoir, dans un passage, de mot d'une plus vitale importance. Nous croyons que l'influence de ce mot se fait sentir d'un bout à l'autre du contexte. Il ne sert de rien à quelqu'un de ne faire que *dire* qu'il a la foi; mais s'il l'a réellement, il y a pour lui « profit, » pour le temps et pour l'éternité, d'autant plus que la foi l'unit à Christ et le met en possession pleine et inaliénable de tout ce que Christ a fait et de tout ce qu'il est pour nous devant Dieu.

Ceci nous amène à une autre face du sujet qui contribuera beaucoup à écarter les apparentes contradictions entre les deux apôtres inspirés, Paul et Jacques. Il y a une différence très-essentielle entre les *œuvres de loi* et les *œuvres de foi*. Paul, avec une sainte jalousie, exclut les premières, tandis que Jacques recommande avec insistance les dernières. Mais, qu'on y fasse bien attention, ce ne sont que les premières que Paul exclut, comme aussi ce ne sont que les dernières que Jacques recommande. Les œuvres d'Abraham et de Rahab n'étaient pas des œuvres de loi, mais des œuvres de foi. Elles étaient le fruit naturel et vrai de la foi, séparées de laquelle elles n'auraient possédé aucune vertu justifiante.

Il est digne de remarque que, dans l'histoire de quatre mille ans, le Saint-Esprit, par l'apôtre, ait fait choix d'œuvres telles que celles d'Abraham en Gen. XXII et celle de Rahab, en Jos. II, plutôt que d'alléguer quelqu'un des nombreux actes de charité ou de bienveillance, tiré de l'immense masse de matériaux qu'il avait à sa disposition. Il semble que, prévoyant l'usage que l'ennemi ferait du passage qui nous occupe, le Saint-Esprit ait choisi avec soin deux pareils exemples à l'ap-

pui de sa thèse, qui prouvent, sans laisser aucun doute, que c'est en faveur des œuvres de foi, et non en faveur des œuvres de loi qu'il insiste ; en sorte que l'inappréciable doctrine de la justification par la foi, à l'exclusion des œuvres de loi, demeure entièrement intacte.

Enfin, si quelqu'un désirait savoir quelle est la différence entre les œuvres de loi et les œuvres de foi, la voici : Les œuvres de loi sont celles que l'on accomplit dans le but d'acquérir la vie ; les œuvres de foi sont le fruit naturel et vrai de la vie que l'on possède. Mais que faut-il faire pour avoir la vie? Croire au Fils de Dieu : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend mes paroles, et qui croit en Celui qui m'a envoyé, *a* la vie éternelle » (Jean V, 24). Il faut que nous ayons la vie avant de pouvoir faire la plus petite chose ; et c'est, non pas en « *disant* » que nous avons la foi, mais en l'ayant réellement, que nous obtenons la vie ; et si nous l'avons nous porterons les précieux fruits de la foi, à la gloire de Dieu.

Ainsi donc nous pouvons, non-seulement croire implicitement que Paul et Jacques *doivent* être d'accord, mais nous voyons clairement qu'ils *sont* d'accord.

Ayant ainsi cherché à définir notre principe et à le rendre clair par des exemples, nous vous laissons le soin, cher ami, de l'appliquer dans les différents cas embarrassants et difficiles que vous pourrez rencontrer en étudiant l'Ecriture, tandis que nous essayerons d'expliquer, autant que le Seigneur nous en rendra capables, les importants passages que vous nous avez présentés.

I. La première citation est prise dans la 2me épitre de Pierre. « Or il y a eu aussi de faux prophètes parmi

le peuple, comme aussi il y aura de faux docteurs parmi vous, qui introduiront furtivement des sectes de perdition, reniant aussi le maître qui les a achetés, faisant venir sur eux-mêmes une prompte destruction » (chap. II, 1). La difficulté de ce passage gît, probablement, dans ces mots : « reniant le seigneur qui les a rachetés [1], » comme on les lit ordinairement. Mais de fait, ces paroles ne présentent aucune difficulté. Le Seigneur a un double droit sur chacun, homme, femme et enfants, existant sous le ciel. Un droit en création et un droit en rédemption. C'est à ce dernier que les paroles de l'apôtre se rapportent. Les faux docteurs ne renieront pas seulement le Seigneur qui les a *faits*, mais même le maître qui les a *achetés*. Il est important d'y faire attention ; cela nous aidera à écarter plus d'une difficulté. Le Seigneur Jésus s'est acquis un droit sur tous les membres de la famille humaine. Le Père lui a donné pouvoir sur toute chair. De là le péché de ceux qui le renient. Ce serait un péché que de le renier comme Créateur. C'est un péché plus grand que de le renier comme Rédempteur. Ce n'est point du tout une question de régénération. L'apôtre ne dit pas : « Reniant le Seigneur qui les a vivifiés. » Dans ce cas, en effet, il y aurait difficulté ; mais tel que le passage est construit,

[1] Ce n'est pas ici le mot Κύριος (Seigneur), tel que le connaît l'Eglise, mais le mot δεσπότης (d'où l'on a fait *despote*) qui signifie plutôt *maître d'esclaves*. Puis le dernier mot français doit bien être *achetés*, c'est la traduction d'un verbe grec qui signifie « acheter au marché, » et qui n'a point de rapport avec les mots fréquemment employés pour désigner le *rachat* ou la *rédemption* des élus. *(Editeur.)*

il laisse entièrement de côté la doctrine de la persévérance finale.

II. Le second passage se rencontre à la fin du même chapitre, vers. 20-22 : « Car si après avoir échappé aux souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, étant de nouveau enlacés, ils sont vaincus par elles, leur dernière condition est pire que la première...... Mais il leur est arrivé ce que dit le proverbe véritable : « Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi lui-même, et la truie lavée au bourbier dans lequel elle se vautrait. » La diffusion de la connaissance des Ecritures et de la lumière de l'Evangile peut exercer et exerce fréquemment une étonnante influence sur la conduite et le caractère de personnes qui n'ont jamais connu la puissance de l'évangile de Christ qui sauve, vivifie et affranchit. Il est même presque impossible qu'une Bible ouverte circule ou que l'évangile gratuit soit prêché, sans qu'ils soient accompagnés de résultats frappants, qui toutefois resteront bien au-dessous du résultat essentiel : la régénération. On peut laisser de grossières habitudes, renoncer à divers actes d'impureté, sous l'influence d'une « connaissance » purement intellectuelle « du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, » sans que le cœur ait jamais été réellement atteint à salut. Or, on verra toujours que ceux qui secouent tout à fait l'influence de la lumière évangélique, — lors même que cette influence ne s'est jamais étendue au delà de leur conduite extérieure, — se plongent dans le mal beaucoup plus profondément qu'avant d'avoir subi cette influence, et se livrent plus que jamais à des excès de mondanité et de folie. « Leur dernière condition est pire que la première. » Le Diable

prend plaisir à traîner le ci-devant professant dans une fange bien plus épaisse que celle dans laquelle il se vautrait aux jours de son ignorance et de son insouciante folie. C'est pourquoi il est urgent que nous insistions auprès de tous ceux avec lesquels nous sommes en rapport, sur l'importance de rendre sûre leur profession, de telle sorte que la connaissance de la vérité n'agisse pas seulement sur leur conduite extérieure, mais qu'elle atteigne le cœur en lui communiquant cette vie que ne saurait perdre celui qui une fois la possède. Ce passage ne renferme rien qui puisse effrayer la brebis de Christ, mais de bien sérieux avertissements pour ceux qui, quoique ayant revêtu pour un temps l'apparence extérieure des brebis, n'ont jamais été dans le fond autrement que comme le chien et la truie.

III. Ezéch. XVIII, 24-26 : « Mais si le juste se détourne de sa justice, et qu'il commette l'iniquité, selon toutes les abominations que le méchant a accoutumé de commettre, vivra-t-il ? Il ne sera point fait mention de toutes ses justices qu'il aura faites, à cause de son crime qu'il aura commis, et à cause de son péché qu'il aura fait ; il mourra pour ces choses-là...... Quand le juste se détournera de sa justice, et qu'il commettra l'iniquité, il mourra pour ces choses-là ; il mourra pour son iniquité qu'il aura commise. » A quoi nous pouvons joindre votre allusion à 2 Chron. XV, 2 : « L'Eternel est avec vous, tandis que vous êtes avec lui ; et si vous le cherchez, vous le trouverez ; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. » Nous nous sentons pressés de dire, cher ami, que ceux qui allèguent de semblables passages de l'Ecriture, comme portant en quelque mesure atteinte à la vérité de la persévérance finale des

membres de Christ, font preuve d'un bien triste défaut d'intelligence spirituelle. Ces passages, ainsi qu'une foule d'autres textes analogues de l'Ancien Testament et aussi du Nouveau, nous exposent le sujet profondément important du gouvernement moral de Dieu. Or, être simplement un objet du gouvernement de Dieu est une chose, et être un objet de sa grâce immuable est une autre chose. Il ne faut jamais les confondre. Pour traiter à fond ce sujet et le développer au moyen des divers passages qui s'y rapportent, il faudrait un volume; nous nous bornerons donc à ajouter que, selon notre intime persuasion, quiconque ne distingue pas soigneusement entre l'homme sous le gouvernement et l'homme sous la grâce, ne saurait comprendre la Parole de Dieu. Dans le premier cas, l'homme est considéré comme marchant ici-bas dans une position de responsabilité et de danger; dans le second cas, il est considéré comme associé avec Christ en haut, dans une position de priviléges inaliénables et d'éternelle sécurité. Les deux passages de l'Ancien Testament auxquels vous nous avez renvoyés ont entièrement rapport au gouvernement de Dieu, et conséquemment n'ont absolument rien à faire avec la question de la persévérance finale.

IV. Matth. XII, 45 : « Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui-même; et étant entrés, ils habitent là ; et le dernier état de cet homme est pire que le premier. Ainsi en sera-t-il aussi de cette génération méchante. » La dernière phrase de ce passage explique le contexte tout entier. Notre Seigneur décrit la condition morale du peuple Juif. L'esprit d'idolâtrie les avait quittés, mais pour un temps seulement, et pour revenir avec une force et une énergie sept fois

plus grandes, en sorte que leur dernière condition sera rendue infiniment pire que tout ce qui aura eu lieu jusqu'alors dans leur merveilleuse histoire. Pris dans une acception secondaire, ce passage peut bien s'appliquer à un individn qui, ayant subi un certain changement moral et manifesté quelque amélioration dans sa conduite extérieure, retourne en arrière et devient plus ouvertement corrompu et plus vicieux que jamais.

V. 2 Jean 8, 9 : « Prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions une pleine récompense. Quiconque se dévoie et ne demeure pas dans la doctrine du Christ n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine du Christ, celui-là a le Père et le Fils. » Dans le verset 8, l'apôtre exhorte la dame élue et ses enfants à prendre garde à eux, de peur qu'il ne perde quelque chose du fruit de son ministère. La dame et ses enfants devant être une partie de sa récompense, au jour de gloire à venir, l'apôtre désirait avec ardeur les présenter exempts de fautes en présence de cette gloire, afin de recevoir sa pleine récompense. Le vers. 9 ne demande aucune explication. Il est d'une simplicité solennelle. Si quelqu'un ne *demeure* pas dans la doctrine de Christ, il ne possède rien. Laissez écouler la vérité quant à Christ, et vous n'aurez aucune sécurité à l'égard de quoi que ce soit. Le chrétien a très-certainement besoin de marcher avec vigilance pour échapper aux piéges et aux tentations de tout genre dont il est entouré ; mais comment cette vigilance sera-t-elle mieux obtenue ou maintenue? est-ce en posant son pied sur le sable mouvant de ses propres œuvres, ou en le fixant fermement sur le rocher du salut éternel de Dieu? Quelle est la posi-

tion la plus favorable à l'exercice de la vigilance et de la prière : celle dans laquelle on vit dans des craintes et des doutes perpétuels, ou celle dans laquelle on se repose avec une confiance enfantine sur l'immuable amour d'un Dieu sauveur? Nous croyons pouvoir deviner votre réponse, cher ami.

VI. Apoc. III, 11 : « Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne.» Il y a, dans ce passage, deux choses à considérer : d'abord, c'est une exhortation adressée à une assemblée; ensuite, il n'est pas dit : « afin que personne ne prenne ta *vie*. » Un *serviteur* peut perdre sa *récompense;* mais un *enfant* ne saurait perdre la *vie* éternelle. Une multitude de difficultés seraient écartées par une soigneuse attention à cela. Autre chose est la relation de fils; tout autre chose, la relation de disciple. Autre chose est la sécurité en Christ; tout autre chose, le témoignage pour Christ. Si notre sécurité dépendait de notre témoignage, ou notre relation de fils de notre fidélité comme disciples, où en serions-nous? Il est bien vrai que, mieux je connaîtrai ma sécurité, que plus je jouirai de ma relation d'enfant, plus aussi mon témoignage sera actif et plus je serai fidèle comme disciple; mais ce sont des choses qui ne doivent jamais être confondues.

Enfin, cher ami, vous dites : « Tous les textes qui parlent de persévérer jusqu'à la fin et de vaincre, signifient, pense-t-on, que puisqu'il est possible de ne pas persévérer et de ne pas vaincre, il est aussi possible de n'être pas finalement sauvé. » A quoi nous répondons simplement que nous serons en tout temps heureux d'examiner de près avec vous chacun des passages auxquels vous faites ainsi allusion d'une manière générale,

et de vous prouver, par la grâce de Dieu, qu'aucun de ces passages, interprété sainement, ne combat le moins du monde l'importante vérité de la persévérance finale; mais qu'au contraire chacun d'eux renferme en lui-même ou dans son contexte immédiat, la preuve qu'il harmonise parfaitement avec la vérité de la sécurité éternelle du plus faible agneau appartenant au troupeau que Christ a racheté au prix de son sang.

Veuille le Seigneur établir toujours plus fermement nos âmes dans sa vérité et nous garder pour son royaume céleste, à la gloire de son saint nom !

Ce qu'est le chrétien.

« A lui qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, à lui soit gloire et force aux siècles des siècles. »

(Apoc. I, 6.)

Il y a dans la Parole de Dieu certaines expressions, qui mettent en évidence d'une manière particulièrement simple et claire ce qu'est le chrétien, et qui, si le lecteur leur accordait seulement l'attention la plus ordinaire, l'amèneraient à dire : « Ah ! si c'est là ce que c'est qu'un chrétien, où en suis-je, moi ?

Ces expressions dont nous parlons ne sont pas la voix d'un *cœur* qui tend violemment vers quelque chose qu'il espère; elles se distinguent au contraire par la tranquille assurance avec laquelle elles approprient la bénédiction à l'âme de ceux qui croient. C'est ainsi que Jean dit au nom de tous les chrétiens auxquels il écrivait : « A lui qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos pé-

chés dans son propre sang, etc.» Si maintenant je vous demandais, à vous, — qui peut-être seriez offensé si je vous disais que vous n'êtes pas chrétien, — si je vous demandais : Êtes-vous sûr que Christ vous aime? Êtes-vous sûr qu'il vous a lavé de vos péchés dans son propre sang? — vous me répondriez, si vous êtes sincère : Non, je n'en sais rien ! — Et cependant les paroles que nous trouvons ici sont l'expression de l'état commun reconnu de tous les chrétiens.

Ou bien pouvez-vous dire : « Oui, Dieu soit béni, quoique je ne sois par moi-même qu'une misérable créature, je sais que Dieu m'aime? » — Pouvoir parler ainsi, est la part de tout chrétien. C'est pourquoi il est écrit : « *Nous savons* que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant » (1 Jean V). L'Écriture parle de tous les chrétiens comme connaissant le salut ; et dans la 2me épître de Pierre, il est question de quelqu'un qui avait oublié qu'il était purifié de ses péchés d'autrefois (2 Pier. I, 9) : mais on ne pouvait pas oublier ce qu'on n'avait jamais su. Oublier qu'« on était purifié » — c'était déchoir — *l'état chrétien*, c'était de savoir qu'on était purifié.

Vous trouverez que Dieu adresse toutes sortes d'exhortations au croyant ; mais toutes sont basées sur le fait qu'il a été amené à Dieu. Je vous le demande à tous : votre âme ne serait-elle pas plus sereine, plus heureuse, si vous étiez certains que Dieu vous aime? Il ne peut y avoir de sentiments heureux, si l'âme n'a pas confiance en Dieu, et c'est en cela que consiste cette connaissance de Dieu qui est la vie éternelle. Dieu est amour, et si vous ne savez pas *cela*, vous ne savez rien. Et où en êtes-vous si vous ne connaissez pas Dieu?

Si vous croyez pleinement que Dieu est amour, — amour envers vous, — quelles sortes de pensées aurez-vous de lui? Penserez-vous que vous devez obéir, ou que, sinon, il fera tomber sur vous sa vengeance? — Penserez-vous à lui comme à un *juge?* — Non, de pareilles pensées ne sont pas celles de quelqu'un qui connaît l'amour d'un Dieu Sauveur.

Sans doute, il y a un jugement ; mais devant le jugement il n'y a pas de miséricorde. Lorsque Christ apparaîtra pour juger, pourrez-vous vous tenir devant lui, s'il regarde à l'iniquité? Pourrez-vous lui répondre pour vos transgressions? — Non ; — mais si actuellement vous croyiez véritablement à son juste jugement, vous diriez : « N'entre point en jugement avec ton serviteur, car devant toi nul *homme vivant* ne sera justifié» (Ps. CXLIII, 2). — Mais Christ n'est pas un juge maintenant, il est un Sauveur. Tout est grâce maintenant. Il n'impute à personne ses péchés. « *Tout œil le verra* » (Apoc. I, 7). Nous, chrétiens, nous voyons en lui *maintenant* un Sauveur. Vous qui ne croyez pas, vous attendez jusqu'au jugement, espérant pouvoir vous présenter devant Christ alors, mais alors : « toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui » (Apoc. I, 7). Christ est un Juge lorsqu'il n'est pas un Sauveur. Ce sera le jugement *alors*, non pas une épreuve pour savoir si vous pouvez affronter et traverser le jugement. Le temps d'à présent est un temps d'épreuve, non pas afin qu'on sache si vous êtes ou non un pécheur, mais afin qu'il soit manifeste si vous voulez recevoir Christ ou non. Votre cœur est mis à l'épreuve maintenant ; hélas! votre cœur rebelle rejetterait toujours le Sauveur, si la grâce ne vous soumet pas, dans le sentiment

de votre péché. Au jour du jugement Dieu se justifiera *lui-même*, il ne justifiera nul autre : dans ce jour-là, il mettra en évidence le péché qui est le motif du jugement. Tout ce qui est caché sera alors rendu manifeste. Ce ne sera pas le temps de l'épreuve, mais le temps où le jugement sera rendu public. L'épreuve se fait maintenant, et c'est actuellement que ces choses sont placées devant nos âmes. En présence de toutes les belles apparences du monde, nous justifions Dieu maintenant, nous acceptons le jugement que Dieu prononce maintenant sur l'homme ; nous reconnaissons qu'il est juste en nous condamnant. *Le regard de Dieu porte le jugement dans ma conscience,* et je m'y soumets. Je reconnais et je dis que Dieu ne devrait pas laisser vivre devant lui un misérable tel que moi. Il en *sera* ainsi quand tout œil le verra, mais il en *est* ainsi aussi dans l'âme maintenant, quand le Seigneur nous révèle notre état par la foi. Je justifie Dieu maintenant : Je déclare que je n'ai été que ténèbres et que péché, et je m'abhorre moi-même en la présence de Dieu. Toute bouche est fermée dans la lumière de Dieu. Et quand un homme a été amené là, il se connaît lui-même. Si vous cherchez à vous cacher votre véritable condition, vous n'en valez pas mieux, mais vous êtes dans un état plus fâcheux.

Une fois que je me connais tel que je suis, je ne m'appuie plus sur une vague notion que Dieu est miséricordieux. Pierre, lorsqu'il se reconnut pécheur dans la présence de Dieu, dit : « Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc V, 8). Pierre sentait que le péché et Christ, le Dieu saint, ne pouvaient pas se trouver ensemble. Il en est toujours ainsi lorsque l'âme est devenue jalouse de la gloire de Dieu. L'idée

d'une transaction fait horreur à quiconque a la conscience réveillée quant au péché. Une fois que l'homme a été amené à la connaissance de son état devant Dieu, en quoi *peut*-il se confier? En ceci assurément, c'est que *lorsqu'il était dans cette condition*, il a la pleine assurance de l'amour de Dieu envers lui.

Quand je me tourne vers la nature, je vois des témoignages de bonté, mais partout aussi la ruine et la misère, en sorte que je ne sais comment dire que Dieu est amour, et dans ces témoignages mêmes de sa bonté je vois que j'ai tout perdu, car c'est ce Dieu-là que j'ai offensé. Si je me tourne vers la providence, je ne trouve que confusion : combien de fois les méchants n'ont-ils pas le dessus et ne prospèrent-ils pas? — Si je me tourne vers la loi, elle me condamne et me laisse sans espérance.

Dans tout cela, je vois des choses *concernant* Dieu, mais je ne vois rien qui révèle Dieu. Christ révèle Dieu. Précisément là où j'en suis quant à moi-même, je trouve qu'il est le « témoin fidèle » de Dieu, car c'est dans ce monde même, où était le péché, que Christ a été le témoin fidèle.

Dans le ciel, il n'y aura pas besoin d'un témoin. Maintenant je *puis* aller à Jésus et trouver Dieu en lui. Avez-vous jamais trouvé, chez ce fidèle témoin, une seule parole, une seule action qui ne fût pas amour? Jamais. — Sans doute Christ démasquera l'hypocrite; — mais dès qu'on est vrai, — quand même on serait le plus grand pécheur du monde, — dès qu'on consent à être ce qu'on est, dans la présence de Dieu, — dès ce moment on ne trouve jamais en Christ que de l'amour. Il faut que Dieu convainque de péché : Dieu écrira

sa sentence sur les sépulcres, et dira ce qu'ils renferment ; il dévoilera ce que nous sommes ; il nous découvrira combien nous nous décevons nous-mêmes ; mais en faisant cela, il est encore amour parfait, rien autre ! Qu'est-ce qui amena Christ sur la terre ? Etait-ce pour apprendre que le péché y régnait ? Non, Christ le savait bien ; mais il vint *parce que le péché était là*. Le péché même qui m'épouvante est ce qui l'amena sur la terre, en amour !

Dans l'histoire de la femme pécheresse, au chap. VII de l'évangile de Luc, Christ met Simon à sa place, et ne fait nulle attention aux convives. Pourquoi ? parce que la pauvre femme devait être encouragée en amour. Christ vint au lieu même où était le péché. S'il s'agit de vérité, Christ connaît mes péchés. Quand je dis que Christ m'aime, j'entends qu'il m'aime, en *sachant tout ce que je suis ;* ce n'est certainement pas qu'il aime l'état de péché dans lequel je suis, mais il m'aime tandis que je suis dans cet état. Il écrira sur la terre, comme au chap. VIII de l'évangile de Jean, afin de laisser agir ma conscience ; il amènera mon péché dans ma conscience : il ne veut pas que je sois satisfait de moi-même, mais il veut que je me repose dans ce qu'il pense de moi. Le cœur lutte afin d'être satisfait de lui-même, mais Dieu renversera tout ce travail ; et quand il nous a démasqués à nos propres yeux, il nous rend satisfaits *de lui,* tels que *nous sommes*. Il ne nous laisse pas là, sans doute, mais il veut que nous trouvions notre paix dans la connaissance de son amour parfait : « A lui qui nous a aimés ; » alors je trouve le repos.

Mais ce n'est pas tout ; la Parole ajoute : « Qui nous a lavés de nos péchés dans son sang. » Il n'est pas dit :

qui nous *lavera*, mais qui nous *a lavés*. Nous avons besoin de savoir cela maintenant, pour notre paix, et pour que nous ayons de saintes affections. « Il nous a lavés dans son propre sang ! » — Qui a fait cela ? — C'est Christ. Christ l'a fait. Il nous a « entièrement purifiés. » Et si *lui* a fait cela, il l'a fait en justice, en connaissant tout notre péché, et en maintenant cette justice parfaite, qui nous faisait trembler à cause de nos péchés ; et *c'est selon cette justice* qu'il nous a lavés de nos péchés dans son propre sang. Il savait ce qu'étaient nos péchés aux yeux de Dieu, c'est pourquoi il se donna lui-même ; il se donna lui-même pour nous. Un ange ne pouvait pas se donner pour moi : il ne le devait pas, étant appelé à rester dans sa condition première ; mais Christ seul pouvait se donner. Dans cet acte par lequel Christ lave mes péchés, je le trouve donnant son sang, sa vie, se donnant lui-même pour moi. Je ne trouve pas en lui un seul motif qui ne soit amour pour moi. Voilà la connaissance que j'acquiers de Christ.

Il m'a lavé de mes péchés dans son propre sang. Est-ce que je crois cela ? Oui, je le crois ! Je crois que chacun de mes péchés a été lavé, et que c'est lui qui m'a lavé, ainsi qu'il est dit dans l'épître aux Hébreux : « Il a fait par lui-même la purification de nos péchés. » Ah ! dites-vous, si seulement je *sentais* cela ! Mais laissez-moi vous demander si vos sentiments ajoutent quelque chose à la valeur du sang de Christ ? Certainement non. Pourquoi alors ne pas vous appuyer sur la valeur de ce sang comme sur ce qui a pleinement satisfait Dieu quant au péché ? Christ a vidé entre Dieu et lui-même la question du péché : « Il a fait par lui-même la purification de nos péchés. » Il l'a faite en accord avec la

sainteté de Dieu et selon nos besoins. Et quelle est la pureté qui nous est donnée? C'est celle qu'exige l'œil de Dieu, tout ce qui nous éloignait de Dieu ayant été entièrement mis de côté, de manière que nous sommes placés dans la lumière comme Dieu est dans la lumière; et en accomplissant cette œuvre, l'amour parfait de Dieu a été révélé.

« Et nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père. » Lorsque j'amène quelqu'un dans la jouissance de tout ce que moi-même je possède, je donne la preuve la plus complète de toute l'affection de mon cœur envers lui. La bienveillance peut faire donner quelque chose; mais donner tout, — c'est l'amour parfait. On ne peut faire davantage. Eh bien! c'est là ce que Christ a fait. Il est le Roi et le Sacrificateur, et il nous fait rois et sacrificateurs avec lui, et ce qu'il nous donne a une valeur d'autant plus grande, que c'est ce que lui-même possède.

Ce n'est pas tout : l'amour parfait du Père nous est acquis; non-seulement l'amour de Christ, mais l'amour du Père que Jésus nous fait connaître. Il nous a faits sacrificateurs *à son Père*. Y eut-il jamais amour égal à celui-là? Christ fut-il jamais autre chose qu'amour? Il n'est jamais qu'amour parfait envers nous; et la somme de tout, c'est : « Il nous a aimés. » — A-t-il autre chose à nous dire? Non. Ce que l'amour avait à faire, il l'a fait. Ah! que dans la simplicité d'un cœur reconnaissant, nous disions : « Il a fait la paix par le sang de sa croix. » — « A lui qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, à lui soit gloire et force aux siècles des siècles. Amen! »

Cantique.

Entre deux malfaiteurs,
Dans de saintes douleurs
Jésus est mort.
Mais, juste, seul des trois,
En subissant la croix,
Il a de l'Homme-Fort
Brisé l'effort.

Jésus ressuscité
Dans le ciel est monté;
Les siens l'ont vu.
Chrétien, voilà ton chef;
Il veille sur ta nef.
Sa force, le sais-tu?
Fait ta vertu.

Du ciel Jésus viendra;
Au ciel il nous prendra;
Vivons pour lui.
Il dit: « Je viens bientôt. »
Gardons le bon dépôt.
Veillons; déja la nuit
Pâlit et fuit.

Jésus, jusqu'à ce jour,
Pour le ciel, ton séjour,
Forme nos cœurs.
Protége nos combats;
Au but conduis nos pas.
Dans la joie ou les pleurs
Rends-nous vainqueurs.

O Dieu! garde les tiens;
Sur eux répands tes biens;
Soutiens leur foi.
Te servir, vivre en paix,
Répondre à tes bienfaits,
Dépendre en tout de toi,
C'est notre loi.

Aimer, adorer Dieu,
Nous tenir en tout lieu
Sous son regard;
Aimer, servir Jésus,
Proclamer ses vertus,
Suivre son étendart,
C'est notre part.

Numéro 18. 30 Septembre 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Sur l'épître aux Romains.

CHAPITRES III, 17 ; IV, V.

(*Suite de la page* 289.)

La fin du chapitre III résume l'argument que l'apôtre avait tiré plus haut du péché des Juifs et des Gentils et en fait l'application : l'auteur inspiré passe ensuite à un autre principe, mis en évidence par les témoignages d'Abraham et de David.

Comme nous l'avons vu dans un précédent article, l'apôtre Paul, après quelques lignes d'introduction, ayant fait connaître d'abord la mission dont il avait été chargé, et la portée de cette mission par laquelle la grâce et la justice ont été révélées à l'homme, s'occupe au commencement de notre épître des besoins de l'homme et du moyen par lequel Dieu y a pourvu pour le parfait repos de l'âme. Il signale les péchés affreux des nations et de l'homme en général dans le monde entier, et il montre que, à défaut de tout témoignage *inspiré*, il y avait deux grands témoignages qui auraient dû agir sur la conscience des hommes, savoir : *la connaissance*

de Dieu que possédaient leurs pères, mais qu'ils n'avaient point gardée ; et, *la création :* « Car les choses invisibles de Dieu, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité se discernent par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, de sorte qu'ils sont inexcusables ; parce que ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ils ne lui ont point rendu grâce ; mais ils sont devenus vains en leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres,.... et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible.... » « C'est pourquoi Dieu les a aussi livrés dans les convoitises de leur cœur, à l'impureté » (chap. I, 20, 24). Car si un homme abandonne Dieu, il ne peut pas se suffire à lui-même (se suffire à soi-même appartient à Dieu seul), — et il se tourne toujours vers les objets des convoitises de son propre cœur et même vers ce qui est au-dessous de lui-même. N'ayant pas discerné ce qui se convenait, quant à Dieu, ils ne devaient pas être en état non plus de discerner ce qui se convenait, quant à l'homme. Dieu agit toujours ainsi : lorsque la lumière qu'il donne est rejetée, il livre à l'aveuglement ceux qui ont ainsi rejeté la lumière, et cet abandon de Dieu est un jugement de sa part.

Les Gentils donc, n'ayant pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit dépourvu de sens moral (chap. I, 28) : et Dieu en fait de même pour les Juifs qui ont rejeté le témoignage qu'il leur avait donné, car Dieu dit par la bouche de son prophète : « Engraisse le cœur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux ; de peur qu'il ne voie de ses yeux, et qu'il n'entende de

ses oreilles, et que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse, et qu'il ne recouvre la santé » (Esaïe VI, 10). Il en sera de même encore pour la chrétienté professante, comme nous lisons (2 Thes. II, 11) : « Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge. » Tel est pour l'homme, qu'il soit Juif ou Gentil ou qu'il s'agisse de la chrétienté professante, la conséquence de l'abandon de Dieu : nous apprenons ce que l'homme devient quand il est abandonné à lui-même. Quant aux Gentils, ce n'est pas tout que la lumière naturelle ait été donnée au commencement dans le témoignage de la création, mais « les hommes n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, » lorsque cette connaissance existait. Tout homme a une *conscience,* distincte de la grâce ; mais la conscience ne peut pas amener à Dieu. La conscience est le sentiment de la responsabilité, uni à la connaissance du bien et du mal, et lorsque la conscience vient à être réveillée, et que la puissance de la vie n'est pas là pour amener à Dieu, la conscience ne peut qu'éloigner de Dieu, comme nous voyons Adam dans le jardin se cachant de devant Dieu. Les Gentils ne se sont pas souciés, ou pour mieux dire, n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, et « Dieu les a livrés à un esprit *dépourvu de sens moral* » : Dieu les a livrés à l'aveuglement, c'est-à-dire à un esprit incapable de discerner ce qui était bon et de l'approuver. Pareillement les Juifs ayant rejeté le témoignage de Dieu, tombent sous le jugement prononcé par Esaïe, 700 ans à l'avance : « Engraisse le cœur de *ce peuple* » etc., comme Etienne aussi leur dit : « Vous résistez *toujours* à l'Esprit saint ; comme vos pères ont fait (avant la venue de Christ),

vous aussi vous faites » (maintenant que Christ est révélé) (Actes VII, 51). Pères et enfants, les uns et les autres, sont coupables du même péché ; quant à leur condition comme peuple, ils étaient livrés à l'aveuglement, et il en sera ainsi à la fin de l'état de choses actuel : les mêmes choses par lesquelles, selon le témoignage de Pierre, Christ a été accrédité comme envoyé de Dieu, seront ce qui, aux derniers jours (voyez 2 Thess. II), conduira les Juifs (et sans doute d'autres encore) à recevoir le faux Christ. Pierre en effet dit aux Juifs : « Hommes Israélites, écoutez ces paroles : Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu dans vous par les *miracles*, les *prodiges* et les *signes*, que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme aussi vous-mêmes vous le savez » (Act. II, 22) ; et d'un autre côté, nous lisons dans la seconde épître aux Thessaloniciens, chap. II, 8, 9 : « alors sera révélé l'inique, duquel la venue est selon l'opération de *Satan*, en toute sorte de *miracles* et *signes* et *prodiges* de mensonge. » Ainsi, comme les Juifs ont rejeté ce que *Dieu* fit au milieu d'eux par Jésus de Nazareth, ils seront amenés à accepter ce que *Satan fera* par l'Inique, et cela, comme le dit l'apôtre, « parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés ; et à cause de cela Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge » (2 Thess. II, 10, 11).

Depuis le vers. 17 du chap. II de notre épître, l'apôtre parle des Juifs ; et en terminant son raisonnement, il rappelle, dans les vers. 10-18 du chap. III, le témoignage du Ps. XIV, vers. 1-3, et d'autres passages de l'Ancien Testament, renfermant tout sous le péché. Le Juif sous la loi et le Gentil sans loi sont également

coupables ! Car si le Gentil se trouve livré à un esprit dépourvu de sens moral, les propres Ecritures du Juif mettent celui-ci au même niveau et démontrent qu'il est tout aussi pécheur. « Il n'y a donc point de juste, *non pas même un seul;* il n'y a personne qui ait de l'intelligence ; il n'y a personne qui recherche Dieu » (vers. 10, 11). *La volonté* s'est détournée du droit chemin : Ils sont aveuglés dans leur intelligence, pervers dans leur volonté, et coupables *devant* Dieu. Leur caractère naturel n'est pas seulement mauvais, mais ils ont méprisé le témoignage de Dieu, et rejeté la lumière que Dieu leur avait révélée. Tel est l'état du Juif, car ce que la loi disait, elle le disait pour lui ; « ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi. »

La conscience naturelle suffisait pour condamner le Gentil ; mais le Dieu de jugement était là pour discerner l'état vrai de ceux qui se glorifiaient de la loi, et maintenant il est démontré que par des œuvres de loi nulle chair ne sera justifiée, car par la loi est donnée la connaissance du péché (vers. 19, 20) : Ainsi nous voyons que ceux qui sont sous la loi, sont placés sous la condamnation. C'est en vain que le Juif tenterait de se faire une position devant Dieu, en vertu des priviléges et de la condition dans laquelle Dieu l'avait placé, car la loi dont il se glorifie, le condamne. « Par la loi est donnée la connaissance du péché[1] » (vers. 20). Les Gentils n'avaient pas proprement le droit de se placer sous la loi ; mais nous tous, d'une manière ou d'une autre, nous le faisons, et voyez où cela nous mène : « L'Eternel a regardé des cieux sur les fils des hommes, pour

[1] Le chap. VII de l'épitre aux Romains découle de ceci.

voir s'il y en a quelqu'un qui soit intelligent, et qui cherche Dieu » (Ps. XIV, 2); et Dieu a vu qu'il n'y a personne, « *pas un seul; ils se sont tous égarés!* » Et quant au Juif, s'il écoutait ce que lui disait la loi, il apprenait que, sur son propre terrain, il était entièrement coupable, quoique l'apôtre n'invoque pas ici contre ses frères selon la chair la dureté de leur cœur devant le Christ qu'ils ont rejeté : Juifs et Gentils sont également et absolument coupables.

Mais maintenant, il s'agit de « la justice de Dieu sans loi; » et l'apôtre développe ici ce grand principe dans toute sa portée; il l'établit d'une manière directe et absolue : la justice est sur un principe tout à fait différent de celui de la loi; elle est la justice de Dieu, et une justice sans loi, absolument. C'est « la justice de Dieu, » — et qui peut donner une loi à Dieu? Et si la justice est la justice de Dieu, elle existe donc sur un principe entièrement différent de celui de la loi; car la loi exige quelque chose de l'homme, tandis qu'ici la justice est de Dieu. La loi de Dieu ne peut que condamner, car elle exige la justice, et elle ne peut pas donner la vie. Imposer à un homme des obligations, comme moyen d'obtenir la justice, c'est le perdre, car l'homme est pécheur; il est aveuglé dans son entendement et corrompu dans sa volonté.

L'homme a une volonté, — avoir une volonté n'est pas l'obéissance; — la loi manifeste cette volonté, et la volonté de l'homme ne se soumet jamais, car si elle se soumettait, elle *cesserait* d'être une *volonté*. L'intention de Dieu n'a jamais été que la justice fût par la loi. Donner la loi à l'homme dans ce but, c'eût été une cruelle moquerie. « La loi fut donnée afin que l'offense

abondât » (chap. V, 20). Remarquez qu'il n'est pas dit: afin que le *péché* abondât, car le péché était là et abondait avant que la loi fût donnée, mais le péché ne devient pas *offense* avant qu'il y ait une loi. C'est ainsi que « la loi produit la *colère,* » car « où il n'y a point de loi, il n'y a pas non plus de transgression » (chap. IV, 15) ; mais le péché est rendu par le commandement excessivement pécheur (chap. VII, 13).

Toute bouche est donc fermée et tout le monde est coupable devant Dieu; et maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée (chap. III, 19-21). Remarquez que cette justice n'existe pas seulement, mais quelle est manifestée; elle a toujours existé dans le dessein de Dieu, et c'est pourquoi Dieu fit des promesses, auxquelles la foi s'attacha par la grâce; mais la justice de Dieu ne fut *manifestée* que lorsque l'Evangile fut annoncé, ce qui fait que l'apôtre dit : « afin de montrer sa justice dans le *temps présent* » (chap. III, 26).

Aucun pécheur depuis Adam jusqu'à maintenant n'a jamais pu se tenir dans la présence de Dieu, si ce n'est dans la justice de Dieu : mais cette justice n'avait pas été manifestée, *jusqu'à maintenant.* « Mais *maintenant,* sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes » (chap. III, 21). La loi et les prophètes ne faisant ainsi qu'indiquer ce que Dieu allait introduire; mais l'Eglise de Dieu est fondée sur la justice de Dieu, et elle est dans la lumière comme lui est dans la lumière. C'est pourquoi cette justice est manifestée dans le « *temps présent*» (chap III, 26). La justice de Dieu est introduite sans loi, mais témoignage lui est rendu par la loi et les prophètes; il lui a été rendu témoignage avant qu'elle fût

manifestée, et ce n'est qu'au chapitre IV que nous entrons dans la position de l'Eglise. Au chapitre III, nous sommes placés comme étant tous coupables devant Dieu ; ensuite nous apprenons comment nous pouvons arriver jusque dans la présence de Dieu. Un homme, un homme pécheur, peut-il, en lui-même, approcher de Dieu ? Non, certainement ; mais Christ a été offert en sacrifice pour nous ; il a répondu pour tout ce que nous avons fait dans le vieil homme et, comme le nouvel homme, il est dans la présence de Dieu pour nous, et nous sommes là en lui, acceptés comme Christ lui-même et dans toute la faveur dont lui-même jouit : nous sommes là toujours tels que *lui est.*

C'est de cette manière que l'homme obtient, ou plutôt devient « la justice de Dieu. » Les droits de Dieu envers le vieil homme ont tous été satisfaits dans le nouvel homme, le Christ Jésus, et nous sommes faits justice de Dieu *en lui.* Le chapitre III nous apprend comment il a été satisfait aux justes exigences de Dieu et quelle est la satisfaction qui a été donnée ; — le péché, soit du Juif, soit du Gentil, a été effacé par l'*effusion du sang* de Jésus-Christ, et la justice de Dieu est introduite ; car Christ a glorifié Dieu parfaitement à l'égard du bien et à l'égard du mal. Au chap. IV, nous trouvons autre chose, savoir *la résurrection*, en principe au moins : « Abraham crut Dieu » (vers. 3) ; et il ne crut pas seulement à la résurrection, en dépit du principe de mort qui était en lui, mais il crut le Dieu qui pouvait ressusciter des morts. Et nous aussi, ainsi que le déclare l'apôtre, nous ne croyons pas seulement en Christ qui est ressuscité des morts, mais nous croyons en Dieu qui le ressuscita, — et de cette manière, en

ayant fini entièrement avec la loi qui impute le péché, nous arrivons au second des deux principes sur lesquels l'Evangile est fondé. Le premier principe, c'est l'effusion du sang; le second, c'est la résurrection. — Le Juif, réduit au silence sur le principe de la loi, pouvait en appeler peut-être à Abraham; mais à ce propos, la doctrine de la foi, et de la justice par la foi, est clairement mise en évidence, car en parlant d'Abraham, qui n'a rien eu à faire avec la loi, l'apôtre dit: « Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice » (chap. IV, 3). Il n'est pas dit qu'il crut *en* Dieu, mais qu'il *crut Dieu*, et voilà comment il obtint sa justice. Il en fut de même de David: il crut Dieu.

Nous voyons donc qu'Abraham et David trouvèrent, tous deux également, la justice par grâce, par la foi; et, sous ce rapport, la foi d'Abraham est notre foi, avec cette différence que nous ne croyons pas que Dieu peut ressusciter Jésus des morts, mais qu'il l'A ressuscité. C'est pourquoi Abraham est appelé le père des croyants, — il a été le premier appelé publiquement, hors du monde, à la justice et pour être en relation avec Dieu par la foi.

Puisque je parle ici de la résurrection, je veux, avant d'aller plus loin, faire remarquer quel usage en fait la Parole dans les chapitres qui suivent. Christ ayant pris, en résurrection, la place de l'homme accepté de Dieu, après avoir été livré pour nos offenses, — nous, — ayant été justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, nous sommes dans la faveur de Dieu, et nous nous glorifions dans l'espérance de sa gloire (chap. V, 1, 2), car Christ est là devant Dieu. La doctrine si importante de notre position dans le premier et dans le second

Adam est ainsi mise en évidence : constitués pécheurs par la désobéissance de l'un, nous sommes constitués justes par l'obéissance de l'autre (chap. V, 19).

Ayant ainsi, dans la seconde moitié du chapitre V, traité des *deux hommes*, du vieil homme, le premier Adam, et du nouvel homme en Christ, le second Adam, l'apôtre poursuit son sujet au chapitre VI, en faisant observer que plusieurs diront sans doute : « Si l'obéissance de Christ seule m'a rendu juste, et si la grâce règne, peu importe ce que je fais. Si la justice est « la justice *sans* les œuvres, » nous pouvons donc vivre à notre gré, selon nos convoitises. Mais *non!* répond l'apôtre, il n'en est pas ainsi, car ce n'est qu'en Christ que nous pouvons avoir part à cette justice, et Christ est mort au péché, et il vit à Dieu (chap. VI, 10). Par conséquent, en Christ je n'ai pas seulement la justice, mais je possède cette justice comme étant en lui, mort au péché, vivant à Dieu : je ne puis être juste que dans cette condition, car tel est le Christ dans lequel j'ai cette justice. Si j'ai part à la justification, j'ai nécessairement part à la vie, et cette vie est *sainte*, non pas que la vie et la justification se confondent, ou que la première soit le motif de la seconde, mais la vie et la justification ne sont jamais séparées. Je suis ressuscité avec Christ pour me trouver dans cette position nouvelle de justification; et cette vie nouvelle et sainte amène avec elle la *haine du péché*.

Ce même principe de résurrection est appliqué à la loi, au chapitre VII. Si je suis mort et ressuscité, la loi, qui lie un homme aussi longtemps qu'il vit, a perdu tout droit sur moi : je suis mort à la loi par le corps du Christ; je suis délivré de ce qui avait de l'autorité sur

moi, afin que je serve en nouveauté d'esprit et non pas en vieillesse de lettre (chap. VII, 6).

Le chapitre V fait donc l'application de la vie ressuscitée à l'homme placé en justification devant Dieu, comme en un Christ ressuscité; dans le chapitre VI, l'homme est mort au péché, et vivant à Dieu, étant ressuscité dans la puissance d'une vie sainte; dans le chapitre VII, l'homme est mort à la loi, car la loi nous a tués, et elle ne peut faire davantage; sa plus grande œuvre fut de tuer Christ, mais Christ est ressuscité, et nous sommes ressuscités avec lui, au delà du pouvoir de la loi. Au chapitre VIII enfin, nous voyons le chrétien parfaitement affranchi en vertu de sa résurrection en Christ; justifié en Christ, ses affections témoignant de sa vie en Christ; « celui qui est uni au Seigneur est *un seul* esprit avec lui » (1 Cor. VI, 17); et « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. III, 17). Etant donc ainsi pleinement et gratuitement justifiés et acceptés dans le Christ Jésus, nous n'attendons plus que la rédemption de nos corps.

Nous l'avons dit plus haut : la justice n'est plus la justice de *l'homme*, mais la justice de Dieu envers tous, et si c'est la justice de Dieu, personne n'y peut avoir part, si ce n'est en Christ. Dieu ne peut recevoir un Juif de préférence à un Gentil; la justice de Dieu est *envers tous;* elle est là pour les pécheurs d'entre les Gentils aussi bien que pour ceux d'entre les Juifs. Il est très-important, pour ce qui est de la position et de la paix de l'âme, de reconnaître que, quels que soient les efforts que nous puissions faire, ils ne tendent jamais qu'à nous faire poursuivre quelque chose avec quoi nous puissions nous présenter devant Dieu, tandis que

dans l'Evangile, c'est Dieu qui *vient* à nous et qui nous présente Christ comme notre seule justice. La justice est envers tous, mais elle est « *sur tous ceux qui croient* » (chap. III, 22).

Remarquez ici encore une chose qui se lie à la paix de l'âme. Quelqu'un pourrait dire : « Je ne nie pas la justice de Dieu ; j'y crois, mais comment puis-je savoir que j'y ai part ? Dieu m'en a-t-il fait l'application, car il la faut. » Eh bien ! Dieu travaille en grâce pour que vous croyiez, lui seul le peut. Mais que voulez-vous dire ? Si par l'enseignement de Dieu vous reconnaissez que vous êtes véritablement coupable, et que vous regardiez à l'œuvre de Christ comme à votre unique ressource, alors Dieu vous a fait l'application de sa justice. Si, convaincu de votre état de péché, vous avez cru au témoignage que Dieu a rendu de son Fils, alors Dieu vous a fait l'application de sa justice, car *la justice de Dieu est envers tous et sur tous ceux qui croient*. Vous êtes juste alors. Lorsque notre conscience a été réveillée par Dieu, il est très-pernicieux pour nous de continuer à transiger avec le péché ou avec le monde : il faut que Dieu opère pour nous délivrer de cela, et ainsi il arrive souvent qu'il faut beaucoup de temps avant que la simplicité de la foi soit là ; toutefois ce que nous croyons, c'est *ce que* Christ *est* et ce qu'il a accompli. Si nous continuons encore à transiger avec le péché ou avec le monde, nous ne pouvons pas saisir la vérité, et par suite, nous ne pouvons pas non plus avoir en nous la joie du Saint-Esprit ; car Dieu doit être *véritable* dans ses voies envers nous. Le Saint-Esprit ne peut pas transiger avec le péché et en agissant en nous, il nous fera reconnaître et juger le péché et lui résister. Mais ce

n'est pas en cherchant des fruits que nous aurons la paix, car tant que l'Esprit saint n'est pas là en puissance, il ne peut pas y avoir de fruits, et pour en porter il faut que nous nous soumettions à la justice de Dieu. C'est le Saint-Esprit qui prend des choses de Christ et qui nous les communique pour la joie de nos âmes. Si Dieu a fixé sur Christ la foi de vos cœurs, il vous *a* imputé sa justice divine; mais s'il y a quelque péché ou quelque amour du monde caché dans le secret de votre âme, il faut que Dieu, qui est fidèle et vrai envers vous, agisse en jugement pour purifier votre âme, et vous amener à vous appuyer sur Christ comme votre justice à cause de lui; et il est évident que pendant que Dieu fait cette œuvre dans votre âme, il ne peut y avoir de la joie en vous.

Mais revenons à notre sujet et relisons les vers. 22-24 du chapitre III : « La justice de Dieu par la foi de Jésus-Christ *envers tous*, et sur *tous* ceux qui *croient*, car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant *justifiés* gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. « La liberté absolue et la souveraineté de la grâce de Dieu nous sont présentées ici, Dieu étant glorifié quant à nos péchés en vertu de l'efficace de l'œuvre de Christ, qui s'en est chargé et les a entièrement abolis, ayant effacé tout ce qui était contre nous. Telle est, en effet, l'efficace de la mort de Christ, et étant en Christ, nous nous reposons sur la parfaite acceptation de sa personne devant Dieu. Bien des chrétiens seraient heureux de connaître cette assurance; et pourquoi ne la possèdent-ils pas? Parce qu'ils n'ont pas appris encore quelle est la vraie valeur de la croix, car

s'ils la connaissaient, ils ne trembleraient pas comme si leurs péchés n'étaient pas effacés. Ils disent qu'ils n'ont de confiance que dans la croix ; il est possible qu'il en soit ainsi quant à la conviction de leur cœur, et qu'ils sentent le besoin qu'ils ont de la croix ; — car autrement ils ne regarderaient pas vers la croix. Mais quoi qu'il en soit, ils n'ont pas compris jusqu'à présent, quelle est la valeur de la croix, et cela vient de ce que quelque reste de propre justice est caché encore au fond de leur cœur. Ils ne se croient pas aussi réellement méchants que Dieu le dit. Ils ont à apprendre que ce sont les *impies* que Dieu justifie (chap. IV, 5). Ils ne se croient pas impies et rien de plus : *rien de plus*, afin d'être justifié, et c'est pourquoi ils n'ont pas encore réalisé la justification de Dieu.

« Être justifié gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, » ce n'est pas seulement être justifié, mais c'est la *délivrance* actuelle, une rédemption complète. La délivrance d'Israël était une question entre Dieu et Pharaon : « laisse aller mon peuple ! » C'est une rédemption réelle, positive, et non pas seulement un pardon. Christ nous a rachetés et libérés de tout ce que Satan peut avoir contre nous. Lorsque j'achète un esclave, il m'appartient, et personne ne peut avoir aucun droit sur lui : cela est vrai aussi quant à nous; même pour ce qui concerne nos pauvres corps, quoiqu'ils ne soient pas encore délivrés de la douleur et de la souffrance par la puissance de Dieu, nous sommes délivrés au moins du pouvoir de Satan, afin de servir Dieu. « Le corps est pour le Seigneur et le Seigneur est pour le corps » (1 Cor. VI, 13). Par l'œuvre de Christ, Dieu a voulu nous prendre entièrement à

lui-même, et le plus petit atome même de notre *poussière* sera soustrait au pouvoir de Satan, et c'est pourquoi dans la première épître aux Corinthiens (chap. I, 30), la rédemption est nommée en dernier lieu, après la sagesse, la justice et la sanctification. Ce passage a trait à une délivrance entière, finale, et qui comprend la rédemption du corps : c'était l'ordre typique de la délivrance d'Israël hors de l'Egypte : d'abord, en Egypte, les Israélites furent garantis contre l'ange destructeur, par le sang placé sur les linteaux des portes; ensuite, et c'est une chose bien différente, ils furent amenés nets hors d'Egypte par le passage de la mer Rouge, étant ainsi complétement délivrés du pouvoir de Pharaon. Mais il y a plus : Jésus a brisé et détruit toute la puissance de la mort, par laquelle Satan nous retenait; Jésus « a emmené captifs ceux qui nous tenaient en captivité » (Ephés. IV, 8), et maintenant il fait de nous qui étions les captifs de Satan, des vases de la puissance et du témoignage de Dieu contre Satan.

« Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de *montrer* sa justice dans le support des péchés précédents dans la *patience* de Dieu » (III, 25). Ici nous voyons la relation qui existe entre le sang de Christ et la justice de Dieu : cette justice a été *montrée*. Elle n'existait qu'en promesse jusqu'au moment où Christ vint dans la chair, et elle ne fut manifestée qu'alors; en sorte que les Adam, les Abel, les Job, se sont appuyés sur *la promesse* dè la justice, parce qu'il fallait encore que le sang fût versé. Mais à présent Dieu déclare que la promesse a été accomplie et il y a une immense différence entre s'appuyer sur une promesse, quelque bénédiction que ce puisse être, et s'ap-

puyer sur *l'accomplissement* de cette promesse. Un homme qui est en prison pour dettes, et qui a la promesse que sa dette sera payée, peut bien être soulagé par cette promesse, mais il est pourtant loin d'être dans la condition de celui qui est libre et qui sait que sa dette *a été* payée. Il ne s'agit plus non plus seulement de la patience de Dieu maintenant, mais d'un salut accompli; la justice *de Dieu* est manifestée : Dieu a-t-il à user de patience envers elle? Le temps de la patience de Dieu, c'était le temps des saints de l'Ancien Testament : Dieu usait de patience alors, à cause de ce qu'il allait faire; mais notre position est toute différente; nous avons la justice de Dieu dans le « temps présent, » *actuellement.* « Les péchés précédents dans la patience de Dieu, » dont il est question ici, ne sont pas les péchés du temps passé de notre vie naturelle, mais du temps passé avant la mort de Christ. Dieu avait en vue *pour nous* quelque chose de meilleur que ce que possédaient les saints de l'Ancien Testament (Hébr. XI, 40), et le passage que nous méditons met en lumière une partie de ce « quelque chose. » Car lorsque nous avons péché, nous n'avons pas besoin qu'un prophète, comme Nathan, vienne nous dire que notre péché est effacé. Nous pouvons dire que nous *savons* que le sang a été versé, et par conséquent nous *savons* comme une chose *actuelle,* que notre *péché est aboli.* La question est vidée. La justice est telle que Celui qui l'a accomplie s'est assis à la droite de Dieu, et notre vie est là en lui. Abraham ne pouvait pas dire : « Je suis un avec l'homme qui est à la droite de Dieu, » car Christ n'était pas là alors *comme homme;* mais celui qui croit en Christ peut parler ainsi; car s'il est certain que le premier Adam a été chassé du para-

dis, il est tout aussi certain que le second Adam est entré dans le ciel ; nous sommes aussi assurés de notre place en Christ que de notre place en Adam.

La justice est donc une justice reconnue de Dieu, et, quant au sang, l'œuvre est telle que Dieu en a été satisfait. Dieu est *juste* en pardonnant (chap. III, 26). La justice même de Dieu est placée « sur » le croyant et Dieu doit la reconnaître ; et là est le repos de la foi. C'est la justice ; — mais c'est à l'amour que s'ouvre le cœur ; la lumière de la grâce trouve l'entrée du cœur. — Nous voir parfaitement nets nous fait haïr le péché. Un homme dont les vêtements sont parfaitement propres, n'aimera pas à y faire une tache, tandis que celui qui est déjà un peu sale ne s'inquiétera pas beaucoup d'un peu plus de boue. Lorsque le sang de la Pâque fut placé sur les linteaux des portes, c'était pour tenir dehors un Dieu de jugement, et Dieu passa par dessus, car s'il fût entré, il aurait dû juger les Israélites, car ils avaient mérité le jugement autant que les Egyptiens, et même davantage, car ils *savaient mieux*. A la Pâque, c'était donc la grâce qui tenait Dieu dehors, tandis qu'à la mer Rouge, Israël dut s'arrêter pour contempler le salut de Dieu, Dieu qui renversait toutes les barrières, et qui intervenait et faisait sortir son peuple du lieu du jugement et l'amenait à *lui-même*. Tandis que le sang de la Pâque tenait Dieu *dehors*, l'intervention de Dieu à la mer Rouge amenait Israël *à lui*, sur le principe établi par lui et par son propre bras. Comme impie, je suis justifié par *le sang* de Christ ; mais comme chrétien, je suis accepté *en lui*. La croix m'a-t-elle laissé dehors? *Non*, elle m'a mis à l'abri du jugement ; c'est pourquoi j'en reconnais la valeur. Un pécheur qui trem-

ble au pied de la croix, sent combien il a besoin de la croix, car sans cela il n'y serait pas venu. Mais n'en connaissant pas *la valeur*, il ne sait pas aller plus loin. Il croit apprécier la croix, mais s'il l'appréciait véritablement, comme il le doit, il ne tremblerait plus sous elle.

« Où donc est la vanterie? » « Elle est exclue, » car la justice, c'est la justice de Dieu par la loi de la foi, sans œuvres de loi quelconques (chap. III, 27, 28). Mais souvenons-nous que nous ne sommes pas sous la loi comme étant innocents, car l'homme est pécheur, et la loi ne permet pas même une convoitise. A quoi donc sert-il de donner une loi à un homme qui est pécheur? A quoi sert-il de donner une loi juste à un homme qui vend des objets mal acquis? Quelle utilité y a-t-il de lui donner une mesure juste, si ce n'est pour lui montrer en quoi il pèche? Pareillement, Dieu n'a jamais non plus donné la loi à l'homme pour qu'elle le rendît juste, mais pour le convaincre de son état et lui montrer son péché. Les hommes peuvent faire abus de la grâce pour continuer à vivre dans le péché, mais cela ne change en rien la nature de la justice de Dieu. Si une loi est donnée à l'homme quand il est déjà un pécheur, ce ne peut être que pour qu'il apprenne à se reconnaître pécheur.

Dieu est-il le Dieu des Juifs? Oui, et il l'est aussi des Gentils, car il justifiera *la circoncision* sur le principe de *la foi*, et l'incirconcision par la foi. Annulons-nous donc la loi par la foi? au contraire, nous l'établissons (chap. III, 29-31), et non-seulement pour ce qui est de la loi de Moïse, mais pour ce qui concerne le principe de loi lui-même. Lorsqu'on a pendu un voleur

à un arbre, est-ce annuler la loi? Non, loin d'annuler la loi, on l'établit. Ainsi lorsque Christ mourut, il établit la loi ; puis la foi intervient, témoignant que Christ — loin d'avoir annulé la loi lorsqu'il mourut sur la croix pour mon péché, au contraire établit la loi ; mais il n'en résulte pas néanmoins que je sois ainsi placé sous la loi. Si je suis sous la loi, je suis perdu, non-seulement comme pécheur, mais encore par la loi elle-même. Rien n'établit la loi comme la mort de Christ. Les premiers chapitres de notre épître nous montrent le Gentil *sans loi* et le Juif *sous la loi*, condamnés tous les deux par la loi. Christ naquit sous la loi ; il accomplit la loi et mourut sous la malédiction de la loi : mais est-il sous la loi encore maintenant? Non, il est mort à la loi et ressuscité. Moi, je suis le pécheur mort, lui mourut pour moi : il a porté la malédiction, et celle-ci est anéantie et elle a perdu toute puissance pour m'atteindre, car je suis un avec Christ. Je suis *en lui* dans la présence et dans la faveur de Dieu, comme mort et ressuscité en Christ. Il sanctionna pleinement la loi, la supporta, — la glorifia, mais nous en délivra.

Dans le chapitre IV, l'apôtre fait mention d'Abraham et de David comme ayant cru Dieu ; car si la loi n'apporta pas la justice, cela ne regarde en rien Abraham qui a été juste avant que la loi fût donnée. Le témoignage d'Abraham est donc rapporté, et l'apôtre montre quel est le fondement sur lequel Abraham reçut les promesses, et dans quel état Abraham était lorsque ces promesses lui furent faites. La foi lui fut comptée pour justice, et il reçut les promesses quand il était dans l'incirconcision (chap. IV, 9, 10) ; et comme la justice fut comptée à Abraham lorsqu'il était dans l'incirconcision et sur le principe de la foi, la bouche du Juif était fermée, et la promesse était étendue aux Gen-

tils. David enseigne la même vérité : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées! Bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'aura pas compté son péché! » (chap. IV, 7, 8.) La loi produit la colère ; c'est donc sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce, pour que la promesse soit assurée à toute la semence d'Abraham, non-seulement à celle qui est de la loi, mais aussi à celle qui est de la foi d'Abraham, lequel est le père de nous tous devant Dieu qu'il a cru, — qui fait vivre les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient (chap. IV, 15-17); — nous sommes introduits ainsi dans la présence de Dieu, comme des hommes ressuscités en Christ. Quelle pensée, chers amis, dans un temps comme celui-ci, que celle d'être *placés* dans la justice de Dieu! Comme le soleil levant ne dissipe pas seulement les ténèbres, mais fait même disparaître les étoiles par l'éclat de sa lumière, ainsi Christ aussi met de côté tous les raisonnements de l'homme par la manifestation de la justice de Dieu. Le premier effet de la révélation de Christ à l'âme, est toujours humiliant, car cette révélation révèle à l'âme ce qu'elle est réellement. Je ne veux pas dire que, en dehors de là, les affections ne puissent pas tendre vers Christ, mais il faut qu'il y ait tôt ou tard une révélation assez claire de ce que Christ est, pour nous montrer ce que *nous sommes* dans la présence de Dieu. Et c'est *cela* qui renverse tout dans le fond de notre âme : — désirs vains et insensés, volonté propre, mauvaises pensées, sentiments coupables, tout ce qui est le contraire de Christ, nous dévoilant ainsi, non-seulement le besoin que nous avons de Christ, et tous les péchés que nous avons commis, mais nous apprenant que nous sommes *péché*. Ensuite, plus tard, nous comprenons comment nous sommes amenés dans la faveur parfaite de Dieu, selon l'amour qui vint nous chercher et qui porta Dieu à donner son propre Fils pour nous.

Numéro 19. 15 Octobre 1862.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Quelques mots concernant la venue du Seigneur, pour l'Eglise et pour Israël.

QUESTION. — Les paroles qui terminent le verset 26 de 1 Cor. XI : « *jusqu'à ce qu'il vienne;* » — sont-elles accomplies? Le Seigneur est-il venu, et doit-on cesser de prendre la Cène?

Pour le plus grand nombre des lecteurs de votre édifiant journal, les questions mises en tête de ces lignes paraîtront certainement singulières et peu opportunes, vu qu'ils attendent le retour du Seigneur Jésus, et qu'en l'attendant, ils célèbrent avec édification le souvenir de ses souffrances et de sa mort. Cependant tous n'ont peut-être pas examiné suffisamment cet intéressant sujet, et c'est ce qui m'engage à vous envoyer les observations que j'ai recueillies pour moi-même.

J'ai sous les yeux un ouvrage tout récemment publié, qui répond à ces questions d'une manière affirmative. Toutefois l'auteur, confondant ce qui a rapport à l'Eglise et ce qui a rapport à Israël, ses arguments sont inadmissibles, pour toute âme qui tient à être dans la vérité,

Ainsi, selon cet auteur, le Seigneur serait déjà *venu;* cet événement aurait eu lieu lorsque Jérusalem a été détruite par les Romains; — les Juifs rebelles furent alors frappés de jugements si affreux qu'il n'y en aura plus de semblables; — alors les justes, *ceux qui avaient souffert avec Christ sur la terre,* entrèrent avec lui dans sa gloire!

De telles allégations ne demandent pas à être réfutées, car elles se réfutent d'elles-mêmes; ce n'est donc pas ce que j'entreprends ici, mon but est simplement d'établir, par la Parole, le sens que Paul donnait aux mots du verset que j'ai cité. La doctrine du prochain retour du Seigneur pour enlever l'Eglise est, grâce à Dieu, clairement établie dans l'Ecriture; mais si, comme on l'affirme, cet heureux événement est accompli, il nous reste à examiner si les saints, qui composent l'Eglise, jouissent *actuellement* des bénédictions qui doivent nécessairement en résulter : s'ils sont réellement entrés dans la gloire de Christ. Nous avons donc à examiner, 1° les promesses faites à l'Eglise; 2°, celles qui appartiennent au peuple juif.

A l'approche de son départ de ce monde, Jésus dit à ses disciples : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place..... Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous y soyez aussi. » Ces paroles, qui étaient pour les disciples comme l'aurore d'un heureux avenir, ne concernaient pas, bien certainement, la nation juive, au sein de laquelle se trouvait Jésus en ce moment-là, ni pour son jugement, ni pour sa restauration; mais uniquement ceux qui déjà croyaient en Jésus et ceux

qui croiraient après son départ. Ce n'était pas d'un retour *spirituel*, que Jésus parlait, mais d'un retour *personnel ;* car nous savons que ce n'est pas en esprit qu'il est entré au ciel, mais avec son propre corps ; c'est ainsi que ses disciples l'ont contemplé montant au ciel, et ils ont entendu les anges leur dire : « Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra *de la même manière* que vous l'avez vu allant au ciel » (Act. I, 11). « Tout œil le verra » (Apoc. I, 7). Ces passages suffisent, à eux seuls, pour établir, comme une chose révélée de Dieu, le retour *personnel* et *glorieux* de Christ. Or quant à l'Eglise, et à la manière dont ses membres dispersés seront réunis à Christ, Paul dit ceci : «... le Seigneur lui-même descendra du ciel, avec un cri de commandement et une voix d'archange et la trompette de Dieu, et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants, qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » En ce jour-là Jésus ne sera pas manifesté au monde, mais seulement à ceux qui auront gardé sa parole ; lesquels seront tous changés, en un instant, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette, car la trompette sonnera, etc. (comp. Nomb. X, 1-6). De cette manière, Christ recueillera les siens de la scène de ce monde ; il « transformera le corps de leur abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire » (Philip. III, 21) ; — « ils lui seront faits semblables, car ils le verront comme il est » (1 Jean III, 2). Introduits alors dans les demeures célestes, cette demande de Christ sera littéralement accomplie : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils

y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, » etc. Quand toutes ces choses seront un fait accompli, alors l'Eglise aura cessé d'attendre le retour de son Epoux, car elle sera avec lui, et pour toujours; « os de ses os et chair de sa chair. » elle jouira à jamais de sa gloire. Mais tandis que « nous sommes *dans cette tente terrestre,* » nous répétons avec l'apôtre : « Nous sommes absents du Seigneur, car nous marchons par la foi et non par la vue.» Ne serait-ce pas un non-sens de tenir un pareil langage, s'il était vrai que le Seigneur fût-là? Il y a actuellement, grâces à Dieu, par l'Esprit, une relation spirituelle entre Christ et les siens : « ils sont en lui et lui en eux. » — Il est en esprit « au milieu de deux ou trois réunis en son nom, » mais ne confondons pas cela avec la réunion des saints avec Christ, dans les lieux célestes. Ainsi, la Cène du Seigneur a une valeur actuelle, non-seulement pour ceux qui y participent, mais aussi pour Christ, qui a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Il y a aussi une différence entre la venue de Christ pour l'Eglise et la venue de Christ pour Israël. Quant à l'Eglise, elle sera *enlevée de la terre,* sans que Jésus touche à rien de ce qui est établi dans ce monde; tandis que lorsqu'il viendra rétablir le royaume pour Israël, alors « toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui; » — « elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. » En ce jour-là les élus d'entre Israël seront assemblés, par le ministère des anges, « des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre » (Matth. XXIV, 29-31). L'Eglise paraîtra avec

Jésus, selon cette écriture qui dit : « Quand Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi serez manifestés avec lui en gloire. » Ayant été préalablement réunie à son Chef, elle paraîtra avec lui dans sa gloire. On admettra sans difficulté, je pense, que le plus beau du cortége qui accompagnera Jésus, en ce jour-là (Apoc. XIX), sera bien certainement son épouse, celle qu'il a aimée et pour laquelle il s'est livré. Et non-seulement cela, mais comme manifestation du caractère qui lui est propre et de la bénédiction qui s'y rattache, l'Eglise sera, d'une manière bénie, « le tabernacle de Dieu avec les hommes ; » c'est-à-dire, elle sera le point *de contact* avec les hommes ; — c'est par elle que Dieu communiquera avec la terre (Apoc. XXI, 3 et 24).

Je pense que ces quelques remarques concernant la venue du Seigneur pour l'Eglise aideront, sur ce sujet, ceux de vos lecteurs qui désireraient l'étudier pour eux-mêmes, d'une manière plus étendue.

Maintenant examinons si, pour Israël, la venue du Seigneur est un fait accompli. — Nous connaissons tous de quelle manière notre adorable Sauveur a agi envers les Juifs et quelle bonté, quelle grâce il a déployées, afin de les rassembler autour de lui, comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes ; mais ils ne l'ont pas voulu ; ils ont heurté contre la pierre placée en Sion et mis à mort le Prince de la vie, — le vrai Berger d'Israël. Après la résurrection de Jésus, le jour de Pentecôte, un nouveau témoignage fut adressé à cette malheureuse nation ; le père de l'enfant prodigue franchissait une seconde fois le seuil de sa maison, pour dire à son fils aîné : « Viens ! tous mes biens sont à toi ; » mais cette nouvelle tentative ne toucha pas le cœur ainsi ap-

pelé ; les Juifs scellèrent leur mépris de la grâce, leur refus de recevoir Christ, en répandant le sang d'Etienne, son fidèle témoin. Ainsi les Juifs, refusant tout moyen de réconciliation avec Dieu, furent livrés au juge et du juge au sergent, et finalement mis en prison. Il n'y avait plus rien qui pût arrêter le jugement de Dieu ; les paroles bien connues de Jésus à Jérusalem : « Les jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront et te serreront de tous côtés et ils te raseront et écraseront contre terre tes enfants au dedans de toi, » etc. — eurent leur accomplissement ; — Jérusalem fut livrée entre les mains de ses ennemis, instruments choisis de Dieu pour la détruire et pour disperser ses enfants. C'est donc ce terrible événement que, selon quelques-uns, nous devons considérer comme étant *la venue du Seigneur*. Une telle assertion est fort contestable ; mais, en supposant qu'elle fût vraie, encore faudrait-il voir, comme un fait accompli, les effets bénis de sa présence pour Israël ; effets annoncés par ces paroles prophétiques de Moïse : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple ; — car..... il fera l'expiation de sa terre et de son peuple » (Deut. XXX, 43) ; — et c'est bien ce qui arrivera, lorsque Jésus reviendra pour Israël. Nous verrons ci-après que la délivrance de cette nation sera la conséquence immédiate de la destruction de ses ennemis. Mais avant d'aller plus loin, il y a une déclaration de Jésus aux Juifs, qu'il nous faut considérer : « Voici, leur dit-il, votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis que désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Jésus étant rejeté, Jérusalem n'était plus qu'un désert, la foi ne l'y trouvait

pas ; et où Jésus n'est pas, c'est un désert. Mais, restent encore ces paroles : « Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que, » etc. ; le « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » qui est établi comme une condition positive du retour de Christ, a-t-il été prononcé lors de la présence des armées romaines en Judée? Hélas! non, autrement ce peuple serait dans un état moral autre que celui dans lequel il est depuis lors : en effet, un examen attentif du Ps. CXVIII, auquel ces dernières paroles de Jésus sont empruntées, ne laisse aucun doute à ce sujet. Cette joyeuse acclamation des Juifs sera motivée par l'apparition de Christ, glorieux et vainqueur au milieu de son peuple (voyez comme spécimen Jean XII, 12). Une œuvre préalable sera sans doute opérée dans les cœurs pour les amener à la repentance, et c'est là, en vérité, un des brillants aspects de la grâce envers ce peuple rebelle ; mais gardons-nous d'appeler *venue du Seigneur*, un événement qui a tous les caractères d'un départ, — d'un abandon. Il en fut ainsi aux jours où l'Eternel livra son peuple entre les mains du roi de Babylone ; le peuple fut emmené en captivité, mais la gloire de l'Eternel ne le suivit pas en Chaldée (voir Ezéch. X, 4, 18, 19 ; XI, 22, 23). Les déclarations de la Parole sur ce point ne nous autorisent pas, que je sache, à appeler la ruine de Jérusalem par les Romains : *la venue du Seigneur* ; car il y a loin des bénédictions qui en résulteront à la consommation du siècle, aux circonstances désastreuses qui accompagnèrent les légions romaines en Judée. Il serait donc beaucoup plus logique de dire qu'en ces jours-là, l'absence du Seigneur était publiquement constatée ; car le peuple de Dieu était une seconde fois livré entre les mains des

Gentils, au lieu d'en être délivré. Ainsi les Romains ont été, dans les mains de Dieu, ce qu'autrefois les Chaldéens avaient été, savoir la verge de la colère de l'Eternel pour châtier son peuple. Les méchants (les branches incrédules de l'olivier) ont été retranchés; mais celles qui ne l'ont pas été, qu'en est-il advenu? Sont-elles devenues le royaume de Christ, ayant Jérusalem pour centre et pour siége d'autorité? Hélas! non; les saints (l'Eglise) furent dispersés, avant que vînt le jugement de Dieu sur la ville rebelle. Les branches donc de l'olivier (Rom. XI) demeurèrent debout, d'autres branches, sauvages par nature, furent entées sur le même tronc; l'olivier prit alors la forme chrétienne, au lieu de conserver la forme juive. Il est donc évident qne le résidu juif, converti à la Pentecôte, devint le noyau qui forma l'Eglise, peuple d'*origine* et de *caractère* célestes, et non le royaume de Christ *sur la terre*. A ce sujet, remarquons que l'Eglise n'est pas la continuation du peuple juif; car elle appartient à un système entièrement nouveau dans les dispensations et dans l'accomplissement des voies de Dieu au milieu des hommes : c'est une nouvelle création. L'Eglise est, par l'Esprit, liée à Christ, qui est son Chef (Tête) ressuscité et glorifié dans le ciel.

Le jugement de la nation juive ne peut, en aucun cas, être pris pour l'accomplissement littéral de prophéties telles que : Es. XXXV, tout entier; Mich. IV, 8-10, etc. etc. L'apôtre Pierre, dans son appel aux Juifs, leur annonce des temps *de rafraîchissement*, comme devant suivre immédiatement la présence du Seigneur au milieu d'eux (Act. III, 20); — mais, hélas! toujours sourds aux appels qui leur étaient adressés, et rejetant

le témoignage du Saint-Esprit, comme ils avaient rejeté celui du Fils, ils mirent le sceau à leur endurcissement, en répandant le sang d'Etienne. Là se termine, en quelque sorte, l'histoire morale de la nation, et jusqu'à ce que le Libérateur vienne de Sion, et qu'il détourne de Jacob l'impiété (Rom. XI, 26), les Juifs demeurent sous la sentence de : « *pas mon peuple* » — Lo-Hammi.

Maintenant je voudrais, sous forme d'*appendice* aux remarques qui précèdent, présenter quelques pensées au sujet de Babylone, dans ses rapports avec Israël, peuple élu de Dieu.

En étudiant la prophétie, on ne tarde pas à découvrir que l'Esprit prophétique de Christ a deux sujets particulièrement en vue, qui sont : Israël et Babylone. Pour plus d'un lecteur, ces sujets donnent lieu à quelque embarras, surtout en ce qui regarde Babylone.

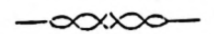
Nous savons tous que Nébucadnetzar fut l'instrument dont Dieu se servit pour châtier et juger son peuple, et qu'à Babylone ce peuple fut emmené captif; jusqu'ici, on passe avec intelligence et sans arrêt; mais l'embarras, ou plutôt la confusion, surgit quand il faut passer *sans transition*, de la première à la dernière destruction de Babylone. Il y a dans la prophétie deux destructions de Babylone, l'une accomplie par les Mèdes et les Perses; l'autre, la dernière, par le roi du Nord (Jér. L, 8, 9).

Esaïe XXI, 1-9, nous montre la ruine de Babylone par Cyrus, mais l'Esprit s'arrête là. Esaïe XIII va plus loin et il relie la chute de l'empire babylonien avec les circonstances d'Israël aux derniers jours, lequel, au chap. XIV, se moque du roi de Babylone, dont la grandeur et la puissance n'ont pu le garantir de la co-

lère et du jugement du Dieu de Jacob. Cette ruine de la première monarchie a eu son accomplissement lors de l'invasion des Mèdes et des Perses ; mais c'est ici qu'il faut observer que, sans transition, l'Esprit passe du chap. XIII au chap. XIV, reportant ainsi la pensée de celui qui lit sur la fin de la domination des Gentils. Babylone détruite, berceau des principes mauvais qui se développeront d'une manière exceptionnelle aux derniers jours, sert d'occasion à l'Esprit prophétique pour parler de la manière dont Dieu agira envers la Babylone de la fin. On voit donc clairement, en Es. XIV et Jér. L, — que la restauration du peuple juif coïncide avec la chute de la quatrième monarchie des Gentils ; alors que « la petite pierre détachée sans main, tombera sur les pieds de la statue et mettra tout en pièces » (Dan. II, 35). Les Juifs, qui sont revenus en Judée après les 70 années de captivité, sous la conduite d'Esdras et de Néhémie, sont une figure de ce qui s'opérera plus complétement en faveur des Juifs dans les derniers jours. D'ailleurs le retour partiel, qui s'est effectué sous Cyrus, l'a été bien des années après l'établissement de la deuxième monarchie gentile. Ainsi donc, lorsqu'il s'agit de la Babylone *du passé*, le peuple de Dieu y est captif, tandis que si l'Esprit de Dieu fait mention du relèvement de ce peuple, c'est alors de la Babylone *de l'avenir* qu'il s'agit.

Dans l'Apocalypse, chap. XVII et XVIII, Babylone nous est montrée sous un double caractère : *civil* et *religieux*. Au chap. XVII, l'effet du mal est l'oubli de Christ et au chap. XVIII, c'est l'oubli de Dieu. Mais lorsque, sous ce double rapport, le mal est arrivé à son comble, le jugement se hâtera.

Que Dieu nous garde dans une sainte séparation de tout mal, — de tout ce qui, d'une manière quelconque, nous identifierait avec l'état et les principes babyloniens. Amen !



Coup d'œil sur la gloire et la grâce de Jésus.

Lisez l'évangile de Jean.

. Les évangiles, et celui de Jean en particulier, nous montrent deux choses bien précieuses, savoir, la gloire de la personne de Jésus et sa grâce. « Nous vîmes sa *gloire*, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père, » et il ajoute : « pleine de *grâce* et de vérité » (I, 14). Telles sont les deux choses que Jean a vues en Jésus et qu'il nous montre à son tour dans ses écrits. La gloire de la personne de Jésus et sa grâce forment, dans cet évangile, comme deux courants qui quelquefois se touchent, se croisent, sans jamais se confondre, car la gloire est toujours distincte de la grâce. Suivons un instant ces deux fleuves, et puissent nos âmes s'abreuver à leurs eaux limpides et en être fortifiées, vivifiées!

Et d'abord, la gloire de la personne de Jésus nous est déclarée et enseignée *comme une doctrine* dans un grand nombre de passages de l'Ecriture. C'est par une telle déclaration que débute notre évangile : « Au commencement était la parole, et la parole était auprès de Dieu, et la parole était Dieu. Toutes choses furent faites par elle et sans elle rien ne fut fait de ce qui a été

fait. En elle était la vie et la vie était la lumière des hommes » (I, 1-4). Quel personnage peut-être plus glorieux que celui-ci, qui, par sa parole puissante, a fait sortir du néant tout ce qui existe; — qui a fondé la terre et dont les propres mains ont fait les cieux; — par qui ont été créées toutes choses, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, dominations ou principautés et *qui* est avant toutes choses et par qui toutes choses subsistent (Col. I)? La Parole nous enseigne donc que « Christ est Dieu sur toutes choses béni éternellement » (Rom. IX, 5). Cependant Dieu ne s'est pas manifesté en Jésus dans toute la gloire qui lui est propre. Qui en aurait pu supporter l'éclat? Mais « Dieu a été manifesté en chair. » « La parole a été faite chair » (I, 14). Celui dont nous parlent les premiers versets de cet évangile, celui qui parle dans les premiers versets de la Genèse et qui dit : « Que la lumière soit, » celui-là, le Dieu béni, est venu à nous dans notre propre nature, « en ressemblance de chair de péché (Rom. VIII, 3); égal à Dieu, il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même.... (Phil. II, 8). Or même sous cette forme d'esclave, dans cette nature humaine, à travers ce voile, cette chair, la gloire de la personne de Jésus se discerne, se révèle et brille avec éclat. Et c'est seulement de cette gloire, manifestée dans l'homme Jésus sur la terre, que je veux parler.

Il est dit (II, 11) : « Jésus fit ce premier miracle à Cana de Galilée, *et il manifesta sa gloire.* » Or si la gloire de Jésus est manifestée par le miracle de Cana,

l'est-elle moins quand il dit à Nathanaël : « Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais ! » (I, 49.) Sa gloire ne se voit-elle pas quand il dit à la Samaritaine : « Tu as bien dit : Je n'ai pas de mari, car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; en cela tu as dit la vérité » (IV, 18) ? Ne se voit-elle pas quand il dit au seigneur de la cour : « Va, ton fils vit, » et que les esclaves de ce seigneur viennent en hâte lui dire : ton fils vit (IV, 46-54) ? Ne se voit-elle pas quand Jésus dit à l'infirme de Béthesda : « Lève-toi, prends ton lit et marche ; et qu'aussitôt cet homme prend son lit et marche » (V) ? Ne se voit-elle pas quand, de l'autre côté de la mer de Galilée, Jésus rassasie cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, et que le même soir il est vu marchant sur la mer en tourmente (VI) ? Ne se voit-elle pas quand il dit à l'aveugle-né : « Va et te lave au réservoir de Siloé, » et que l'aveugle va, se lave et revint voyant (IX) ? Ne se voit-elle pas quand il dit à Lazare : « Sors dehors ! »...et que le mort sortit (XI) ? Ne se voit-elle pas quand, s'approchant de la troupe venue pour le prendre, il dit : « C'est moi ! » et qu'ils reculent et tombent par terre (XVIII) ? Ne brille-t-elle pas du plus vif éclat, cette gloire de Jésus, dans les nombreuses guérisons qu'il a opérées et que les autres évangiles rapportent ? Ces multitudes d'aveugles auxquels il a rendu la vue, de sourds auxquels il a rendu l'ouïe, de muets auxquels il a rendu la parole, de morts qu'il a ressuscités, ne la publient-ils pas ? Et ce n'est pas seulement par les choses que Jésus *a faites* que sa gloire est manifestée, mais aussi par celles qu'il a *dites* et enseignées. Quel homme a jamais parlé comme lui ?

Quelle autorité! quelle vérité! quelle sagesse dans ses paroles! Sa gloire a été abondamment manifestée, car tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a dit démontre qu'il voit tout — qu'il sait tout — qu'il peut tout!

En pensant à toutes les manifestations publiques de la gloire de Jésus, on se demande comment il se fait que ceux qui en ont été les témoins ne l'aient point connu ni reçu. La réponse est humiliante pour l'homme, car c'est parce qu'il est *aveugle* qu'il ne voit pas la gloire de Jésus et ne ploie pas les genoux devant lui. Et rien ne manifeste plus l'aveuglement de l'homme que la brillante lumière que le Seigneur a fait luire devant lui. Il faut un œil à l'âme pour voir la gloire de Jésus, et cet œil, c'est la foi; la foi qui est le résultat d'un acte créateur, d'une opération de Dieu, car c'est la communication d'une vie nouvelle. Tant que cet œil manque, le soleil a beau briller, on ne voit point Une certaine *logique* peut nous faire dire avec Nicodème: « Personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui; nous savons que tu es un docteur venu de Dieu, » etc.; mais cette logique n'est pas l'œil qui discerne la gloire de Jésus; aussi le Seigneur cherche-t-il à faire comprendre au docteur, qu'*il faut* qu'un homme naisse de nouveau, naisse d'en haut, ce qui étonne Nicodème. Les faits froidement examinés peuvent bien nous imposer les conséquences qui en découlent; l'intelligence, la raison, si l'on veut, est gagnée, vaincue, et sans doute c'est déjà quelque chose que de raisonner juste; mais le raisonnement n'est pas la foi, n'est pas la vie. L'homme simplement animal ne peut ni recevoir, ni comprendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. Quelles actions de grâces n'avons-nous donc

pas à rendre à Dieu, nous, à qui il a donné des yeux pour voir la gloire de son Fils ! Oh ! ne cessons pas de contempler cette gloire, soit celle qu'il a manifestée dans son abaissement, soit celle dans laquelle il est actuellement et qu'il manifestera bientôt devant tous, quand il viendra avec une grande puissance et une grande gloire !

Mais maintenant portons un instant nos regards sur l'autre chose que Jean a vue en Jésus et qu'il nous montre. Il déclare que la « Parole habita au milieu de nous *pleine* de grâce, et que de cette plénitude nous avons reçu grâce pour grâce. » Or la grâce, de même que la gloire, est certainement présentée dans l'Ecriture comme un principe, comme une doctrine, comme une vérité plus ou moins abstraite. C'est ainsi surtout que nous la présentent les épîtres de Paul, et chacun sait avec quelle puissance il démontre que là où le péché a abondé la grâce a surabondé, qu'elle a des richesses si immenses, qu'elle est capable de sauver n'importe quel pécheur, de couvrir n'importe quelle misère, de justifier n'importe quel criminel, de délivrer n'importe quel captif, d'enrichir le plus pauvre et le plus misérable des hommes ! Il est de toute importance de nous occuper de la *doctrine* de la grâce, mais il est bon de nous souvenir qu'on n'arrive pas à une vraie connaissance et une vraie jouissance de la grâce, par la spéculation, par la voie du raisonnement, par une sèche analyse ou une étude purement théologique des textes qui nous parlent de la grâce ; ce n'est point par un travail de l'esprit ou de l'intelligence pour faire de ces textes un ensemble imposant et bien lié ; non, ce n'est point par cette voie seulement qu'on parvient à une vraie con-

naissance et une vraie jouissance de la grâce. La raison en est bien simple. Avant de nous être annoncée comme une doctrine, la grâce a été manifestée en Jésus et par lui. Il l'a apportée sur la terre, elle est apparue, on l'a vue et connue, touchée en la personne de Jésus qui en était plein, tellement plein qu'elle débordait de tous côtés et se manifestait dans toutes ses paroles et dans toutes ses œuvres. Or, si je veux connaître la grâce, il faut que je suive Jésus sur la terre, que je l'entende parler aux pécheurs et le voie agir avec eux. Il faut, en un mot, que sa personne soit devant mes yeux. Quand la personne de Jésus n'est pas devant nous, la grâce devient quelque chose de si abstrait, que nous en parlons avec des cœurs admirablement secs; on raisonne sur cette doctrine, comme sur une autre; l'intelligence *sait* ce qui est bon, mais qu'est-ce que le cœur aime, quand la personne de Jésus n'est pas son objet? Jamais une doctrine, pas même celle de la grâce, n'est proposée à notre amour. C'est une personne, c'est Jésus. « Fortifie-toi dans la grâce.... qui *est* en Jésus-Christ.» Il faut donc que je vive près de Jésus avec lui, si je veux vraiment connaître sa grâce et en jouir; il faut que je l'entende dire à Nicodème: « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point; mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui» (III, 16, 17). Il faut que je le voie, lui, assis sur le puits, près de Sichar, parlant à la Samaritaine et lui disant: « Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive » (IV). Il faut

que je le voie, visitant les malheureux de Béthesda et disant au pauvre infirme : « Veux-tu être guéri » (V)? Il faut que je l'entende au grand jour de la fête criant aux foules : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (VII). Et à la femme adultère : « Moi je ne te condamne pas non plus : va et ne pèche plus » (VIII). Et : « Je suis le bon Berger; le bon berger met sa vie pour ses brebis » (X). Il faut que je le voie pleurer sur la tombe de Lazare (XI), et laver les pieds de ses disciples (XIII). Toutes ses voies, toutes ses paroles, tous ses actes envers les pauvres pécheurs manifestent sa grâce. Ses paroles ! Tout ce qu'il dit à ses disciples, dans les chapitres XIII à XVII de cet évangile, n'est-il pas comme un fleuve de grâce? Il les console; il va leur préparer une demeure; il ne les laissera pas orphelins, il viendra les chercher, les prendre avec lui; il prie instamment pour eux, leur donne sa gloire, veut que là où il est, ils y soient aussi ! Et ce n'est pas ici un amour de parole et de langue. La fin de l'Evangile nous montre qu'il est en effets et en vérité. Il donne aux siens tout ce qu'il a, mais il donne davantage; il se donne lui-même. « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. VIII, 9). Ah ! c'est dans sa passion, dans le don de sa vie, dans sa mort, que la grâce du Seigneur paraît dans tout son éclat.

Je pense donc que la plus puissante exposition de la grâce que nous ayons, c'est la vie de Jésus; en le suivant de la crèche à la croix, nous en apprendrons plus qu'en lisant les meilleures dissertations sur ce sujet. Veux-je dire qu'il ne faille pas voir Jésus au delà de la

croix? Oh! non! Je ne puis le voir que là où il est; et il est au ciel, couronné de gloire et d'honneur. Mais là même que dit-il? « Et que celui qui entend dise : Viens! Et que celui qui a soif vienne, et que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apoc. XXII). Voilà ce qu'il dit encore aujourd'hui même! Le fleuve de grâce qui a commencé à couler sur la terre, coule toujours, coule aujourd'hui du ciel! Oh! que tout pauvre pécheur vienne s'y abreuver! « Oh! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux; venez, achetez sans argent et sans aucun prix du vin et du lait! »

Faire de l'évangile un sujet de spéculation, de raisonnement et de dispute a toujours été l'affaire de l'ennemi. C'est un piége qui est toujours devant nos pas, et le moyen d'y échapper, c'est d'avoir Jésus lui-même devant nous. Si l'on n'y prend pas garde, on en vient assez facilement à vivre plutôt *avec* des *idées*, des systèmes, une doctrine, que de vivre *avec Jésus* et de Jésus lui-même. Souvenons-nous que ce n'est point par une théorie, si parfaite qu'elle soit, que nous pouvons apprendre comment Jésus a marché et comment il faut que nous marchions nous-mêmes. Il est vrai qu'il y a des préceptes qui nous disent de quelle manière il nous faut marcher et plaire à Dieu (1 Thess. IV, 1, 2), mais il y a aussi l'exemple de Jésus auquel la Parole nous renvoie sans cesse. Jésus est le seul soleil de l'âme : sous les rayons de sa grâce et de sa gloire, elle voit, elle vit; ailleurs il n'y a que ténèbres et mort, quelles que soient les apparences.

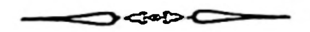
Fragment.

Cantique II, 1.

« Je suis la rose de Saron, et le muguet des vallées. »

On peut voir ici la réunion de la gloire avec l'humilité, qui résulte des perfections morales dont l'épouse a été revêtue par sa nouvelle naissance, en Celui qui l'a formée à sa ressemblance. La rose est revêtue de gloire, et le muguet a une position humble et cachée; mais l'une comme l'autre de ces fleurs dans le jardin de Dieu (son habitation dans l'âme de sa tourterelle) exhalent une odeur agréable, un parfum délicieux. Dans leur rapprochement nous avons, réunis ensemble, l'éclat de la beauté et des perfections morales qui produisent la bonne odeur de leur Créateur, et qui sont aussi agréables pour les hommes. Mais ici dans ce dialogue, dans ces expressions symboliques de beautés réciproques entre l'époux et l'épouse, nous avons ceux qui l'apprécient vraiment, et qui en jouissent dans toute son étendue, par la possession réciproque de la chose elle-même. C'est la rencontre des perfections morales qui se discernent mutuellement, et qui ont le sentiment de leur union par la même attraction, — étant semblables, ayant les mêmes propriétés, la même valeur, répondant au même désir de perfection, au même besoin de l'amour divin. Dans la création, il y a bien des fleurs qui présentent une belle gloire de Celui qui les a faites, mais qui n'ont pas la propriété d'un parfum agréable; l'Esprit de Dieu ne les choisit point

comme symbole de ce qui est parfait à sa ressemblance. Les beautés morales, les gloires extérieures de l'Epoux et de l'Epouse, exaltées d'une manière symbolique dans ce livre, quoique ayant des rapports avec ce qui aura un caractère tout céleste, n'indiquent pas, je pense, la même position des personnes mises en scène. Le Cantique nous présente la beauté de la nouvelle création en Christ, par sa gloire manifestée en Israël, à Jérusalem. La description, aussi symbolique, de l'épouse, la femme de l'Agneau, dans l'Apocalypse, c'est la gloire de la nouvelle création en Christ, à laquelle nous participons, avec ceux qui font partie de ce qui est renfermé dans le mystère révélé. Le bonheur des uns comme des autres se rattache au même Seigneur et en dépend; mais réfléchissant l'expression de sa gloire et de sa beauté dans une expression différente. Et les uns et les autres, heureux de la position qui leur a été faite, jouissant de tout ce qui fait partie de la joie, de la gloire et du bonheur de Celui qui est l'objet de leurs affections, et qui sera leur position éternelle, selon son amour éternel, qui a voulu les avoir ainsi!



PENSÉES.

Le décret divin qui a placé Jésus sur le trône de Dieu et a tout disposé selon sa gloire, — ce même décret a aussi décidé *qui* d'entre nous, en cette journée, sera vivant sur la terre pour attendre Christ, et *qui* d'entre nous aussi le Seigneur ramènera comme ayant été auparavant absent du corps et présent avec Lui.

Numéro 20. 30 Octobre 1862.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Sur les différents noms de Dieu.

Depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, la Parole fait mention de Dieu de deux manières : soit en parlant de lui comme de Celui qui est l'Être divin, en contraste avec les hommes, Dieu connu comme Dieu (son nom comme tel étant appliqué aussi aux représentants de son pouvoir comme tels, soit anges, soit juges, n'importe), ou Dieu dans une relation révélée et connue avec les hommes.

Ces noms de relation de Dieu sont au nombre de trois : *El-Schaddaï*, le Tout-Puissant ; *Jéhovah*, rendu ordinairement par l'Eternel ; et *le Père* : ce dernier n'ayant jamais été révélé avant que Christ, le Fils, soit venu.

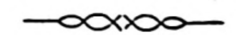
Elohim (Dieu) se révéla à Abraham comme le Tout-Puissant. Abraham était appelé à se confier en lui dans ce caractère : la foi devait produire cet effet en lui. A Israël le même Dieu fut révélé comme Jéhovah, et il voulait qu'on le connût et qu'on se confiât en lui comme tel. A nous, il s'est révélé comme Père, et spécialement comme Père saint : c'est sous ce nom qu'il nous garde

et que nous, qui avons cru au Fils, nous le connaissons et nous nous confions en lui. C'est pourquoi nous trouvons, au chap. VI de l'Exode, Elohim disant expressément à Moïse qu'il s'était fait connaître aux pères sous son nom de « El-Shaddaï, » Dieu Tout-Puissant, mais non pas sous celui de Jéhovah qu'il prenait maintenant à l'égard d'Israël; et Christ déclarant aussi expressément qu'il avait fait connaître le nom du Père à ses disciples, qu'il le leur avait fait connaître et le leur ferait connaître, le Saint-Esprit devenant un esprit d'adoption en nous. C'est pourquoi aussi l'apôtre Paul, liant ensemble d'une manière admirable toutes ces révélations de Dieu, dit : « Je serai un Père pour vous et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur Tout-Puissant, » ce qui signifie que Celui qui avait été le Dieu d'Abraham comme le Tout-Puissant, et le Dieu d'Israël comme Jéhovah, prenait maintenant le nom et la position de Père. Sans doute il a été toujours Père à l'égard du Fils, toujours le Tout-Puissant, toujours Jéhovah, mais il n'avait pas pris ces noms comme des noms qui fussent l'expression de relations connues; et il n'y a jamais, en aucune circonstance, de confusion dans le langage de la Parole sous ce rapport. Dans les Psaumes, l'emploi qui est fait des différents noms, lorsqu'il est bien compris, jette une grande lumière sur le vrai sens des passages et en facilite singulièrement l'intelligence. Il en est de même maintenant en principe : je peux rechercher Dieu comme *Dieu*, avoir faim et soif de lui comme Dieu, me soumettre à lui comme tel; tandis que je jouis d'une relation douce et bénie avec *le Père*, selon la valeur et la portée de ce nom. Christ n'a pas dit vainement : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers

mon Dieu et votre Dieu. » Durant sa vie ici-bas, il a dit toujours : *Père!* Sur la croix, il s'est écrié : mon *Dieu*, mon *Dieu!* parfait dans la foi, mais privé de la jouissance de la relation. Après sa résurrection, il emploie les deux noms, Dieu et Père, selon la plénitude de la perfection dans laquelle il est entré maintenant sous ce double rapport par la rédemption, en vertu de laquelle il introduit ses disciples dans la même position dans laquelle il se trouve lui-même. C'est pourquoi aussi, quand tout a été accompli, dans l'acte même de la mort, il dit : « *Père*, entre tes mains je remettrai mon esprit. »

Les deux premiers chapitres de la Genèse ont de l'intérêt à un point de vue analogue : quand il s'agit simplement de la création, le chap. I parle d'*Elohim*, Dieu, le seul Dieu ; mais au second, lorsque certaines circonstances de l'homme se produisent, nous lisons que cet *Elohim* était *Jéhovah*, le Dieu d'Israël, et il était en effet de la plus haute importance que celui qui écrivait pour Israël montrât que Jéhovah, le Dieu qui s'était révélé à eux, était le seul et unique suprême Elohim, le Créateur, bien qu'il fût leur Dieu national. Si Jéhovah avait été mentionné d'abord au commencement, on aurait pu penser qu'il ne s'agissait que du Dieu particulier de la nation, connu sous ce nom ; mais c'était Elohim : il n'y en avait pas d'autre que lui. Pareillement si on avait omis le nom de Jéhovah au second chapitre, on aurait pu penser qu'il ne s'agissait pas du tout du Dieu des Juifs. Une déclaration, péniblement élaborée à ce sujet, aurait pu paraître une prétention nationale : mais le simple énoncé laisse tout à sa place dans son éternelle vérité. — Au temps d'Elie, lorsque la vérité fondamentale est rétablie, et que la question

est posée si c'est *Bahal* qui est Elohim ou bien *Jéhovah*, le peuple convaincu s'écrie : Jéhovah *est Elohim! Jéhovah est Elohim!*



Chapitres XXV et XXVI de l'Exode.

Le chapitre XXV forme le commencement de l'une des plus riches veines de l'inépuisable mine, l'Inspiration, — veine dans laquelle chaque coup de pioche met au jour des richesses non encore révélées.

Nous savons quel est l'instrument à l'aide duquel seul nous pouvons travailler dans une telle mine, et cet instrument est le ministère distinctif de l'Esprit. La nature ne peut rien faire ici. La raison est aveugle — l'imagination totalement vaine — l'intelligence la plus vaste, bien loin d'être capable d'interpréter les symboles sacrés, pourrait se comparer à une chauve-souris qui, au grand soleil, va se heurter aveuglément contre les objets qu'elle est incapable de discerner. Il nous faut imposer silence à la raison et à l'imagination, tandis qu'avec un cœur humble, un œil net et une intelligence spirituelle, nous pénétrons dans l'enceinte sacrée et que nous jetons nos regards sur tout son intérieur profondément significatif. — Dieu le Saint-Esprit est le seul qui puisse nous conduire à travers les parvis de la maison du Seigneur et expliquer à nos âmes tout ce que nous y voyons.

Tout y est de Dieu. Soit que nous regardions au dedans de ce voile mystérieux et que nous y contemplions l'arche avec son couvercle et les deux expressives fi-

gures qui y sont attachées, soit que nous regardions ce qui est en dehors du voile, la table sainte, le chandelier d'or, avec leurs ustensiles et leurs accessoires respectifs — tous ces objets nous parlent de Dieu, qu'ils se rapportent au Fils ou au Saint-Esprit.

Lecteur chrétien, votre haute vocation vous place au milieu même de toutes ces précieuses réalités. Ce n'est pas seulement parmi les ombres des choses célestes, mais au milieu des choses célestes elles-mêmes que vous devez vous trouver. — Vous avez liberté d'entrer dans le Saint des saints par le sang de Jésus. Vous êtes sacrificateur à Dieu. — Le pain de proposition est à vous. Votre place est à la « table sainte » pour vous nourrir de la nourriture sacerdotale à la lumière du Saint-Esprit. Rien ne peut vous priver de ces priviléges divins. — Ils sont à vous pour toujours.

Que votre soin constant soit de veiller contre tout ce qui pourrait vous ravir cette jouissance. Prenez garde à tous vos penchants non sanctifiés, aux convoitises, aux affections de la chair et aux mauvaises pensées. Dominez votre nature, éloignez le monde de votre cœur, tenez Satan à distance.

Puisse le Saint-Esprit remplir votre âme entière de Christ, alors vous serez pratiquement saint et habituellement heureux ; vous porterez des fruits, le Père sera glorifié et votre joie sera accomplie.

Exode XXVI : « Tu feras aussi le tabernacle de six pièces de fin lin retors, de bleu, de pourpre et d'écarlate : tu les feras semées de chérubins d'ouvrage exquis » (vers. 1).

Dans cette description instructive des voiles et des couvertures, l'œil spirituel peut discerner les phases et

les traits variés sous lesquels Jésus, comme homme, se présente à nous.

Le fin lin retors figure la pureté irréprochable de sa marche et de son caractère, tandis que « le bleu, le pourpre et l'écarlate » nous le présentent comme le Seigneur du ciel qui doit régner d'après les décrets divins, mais dont la royauté doit être le résultat de ses souffrances. Ainsi, nous avons un homme sans tache, un homme céleste, un homme royal et un homme souffrant.

Le fin lin retors indiquant l'humanité parfaitement pure de Christ, nous découvrons là une source d'idées des plus abondantes et des plus précieuses, et un sujet sur lequel nous ne pouvons méditer trop profondément. La vérité concernant l'humanité de Christ doit être reçue avec l'exactitude scripturaire, gardée avec une sainte jalousie et confessée avec une force divine. Si nous sommes dans l'erreur sur ce point, nous sommes dans l'erreur sur tous les autres. C'est une vérité grande, vitale, fondamentale, et si elle n'est pas reçue, maintenue, gardée et confessée comme Dieu nous l'a révélée dans sa sainte Parole, tout l'édifice dont elle est la base menacera de crouler.

Le Seigneur Jésus, quant à son humanité, était semblable à un rayon de soleil émanant de la source de lumière, et il a pu, sans contracter la moindre souillure, passer à travers les milieux les plus corrompus.

Il était parfaitement unique dans sa nature, sa constitution et son caractère. Personne autre que lui ne pouvait dire : « Tu ne permettras point que ton Saint sente la corruption. » Ceci faisait allusion à son huma-

nité parfaitement pure et sainte et qui pouvait, par cette raison seule, supporter tout le poids du péché.

Le *bleu* est la couleur éthérée ; elle dénote le caractère céleste de Christ, qui, bien qu'il fût descendu sur la terre en acceptant toutes les conséquences réelles et pratiques de l'humanité, hormis le péché, était cependant, lui, le Seigneur du ciel.

Bien qu'il fût homme, il a cependant toujours marché avec le sentiment de sa dignité personnelle et comme un céleste voyageur. Il n'oubliait jamais d'où il était venu, où il était, et où il allait. La source de toutes ses joies était *en haut*. La terre ne pouvait le rendre ni plus riche ni plus pauvre. Il trouva qu'en effet ce monde était une terre desséchée, altérée et sans eau ; aussi son esprit ne pouvait trouver de rafraîchissement qu'en haut. Il était entièrement céleste. « Nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean III, 13).

« Le *pourpre* » indique la royauté et nous montre celui qui « était né roi des Juifs ; » qui s'offrit comme tel à la nation juive et fut rejeté. La terre méconnut ses droits, mais non le ciel ; là, sa royauté fut parfaitement admise ; il fut reçu comme vainqueur dans l'éternel séjour de la lumière, couronné de gloire et d'honneur et assis au milieu des acclamations de l'armée céleste sur le trône de la majesté dans les cieux, pour attendre là que ses ennemis devinssent son marchepied (Ps. II).

« L'*écarlate* » se produit par la mort ; c'est pourquoi il figure Christ souffrant : « Christ a souffert pour nous dans la chair. » Sans la mort tout aurait été inutile. Nous pouvons admirer le *bleu*, le *pourpre*, mais sans l'*écarlate*, c'est-à-dire sans la mort, le tabernacle aurait

perdu un de ses traits les plus importants. Ainsi nous voyons le Seigneur Jésus souffrant et revendiquant, *par sa mort,* tous les droits auxquels, selon les décrets divins, il pouvait prétendre.

Mais les couvertures du Tabernacle représentent bien plus que les faces variées et parfaites du caractère de Christ ; nous y voyons aussi l'unité et la constance de sa marche, dont chaque phase se déploie dans la perfection qui lui est propre, de telle sorte que jamais l'une n'interrompt ou ne dépare la beauté exquise de l'autre.

Toutes ces perfections se combinaient dans la plus complète harmonie, sous le regard de Dieu ; tel qu'était le modèle montré à Moïse sur la montagne, telle était la copie ici-bas.

Les cinq rouleaux devaient avoir chacun exactement la même mesure, et ils représentaient ainsi les admirables proportions et la conséquence du caractère de Christ dans toutes ses voies, comme homme parfait, marchant sur la terre et sous quelque face que nous le considérions.

...... La belle couverture devait être couverte d'une tenture de poil de chèvre. La beauté en était voilée aux gens du dehors par une enveloppe extérieure qui n'indiquait que de l'aspérité et de la sévérité ; tandis que ceux qui avaient le privilége de pénétrer dans l'enceinte sacrée, pouvaient, au contraire, contempler les magnifiques couleurs bleue, pourpre et écarlate avec le fin lin retors, indiquant les vertus et l'excellence variées de ce Tabernacle divin, dans lequel Dieu habitait au dedans du voile ; c'est-à-dire Christ, l'antitype de toutes ces choses, à travers lequel les rayons de la nature

divine brillaient avec tant de modération, que le pécheur pouvait les contempler sans être anéanti par leur éblouissante splendeur.

Tandis que le Seigneur Jésus vécut sur cette terre, combien peu d'âmes le comprirent! combien peu eurent les yeux oints d'un collyre céleste pour pénétrer dans les profondeurs mystérieuses de son caractère et surent l'apprécier! Combien peu virent le bleu, le pourpre, l'écarlate et le fin lin retors! Ce ne fut jamais que lorsque la foi amena l'homme en sa présence, qu'il se laissa voir dans sa souveraine beauté, qu'il laissa briller, comme à travers le nuage, un rayon de sa gloire céleste.

L'œil naturel ne pouvait guère trouver que de la réserve et de l'austérité en lui, réserve qui provenait de sa profonde séparation, non-seulement des pécheurs, mais des pensées et des maximes des hommes. Il n'avait rien de commun avec toute cette monnaie courante du monde et il existait, entre sa nature et celle de l'homme, une incompatibilité si grande, que celui-ci ne pouvait ni le comprendre ni lui reconnaître aucun charme. « Personne, dit-il, ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire; » et quand l'un de ceux qui avaient été attirés confessait son nom, il déclarait « que ce n'était ni la chair ni le sang qui le lui avaient révélé, mais son Père qui est dans le ciel. »

Mais si les *peaux de chèvres* exprimaient la rigoureuse séparation de Christ d'avec la terre, « les peaux de béliers teintes en rouge, » dont était faite la troisième couverture, indiquent son entière consécration à Dieu, consécration qui alla jusqu'à la mort. Il fut le seul serviteur parfait qui ait jamais travaillé dans la vigne du

Seigneur. Il ne se proposa jamais qu'un seul but qu'il poursuivit sans dévier en rien, de la crèche de Bethléem à la croix de Golgotha, et ce but était de glorifier le Père et d'achever son œuvre. « Ne savez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon Père? » tel était le langage de sa jeunesse et telle fut la préoccupation de toute sa vie : « Sa nourriture était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'accomplir son œuvre. » La couverture de *peaux de béliers teintes en rouge*, ainsi que celle de *peaux de chèvres*, typifiaient encore sa marche habituelle, car sa parfaite obéissance à Dieu le séparait de toutes les habitudes des hommes.

La quatrième couverture de *peaux de blaireaux* pourrait nous indiquer la sainte vigilance, avec laquelle le Seigneur Jésus se tenait en garde contre tout ce qui aurait pu être hostile au but qui remplissait son âme tout entière. Il se tint au poste d'un homme consacré à Dieu et, sentinelle vigilante, il le défendit avec une fermeté dont aucune influence humaine, satanique ou infernale, ne put jamais triompher. La couverture de *peaux de blaireaux* recouvrait toutes les autres, pour nous montrer que le côté le plus saillant dans le caractère de Jésus-Christ homme consistait en une détermination invincible de rester le fidèle témoin de Dieu sur la terre.

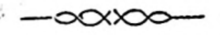
Le Tabernacle se divisait en trois parties distinctes, savoir « le saint des saints, » « le lieu saint, » et « le parvis. »

La porte de chacune de ces parties se composait des mêmes matériaux, c'est-à-dire de tapisseries de couleur bleue, pourpre, écarlate et de fin lin retors; ce qui signifie simplement, que Christ est la seule porte ou le

seul chemin conduisant aux différents champs de gloire qui doivent être révélés, soit au ciel, soit sur la terre, soit dans les cieux des cieux !

Par lui en effet notre course dans le désert pourrait se comparer à un magnifique arc-en-ciel, dont l'un des bouts plonge dans la souffrance et l'autre extrêmité dans la gloire.

Puisse le Saint-Esprit nous rendre capables d'étudier ces choses avec plus d'intérêt et d'intelligence ! Puisse-t-il « ouvrir nos yeux pour que nous puissions discerner les merveilles de sa loi. »



Actes XIV, 22.

« Fortifiant les âmes des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et les avertissant que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. »

Le second verset du chap. II du Cantique est en rapport avec ce qui est indiqué ici. « Tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande amie entre les filles. » Moralement nous entrons dans le royaume par l'expérience des fruits de l'Esprit ; et ce fruit de l'expérience est le résultat plus ou moins de la souffrance ; c'est pourquoi aussi « nous nous glorifions dans les tribulations ; » c'est l'expérience de l'épouse du Cantique. Cela peut indiquer que celle qui est en scène est distinguée parmi ceux d'entre les Juifs qui auront souffert? Elle est en tête du royaume préparé dès la fondation du monde, et d'autres y participent. On peut le dire aussi

des élus, avant la fondation du monde; il y aura, je pense, un ordre de choses en rapport. Elle dit: « Il paît son troupeau parmi le muguet » (vers. 16). Elle ne parle pas de sa position parmi les épines, parce qu'elle possède son bien-aimé, avec une « pleine assurance de l'espérance. » « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » Les souffrances peuvent être là, mais l'amour engloutit tout, par la jouissance de possession de celui qui est tout pour l'âme par la foi; pour nous c'est Christ, selon les richesses de sa gloire habitant dans nos cœurs par la foi. Les épines sont une garantie pour nous, aussi un moyen de faire exhaler la bonne odeur de Christ. Lui s'est trouvé dans cette position et blessé de toute manière, lorsque l'Eternel était son berger; mais de toutes ses blessures il est sorti un parfum d'une agréable odeur à l'Eternel, et agréable aussi pour nous, car nous jouissons de toutes ses perfections, des fruits qu'il a produits dans notre humanité, pour nous en revêtir. Combien cela change la perspective des souffrances, lorsqu'on entrevoit dans cette position la jouissance présente de l'Epoux de nos âmes, et le fruit de la bonne odeur de Christ qui peut en résulter, ainsi que la garantie de ce qui peut gâter son œuvre.



Jean XVII, 6.

« Ils étaient tiens et tu me les as donnés. »

Je vois un rapport ici avec le chap. VII du Cantique. L'Esprit de Dieu y parle de la beauté de celle qui est désignée dans ce livre comme amie, la plus belle d'entre

les femmes, *sœur* [1], épouse ; ici « fille de prince. [2] » Il l'admire, il se complaît dans sa beauté, il en jouit ; c'est son ouvrage qui répond à la perfection de Celui qui l'a fait, et qui l'a fait par le moyen de l'homme Christ Jésus, et qui comme tel, en reçoit la récompense, le fruit délicieux qui en résulte. Au vers. 9, il montre que l'expression de la joie de celle dont il vient d'exprimer la beauté (beauté dans laquelle il prend son plaisir, sa jouissance) est en faveur de son bien-aimé à *lui* ; et cette joie et ce bonheur qui résulte de ces fiançailles produit des fruits de vie en ceux qui dormaient.

Vers. 10. Elle exprime son bonheur d'être à son bien-aimé, car elle sait que son désir se rapporte à elle. Il résulte de ce que l'Esprit de Dieu exprime de la « fille de prince, » qu'elle est aimée de Dieu du même amour qu'il a pour son bien-aimé ! Il la voit revêtue de la même beauté, et nous, nous comprenons que c'est l'œuvre de Dieu par Jésus, et que nous lui sommes donnés de cette manière en conséquence de son œuvre. « Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi. » Ensuite il y a l'attente de l'accomplissement de tout le fruit qui doit en résulter, de toute la perfection de l'œuvre qui doit prendre son évidence ; c'est le désir de celle qui parle, de répondre à l'amour de son bien-aimé selon toute son excellence. L'Epouse ayant exprimé son amour, et la satisfaction qu'elle prend dans les beautés de son bien-aimé, l'Epoux de même prend

[1] Elle est sœur par sa descendance juive.

[2] L'Esprit de Dieu l'appelle fille de prince ; il la considère ainsi dans son union avec le Prince des princes, c'est son associée dans l'exercice de sa position comme Prince des rois de la terre. Ce qui est vrai aussi de l'Eglise.

son plaisir en elle, il voit et il exprime sa perfection ; et cela étant la pleine satisfaction des deux, l'Esprit de Dieu entre aussi en scène dans notre chapitre et nous voyons que tout ceci, il l'estime parfait, excellent et glorieux. Il exprime de même la beauté, la gloire et l'abondance de celle qui a été ainsi formée pour le Fils de son amour; car il dit : « Et ton palais comme le bon vin qui coule en faveur de *mon* bien-aimé, et qui fait parler les lèvres des dormants.» Ce qu'elle raconte dans sa joie du bien-aimé de Dieu et d'elle réveille sa louange en ceux qui dorment. Ne voyons-nous pas en tout ceci l'excellence du contenu de cette déclaration du Fils de Dieu, lorsqu'il exprime le résultat de son travail, et ses intentions envers ceux qui lui sont donnés : « Et tout ce qui est mien, est tien ; et ce qui est tien, est mien ; et je suis glorifié en eux ? »



Extrait d'une lettre.

Les principes de Hébr. XIII, 17, et je peux ajouter ceux de 1 Thess. V, 12, 13; 1 Cor. XVI, 15, 16, sont plus importants de nos jours que jamais, parce que l'autorité régulière, établie par l'apôtre et munie de sa sanction, n'existe plus. Il n'y a qu'une chose qui en modifie l'application, c'est que les soins, dont il est question dans ces versets, sont si développés en général dans la pratique, qu'ils n'ont pas la même prise sur la conscience; et d'un autre côté Dieu permet la jalousie du clergé, qui est, hélas! le malheur de l'Eglise, la grande barrière au progrès des âmes. Il s'oppose à un progrès

nécessaire aux âmes, à leur délivrance des influences de ce présent siècle, et des principes qui entraînent l'Eglise extérieure à la perdition qui s'accomplira aux derniers jours. En quelque cas que ce soit, examinez l'effet d'une position cléricale, et vous trouverez les âmes rabougries, presque point de développement spirituel, ni d'intelligence des voies de Dieu.

Je crois que quant à l'état moral des individus, on trouve, en bien des cas, le mépris de l'influence que Dieu donne au service rendu à son Eglise par la puissance de l'Esprit. Mais aussitôt qu'on place cette influence entre l'action de la conscience et Dieu, le principe clérical est établi et la déchéance morale de la conscience commence. La relation de la conscience individuelle avec Dieu est le grand principe vrai du protestantisme, bien enseveli en ce qui lui est arrivé, sans doute.

Ce n'est pas le droit de juger pour soi-même, ainsi qu'on le dit, mais la relation directe de la conscience avec Dieu. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme.

L'homme n'a pas le droit de juger, mais il n'a pas le droit d'intervenir entre Dieu et l'homme, de manière à intercepter l'action directe de Dieu sur la conscience. L'interprétation ordinaire de ce principe est la racine du rationalisme ; la dénégation de ce principe dans son vrai sens est le papisme. Des rapports directs entre Dieu et l'âme garantissent le chrétien de chacun de ces égarements. Lorsqu'il n'y a que l'homme, il ne peut y avoir que l'une des deux choses : il n'y a que l'une ou l'autre parce qu'il n'y a que l'homme. Si Dieu entre en scène, il ne peut y avoir ni l'une, ni l'autre, parce qu'il est là. Mais pour qu'il en soit ainsi en pratique, il faut qu'on

se tienne devant lui. Quand la conscience est devant Dieu, on est individuellement humble, et on reconnaît Dieu dans les autres par là-même. Quand la volonté agit, on rejette Dieu en soi et chez les autres, et c'est là ce qui est mauvais, et c'est ce que l'apôtre a en vue dans ses exhortations. Quand cette influence s'exerce, elle est d'un grand prix ; elle est douce comme la relation d'une nourrice avec un enfant, comme le dit Paul, d'autant plus que la puissance spirituelle, agissant dans le dévouement personnel, n'est guère manifestée comme dans les cas indiqués par l'apôtre. Aussi elle suppose une personne manifestée à Dieu, et par conséquent manifestée aux consciences de ceux au milieu desquels elle agit. Je n'ai pas remarqué, que lorsqu'il y a un homme qui agit, et que son action découle de beaucoup de communion avec Dieu, cette influence et cette autorité morale ne soient pas reconnues aussi. Elle n'est pas poussée dans ce cas-là au delà de ce qu'elle a de Dieu, de sorte qu'elle se légitime sans être sentie dans les cœurs, sauf qu'il y a des cas où les choses vont mal, et où elle est mise à l'épreuve. En pareil cas elle doit se tenir devant Dieu et agir pour lui ; elle doit être au service de Christ, et laisser le résultat à lui seul. Il tiendra toujours la haute main, et en définitive, si la patience a son œuvre parfaite, la sagesse et la justesse du jugement de la personne qui a agi se fera jour ; son autorité n'en sera que beaucoup augmentée sans qu'elle l'ait cherché, et quand en apparence elle l'a perdue peut-être tout entière ; mais il faut savoir agir avec Dieu pour cela. Je parle de ce qui arrive et des principes qui se rattachent à cette question. Je trouve que, dans ces temps-ci, le principe en soi de ces passages les rend d'un grand

prix, parce que c'est un genre d'autorité qu'aucun état de l'Eglise n'affaiblit. Toute autre autorité serait perdue, celle-ci n'en brille que davantage. Elle s'exerce par l'action directe de l'Esprit de Dieu en service. Au reste, celui qui cherche cette autorité ne l'aura pas, tandis que celui qui, de cœur et par l'amour du Christ, agissant en lui, se fait serviteur de tous, comme Christ l'a été, l'aura. C'est ce que Christ est essentiellement en grâce, c'est ce que l'amour est toujours.

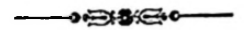
Il y a un autre genre d'autorité. Christ élevé en haut peut établir des apôtres pour le représenter officiellement, et ceux-ci d'autres pour exercer une autorité subordonnée, chacun dans sa sphère. Cela a eu lieu. Dans ces passages l'apôtre parle d'un autre genre d'autorité. Il ne parle pas de celle qui représente Christ élevé sur le trône, réglant l'ordre officiel de sa maison, mais Christ serviteur en amour. Que ce soit ma portion !

Or dans l'état actuel de ruine et de dispersion de l'Eglise, cette dernière autorité, qui s'augmente par le service dans l'amour, est d'un grand prix ; mais il est évident qu'elle s'exerce dans des conditions de service dévoué, d'humilité, et d'une proximité de Christ telle qu'elle exclut toutes les autres influences et nous fait agir de sa part. Quant à la mesure de la confiance, il s'agit, comme en tout autre cas, de spiritualité. La chair se confie par paresse dans la chair. L'âme n'est point alors devant Dieu. Marchant selon l'Esprit, je suis devant Dieu, et j'ai la conscience qu'il y a plus de spiritualité, plus de l'action de Dieu ailleurs et je les reconnais. Cela n'étouffe jamais la spiritualité et ne peut l'étouffer, car c'est le même Esprit qui produit les deux choses, mais il élève ma capacité spirituelle, quant au

fait qui se réalise, à la hauteur de celle de celui qui en a davantage. Un degré inférieur d'intelligence et d'affection spirituelles peut discerner ce qui est plus excellent, et l'accepter là où la volonté n'agit pas, quoiqu'il n'eût pas pu faire la découverte de la marche proposée, par une spiritualité plus grande et un amour plus grand, comme je l'ai dit dans le temps. Les rouliers savent qu'une route est bonne et bien tracée, mais il n'y a que les ingénieurs qui aient pu la tracer et la faire. Or la présence de Dieu dans l'Eglise vient en aide, lorsque la difficulté ne se vide pas sans cela. Dieu y est pour accomplir l'œuvre. Si l'assemblée est trop peu spirituelle, si la volonté agit avec une si grande force, qu'on ne puisse suivre ce que l'on sent, par l'intelligence divine, être la volonté de Dieu, on n'a qu'à remettre la chose à Dieu, et attendre qu'il manifeste sa volonté, ou qu'il se manifeste pour mettre les autres dans la bonne voie.

Je ne parle pas de ce qui exige une séparation absolue, lorsque l'assemblée accepte positivement un mal que l'Esprit de Dieu ne saurait souffrir. Dieu fera valoir ses droits en faveur de ce qu'il a donné. Il faut s'en remettre à lui pour cela. Je crois que la confiance d'une âme simple et sa soumission, par conscience, non pas à l'homme comme homme, mais à la manifestation de Dieu dans l'homme, est une des choses les plus douces et les plus utiles possibles. La différence entre l'influence du vrai ministère et celle du clergé qui en a emprunté le nom, est aussi simple que possible. Le ministère présente Dieu à l'âme, et la place dans sa présence. Il désire le faire, il cherche à le faire, et s'efface lui-même en le faisant.

Le clergé se place entre Dieu et l'âme, et cherche à tenir sa place à l'égard de l'âme. L'âme spirituelle discerne clairement sa place. Elle trouve Dieu dans l'un des cas. Dans l'autre elle le voit méprisé et renvoyé à distance, pour que l'influence individuelle usurpe sa place.



Réclamation.

Une phrase, imprudente, peut-être ou, du moins, incomplète et, par là-même, inexacte, nous a attiré une réclamation. Elle se trouve au n° 15, dans l'article intitulé : « Jésus recevant un pécheur, » au bas de la page 299 : « Elle (la pécheresse de Luc VII) crut que *Jésus l'aimait, elle*, et qu'il l'aimait précisément *parce qu'elle était une pécheresse.*» Un correspondant des Pyrénées nous écrit avec raison : « Nos péchés ne peuvent jamais nous recommander auprès de Dieu ; » mais il oublie peut-être un peu trop que si le Dieu saint hait le péché, le Dieu de grâce aime le pécheur, comme le montre magnifiquement la croix de Jésus. La phrase citée est, me semble-t-il, suffisamment expliquée par ce qui la précède ; néanmoins nous en retrancherions volontiers le mot *précisément*, et nous la compléterions en y ajoutant quelques mots, quelques-unes des idées exprimées dans la même page, par exemple : « il l'aimait parce qu'elle était une pécheresse qui sentait son état et le besoin qu'elle avait d'un Sauveur tel que Jésus. »

Encore un mot sur la Persévérance finale.

Nos lecteurs ont généralement compris que, dans l'article sur ce sujet, n° 16, p. 303, cette phrase : « c'est la persévérance finale de Christ, non la nôtre » n'est au fond qu'une paraphrase du passage cité quelques lignes plus haut : « Il [Jésus] peut sauver jusqu'à l'achèvement ceux qui s'approchent de Dieu par lui ; » auxquels nous pourrions ajouter, entre autres : Jean XIII, 1 ; XIV, 16, 18 ; Matth. XXVIII, 20 ; Jean V, 17 ; Rom. V, 10. Tous ces passages démontrent que Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, persévère ou ne cesse pas d'agir en grâce pour sauver les pécheurs, et pour garder l'héritage pour les héritiers et les héritiers pour l'héritage (1 Pier. I, 4, 5) ; car, sans cela, les rachetés seraient perdus. Aussi j'aurais mieux aimé que l'auteur dit : « La persévérance finale de Christ est le fondement unique, indispensable et assuré de la nôtre. » Cette idée se trouve développée aux pages suivantes. Elle est admirablement exprimée dans un passage de Jér. XXXII, 40, qui sans doute se rapporte à Israël, mais qui, pour le fond, et rapproché de tant de déclarations analogues du Nouveau Testament, pourrait aussi s'appliquer, à plus forte raison, aux chrétiens : « Je traiterai avec eux une alliance éternelle ; savoir, que je ne me retirerai point d'eux pour leur faire du bien (*persévérance de Dieu*) ; et je mettrai ma crainte dans leur cœur, de sorte qu'ils ne se retireront point de moi » (*persévérance du peuple de Dieu*). « Cette magnifique promesse, dit un ancien catéchisme de 1648, présente aux croyants [d'Israël] la double sécurité, d'une part, que Dieu ne les rejettera jamais, et de l'autre qu'ils n'abandonneront jamais Dieu. »

Numéro 21. 15 Novembre 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Ruth, ou bénédiction et repos.

«Ne te chercherai-je pas du repos, afin que tu sois heureuse?»
Ruth III, 1.

Mon intention, en écrivant ces lignes, n'est pas d'expliquer le livre de Ruth selon sa portée typique, quant aux voies de Dieu à l'égard du résidu et de la nation d'Israël, dans les jours à venir.

Mon but est surtout d'aider le jeune croyant à faire la différence entre l'état béni de l'âme et le véritable fondement de la paix solide, telle que cette différence se trouve présentée dans la touchante histoire de Ruth. Mais avant tout, je désire faire ressortir une instruction solennelle que nous présente l'histoire de l'apostate Nahomi. Je dis apostate, parce que, quand la famine arriva, au lieu de rester dans le pays de l'Eternel, elle s'en alla, avec son mari et ses deux fils, habiter au pays de Moab, et ce qui est pis encore, ils s'y établirent à demeure.

C'est une chose triste que de voir des croyants aban-

donner Dieu, au jour de l'épreuve, pour retourner au monde; et il est plus triste encore de les voir s'y établir, au lieu de rester près de Dieu. Mais que trouve Nahomi hors de la terre de Jéhovah? Nahomi (qui signifie agréable) ne trouve que de l'amertume loin de son Dieu. Loin de sa présence, la mort lui détruit toutes ses espérances. Premièrement son mari meurt, puis ses deux fils, et elle est laissée seule. Ah! l'apostat sait parfaitement bien que c'est une chose amère que de s'égarer loin du Seigneur.

Mais, bien qu'elle ait abandonné Dieu, Il ne l'abandonne pas; et de même que le fils prodigue apprit qu'il y avait du pain en abondance dans la maison de son père, Nahomi « apprit au pays de Moab que l'Eternel avait visité son peuple en leur donnant du pain; » et elle aussi « repartit du lieu où elle avait demeuré. » Combien est merveilleuse la grâce de notre Dieu, qui jamais n'abandonne celui qui s'égare, mais plutôt l'attire par des cordeaux d'amour, afin de le ramener. Ses belles-filles se préparent à la suivre au pays de Juda; mais le séjour dans la terre de Moab avait fait son œuvre pernicieuse dans le cœur de Nahomi; et au lieu de les conduire au Dieu de Juda, elle leur dit: « Allez, retournez à votre peuple et à vos dieux, » et elle leur souhaite de trouver le *repos* dans la maison du mari, sur laquelle Dieu avait prononcé la mort.

Telle est l'influence de tout croyant: ou bien il marche dans la communion avec Dieu et conduit les âmes à Christ; ou bien il vit loin de la présence de Dieu et entraîne les autres dans le péché et à la mort.

Toutefois, le Seigneur avait touché le cœur de Ruth; elle ne veut pas retourner en arrière. Ainsi Nahomi,

ayant perdu tout ce qu'elle possédait, s'en retourne à Bethléem et Ruth avec elle. A son arrivée, « toute la ville se mit à parler sur son sujet, et les femmes dirent : N'est-ce pas ici Nahomi? Et elle leur répondit : Ne m'appelez point Nahomi (agréable), appelez-moi Mara (amère), car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Je m'en allai pleine de biens et l'Eternel me ramène vide. »

Et vous, âmes en chute, qui pourriez lire ces lignes, dites si ce n'est pas là votre vivante image? Vous vous en allâtes pleines de biens et maintenant vous êtes vides, abandonnées ; quelle vie d'amertume! Vous vous rappelez les jours où votre nom était « agréable ; » mais quel changement! Le monde vous a tentées, vous a fait des promesses, et qu'avez-vous reçu? Quoi qu'il en soit, ne dites pas que le Seigneur est contre vous. Non; le Seigneur n'était pas contre Nahomi, bien qu'elle le pensât. Il lui avait fermé son chemin d'épines ; mais c'était pour la ramener « à Bethléem au commencement de la moisson des orges. » Elle s'en va au commencement de la famine, et revient au commencement de la récolte des orges. Et le fils prodigue, il ne s'attendait guère à recevoir la bague, et la robe, et le veau gras!

Béni soit le Dieu de toute grâce, il en est toujours ainsi. Si loin que l'*enfant* puisse s'être égaré, — quelque profonds que soient son chagrin et l'amertume de son âme, au moment du départ, c'est toujours le commencement de la récolte des orges quand il revient. Pauvre âme égarée dans tes voies et malheureuse, que le Seigneur te ramène et te rétablisse dans la demeure de son amour! Quelle bénédiction t'attend là! et quelle

bénédiction attendait Nahomi ! Non-seulement c'est le commencement de la récolte des orges, mais encore Booz, le maître de la moisson, est le proche parent de la craintive Nahomi.

Une étrangère s'en va glaner dans le champ : c'est Ruth la Moabite. Combien cela ressemble au pécheur qui va pour la première fois entendre la Parole de vie — glaner quelques épis de bénédiction ! En tant que Moabite, elle était par elle-même étrangère à la république d'Israël, sans Dieu et sans espérance. Toutefois, quelque chose l'avait tirée de la maison de la mort, pour l'amener dans le champ de Booz. Il en est ainsi du pécheur dont le cœur a été touché par l'Esprit de Dieu. Perdu et coupable en lui-même, étranger à Dieu et à la paix, il est néanmoins attiré au lieu où les serviteurs de Christ font la récolte du champ. Puis Booz dit au serviteur qui avait charge sur les moissonneurs : « Qui est cette jeune fille ? » Le serviteur lui dit que c'est Ruth, et ce qu'elle a fait « depuis le matin jusqu'à cette heure. » Il savait qui elle était et d'où elle était venue. Tout de même, le Saint-Esprit, établi sur les serviteurs de Christ, sait parfaitement d'où est et ce qu'est chaque pécheur amené à Jésus. Alors Ruth entend la voix de Booz qui lui dit : « Ecoute, ma fille, ne va point glaner dans un autre champ et même ne sors point d'ici et ne bouge point d'ici d'auprès de mes jeunes filles. » Quelles paroles pleines de tendresse ! Il ne la chasse point de son champ comme une indigne Moabite; mais il assure, par ses paroles, la bien-venue à un cœur étranger et affligé. Touchante image de Celui qui ne brise pas le roseau cassé et qui n'éteint pas le lumignon fumant ! « Venez à moi, dit Jésus,

vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Quelque vils, quelque coupables que nous soyons, et quelque faible que soit le désir planté dans le cœur par Celui qui attire à Jésus, le pécheur trouve dans la présence de Jésus ce que Ruth trouva dans la présence de Booz, — une parfaite bienvenue. C'est là un fait béni. Comme Ruth entendit la voix de Booz, ainsi Jésus dit : « Mes brebis entendent ma voix, et je les connais et elles me suivent. » « Ne va point glaner dans un autre champ, dit Booz ; mais demeure ici. » Et vous, cher jeune croyant, demeurez près de Jésus. N'allez pas chercher votre plaisir dans un autre champ, — ne vous laissez entraîner ni à bal, ni à concert, ni aux assemblées mondaines et à leurs plaisirs. Êtes-vous attiré à Jésus ? attachez-vous à Lui d'un cœur bien décidé. J'ai souvenir d'une jeune personne de ma connaissance, dont le Seigneur avait touché le cœur ; après quoi elle se laissa persuader d'aller encore une fois au bal. Elle y alla, dansa, et fut ramenée du bal pour être couchée sur son lit de mort. Ses prétendus amis refusèrent de laisser entrer auprès d'elle tous ceux qui auraient pu parler de l'amour de Jésus à son cœur angoissé. Mais ils ne pouvaient exclure Jésus lui-même. Son amour est un amour qui ne change pas. On apprit par la bonne qui l'avait soignée, qu'elle était morte dans la paix de Dieu. « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? » Que la pensée de son amour vous empêche donc d'aller glaner dans un autre champ. De nos jours ces avertissements sont d'autant plus nécessaires, que bon nombre de personnes semblent marcher avec Christ un jour et avec le monde le lendemain.

« Et si tu as soif, lui dit encore Booz, va aux vais-

seaux et bois de ce que les garçons auront puisé. » Combien cela ressemble aux paroles de Jésus : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (Jean VII, 37). Et le prophète crie de même : « O vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux » (Esaïe LV, 1). Et encore les dernières paroles de Jésus nous disent : « A celui qui aura soif, je donnerai de la fontaine d'eau vive sans qu'elle lui coûte rien » (Apoc. XXII, 17). Quelle grâce précieuse! — « Alors elle tomba le visage contre terre, et se prosterna et lui dit : Comment ai-je trouvé grâce devant toi, que tu me connaisses, vu que je suis étrangère? »

Oui, c'est la *grâce* qui humilia Ruth jusque dans la poussière; et n'est-ce pas la grâce de Dieu qui te convie à la repentance? «Comment, s'écria-t-elle, moi, pauvre Moabite, ai-je trouvé grâce devant toi? » Et mon lecteur ne peut-il pas se demander : D'où vient qu'Il m'a fait entendre sa voix, avant que la porte ne fût fermée? d'où vient que moi, être si indigne, j'aie trouvé grâce devant Lui! Ah! c'est qu'il n'y a que grâce, amour parfait, envers le pécheur coupable, de la part de Celui qui vint et mourut pour nous, le Juste pour les injustes! Dès que Ruth eut éprouvé la grâce dont Booz usa envers elle, les pensées de son esprit furent changées et son cœur fut gagné. Il n'y a point de véritable repentance que celle qui est *produite* par la connaissance de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Quand un pauvre pécheur est amené à connaître réellement cette grâce, alors son *moi* est humilié jusque dans la poussière, ses pensées sont pour toujours changées, son cœur est à jamais gagné. « Nous l'aimons parce qu'Il

nous a aimés le premier. » Quoi de plus puissant, de plus irrésistible que cet amour de Dieu!

Alors Booz parle affection au cœur affligé de Ruth pour l'encourager. Et elle lui dit : « Tu m'as consolée... et tu as parlé selon le cœur de ta servante, et cependant je ne suis pas autant que l'une de tes servantes. » Lecteur, qui dites peut-être : « Je suis loin de ressembler à ceux qui font partie du peuple de Dieu, » ne pouvez-vous pas aussi dire que vous avez trouvé, dans la présence du Seigneur, un soulagement que rien autre n'eût pu vous donner? Bien que votre cœur fût triste et abattu, n'avez-vous pas trouvé de la consolation dans telle ou telle réunion, ou par le moyen d'une prédication dont vous aviez voulu glaner quelques épis? Dans des moments où vous vous sentiez près de tomber dans le désespoir, n'avez-vous pas été soulagé, dans votre cabinet, alors que nul ne vous entendait que le Dieu de toute grâce? Peut-être n'osez-vous pas vous appeler chrétien; mais êtes-vous un de ceux qui glanent? Dieu a-t-il mis dans votre cœur la *soif* de Lui? Avez-vous trouvé de la consolation en Lui? Dans ce cas, prenez courage : Celui qui a commencé une bonne œuvre en vous, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus-Christ.

Et Booz lui dit encore : « A l'heure du repas, approche-toi d'ici, et mange ton pain et trempe ton morceau dans le vinaigre. » Ame affamée, ne vois-tu pas combien le pain de vie est gratuit? « Prenez, mangez, ceci est mon corps rompu pour vous. » Quelle fête que la table du Seigneur! Avec quelle tendresse Booz donne à Ruth le grain rôti. « Et elle en mangea, et fut rassasiée, et serra le reste. » Quand le Roi est assis à sa propre

table, l'âme qui se nourrit de lui est pleinement satisfaite. L'âme, qui pour la première fois prend part à cette fête avec Lui, éprouve une joie inexprimable. Jamais je n'oublierai la joie, mêlée de crainte respectueuse, que j'éprouvai lorsque je m'assis pour la première fois à la table du Seigneur, à laquelle *Jésus Lui-même* présidait seul. La communion des âmes qui *le* reconnaissent ainsi est infiniment douce.

Toutefois Ruth n'est qu'une glaneuse. Et Booz dit à ses garçons : « Vous lui laisserez, comme par mégarde, quelques poignées ; vous les lui laisserez, et elle les recueillera, et vous ne l'en censurerez point. » Combien encore cela ressemble aux voies de notre Dieu ! Glaneur craintif, n'avez-vous jamais trouvé des poignées de bénédictions jetées, pour ainsi dire, exprès *pour vous?* C'était telle parole, tout juste applicable à votre cas ; ou telle promesse de laquelle vous recueillîtes une bonne poignée de ce dont vous aviez besoin. Et, peut-être, ne vous doutiez-vous pas que Dieu eût préparé tout cela pour vous, expressément *pour vous*.

Cette magnifique histoire nous dépeint ainsi, graduellement, les voies pleines de grâce de notre Dieu, à l'égard de l'âme craintive. C'est d'abord le premier bourgeon d'un désir qui recherche Dieu, dans l'acte d'aller glaner, procurant une petite bénédiction par la récolte de quelques épis parmi le chaume, — puis l'ouïe de la voix du berger — la soif, et l'eau de la vie se donnant gratuitement — la repentance, — la pleine humiliation morale et le jugement du *moi* en la présence du Seigneur, — le pain de vie, — le Seigneur lui-même, — l'âme comblée de bénédiction de la part expresse du Seigneur, — enfin, récolte dans la Parole qui, battue

ou préparée, devient nourriture pour l'âme. Quel tableau des attraits de l'amour divin!

Malgré tout cela, Ruth n'avait pas encore trouvé le repos. Et Nahomi, sa belle-mère, lui dit : « Ma fille, ne te chercherai-je pas du repos, afin que tu sois heureuse? » Ceci nous amène à une portion profondément importante et pratique de notre sujet.

Bon nombre des chers enfants de Dieu ne font pas un pas au delà de ce qui précède. On peut avoir été attiré à Christ, — avoir senti qu'Il est précieux, — avoir joui d'une douce communion avec lui, — altéré, on peut avoir bu de l'eau de la vie, — ayant faim, avoir mangé du pain de vie. On peut avoir joui de toutes les bénédictions décrites plus haut, et avec tout cela, n'avoir pas la connaissance du véritable fondement sur lequel repose la paix solide en Dieu, et ne pas en jouir. On est heureux aussi longtemps que l'on est dans la jouissance des bénédictions; puis quand l'épreuve et la tentation arrivent, on doute que l'on soit vraiment un enfant de Dieu. « Ne te chercherai-je pas du repos, afin que tu sois heureuse? » Que Dieu me rende capable d'écrire, et vous de voir, quel est le vrai fondement de la paix.

La scène change entièrement. Il n'est plus question de glaner et de battre le grain. Le caractère de Marthe cesse et celui de Marie commence. Ruth n'est plus au champ, mais aux pieds de Booz, comme Marie aux pieds de Jésus. Elle ne glane plus des épis d'orge. Booz lui-même est son parent; et si elle a obtenu une mesure en glanant et en battant le grain, elle en reçoit maintenant six, puis on la renvoie. Mais six n'est pas un nombre parfait, et elle n'a pas encore de *repos*. Quelque

remplie de bénédiction que puisse être l'âme de mon lecteur, la seule bénédiction n'est pas le fondement du *repos*.

Alors Nahomi lui dit : « Ma fille, demeure ici jusqu'à ce que tu saches comment l'affaire se terminera; car cet homme-là ne se donnera point *de repos* qu'il n'ait achevé l'affaire aujourd'hui. » Il est de toute importance de faire attention à ceci, savoir : que comme Booz prit en main la cause de Ruth et qu'il *ne pouvait se donner de repos* avant d'avoir terminé l'affaire qu'il avait entreprise, de même notre adorable Substitut (je parle de tous les croyants) prit en main notre cause, bien plus, se mit tellement à notre place, qu'*Il ne pouvait Lui-même avoir de repos* avant qu'Il n'eût achevé l'œuvre *qui nous met pour jamais en repos* en la présence de Dieu.

« Il est très-vrai, lui répondit Booz, que je suis ton parent, mais aussi il y en a un autre plus proche que moi. »

« Booz donc monta à la porte et s'y assit. Et voici, celui qui avait le droit de retrait lignager, et duquel Booz avait parlé, passait; et Booz lui dit : Toi, un tel, détourne-toi, et assieds-toi ici. Et il se détourna et s'assit. Il prit aussi dix hommes d'entre les anciens de la ville, et leur dit : Asseyez-vous ici; et ils s'assirent. »

De peur qu'il n'y eût plus tard quelque soupçon ou quelque plainte, Booz expose à l'autre parent tout ce qui concerne Ruth, lui fournissant ainsi la première et pleine occasion de racheter Ruth et son héritage. L'autre parent aurait bien pu s'arranger de l'héritage, mais il ne pouvait ni racheter Ruth, ni « susciter lignée au défunt dans son héritage. » Ainsi il dit : « Je ne saurais le racheter, de peur que je ne dissipe mon héritage; toi,

prends pour toi le droit de retrait lignager que j'y ai, car je ne saurais le racheter. »

Or, c'était une ancienne coutume en Israël, « qu'au cas de droit de retrait lignage et de subrogation, pour confirmer la chose, l'homme déchaussait son soulier et le donnait à son prochain ; et c'était là un témoignage en Israël. » C'était la fin de toute controverse ; la fin totale de tout droit de réclamation pour l'autre parent. « Quand donc le plus proche parent eut dit à Booz : Acquiers-le pour toi, il déchaussa son soulier. » Ainsi les dix anciens de la ville furent témoins de l'acte qui *annulait entièrement* les droits de l'autre parent. Il ne pouvait ni racheter Ruth, ni susciter lignée au défunt ; il ne pouvait donc pas *donner du repos* à Ruth, pauvre et délaissée.

Maintenant, qu'est-ce qui a eu la première et pleine occasion de sauver et de racheter le pauvre pécheur, coupable et perdu ? C'est la loi. C'est l'autre parent qui se serait bien contenté de la terre, l'héritage. Et la loi est excellente et nécessaire pour le gouvernement moral de Dieu sur le monde. Mais est-ce que la loi, qui condamne totalement le pécheur, peut racheter le pécheur? Impossible, elle ne peut que *le maudire* (Gal. III, 10). Peut-elle ressusciter des morts? Jamais. Ce serait dissiper son propre héritage, car l'héritage de la loi, c'est de tuer et non de faire vivre. Pendant des siècles, elle a eu l'occasion la plus complète de sauver les hommes, mais l'a-t-elle pu? Non. Comme les dix anciens rendaient témoignage que l'autre parent ne pouvait racheter Ruth, de même les dix commandements témoignent que, sur le principe de l'observation de la loi, nul ne peut être sauvé. Si vous, mon

lecteur, aviez toujours été parfaitement juste, si vous aviez *persévéré* dans tout ce qui est écrit au livre de la loi pour le faire, pourrait-elle bien alors vous donner le repos et la vie? Mais en êtes-vous là? ou plutôt, chacun des dix commandements ne nous condamne-t-il pas? N'avez-vous pas péché en pensées, en paroles et en actions? Peut-être espérez-vous d'être juste un jour en observant la loi. Mais, n'est-il pas écrit : « Si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien (Gal. II, 21)? Comment donc pourriez-vous trouver le repos et la vie dans ce qui est un ministère de mort (2 Cor. III, 7)? Et si l'acte d'ôter son soulier démontrait que toute *capacité* et tous les *droits* de l'autre parent étaient annulés, combien plus les droits de la loi que Jésus a cloués à la croix, sont-ils annulés! N'a-t-il pas démontré, par ce fait, que c'en est absolument fini de toute question quant à la capacité de la loi pour sauver, et quant à tous ses droits sur le pécheur? Pourquoi donc voudriez-vous rester attaché à l'autre parent? Pourquoi retourner à la loi, qui ne peut jamais racheter un pécheur coupable?

Mais ce que l'autre parent ne pouvait pas faire, Booz l'a fait. Car il ne pouvait se donner *de repos* avant que d'avoir terminé l'affaire. Non-seulement les dix anciens étaient témoins que l'autre parent ne pouvait pas racheter Ruth; mais, leur dit Booz : « Vous êtes aujourd'hui témoins que je me suis acquis pour femme Ruth la Moabite, femme de Mahlon, pour susciter le nom du défunt dans son héritage. » Quel jour de réjouissance pour la pauvre Ruth! Quelle œuvre parfaite Booz accomplit pour elle en ce jour! Quel changement complet de situation pour elle — quel parfait repos! Ce n'était plus la pauvre Moabite, malheureuse, méprisée, reje-

tée, — elle n'a plus à glaner et à battre du grain, — elle n'a plus besoin d'aller et de venir pour jouir pendant une heure de la présence de Booz et s'en retourner ensuite à son isolement et à son indigence. La glaneuse étrangère est maintenant *une avec lui* pour toujours. Les deux sont devenus un pour ne plus se séparer jamais. Repos parfait ! Heureuse Ruth, celui qui t'a rachetée ne t'abandonnera jamais ; rien ne pourra te séparer de son amour. Tu n'avais rien à lui apporter ; Booz devait tout donner pour toi. Il t'a acquise pour être sa femme.

Booz prit noblement en main la cause de Ruth, et il acheva noblement en ce jour ce qu'il avait entrepris. Il y eut de la joie ce jour-là aux portes de Bethléem. Tout le peuple et les anciens furent témoins du rachat parfait de Ruth et de son mariage avec le riche et puissant homme Booz, et ils s'en réjouirent hautement.

N'est-ce pas bien cela encore, que ce que la loi ne pouvait accomplir, Dieu l'a fait en envoyant au monde son Fils bien-aimé ?

Trois choses donnèrent à Ruth un parfait repos : la rédemption, la résurrection et le mariage, ou l'union avec Booz. Et quoi d'autre, sinon ces trois choses en Christ, faudrait-il au croyant pour lui donner un repos solide et éternel ? Laissez-moi le répéter : il ne faut rien moins que la rédemption, la résurrection et l'union avec Christ pour donner le *repos* au pécheur perdu.

La rédemption. C'est le privilége assuré, actuel et béni de tous les croyants de pouvoir dire : « Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, non selon nos mérites, mais selon les richesses de sa grâce » (Eph. I, 7). « Etant justifiés gratuitement par

sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (Rom. III, 24). « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » La rédemption par la mort de Jésus sur la croix est le fondement de tout. Après le rachat, l'autre parent n'a aucun droit quelconque. De même la loi ne pouvait aller plus loin que jusqu'à la croix, c'est là qu'elle a été clouée. La mort de Christ est la vraie fin des dernières exigences possibles de la loi. Elle ne saurait dépasser la mort, et c'est précisément là que Jésus a pris notre cause. Il prit notre place dans la mort, et fut fait malédiction pour nous d'une manière si réelle, que, comme Booz, il ne pouvait avoir *lui-même de repos* avant qu'il n'eût achevé parfaitement l'œuvre de la rédemption pour nous. Ce n'est pas en apparence qu'il se chargea de notre cause. C'était pour lui une profonde réalité. « Il a été fait péché pour nous. » Pesez bien cette pensée, cher lecteur, vos œuvres et vos sentiments n'ont rien à faire avec ceci. Êtes-vous croyant? Eh bien! cette œuvre immense a été commencée et achevée pour vous, sans que vous l'ayez demandé. C'est l'amour de Dieu qui a tout fait.

Aussitôt que l'autre parent avait ôté son soulier, l'affaire concernant Ruth, étant réglée une fois pour toutes, ne pouvait plus être mise en question. Il en est de même de la loi ; elle a été un pédagogue jusqu'à Christ. Mais quoique l'homme ait eu une magnifique occasion de faire ses preuves, sous la loi, jusqu'à la croix, la loi n'a pu que le condamner. « Or nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée et que tout le monde soit coupable devant Dieu » (Rom. III, 19). Ailleurs,

l'Apôtre dit encore : « Car l'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts » (2 Cor. V, 14).

Que l'on se souvienne donc bien de ceci, savoir : qu'après la croix, on ne peut plus être remis *à l'épreuve sous* la loi. Il a été démontré une fois pour toutes que l'homme est perdu, coupable, et rien que cela, et que la loi ne peut lui procurer ni la rédemption, ni une vie nouvelle, ni la paix avec Dieu. Toute tentative donc de retourner en arrière de la croix pour se replacer sous la loi, est pure folie. « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous. Car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction » (Gal. III). Voilà ce qui tranche et termine la question. La croix est la *fin* de la loi, le commencement et le fondement de la grâce, — la grande barrière qui empêche que l'on passe de l'un des deux terrains sur l'autre. Si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce.

Venons-en maintenant à la résurrection. La mort de Christ, la propitiation pour nos péchés, n'aurait jamais pu, sans la résurrection, donner la paix au pécheur. C'est là le grand point sur lequel l'Apôtre insiste en 1 Cor. XV, 17, quand il dit : « Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés. » Comme cela prouve la profonde réalité de la responsabilité que Jésus avait assumée pour nous. S'il n'avait pas accompli une parfaite rédemption en donnant sa vie, il n'aurait pas pu ressusciter. Si nous étions encore dans nos péchés, non-réconciliés avec Dieu, il serait resté parmi les morts. Si nos péchés n'ont pas été ôtés, il ne peut pas être ressuscité pour notre

justification. Il ne peut être Lui-même en repos, assis à la droite de la Majesté dans les cieux, à moins qu'Il n'ait pour toujours ôté nos péchés. Voici donc maintenant la question : Dieu l'a-t-il, oui ou non, ressuscité d'entre les morts pour notre justification? A-t-il été élevé dans les cieux, siége-t-il là-haut, oui ou non? Très-certainement Il y est. Eh bien! cela termine et tranche pour toujours la question de nos péchés. Cela prouve, sans laisser le moindre doute, que nos péchés ont été ôtés par la mort de Jésus et pour toujours. Aussi longtemps que Jésus siége dans les hauts lieux, avec ce même corps qui a été pendu au bois, chargé de nos péchés, aussi longtemps il est notre justice, et nous avons de la part de Dieu l'assurance qu'il ne se souviendra plus de nos péchés, ni de nos iniquités. La résurrection de Jésus, monté aux cieux, est donc la réponse de notre conscience devant Dieu. Et plus que cela ; car tout ce que Dieu a fait pour Christ en le ressuscitant d'entre les morts, Il l'a fait pour nous en Lui, notre substitut. Oui, « Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. » Ainsi, de même que Ruth n'était plus dans la condition qui lui était propre comme Moabite, pauvre et rejetée, mais était devenue l'épouse honorée de Booz, ainsi aussi la position et la condition actuelle du croyant, devant Dieu, n'est plus en rapport avec ce qu'il est par lui-même, pécheur coupable et condamné ; et à coup sûr elle n'est pas ce qu'elle *serait,* s'il était replacé sous le jugement

de la loi. Non, ces choses vieilles sont complétement passées, et la position du croyant est entièrement de Dieu en Christ, le chef de la nouvelle création.

Ruth n'avait rien à apporter à Booz ; mais quelles richesses Booz n'avait-il pas pour elle ? Le pécheur n'a rien à apporter au Christ ; mais qu'est-ce que Christ ne possède pas pour le pécheur ? La rédemption, la vie et l'union avec Lui ; les trois mêmes choses que Booz avait pour Ruth. Non-seulement elle avait besoin que quelqu'un la rachetât, mais encore la mort était prononcée sur sa maison. Nous avions non-seulement besoin de rédemption, mais il nous fallait encore la vie, attendu que « la mort est venue sur tous les hommes parce que tous ont péché. » Nous avons la rédemption par son sang, et sa résurrection est notre vie. Ce n'est pas le vieil homme qui est vivifié. Le vieux mari mort de Ruth ne fut pas rappelé à la vie ; il lui en fut donné un nouveau. La régénération n'est pas le vieil homme rappelé à la vie ; c'est une vie entièrement nouvelle, la vie de résurrection. Aussi, nous ne sommes pas replacés sous la puissance du vieux mari ou de la loi ; mais « nous sommes morts à la loi par le corps de Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu » (Rom. VII. 4).

Vous voyez donc, cher lecteur, que, une fois convertis, nous ne sommes plus de rechef liés à la loi, pour fructifier au péché, car c'est toujours ce que produit la loi. Mais « nous sommes déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions Dieu en nouveauté d'esprit et non pas en vieillesse de lettre » (Rom. VII, 6). Que Dieu vous donne

de comprendre ces choses. Si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi. »

Pourquoi Ruth voudrait-elle retourner au parent qui n'a pas pu la racheter ; et pourquoi le croyant voudrait-il retourner à la loi qui n'a pu que le maudire? Soyez sur vos gardes, mes jeunes lecteurs chrétiens, il y a beaucoup de gens, que vous ne soupçonnez guère, qui voudraient vous détourner de Christ.

Ne pensez pas que je veuille dire que Dieu ait mis la loi de côté. Non, car comme les dix anciens rendaient témoignage du parfait rachat et de l'union de Ruth avec Booz, de même la loi accomplie sert de témoignage. La mort de Christ pour les siens est le grand accomplissement de la loi. La loi demandait la vie du pécheur. Jésus donna sa vie pour le pécheur, et la loi siége à la porte, témoin de la justice de Dieu, non pas lâchement négligée, mais accomplie jusqu'au dernier point de ses exigences.

J'espère que mon lecteur comprend maintenant que ce ne sont ni les bons sentiments, ni la conscience de la bénédiction qui constituent le fondement véritable de la paix; mais que c'est uniquement la rédemption parfaite par le sang de Christ, la certitude de laquelle est démontrée par la résurrection de Jésus d'entre les morts; il y a même plus que cela : dès lors tout croyant est un avec Jésus, et la figure si expressive du mariage est employée pour caractériser cette merveilleuse union. Si un souverain de France épouse une femme d'Angleterre, celle-ci cesse d'être Anglaise; elle pourrait avoir et conserver le caractère anglais; mais elle serait désormais Française par sa position, et sa position serait la même que celle du souverain lui-même; son

état précédent n'existe plus, il est mort, pour ainsi dire. Il en fut ainsi de Ruth; elle cessa d'être une pauvre Moabite, en devenant une avec le puissant Booz. Et il en est de même de tout croyant, dès le moment où le Saint-Esprit l'amène à se reposer dans la rédemption accomplie de Christ; dès lors et pour toujours le précédent état du pécheur coupable est tenu comme n'existant plus, comme mort, et le mariage est devant Dieu ce que le mot mariage signifie. La femme mariée ne peut plus jamais s'appeler Mlle X... ou Y... N'est-il pas également vrai que, le chrétien, maintenant devenu un avec Christ, ne peut plus retourner à l'état dans lequel il était en lui-même? Ce qu'il est en lui-même, ayant été jugé sur la croix, a cessé d'exister devant Dieu. Le croyant, comme l'épouse du souverain, peut bien avoir encore sa vieille nature; mais il en a fini pour toujours avec son ancien état de condamnation; car il est écrit: « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. »

Cher lecteur, si vous êtes un croyant, quelque misérable et indigne que vous puissiez être en vous-même, tout ceci est vrai quant à vous. *Vous* avez la rédemption par son sang; vous avez sa vie de résurrection en vous; vous êtes un avec Christ, et jamais rien ne pourra vous en séparer. Il ne se peut faire qu'Il meure de nouveau et vous laisse dans la position d'une veuve. Vous ne sauriez être plus uni avec Lui que vous l'êtes; donc votre *repos éternel* ne saurait être plus sûr qu'il ne l'est. Il s'est chargé de toute l'œuvre pour vous. Qui est-ce qui vous accusera: « Dieu est Celui qui justifie; qui vous condamnera? Christ est celui qui est mort; mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la

droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous. » Ne pouvons-nous pas dire avec triomphe : « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ? (Rom. VIII.)

Pour terminer : « Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec Lui en gloire » (Col. III, 1, 4).

Tout est certitude, et quel bonheur! Ressuscité avec Christ; assis là-haut, en Lui! Repos parfait! Comment Ruth aurait-elle pu douter de l'amour de Booz, dont tout le peuple et les anciens étaient témoins? Etait-ce présomption de sa part que d'être parfaitement sûre de cet amour? Impossible. Et vous, mon frère en la foi, comment pourriez-vous douter de l'amour de Celui qui vous a aimé jusqu'à se donner lui-même pour vous? Vous êtes à lui et Il est à vous, et ce n'est pas une présomption. Dieu en rend témoignage; les anciens en rendent témoignage; des millions d'anges et toute la création en rendent témoignage. « Digne est l'Agneau qui a été mis à mort! » (Apoc. V, 11, 12.)

Adieu donc, doutes et craintes. Il n'est plus question d'aller et de venir; de glaner et de battre le grain. Adieu au pays de Moab; adieu à un monde trompeur. Pécheur racheté, tu es un avec Christ dans la gloire. La demeure d'en haut, la vraie patrie. — séjour éternel de l'amour, — est à toi pour toujours. Là, place tes affections. Là est le repos éternel du pauvre pèlerin.

Numéro 22. 30 Novembre 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Sur l'épître aux Romains.

CHAPITRE V.

(Suite de la page 340.)

C'est une grâce merveilleuse pour nous que l'Ecriture soit aussi claire qu'elle l'est; car l'esprit de l'homme raisonne sur la vérité, mais le cœur se réjouit de l'admirable simplicité de l'Ecriture. Ses profondeurs, il est vrai, sont infinies et insondables, mais tout ce qui constitue le fondement du salut de l'âme y est parfaitement simple. La parole de l'homme peut éblouir pour un temps, et peut sembler claire; mais bientôt on découvre qu'elle est pleine d'absurdités et d'erreurs. Plus on étudie la Parole de Dieu, au contraire, plus on voit sa perfection.

Nous avons déjà fait remarquer que l'épître aux Romains ne nous occupe pas tant de l'Eglise que des relations individuelles des âmes avec Dieu. Comment Dieu et l'homme peuvent-ils se rencontrer? — Telle est la

question à laquelle elle vient répondre. En premier lieu le sang satisfait à la justice, et garantit du jugement, ainsi que nous l'enseigne déjà le sang mis sur les linteaux des portes lorsque Israël était en Egypte. (voyez Ex. XII). Ensuite Christ est descendu du ciel, et a été fait péché pour nous, et après avoir porté la colère du jugement, le salaire du péché, il est ressuscité des morts, et est monté au ciel, où il a été reçu comme homme dans la présence de Dieu ; et tout ce qui Lui appartient de droit, nous est maintenant donné *en Lui*. — A la fin du chapitre III, nous avons vu la valeur de l'effusion du sang de Christ posée comme fondement de l'acceptation devant Dieu, et c'est là le point de départ de tout ce qui suit dans l'épître. — Le chapitre IV nous a montré la justice imputée par la foi : « Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice; » seulement il y a cette différence entre la foi d'Abraham et la nôtre, que Abraham crut que Dieu était puissant pour accomplir sa promesse, tandis que *nous*, nous croyons que Dieu *a* ressuscité Jésus d'entre les morts. Il ne s'agit pas autant dans ce chapitre de la foi en Christ et en son sang que de la foi en Celui qui ressususcita Christ d'entre les morts. Nous y trouvons l'intervention de Dieu en puissance pour nous élever à lui comme « acceptés » dans le Bien aimé : Christ avait été amené sous le jugement, et Dieu en le ressuscitant, nous a ressuscités avec Lui, « nous a ressuscités ensemble » (voyez Ephés. II, 6). La foi nous place, nous aussi, là où Lui est.

Le chapitre V qui nous occupe aujourd'hui, poursuit le développement du sujet général ; il est divisé en trois parties. La première traite de notre position devant

Dieu, dont le fondement a été posé; dans la seconde, l'apôtre raisonne sur les conséquences de cette position, quant à notre état actuel et à nos sentiments, et il nous montre ce que nous possédons, en développant devant nous, depuis le vers. 2 jusqu'au vers. 11, les voies de Dieu à notre égard et notre part en Christ; la troisième partie, à partir du vers. 11, met en relief le contraste qui existe entre le premier et le second Adam, et établit l'un, chef d'une descendance par la nature, l'autre, chef d'une famille par la foi.

Le dernier verset du chapitre IV se relie au premier verset du chapitre V, et à cette occasion je ferai remarquer qu'il ne faut pas lire ici : « ressuscité à cause de notre justification, » comme quelques-uns l'ont avancé, mais : « lequel a été livré *pour* nos offenses, et a été ressuscité *pour* notre justification. » La raison en est évidente, puisque le chapitre V commence par ces mots : « Ayant *donc* été justifiés sur le principe de *la foi*, etc. »

Ainsi, l'Ecriture nous apprend que Dieu ne sépare jamais la *justification* de *la foi*, car nous ne pouvons pas être justifiés, sans que nos âmes aient été amenées dans une relation vivante avec Dieu, par l'exercice d'une *foi individuelle.*

Il y a trois choses à remarquer dans les premiers versets de ce chapitre : d'abord *la paix avec Dieu :* « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Le passé tout entier, tout ce qui tient au vieil homme, non-seulement nos *péchés actuellement passés*, mais tout ce qui *peut mourir* sous le jugement, tout cela est ôté et n'existe plus pour le croyant, et de là découle pour lui une paix parfaite.

— En second lieu, la faveur divine dans laquelle nous avons été introduits et dans laquelle nous sommes, effectivement et personnellement : « par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes. » Enfin, comme nous ne sommes pas encore dans la gloire, nous nous réjouissons dans l'*espérance* de cette gloire : « et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » Christ a porté tout ce qui méritait le jugement, et il a entièrement laissé derrière Lui dans le sépulcre, toutes les choses sur lesquelles le jugement pouvait être exercé, et il est assis maintenant à la droite de Dieu sans elles. Par conséquent, tout ce qui, pour les saints, regarde le jugement, a pris fin à la satisfaction de Dieu; il reste naturellement le châtiment du Père pour le bien de ses enfants; mais il est impossible que Dieu fasse tomber le jugement sur ceux qui sont : « justice de Dieu en Christ, » parce que ce serait mettre en question la valeur et la suffisance de Christ, et que Dieu ne peut pas punir deux fois le même péché, ou, pour mieux dire, l'effacer et puis le punir. Oui, Dieu ne peut pas entrer en jugement avec les péchés de ceux qui croient. Si l'entrée du ciel a dû être refusée à quelqu'un à cause de nos péchés, c'est à Christ, qui les a portés tous : mais nous savons qu'il est ressuscité et qu'il est entré dans la gloire. Christ donc *a porté* mes péchés, ou bien je les porte moi-même, et dans ce cas, je suis perdu. Mais Christ les *a* portés, et il a été accepté et reçu dans la gloire; la question est ainsi vidée pour moi : si je crois ce qui est dit au chap. IX de l'épître aux Hébreux, vers. 26-28 : « Puisque dans ce cas il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde; mais maintenant en la consommation des siècles, il a

été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même. Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés, ainsi le Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent. » — « Il a été manifesté pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. » Le *péché*, dans toute son horreur, a été placé sur Lui, comme au jour de l'expiation, quand le péché était placé sur la tête de la victime, — et le jugement est tombé sur lui, tout entier. Mais lorsqu'il apparaîtra la *seconde fois*, il apparaîtra *sans péché*, non-seulement dans sa personne, car il n'y eut jamais de péché en lui, mais comme n'ayant plus rien absolument à faire avec le péché pour ce qui regarde ceux qui s'attendent à Lui, ayant pleinement satisfait à tout ce qui concerne le péché, lorsque Dieu entra en compte avec lui sur la croix. Là, et alors, aucun péché, dans le Christ sans péché, n'a échappé à l'œil de Dieu; tout a été pleinement manifesté, jugé et effacé, et Christ n'est plus sur la croix, la valeur positive de son œuvre l'ayant fait monter dans le ciel. Le jugement de mes péchés a été vidé entre un Dieu qui voit tout et son Fils sans péché, et par conséquent nous n'avons pas seulement une espérance, mais nous avons une *paix* solide et bien établie.

« Ayant fait par Lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis. » — A moins que Christ n'ait failli dans son œuvre, nous avons une paix parfaite, et nous savons qu'il n'a pas failli. « Ayant donc été justifiés sur le principe de *la foi*, nous avons la paix avec Dieu. » La *foi* ne se rapporte jamais à elle-même, à nos sentiments propres, à notre expérience, car ces sentiments

et cette expérience pourraient nous égarer, et reporter en tout cas nos pensées sur notre condition et non sur l'œuvre de Christ. Ces premiers mots du chapitre que nous avons devant nous troublent souvent ceux qui font de *leur foi* l'objet même de celle-ci, et qui cherchent ainsi en eux-mêmes quelque chose qui leur donne la paix. La paix ne repose jamais sur aucune *expérience* de quoi que ce soit qui se trouve en nous-mêmes. Nous ferons des expériences, sans doute, mais la parfaite justification du pécheur [qui a cru] ne repose pas sur l'expérience, mais elle est la réponse de Dieu à tout ce qui nous exerce, et nous exerce justement au sujet de nous-mêmes. Lorsque nous recevons la paix de Dieu selon les voies de Dieu, nous recevons la réponse de Dieu pour notre âme. Nous pouvons avoir confiance dans le cœur de Dieu, car nous savons quel est ce cœur, ayant appris à le connaître par le don de son Fils ; et c'est en croyant à ce que ce don est, par l'œuvre de Christ, que nous trouvons la paix pour notre âme. Plus nous devons attacher de valeur à la liberté dans laquelle nous sommes introduits ainsi, plus notre égoïsme et notre *moi* doivent être affreux aux yeux de Dieu, lorsque nous tentons d'introduire dans son œuvre quelque chose de ce moi, ou de notre prétendue justice. « Des mouches mortes font puer et bouillonner les parfums du parfumeur » (Eccl. X, 1) ; et plus le parfum sera précieux, plus tôt il sera gâté. Nous ne pouvons avoir confiance en notre propre cœur, ou en nos sentiments, car « ce cœur est rusé, et désespérément malin par-dessus toutes choses» (Jérémie XVII, 9) ; mais nous pouvons nous confier entièrement dans le cœur de Dieu, qui ne nous a jamais trompés, et qui nous gardera jusqu'à la fin.

La foi n'est pas l'expérience, quoique nous ayons à faire des expériences de ce que nous sommes; mais nous ne sommes pas justifiés par l'expérience : c'est la réponse que Dieu fait aux expériences qui donne la paix. — La paix n'est pas la joie; ceux-là, souvent, qui sont joyeux n'ont pas une paix bien établie; car ici il s'agit de quelque chose qui dépend du sentiment. Lorsqu'on a la bonté de Dieu devant soi et que l'on s'oublie soi-même, il peut y avoir de *la joie,* tandis que la conscience peut ne pas être purifiée. Mais la *paix* repose sur quelque chose qui est réglé et qui demeure. La foi regarde à son *objet* et non à elle-même; et l'âme a la paix avec Dieu et non avec elle-même.

Je ne vous demande pas d'avoir la paix avec vous-mêmes. Nous ne sommes pas appelés à croire que nous croyons, mais à croire que Jésus est le Fils de Dieu, « par lequel nous avons accès à cette faveur dans laquelle nous sommes » (Rom. V, 2). Tout ce qui aurait pu nous cacher l'amour de Dieu, a été ôté, et nous pouvons nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu. La faveur de Dieu vaut mieux que la vie; c'est pourquoi nous pouvons louer Dieu pendant que nous vivons et ainsi, au milieu des fatigues du désert, nous pouvons nous réjouir.

« Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire. » — Comment, moi, un homme, puis-je songer à être dans la gloire de Dieu, si ce n'est par une grâce parfaite? — Dieu ne nous a pas seulement accordé des bénédictions, mais il nous a associés à Celui qui bénit. « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée » (Jean XVII, 22).

Les deux premiers versets de notre chapitre, nous

présentent donc la position du chrétien comme tel : le passé, le présent, l'avenir, tout est ferme et réglé, *tout* a été expié pour le vieil homme, et l'homme nouveau est devant Dieu en Christ. Quant au passé, — pour tout ce qui concerne le vieil homme, — il y a paix parfaite; pour le présent, la faveur divine, et pour l'avenir, la gloire. — Que nous faut-il de plus? — Que pouvons-nous obtenir encore? Oui — il y a plus encore! « Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions aussi dans les tribulations. » — Il y a des réalités présentes que le saint est appelé à traverser dans le désert : ce sont *les tribulations*! » — Plus le chrétien est fidèle, plus il aura de difficultés; plus il est béni, plus il aura d'épreuves, car il y a bien des choses à ôter qui entraveraient la bénédiction donnée. Comme homme, je ne trouve pas l'épreuve agréable : il n'y a pas de joie à réaliser que l'on est dans la fournaise pour être purifié; mais, pendant tout le cours de la tribulation, il est de la plus haute importance pour moi de savoir que ma paix est faite, que ma justification est une affaire terminée; autrement lorsque l'épreuve arrive, comment pourrai-je supposer que je possède actuellement la faveur de Dieu, alors que toutes choses paraissent tournées contre moi? — Si le croyant n'est pas parfaitement établi dans la faveur de Dieu, il ne peut pas « *se glorifier dans les tribulations.* » — Par contre, lorsque je sais quelle est ma position devant Dieu, je suis en état de comprendre ce qui m'arrive, et j'apprends le résultat de la tribulation, qui est la patience, « car la tribulation produit la patience. »

Je trouve en moi toutes sortes d'entraves; je trouve ma volonté, qui doit être brisée; j'espère peut-être ob-

tenir une chose, et je m'attends à avoir ce que je n'aurai jamais; j'aurai peut-être à crier à Dieu, pendant trois semaines entières comme fit Daniel, sans recevoir de réponse, afin d'apprendre la patience, et de reconnaître la précipitation de mon cœur, qui voudrait tout recevoir immédiatement. Et ainsi la patience produit *l'expérience.* — Le saint a la conscience du travail qui se fait en lui, mais il n'en voit pas l'effet en lui-même; d'autres sont appelés à voir cet effet, et ils le voient. Le saint est enseigné ainsi à ne pas se confier en lui-même, et à ne pas être impatient, mais à s'attendre à Dieu. Un homme peut avoir pris l'évangile au sérieux, mais tant se hâter, qu'il sera complétement accablé, parce qu'il n'aura pas placé sa confiance en Dieu. « Celui qui croira, ne se hâtera point » (Es. XXVIII, 16). Voyez Moïse et son zèle : il s'en va plein d'un dévouement véritable, mais dans l'énergie de la chair [qu'il a apprise dans le palais du roi], et il tue un Egyptien sans que Dieu le lui ait commandé. Pharaon l'apprend, — et Moïse s'enfuit, — et il s'en va habiter le désert pendant 40 ans, afin que sa *volonté* soit brisée, car là où la foi et l'energie n'est pas, la force n'est pas de Dieu. Plus tard, lorsque Dieu veut envoyer Moïse pour délivrer Israël et le faire sortir d'Egypte, Moïse dit : « Qui suis-je moi, pour retirer d'Egypte les enfants d'Israël? » (Ex. III, 11). Ici nous ne voyons pas chez Moïse autant d'énergie que lorsqu'il tua l'Egyptien, et cela nous montre que lorsque l'énergie de la chair n'est pas vivifiée par l'Esprit, l'*homme* n'est pas capable d'obéir.

Moïse quitte la cour de Pharaon, où il avait été élevé, et aime mieux se joindre à une poignée d'esclaves parce qu'ils étaient le peuple de Dieu, que d'être

appelé le fils de la fille de Pharaon ; mais tout en étant sincère et dévoué, et tout en ayant l'intention louable et juste d'abandonner la position où la providence l'avait placé, — (car le Saint-Esprit, dans le chap. XI de l'ép. aux Hébreux, fait ressortir l'abandon qu'il a ainsi fait de cette position providentielle comme un acte qui a été agréable à Dieu) — il faut qu'il soit mis de côté et compté pour rien, et alors seulement il acquiert cette «puissance qui s'accomplit dans l'infirmité» (2 Cor. XII, 9). Mais il a fallu d'abord que sa chair fût crucifiée, et ceci eut lieu pendant 40 ans de tribulation dans le désert, Dieu lui faisant garder les brebis de Jéthro. Il apprenait l'expérience, et « l'expérience produit l'espérance, » parce que dans ce genre d'expérience, on apprend ce que Dieu est, et étant détaché du monde et de ses promesses trompeuses, on a son espérance en haut. Aussi lorsque Moïse fut envoyé à Pharaon de la part de Dieu, il savait mieux de quoi le peuple de Dieu devait être délivré, que lorsqu'il frappa l'Egyptien, car alors il ne connaissait rien de ce pays de Canaan où il devait conduire Israël.

« L'espérance ne rend point honteux. » En apprenant l'expérience, on luttera peut-être avec Dieu, mais on trouvera qu'il ne sert de rien de lutter contre Dieu dans la tribulation, car Dieu nous tiendra sous sa main jusqu'à ce que nous nous soumettions. A la fin, cependant, nous serons amenés à espérer, parce que « l'amour de *Dieu* est répandu dans notre cœur. » Non-seulement Dieu a donné son Fils pour nous, mais Dieu qui *est amour est en nous,* le sentiment même de l'amour de Dieu se répand dans notre âme. Mais comment pouvons-nous en arriver là ? C'est par le Saint-Esprit qui

est *en nous*. L'amour de Dieu est répandu dans notre âme par le Saint-Esprit, et ceci nous conduit à une puissance d'espérance que rien ne peut ébranler. Nous pouvons nous trouver au milieu de toutes sortes d'épreuves, mais en nous reposant sur Christ, et en ayant dans notre cœur ce témoignage que rend le Saint-Esprit de l'amour de Dieu, afin que notre âme se repose sur lui, nous pouvons nous avancer sans crainte, quelle que soit l'épreuve dans laquelle nous nous trouvions. Remarquez en outre que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui intercède pour nous selon Dieu.

Mais en présence de ces vérités, quelqu'un dira peut-être qu'il n'en a pas le sentiment. — Cela prouverait que cette personne s'est retirée de la foi, qu'elle regarde à ses propres sentiments; et du moment qu'on s'appuie sur sa propre expérience ou sur ses sentiments, ce n'est pas de la foi. — Mais comment donc savez-vous que vous êtes l'objet de l'amour de Dieu? — Êtes-vous parfait?.... Non — mais la *preuve* de cet amour est en dehors de nous, mais la *jouissance* dans nos cœurs.

Je sais que je suis l'objet de l'amour de Dieu, parce que je sais que « Christ est mort pour des impies, » et si on me demande raison du *fondement* de mon espérance, je ne suis qu'un impie, et je n'ai en moi aucun sentiment, aucune force absolument. Mais la puissance de Dieu s'accomplit dans l'infirmité, et Christ est mort lorsque je n'avais aucun sentiment, Christ est mort lorsque je ne pouvais rien faire du tout. Quelle preuve plus forte pourrions-nous avoir, que Dieu a donné l'objet le plus précieux qu'il y ait dans le ciel, pour ce

qu'il y a de plus mauvais sur la terre, *un pécheur?* — Je suis un pécheur, par conséquent Christ mourut pour moi. « Car à peine quelqu'un mourra-t-il pour un juste (car pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir), mais Dieu a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » — Voilà ce qui distingue l'amour de Dieu de l'amour des hommes. Tandis que l'homme a besoin d'un motif pour agir et de quelque chose qui provoque son amour, l'amour de Dieu, au contraire, a sa source en Lui-même. Dieu ne pouvait trouver en nous aucun motif de nous aimer, car nous étions *haïssables* et nous haïssant les uns les autres.

Remarquez ici le merveilleux caractère des raisonnements du St-Esprit. Ces raisonnements sont exactement le contraire de ceux de l'homme naturel, et même de l'âme vivifiée. Que de peine et de confusion quand on raisonne en allant de l'homme à Dieu ! Quand l'homme raisonne, il juge de *ce que* Dieu sera envers lui, d'après ce que lui-même est envers Dieu. Le Saint-Esprit dit : « Quand nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » Il part de ce que Dieu est, et de ce qu'il a fait, pour nous annoncer ce qu'il sera et ce qu'il fera. Si notre âme a été vivifiée, et que nous jugions de Dieu d'après nous-mêmes, nous devrions nous dire que Dieu doit nous condamner, car nous savons que nous méritons la condamnation ; mais *cela n'est pas la grâce*, car « Dieu a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » « Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-

nous sauvés de la colère par Lui. » Le Saint-Esprit, dans son raisonnement, part d'en haut et de ce que Dieu est ; il ne part pas d'en bas et de ce qu'est l'homme, comme l'homme fait toujours. Le Saint-Esprit développe ce que Dieu est afin de satisfaire aux besoins de l'homme. Il est bien vrai que le pécheur mérite la condamnation ; — sans aucun espoir, cependant, qu'il puisse devenir meilleur, car donner la paix à une âme chargée de son *passé*, et coupable devant Dieu, et y joindre la loi, cela ne fait que démontrer à l'homme qu'il est perdu, comme l'apôtre le déclare dans le chap. VII de l'épître qui nous occupe, où, après de vains efforts pour satisfaire aux exigences de la loi, en présence d'une chair de péché, nous voyons l'âme amenée à reconnaître qu'elle a besoin de quelqu'un qui la *délivre*, car elle ne peut pas se délivrer elle-même. — L'homme a besoin d'un *Sauveur*, et jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, et que nous voyant entièrement perdus, nous soyons forcés de nous abandonner à sa merci, Dieu nous fera passer par les expériences dont nous venons de parler. Il nous est bien plus difficile d'accepter que nous sommes sans force, que de croire que nous sommes des *impies*.

Si un Christ mort peut sauver un ennemi, il est certain qu'un Christ vivant sauvera un ami. Les arguments de Dieu sont d'une beauté divine, car il sait que nos cœurs sont si mauvais, que de toutes choses la plus difficile pour nous, c'est de croire en Lui. Satan cherche de toute manière à dérober à nos yeux le jugement de Dieu contre le péché, disant : « Vous ne mourrez nullement » (Gen. III, 4); et puis s'il n'a pas réussi, il tâche de nous cacher la grâce de Dieu, afin que

l'homme ne vienne pas à Dieu.—Si un Christ mort est devenu un Sauveur, un Christ vivant sera pour vous un ami dans tous vos besoins. Vous avez été sauvé par un *Christ mourant*, cet objet si faible en apparence, quoique ce fût la force de Dieu, et maintenant que *Christ vit*, ne vous donnera-t-il pas dans sa vie tout ce dont vous pourriez avoir besoin? — S'Il est mort pour vous lorsque votre péché était sur vous, combien plutôt prendra-t-il soin de vous maintenant que votre péché a été ôté? Si un Christ mourant vous a sauvé, le Christ vivant vous détruirait-il? Remarquez non pas seulement la *puissance*, mais aussi la grâce de cette argumentation divine qui ôte du cœur tout tourment, car « la crainte porte avec elle du tourment » (1 Jean IV, 18).

Vers. 11. « Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu. » Le salut, au point de vue qui vient de nous occuper, étant bien établi, et l'âme pouvant ainsi se réjouir dans ce qu'elle possédera dans la gloire, peut encore se glorifier en Dieu même, car notre sujet de gloire ne sera pas seulement notre joie et notre bonheur, mais, mieux que cela, nous nous glorifierons *en Dieu*. Nous nous réjouissons d'abord des choses qui nous sont données, mais nous n'en restons pas là : nous nous réjouissons en Lui qui nous donna toutes ces choses, et nous faisons nos délices de ce que Dieu est en Lui-même. Nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, là où jamais ne peuvent entrer ni tache ni nuage : la *sainteté* même de Dieu, qui naturellement nous inspire de la terreur, — cette sainteté fait notre joie, et tout ce en quoi Dieu s'est révélé devient notre part, car il est notre Dieu, et ce qu'il est fait

nos délices : nous pouvons désormais nous glorifier en Dieu Lui-même. Après avoir parlé de la paix, de la jouissance de la grâce et de l'espérance du chrétien, l'apôtre nous montre que nous pouvons nous reposer et nous glorifier en Celui qui est la source de toutes ces bénédictions. Seulement si notre volonté n'est pas brisée, nous ne pouvons pas nous réjouir en Dieu, car il faut alors que Dieu agisse envers nous de manière à briser cette volonté, et il n'est pas besoin de dire que nous n'aimons jamais cette opération. Ainsi, quand nous nous égarons dans notre conduite nous ne doutons pas de notre salut, mais nous ne pouvons *nous glorifier en Dieu*. Ce n'est qu'en marchant avec Dieu que nous pouvons nous réjouir en Lui. Lorsque nous nous écartons du droit chemin, nous pouvons bien penser à la joie, mais avant de pouvoir de nouveau nous réjouir en Dieu, nous avons à faire un double pas en revenant en arrière, d'abord en retournant au jugement du péché sur la croix, et puis à la grâce invariable de Dieu.

Vers. 12. Le Saint-Esprit, ayant développé ces résultats bienheureux des voies de Dieu et de la justification, poursuit son instruction en faisant voir *en qui* nous avons cette justification, et quel en est le fondement inébranlable et par excellence, et il fait ressortir le contraste qu'il y a entre notre position dans le premier Adam et celle que nous avons dans le second, posant ainsi la base fondamentale des principes qu'il va faire connaître.

Les vers. 13 à 17 forment une parenthèse; et le lecteur s'en assure facilement en lisant les vers. 12 et 18 à la suite l'un de l'autre : cette observation rend le passage parfaitement clair.

Depuis les vers. 12 à 18, les Juifs et les Gentils, les uns comme les autres, sont rangés sous deux chefs : l'homme obéissant et l'homme désobéissant. La mort est venue sur *tous* les hommes, et la grâce réunit les hommes nouveaux et vivifiés sous un chef (tête) en Christ, tandis que les incrédules demeurent dans le premier Adam. Il ne s'agit pas ici de l'Epouse, mais des enfants de Dieu considérés comme étant en Christ. Nous avons donc ici, dans les vers. 12 et 18, la doctrine qui concerne ces deux hommes, le premier et le second Adam, dans leurs relations avec nous. Toutefois avant de nous occuper plus particulièrement de cette doctrine, nous allons jeter un coup d'œil sur le contraste qui existe entre la grâce et la loi, contraste qui fait l'objet de toute la parenthèse.

Nous lisons dans Amos, chap. III, 2 : « Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre, c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités. » Or, jusqu'à la loi, le péché était dans le monde, etc. (vers. 13), mais comme nous le voyons ailleurs, Dieu passa par-dessus le temps de l'ignorance. — (Actes XVII, 30) ; il passa par-dessus le mal chez les autres peuples en ne les traitant pas comme violateurs de la loi, là où il n'y avait point de loi. Mais lorsque la loi fut venue, les Juifs furent gouvernés par la loi ; c'est pourquoi le châtiment fut tenu suspendu sur eux et les attendait, parce qu'ils violaient la loi ; et nous savons que ce fut pour cette raison que plus tard ils furent emmenés en captivité. Mais en parlant des Gentils qui avaient péché sans loi, Dieu dit qu'il jugera les secrets des hommes, par Jésus-Christ (Rom. II, 16). La loi ne *produisit* jamais *le péché*, mais elle produisit la

transgression, qui est une désobéissance à une loi établie. Le péché a régné depuis Adam jusqu'à Moïse; le signe de sa domination était là, alors qu'il n'y avait point de loi, car la *mort* était là. — Il se peut que mon enfant ait l'habitude de courir les rues et que cette habitude soit mauvaise et ne puisse pas être tolérée; mais si je lui défends de courir ainsi sur la voie publique et qu'il continue à le faire, sa conduite ne sera plus seulement mauvaise, mais elle devient une *désobéissance*, et ce n'est plus seulement pour sa mauvaise habitude que je le châtie, mais pour sa désobéissance à mes ordres. Avant que je lui eusse fait la défense, ce n'était chez lui qu'une mauvaise habitude pour laquelle il devait être puni, mais après la défense, il y avait désobéissance et transgression.

Comme l'Ecriture est simple lorsque nous la comprenons! Dans quelles absurdes erreurs n'est-on pas tombé faute de l'étudier! Que de volumes n'a-t-on pas écrits sur ce passage qui nous occupe, et duquel on a même voulu tirer le salut des enfants et toutes sortes de fausses conjectures. Et cependant combien il devient clair lorsqu'on voit qu'il n'est qu'une citation d'Osée VI, 4, 7 : « Que te ferai-je, Ephraïm? Que te ferai-je, Juda? — Mais comme *Adam*, ils ont *transgressé* l'alliance. » — Quelques-uns n'ont pas transgressé comme Adam, mais ils sont pourtant des pécheurs, quoiqu'ils n'aient pas enfreint une loi donnée. Le péché est toujours, c'est pourquoi la mort aussi est toujours, mais *la loi* n'est pas *toujours* (Comp. Gal. III, 17 à IV, 7). L'enseignement du passage que nous avons ici devant nous, c'est que Dieu n'est pas seulement Dieu pour les Juifs. Il y a eu beaucoup d'hommes qui péchèrent avant que

vint Moïse, mais le péché n'est pas plus grand que Dieu. Si le péché et la mort sont entrés, Dieu aussi est venu. Christ n'est pas venu seulement pour ceux qui avaient péché sous la loi, mais aussi pour ceux qui avaient péché sans loi, car le péché et la mort régnèrent depuis Adam jusqu'à Moïse, et la grâce abonde par-dessus tout. «La loi est intervenue afin que l'offense abondât. » — Vous, Juifs, vous avez accumulé transgression sur transgression, de sorte que vous avez d'autant plus besoin de justification et de grâce que vous avez la loi, car vous vous êtes rendus coupables de transgressions positives.

Quel beau contraste que celui que nous trouvons au vers. 17, où le Saint-Esprit nous présente Dieu surpassant toujours dans ses voies les justes conséquences du péché. Ce n'est pas seulement que la vie règne, mais « vous régnerez en vie. » Une couronne royale de gloire vous sera donnée avec le Christ Jésus, — une couronne qui montrera ainsi que le cœur de Dieu est plus grand que le mal qui est survenu.

Au vers. 18, nous voyons que le point de vue de la Parole n'embrasse pas seulement les Juifs, mais s'étend à *tous :* « envers tous les hommes, » « envers tous en condamnation; » une condamnation accomplie non *en résultat*, mais dans son effet propre et naturel : la grâce intervient pour délivrer. Ainsi, par la justice d'un seul, le don *libre* et gratuit fut à l'adresse de tous, « envers tous, » *non* dans le sens d'application, mais dans celui de direction « envers tous » et *non sur tous* (εις παντας). De même que le péché d'Adam ne demeura pas sur Adam seul, mais passa de lui à plusieurs, de même la justice de Christ ne finit pas en Lui, mais abonda en-

vers un grand nombre. « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit » (Jean XII, 24).

Dans le verset 19, au contraire, où il s'agit d'*application*, l'Ecriture se sert du mot « plusieurs, » et non du mot « tous, » comme dans le verset précédent. Le vers. 18 donne la pensée dans son sens abstrait, de façon que nous pouvons aller prêcher l'Evangile à toute créature, en disant au pécheur : « Le sang est sur le trône de grâce, venez à Dieu; » mais à celui qui croit, nous disons : « Vous êtes justes en Christ. » — « Par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes. » — On dira peut-être qu'il est dangereux de parler ainsi, — mais c'est la parole de Dieu; et quelle consolation n'y a-t-il pas dans la simplicité de l'Ecriture!

Le chapitre suivant traite de la nouveauté de vie comme du résultat certain de ce qui précède. Il est possible que vous ayez saisi le principe de la résurrection et que vous ayez ainsi de nouvelles affections et de nouveaux désirs, mais si vous ne sentez pas le besoin que vous avez de la justice de Christ, vous ne vous connaissez pas vous-même. Si vous ne connaissez pas la sainteté du cœur de Dieu, vous ne connaissez pas l'impiété de votre propre cœur.

On peut envisager la mort de Christ en elle-même comme glorifiant Dieu, et en dehors de ses fruits on peut la considérer aussi comme la substitution efficace de Christ pour porter les péchés de plusieurs; et ce double aspect de la mort de Christ nous est présenté au chap. XVI du Lévitique sous la figure des deux boucs dont l'un était la part du Seigneur, tandis que l'autre emportait au loin dans l'oubli le péché du peuple. Le premier bouc était pour la gloire de Dieu, le second pour la conscience du pécheur. *Tous deux étaient également nécessaires*. Le croyant vivifié dit : « Je suis un pécheur! » — Oui, mais tous vos péchés ont été placés sur Christ.

Vers. 20. La loi fut donnée afin que l'offense abondât. Pourquoi donc la loi? — Elle n'a pas été donnée pour faire abonder le péché, mais pour faire abonder *la transgression*, afin que le péché fût rendu excessivement pécheur; mais « où le péché abondait, la grâce a surabondé, » oui, elle a réellement surabondé! Que les voies de Dieu sont merveilleuses! Dieu donna à l'homme une volonté à lui et il permit que le péché s'élevât à toute sa hauteur en toute iniquité, même jusqu'à la mise à mort de Christ; et alors, pour montrer toute l'impuissance du péché, — devant l'étendue de la grâce de Dieu, — la chose même dans laquelle le péché de l'homme arriva à son comble, abolit le péché. Dieu a ainsi glorieusement manifesté la totale impuissance du péché en présence de sa grâce. Si la justice avait régné, Dieu aurait dû faire venir la perdition sur nous, mais c'est la grâce qui règne, quoique ce soit par la justice. Ce n'est pas la justice qui a surabondé, c'est la *grâce* (par la justice, sans doute). La grâce, c'est l'amour qui agit là où est le mal; la justice, c'est ce qui est en rapport avec ce que Dieu est. « Par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes. » Par conséquent, si la grâce règne dans le cœur, il doit y avoir une sainteté pratique — une justice en accord avec cette sainteté. Si l'amour de Dieu agit dans le cœur, il doit produire quelque chose de semblable à lui-même. L'amour de Dieu, comme tel, n'a jamais auparavant été connu sur la terre ni dans le ciel. Cet amour parfait, cette grâce, cette justice, témoignent d'une manière merveilleuse de ce que Dieu est. Et c'est la grâce qui règne, parce que c'est Dieu qui a la haute main même quant à nos péchés, et qu'il les a effacés.

Numéro 23. 15 Décembre 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La grâce au milieu de la contradiction des pécheurs.

Adam apparaît en Eden sur la scène du monde au milieu d'une création sur laquelle le regard de Dieu pouvait se reposer et que Dieu déclarait lui-même «très-bonne. » Dieu avait achevé toute son œuvre et avait béni le septième jour comme le jour de son repos; et ainsi Adam, innocent, créé à l'image de Dieu, fait seigneur de la création, pouvait, lui aussi, promener ses regards tout autour de lui en paix : tout lui parlait de Dieu et de sa bonté; et dans ce lieu de délices dans lequel Dieu l'avait placé et dont rien n'altérait la pure et glorieuse sérénité, son âme heureuse pouvait jouir sans entrave de tout ce que l'amour de son Dieu avait préparé pour lui. Mais le Fils de Dieu, quand il vient dans le monde, trouve sur la terre le pouvoir de Satan, la misère, le péché, les ténèbres, la mort, et pour lui-même point de place, pas un lieu où il puisse reposer sa tête. Au lieu du jardin d'Eden, il voit autour de lui

tout ce qui peut briser son cœur et exercer son âme sainte et juste; au lieu qu'il soit accueilli, béni, adoré, le bruit de sa naissance trouble tout Jérusalem et Hérode cherche à faire mourir le petit enfant, et quand Dieu le rappelle d'Egypte, comme il en avait jadis rappelé Israël, Archélaüs est là encore sur le trône et le Fils de Dieu ne trouve d'abri que dans la ville méprisée dont on disait : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Adam avait dominé sur une création « très-bonne, » le Fils de Dieu se fait serviteur sur une terre de misère et de péché où Satan règne; il vient servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs; il vient chercher et sauver ce qui était perdu. La grâce l'a fait descendre là où le péché a placé l'homme chassé de devant la présence de Dieu. Quest-ce qu'il rencontre partout sur ses pas?... le péché sous toutes ses formes et avec toutes ses conséquences, des pauvres, des aveugles, des boiteux, des sourds, des lépreux, des mourants et des morts, l'indifférence et l'incrédulité des uns, le mépris ou l'inimitié acharnée des autres. Son abaissement,... on le tourne contre lui : « N'est-ce pas ici le Fils du charpentier? » Sa grâce, on la dénature : « Voilà un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs; » les œuvres de son amour, on les attribue au chef des démons : « Il chasse les démons par Béelzébul, chef des démons! » Pharisiens, sadducéens, hérodiens, sacrificateurs et scribes, principaux du peuple, l'enserrent pour l'éprouver, l'embarrasser, le surprendre dans leurs piéges, pour s'opposer à lui et pour détourner de lui les âmes que sa grâce cherche et appelle.

Suivons les pas du Sauveur, depuis son apparition

dans le monde, au chapitre II de l'Evangile selon Matthieu, jusqu'à ces scènes solennelles des chapitres XXVI et XXVII du même évangile ; oui, suivons les pas bénis de Jésus depuis le jour où l'épée d'Hérode le cherchait à son berceau jusqu'à cette heure où les principaux sacrificateurs et les anciens l'accusant, tout un peuple se lève contre lui, renforçant ses cris et disant : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants!... » Crucifie! crucifie! Ecoutons les injures et les outrages de ceux qui passent sous la croix où le Fils de Dieu, portant le péché, est abandonné de Dieu ; la voix même des brigands qui ont été crucifiés avec lui, s'élève contre lui. Enquérons-nous aussi de ceux que sa grâce avait appelés autour de lui : Comment l'ont-ils suivi ? Où sont-ils ? Hélas ! sur le chemin déjà, leurs pensées n'étaient pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes ; ils ne comprenaient rien aux discours de leur Maître quand il leur parlait de sa mort et de sa résurrection ; ils ne savaient pas user de la puissance qu'il leur avait conférée, s'il fallait qu'ils l'exerçassent dans le jeûne et la prière ; l'éclat de sa gloire avait appesanti leurs yeux à la transfiguration ; la pensée de ses souffrances et de sa mort prochaine ne les avait pas empêchés de se disputer entr'eux pour savoir lequel serait estimé le plus grand ; à Gethsémané, ils s'étaient endormis, et maintenant, l'un d'eux vient de le livrer, un autre l'a renié, tous l'ont abandonné ! Et puis, quand nous aurons vu ainsi ce que Jésus a trouvé dans le monde et ce au milieu de quoi il a vécu, considérons le Sauveur lui-même et apprenons ce qu'il a été en face de la contradiction des pécheurs.

Tout est contre Jésus, mais rien ne peut l'arrêter, ni

le rebuter. Que Satan nourrisse l'indifférence ou l'incrédulité des cœurs, qu'il suscite l'opposition ou une haine insatiable, qu'il se présente lui-même sur la scène avec ses tentations ou ses terreurs, Jésus reste le même et les difficultés et toute la puissance du mal, au lieu de le surmonter, ne sont que des occasions pour la manifestation de sa perfection. Satan n'a rien en Lui, et la contradiction des hommes ne peut atteindre à cette grâce inaltérable, toujours prête à déborder de son cœur et à répandre sous ses pas la santé, la vie, la bénédiction. Adam, innocent, entouré des témoignages de la bonté de Dieu dans une création « très-bonne, » s'est élevé et a désobéi ; Jésus, le Fils de l'homme, Fils de Dieu, placé au milieu d'un monde déchu et corrompu, s'abaisse et se rend obéissant jusqu'à la mort. Saint au milieu des pécheurs, il compatit à toutes leurs douleurs et à toutes leurs maladies ; les hommes peuvent le mépriser et consulter ensemble contre lui, mais Lui va de lieu en lieu faisant du bien, guérissant ceux que le diable tenait asservis à sa puissance ; ses disciples peuvent ne pas savoir veiller avec lui, ils peuvent le renier et l'abandonner, sa grâce sait voir en eux ceux qui ont persévéré avec lui dans ses tentations, et devant Gethsémané et la croix, leur salut occupe ses pensées et il les entoure des témoignages de son amour ; le péché peut venir à son comble, mais Lui, seul, abandonné de Dieu, au milieu d'une multitude acharnée, il demeure élevé au-dessus de tout le mal, et il dit : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font, » et son cœur libre est ouvert à la demande du pauvre brigand. Toute la puissance du mal est incapable de tarir cette

grâce parfaite, pure, libre, qui demeure en Jésus, et qui en lui a surabondé là où le péché a abondé.

Cher lecteur, vous aussi vous traversez ce monde où Jésus a passé; vous aussi vous rencontrez toute sorte de difficultés sur votre route; vous avez à faire aux mêmes hommes que Jésus : au dehors, dans le monde, vous trouvez l'indifférence, l'égoïsme, le mépris, l'opposition, la haine peut-être; au dedans, parmi les croyants, la faiblesse, l'hésitation, l'inconstance, — des hommes sujets aux mêmes passions que vous-même. Eh bien, en présence de ces difficultés, sur ce chemin qui, à travers le désert, vous conduit vers le repos, considérons Jésus et suivons son exemple; marchez comme lui a marché; ne vous lassez pas de bien faire. Au lieu de vous laisser abattre et de donner occasion à la chair et au diable, voyez l'amour, la sainteté, l'humilité, la douceur, la débonnaireté, la fidélité de Celui qui vint, non pour être servi, mais pour servir et pour mettre sa vie en rançon pour plusieurs, et qui jusqu'à la fin, et dans toutes les circonstances, a toujours été, en pensées et en œuvres, « le témoin fidèle, » la parfaite manifestation de l'amour du Père. Il était là pour nous; rien ne lui a coûté; il nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous; notre inimitié, nos péchés ont pesé sur lui de tout leur poids, et il s'est soumis à tout de sa propre bonne volonté. Oh! que sa grâce nous attire et nous enseigne; « il était convenable pour Lui à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs enfants à la gloire, il consommât le chef de leur salut par les afflictions. » Comme les enfants ont part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé; il a été tenté en

toutes choses comme l'un de nous, à part le péché, et dans sa mort, ayant triomphé maintenant et renversé tous les obstacles, il nous a ouvert un chemin libre jusqu'auprès du trône de Dieu. Toute puissance lui a été donnée dans les cieux et sur la terre, et il comparaît pour nous devant la face de Dieu, souverain sacrificateur, fidèle et miséricordieux, qui est à même de recevoir ceux qui sont tentés, parce qu'il a souffert lui-même, étant tenté. Rien dans les épreuves de notre foi ne lui est étranger; il s'intéresse à nous selon l'amour qu'il nous a témoigné en se livrant lui-même pour nous, et il veut nous faire trouver auprès du trône de la grâce, miséricorde et grâce pour notre secours au moment opportun.

Rejetant donc tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui nous est proposée, fixant les yeux sur Jésus le chef et le consommateur de la foi, lequel à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu; et considérons attentivement celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que nous ne soyons pas, en étant découragés, las dans nos âmes. « Vous aurez de l'angoisse au monde, mais ayons bon courage, j'ai vaincu le monde! »

« Ainsi, frères bien aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur! »



L'amour de Dieu.

(Rom. V).

Le chapitre V de l'épître aux Romains, après les premiers versets, développe deux pensées bien consolantes ; il nous apprend quelle est la nature de l'amour de Dieu, puis quelle est la délivrance que cet amour opère en faveur de ceux qui en sont les objets. La première de ces pensées nous est présentée dans les versets 6 à 8, et est poursuivie dans les versets 9 à 11, qui nous en disent les résultats bienheureux, alors que nous nous glorifions en Dieu ; la seconde que je ne fais que mentionner, fait l'objet du reste du chapitre.

« L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ! — Telle est la déclaration de l'apôtre ; mais de quel amour est-il question ici ? Est-ce de l'amour pour les gens pieux, pour ceux qui aiment Dieu ? Ah ! certainement non. Non pas que l'amour de Dieu ne produise pas l'amour pour Dieu, car, comme dit l'Ecriture, « nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier, » et : « nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ ; » mais avant que nous nous réjouissions en Dieu, avant qu'il y ait eu dans notre cœur une seule pulsation d'affection envers Lui, *Lui nous aimait*. Quand nos cœurs étaient froids comme la pierre, son cœur à Lui brûlait d'amour pour nous. « Lorsque nous étions encore sans force, Christ est mort, au temps convenable, pour des impies. » — Cette mort de Christ est le fruit de l'amour de Dieu. Dieu a aimé des impies, qui n'avaient pas la force d'ê-

tre autre chose que des impies, et il les a aimés jusqu'à donner, de sa propre et libre volonté, son propre Fils, Celui qui était dans son sein, pour que ce Fils prît leur place, pour qu'il souffrît pour leurs péchés, afin que la justice pût avoir son cours sur Lui, le saint et le juste, à leur place; et que l'amour pût se répandre sur eux et envers eux, les ramenant pour jamais par cette réconciliation merveilleuse jusque dans les bras du Père céleste.

Ces vérités précieuses nous sont présentées ici en contraste avec la manière d'agir des hommes. L'homme a besoin de trouver, dans l'objet sur lequel son amour se portera, un motif pour aimer; il ne mourrait pas facilement pour un avare, quelque juste qu'il fût; — il n'y aurait pas de motif pour lui à faire ainsi, mais pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir. — Mais qui voudrait mourir pour son ennemi? C'est là pourtant ce que Jésus a fait pour nous. Ce fut quand nous étions des ennemis que le Fils de Dieu mourut pour nous. Il y a plus : c'est par ce fait merveilleux que Dieu constata son amour envers nous : « Dieu a constaté son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs (et le péché est l'expression de l'inimitié, voyez Coloss. I, 21), Christ est mort pour nous. Christ est mort pour nous. Il est mort pour nous avant même que nous fussions réconciliés, car c'est par sa mort que nous sommes réconciliés. Il est mort pour nous lorsque nous n'étions que des «impies, des pécheurs, des ennemis.» Tel est l'amour : il ne trouve pas de motif pour aimer, dans le pécheur, mais il trouve tous ses motifs en lui-même. Et c'est cet amour qui a été répandu dans nos

cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. Il a sa source en Dieu Lui-même. C'est l'activité de Dieu en faveur de ceux qui ne sont actifs que dans le mal, et qui disent à Dieu dans leurs cœurs de se retirer d'eux, car ils ne veulent pas apprendre à connaître ses voies. — Mais l'amour ne veut pas se retirer, car ce sont ces ennemis mêmes qu'il veut instruire de ses voies admirables. — L'amour fait pour eux ce dont il sait qu'ils ont besoin, et il le fait de son propre mouvement. Il y a plus : l'amour fait pour eux ce que lui seul pouvait imaginer de faire, il se sacrifie lui-même pour les sauver, et pour les avoir auprès de lui, afin qu'ils jouissent éternellement de lui. Avant toutes choses, toutefois, *il leur donne une place dans son cœur*. Voilà ce que Dieu fait avant tout, car il est amour, et il le fait pour des pécheurs : avant qu'aucune œuvre ne soit faite *en* eux, avant même qu'aucune œuvre ne soit faite *pour* eux, Dieu les *aime*. Et le *don* de Jésus pour eux, pendant qu'*ils* sont encore des pécheurs, est la preuve de cet amour. La justice demandait leur mort, l'amour fournit une rançon ; la justice ne pouvait les recevoir dans leurs péchés, l'amour meurt afin d'effacer ces péchés. Et après que l'amour a accompli cette œuvre pour eux, il vient pour l'annoncer et en parler, afin de gagner leurs cœurs par cette révélation de Lui-même ; et il le fait, en effet, car lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils. Il nous a réconciliés avec Lui-même par Jésus-Christ.

L'apôtre ayant bien établi ce point, poursuit son discours en s'étendant sur la confiance qu'un pareil amour doit nous inspirer désormais, à l'égard de tout ce qui peut encore nous attendre. Tout ce que l'amour peut faire pour

des amis, ils peuvent l'attendre de lui désormais, à cause de ce que cet amour a fait déjà pour des ennemis. Toutes les preuves d'amour ultérieures sont renfermées dans cette première preuve, et si nous apprécions celle-ci à sa valeur, nous pouvons compter sur toutes les autres. « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui? » (Rom. VIII, 32.) « Si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, *beaucoup plus tôt,* ayant été réconciliés, serons nous sauvés par sa vie » (Rom. V, 10). — « Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons obtenu maintenant la réconciliation » (Vers. 11). Il est notre force et notre louange, car il est devenu notre salut.

« Que le Seigneur veuille diriger nos cœurs à l'amour de Dieu et à la patience du Christ » (2 Thess. III, 5).



La Maison du Père.

Lisez Jean XIV, 1-3.

Rien n'est plus touchant, ni plus fortifiant pour le cœur des fidèles, que les entretiens de Jésus qui nous sont rapportés dans les chapitres XIV à XVII du merveilleux évangile de Jean. Il n'y a pas de fruit plus doux de la grâce, il n'y a rien qui attache davantage l'âme à Dieu, que ce qui donne la paix au cœur pour

lui faire recevoir les épanchements de l'amour de Christ, qui lui sont particulièrement adressés. Nous ne pouvons jamais retenir trop profondément dans notre âme, que cette grâce qui nous trouve pécheurs et éloignés de Dieu, nous place, après nous avoir sauvés, dans la proximité de Dieu Lui-même, avec l'inappréciable privilége de pouvoir écouter tout ce que Christ a à nous dire au sujet de son amour à Lui et de l'amour de son Père. Il ne suffit pas que nous recevions ces précieuses communications comme nous étant données seulement sous une forme générale : mais nous devons les écouter comme la voix même du Seigneur parlant à notre âme. C'est à moi — c'est à vous que le Fils de Dieu, dont le sang a lavé nos péchés, s'adresse, quand il dit : « que votre cœur ne soit pas troublé. » Ce n'est pas à des « gens incirconcis de cœur et d'oreilles,» ni à une multitude inattentive qu'il parle dans ce moment, c'est à ses propres disciples, dans cette chambre, où seul et isolé avec eux, il vient de déposer le linge dont il s'était ceint pour laver leurs pieds.

Bien des choses, en vérité, pouvaient remplir de douleur les cœurs des pauvres disciples : la trahison de l'un d'eux, le reniement d'un autre, la lâcheté de tous ; mais par-dessus tout, la pensée qu'ils allaient perdre la présence du Seigneur qui, sans qu'ils s'en rendissent compte, avait été tout pour eux, et leur avait tenu lieu de tout. Néanmoins, Jésus leur dit : « que votre cœur ne soit pas troublé. » Quelle tendresse dans cette parole ! Pourquoi ne devaient-ils pas être troublés ? Parce que bientôt *la foi* ferait plus que la vue, par rapport à Lui-même, aussi bien que par rapport à leur héritage éternel dans les cieux.

Jésus leur dit : « Vous *croyez* en Dieu » — qui est invisible, inconnu, excepté à la foi, — mais toujours *Dieu*, — Dieu connu, aimé, confessé, à qui l'on s'attend, à qui l'on se confie, la source de toute consolation, la demeure éternelle du juste. — « *Croyez aussi en moi* : » Voilà le précieux secret. La foi en Jésus apprend au cœur non ce que Jésus *fut* autrefois, mais ce qu'il *est* maintenant. Instruite par le *passé* de l'histoire de sa vie d'amour, de grâce, de condescendance, de débonnaireté, la foi en Jésus réunit tout en une actualité présente, et donne à tout une réalité vivante et personnelle pour l'âme. Oui, cher Seigneur, *croire en Toi*, c'est t'amener à demeurer avec toute ta grâce, et ton amour inexprimable dans mon cœur, pour en être personnellement et actuellement la consolation et la joie.

Ne pensez pas que Jésus pose ici le fondement de ce salut qui, une fois assuré, n'a plus à être recherché. Non, Jésus ouvre ici les sources de consolation éternelle, dans un monde qui ne devait bientôt plus offrir qu'un vide immense aux âmes affligées des disciples. Il dit : « croyez aussi en moi. » Vous m'avez connu ici-bas, par la vue de vos yeux et par l'ouïe de vos oreilles, et vous avez tout quitté pour moi. Maintenant il faut que vous « croyiez en moi, » et votre foi me suivra là-haut où j'étais auparavant, là où je ne serai pas différent de ce que je suis maintenant, mais où je serai le même et vous porterai le même tendre et invariable intérêt.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement je vous l'eusse dit. » Jésus parle aux siens de la *maison du Père*, de la *demeure* de

la famille, dans laquelle Lui, «le premier-né entre plusieurs frères,» nous a précédés, et il dit : « je vais vous préparer une place. » Assurément lorsque Christ est connu, véritablement connu, le ciel devient l'objet de nos désirs. Mais alors ce n'est plus un ciel dont nous n'avons qu'une notion vague, ce n'est pas un Dieu distant, manifesté seulement dans sa puissance créatrice ou distant dans sa gloire increéée, c'est la *maison du Père* dans tout son attrait positif, et c'est le Père dans tout l'amour, dans toute la grâce qu'implique ce nom bien-aimé.

« Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Il n'y eut jamais de paroles plus simples assurément, mais quelle abondance de révélation elles apportent à l'âme ! Comme le cœur de Jésus reste attaché à ses saints ! C'est Lui-même qui nous prépare une place ; c'est dans la maison de *son* Père que nous habiterons ; c'est Lui-même qui reviendra. Il dit qu'il veut nous prendre auprès de Lui, et que là où il est, nous serons aussi.

Seigneur Jésus, c'est assez ! Nous n'avons pas besoin d'autre chose. Nous attendons ta venue. *Ton* propre cœur s'occupe de notre félicité et de notre demeure future. Tu accomplis par ta puissance les desseins de ton amour, et ta fidélité nous garantit toutes choses.

Une bonne promesse.

Hébr. XIII, 5-6.

Parmi les diverses exhortations que renferme le commencement de ce chapitre, se trouve cette bonne promesse : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. »

Celui qui fait ici cette promesse est le même que celui qui la fit autrefois dans les mêmes termes à Josué; c'est le Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui n'est pas homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir; il l'a dit, et ne le fera-t-il pas? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point? Oh! si Dieu a parlé de faire une chose, Il la fera certainement quand même cette chose serait à nos yeux improbable, invraisemblable, impossible! car Dieu est toujours fidèle pour garder sa parole et toujours puissant pour l'exécuter. Tel est Celui qui fait cette promesse. Mais à qui la fait-il? Quel est ce bienheureux *te* à qui le Seigneur dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. » Voilà une question, chers lecteurs chrétiens, sur laquelle il faut que nous ayons une réponse nette, catégorique; car si ce n'est pas à nous qu'est faite cette promesse, il y aurait folie évidente de notre part à nous appuyer sur elle; si, au contraire, elle est pour nous, nous serions bien coupables de la négliger.

Or je croirais vraiment offenser tout lecteur chrétien si j'employais beaucoup de paroles pour démontrer que cette précieuse promesse est faite à tout croyant, quel qu'il soit. Et en effet pour oser affirmer qu'elle ne nous

concerne pas, il faudrait oser affirmer aussi que les exhortations qui l'accompagnent ne nous regardent pas non plus ; il faudrait affirmer que ce n'est pas à nous à qui il est dit : « Souvenez-vous des prisonniers... Que votre conduite soit sans avarice, » etc., etc. Evidemment la promesse est faite à ceux à qui les exhortations sont adressées. Au reste, chers lecteurs chrétiens, en voyant nos noms propres dans le *te* nous ne forçons ni ne faussons rien, car l'écrivain inspiré après avoir dit : « je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point, » ajoute aussitôt, s'identifiant lui-même avec ceux auxquels il s'adresse : « de sorte que nous pouvons dire avec assurance : Le Seigneur est *mon* aide, » etc. Nous sommes donc dans le vrai en disant : Cette promesse est pour tous les croyants.

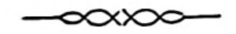
Maintenant appliquons-nous à en connaître le prix et l'usage que nous en pouvons faire. Pour cela lisons d'abord ce qui la précède : « que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement, car lui-même a dit : je ne te laisserai point, » etc.. Il me semble qu'on peut hardiment conclure de ces paroles que le croyant peut compter sur Dieu pour tous *ses besoins temporels*. Le Seigneur lui dit ici assez clairement qu'à cet égard il ne le laissera point et ne l'abandonnera point. Ailleurs, Matth. VI, 25-34, le Seigneur exhorte les siens à se confier en leur « Père céleste » pour tout ce qui regarde la nourriture et le vêtement, en ajoutant qu'être en souci pour ces choses, c'est faire comme les païens qui ne connaissent pas Dieu. Ainsi, chers frères, notre droit de compter sur Dieu pour nos besoins temporels est bien établi par la Parole. La promesse que nous avons de n'être à cet égard ni délaissés, ni abandonnés, est parfaitement sûre. Mais ici prenons garde aux expressions de la Parole : « Soyez contents de ce que vous avez *présentement*, » et : « Ne soyez pas en souci pour *le lendemain*. » « J'ai appris, dit Paul, à être content dans les circons-

tances où *je me trouve*. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance; en toutes choses et à tous égards je suis enseigné tant à être rassasié qu'à avoir faim, tant à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie » (Phil. IV, 11-14). Ces paroles sont un très-bon commentaire de la promesse que nous étudions. Si nous laissons la promesse telle qu'elle est, la chair n'en pourra faire aucun cas; est-ce merveille, dira-t-elle, que cette promesse : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point, » lorsque d'un autre côté Dieu dit : « Soyez contents de ce que vous *avez présentement*? » Et la chair raisonne juste à son point de vue. Mais la Parole raisonne juste aussi; car la promesse n'est point faite à la chair, ni à ceux qui sont en la chair, mais elle est faite à la foi, à ceux qui sont nés non de la chair ou du sang, mais de Dieu, aux enfants de Dieu. Or il faut que les enfants de Dieu comprennent bien que par cette promesse le Seigneur ne s'engage nullement à changer leurs circonstances et à améliorer leur position temporelle. Notre chair le voudrait bien, c'est après cela qu'elle soupire, c'est à cela qu'elle travaille, car elle ne peut jamais être contente *présentement*, ni ne pas se soucier du *lendemain*. Or c'est pour la position, pour les besoins, pour les circonstances où nous nous *trouvons aujourd'hui*, *présentement*, que Dieu nous promet son aide et non pour une position où nous ne nous trouverons peut-être jamais, car « le lendemain sera en souci de ses propres affaires. » Ce serait donc bien à tort que nous nous imaginerions que l'aide du Seigneur sera employée à *changer* nos circonstances et à améliorer notre position temporelle. Sans doute le Seigneur peut le faire et le fait quelquefois, mais c'est son affaire, il ne s'y engage pas. Il se peut au contraire qu'étant déjà pauvres ou malades, nous devenions plus pauvres et plus malades encore. Paul ne dit pas : « dès que j'avais faim le Seigneur me donnait abondamment

de quoi manger ; » mais il dit : « je suis enseigné tant à être rassasié qu'à avoir faim. » Si nous sommes dans des circonstances pénibles quant aux choses temporelles, Dieu nous dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ; » et nous pouvons compter qu'il tiendra sa parole. Mais il ne nous dit pas que ce sera en améliorant notre position, en nous donnant des biens et des richesses, ce sera peut-être en nous enseignant à nous passer de ces choses, comme Paul avait été enseigné à s'en passer. Quand il était dans des difficultés, le Seigneur souvent l'y laissait, mais il ne l'abandonnait pas pour cela. J'ai appris à être content dans les circonstances dans lesquelles je me trouve. Le Seigneur pour nous aider ne se conforme pas à nos idées, à notre méthode, et aussi n'en a-t-il pas besoin. Hélas ! souvent nous nous travaillons en pensant *comment* nous pourrons être secourus : ce n'est pas là notre affaire : si nous comptons sur Dieu et sur sa promesse le secours arrivera, tout autrement peut-être que nous ne nous y attendions. Dieu commande aux corbeaux de nourrir son prophète ; il est riche en moyens. Il peut dans la position la plus désespérée nous donner un secours suffisant. Je me suis étendu plus que je ne pensais sur ce point ; mais je ne m'en repentirai pas si quelque frère ou sœur, dont la foi est à l'épreuve quant aux choses temporelles, est par ces lignes poussé à s'appuyer fermement sur cette promesse du Seigneur et à dire avec assurance : « le Seigneur est mon aide. »

Mais je le redis, cette promesse est faite à tout croyant, quelles que soient ses circonstances et sa position ; elle a autant de prix pour le frère riche que pour le pauvre ; elle n'est pas faite à une certaine classe de croyants, mais elle faite à tous ; et ce n'est pas pour certains cas, pour certains besoins que le Seigneur nous promet son aide. — « Le Seigneur est mon aide ! » s'écrie l'écrivain inspiré en face de cette promesse ; mon aide, non pour ceci ou pour cela seulement, mais mon

aide d'une manière générale; mon aide pour tous les cas possibles. Mon aide dans la faim, mon aide dans l'abondance; mon aide dans la santé et dans la maladie, dans l'honneur et dans l'opprobre : mon aide en un mot, dans les circonstances dans lesquelles je me trouve. Le chemin de la foi est semé d'obstacles, d'épreuves et de souffrances : devant nous les malices spirituelles, autour de nous le lion rugissant, un monde plongé dans le mal, une chair foncièrement perverse et rusée; pour résister à de si redoutables ennemis, il ne nous faut rien moins que l'aide du Seigneur. Or elle nous est assurée et rien n'est trop difficile pour lui. Lui-même a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point; » de sorte que nous pouvons dire avec assurance : « Le Seigneur est mon aide : que me ferait l'homme? » — Serrons, frères, cette bonne promesse dans nos cœurs.



Correspondance.

Nous avons reçu une lettre d'un frère de Lausanne (F. T.), qui nous demande de traiter une question — au sujet de laquelle nous croyons qu'il se trompe; mais cette question a déjà été si souvent traitée—surtout dans ces derniers temps — qu'il nous paraît superflu d'y revenir dans un article spécial. Nous renverrons donc notre frère au traité intitulé : « La sanctification — en quoi elle consiste, » que nous avons publié; — à celui (N° 3 de la série de Traités chrétiens) qui a pour titre : « Christ dans l'intérieur du voile et hors du camp, » surtout les p. 5-8; — et à notre « Essai sur l'Oraison

dominicale, » p. 98 à 104. — Sans doute, dans une critique qu'un journal lausannois a publiée de ce dernier écrit, on s'est surtout attaqué à la pensée qui est développée dans ces pages, savoir que le chrétien, pardonné et lavé dans le sang de Christ, n'avait plus à demander pardon de ses péchés, mais à *les confesser*. Cette pensée n'en est pas moins conforme à l'esprit et à la lettre du Nouveau Testament. Je disais et je dis encore que, depuis la Pentecôte ou le chapitre II des Actes jusqu'à la fin du Livre de Dieu, on ne voit jamais un croyant *demandant pardon* ou exhorté à le faire. Qu'y avait-il donc à faire pour réfuter cette assertion représentée comme si téméraire? Uniquement à me citer un passage des Actes ou des Epîtres, démontrant la thèse que je combats. On ne l'a pas fait par la bonne raison qu'on ne pouvait pas le faire. En revanche, on m'a opposé beaucoup de raisonnements théologiques ou même métaphysiques — qui n'ont aucune espèce de valeur pour moi dans un pareil sujet — et des citations des Psaumes et d'autres livres — inspirés de Dieu, sans doute — mais qui ne peuvent s'appliquer directement à l'état et aux besoins de chrétiens, membres du corps de Christ, de croyants pardonnés, justifiés et sanctifiés en Christ.

Nous maintenons donc notre assertion, que nous croyons conforme à l'Ecriture, et nous saisissons cette occasion qui nous est offerte pour la corroborer par une citation tirée du Traité (N° 3), mentionné ci-dessus. On y lit, page 7 : « Depuis que le sacrifice de Christ a été accompli, et que le Saint-Esprit est sur la terre, il ne nous est jamais dit, dans le Nouveau Testament, que nous devions prier pour demander le pardon ; il n'y

a rien de semblable pour le chrétien ; non, mais : « si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice. » Or cette différence n'est point sans importance. Il est beaucoup plus facile pour un enfant en faute de demander pardon que de confesser la faute. Nous pouvons demander pardon pour tel ou tel péché, mais nous ne trouvons dans l'Ecriture aucune raison solide pour savoir s'il est ôté ; tandis que, si nous le confessons, c'est, selon 1 Jean 1, 9, une affaire de foi que de savoir qu'il est ôté. Je parle ici *des croyants*.... Aussitôt que, pour ce qui me concerne, j'ai condamné et confessé le péché, je dois savoir avec certitude qu'il est ôté, etc. »

Puis comme cette doctrine a paru inouïe et nouvelle, nous avons été agréablement surpris en parcourant le journal d'un ministre, envoyé jadis par quelques églises dissidentes pour évangéliser en Suisse, d'y trouver ces lignes, faisant partie d'une explication de l'épître aux Galates, donnée par ce frère dans une réunion tenue à Hérisau le 5 septembre 1827 : « Puis revenant à l'idée que le pardon continuel est l'essence de la bonne nouvelle, je montrai l'assurance que nos péchés ne nous sont pas seulement pardonnés jusqu'à une certaine époque, mais pour toute notre vie, et que notre repentance consiste à nous abattre aux pieds d'un Sauveur, en sachant d'avance qu'il nous a déjà pardonné le péché dont nous allons gémir. » Ceci simplement comme un fait intéressant. C. F. R.

Numéro 24. 30 Décembre 1862.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'amour et l'amour fraternel.

Extrait des Études sur la Parole,

PAR

J.-N. D.

1 Corinthiens XIII.

Cependant il y a quelque chose de plus excellent que tous les dons : ces dons sont la manifestation de la puissance de Dieu et des mystères de la sagesse ; *l'amour*, celle de la nature même de Dieu.

On peut avoir toutes les langues, la prophétie, la connaissance des mystères, la foi qui sait remuer les montagnes ; on peut encore distribuer toutes ses possessions pour nourrir les pauvres, et livrer son corps pour être brûlé, si l'amour n'est pas dans l'âme, il n'y a rien. L'amour est la conformité à la nature de Dieu, l'expression vivante de ce que Dieu est, la manifestation d'une participation à sa nature : on agit, on sent d'après la nature de Dieu. Cet amour se développe en rap-

port avec les autres; mais les autres ne sont pas le motif de son activité, quoiqu'ils en soient l'objet : l'amour a sa source au dedans de celui en qui il agit, sa force est indépendante des objets dont il s'occupe, et c'est ainsi qu'il peut agir là où les circonstances pourraient produire dans le cœur de l'homme l'irritation ou la jalousie. Il agit d'après sa propre nature dans les circonstances où il se trouve placé, et, en les considérant selon cette nature, les circonstances n'agissent pas sur l'homme qui est plein d'amour, sauf en tant qu'elles fournissent l'occasion pour son activité et qu'elles en dirigent la forme. L'amour est son propre motif à lui-même; en nous, il n'est que la participation à la nature divine, nature qui en est la source éternelle. Ce n'est que la communion avec Dieu Lui-même qui soutient l'amour, à travers les difficultés qu'il doit surmonter dans son chemin. Cet amour est l'opposé de l'égoïsme et de la recherche de soi-même, et les exclut; il recherche le bien d'autrui, comme (quant au principe) Dieu l'a recherché, en grâce (voyez Eph. IV, 32; — V, 1, 2). Quelle puissance que cet amour pour éviter le mal en soi, pour tout oublier, pour faire le bien!

Les huit premières qualités de l'amour, telles qu'elles nous sont présentées ici, sont l'expression de l'abnégation de soi-même : L'amour use de longanimité; il est plein de bonté; l'amour n'est pas envieux; l'amour ne se vante pas; il ne s'enfle pas; il n'est pas déshonnête; il ne cherche pas son propre intérêt; il ne s'aigrit pas. Les trois qualités qui suivent sont l'expression de la joie que l'amour éprouve en contemplant le bien, nous montrant aussi cet amour comme délivrant de la tendance de la nature humaine à supposer le mal; ten-

dance si naturelle au cœur humain à cause du fond de mal qui se trouve en lui, et du mal dont on fait l'expérience dans ce monde : «L'amour ne pense pas le mal ; il ne se réjouit pas de l'injustice ; mais se réjouit avec la vérité.» Puis viennent quatre autres caractères montrant l'énergie positive de l'amour qui, source de toute bonne pensée, croit au bien par le ressort puissant de la nature divine, quand il ne voit pas ce bien, et supporte le mal quand il le voit, en le couvrant par le support et la patience : «L'amour supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout. » L'amour ne veut pas mettre le mal au jour, mais il l'ensevelit dans la profondeur de cette nature qui aime, profondeur dont on ne trouve pas le fond, parce que l'amour ne change pas ; et les pensées qui voudraient produire le mal au grand jour, ne trouvent jamais place en lui. On ne trouve que l'amour là où il est réel et où il s'exerce, car les circonstances ne sont qu'une occasion pour le mettre en exercice et le montrer. L'amour est toujours lui-même, et c'est l'amour qui agit et qui se montre là où la vie divine opère ; c'est cet amour qui est dans la pensée ; tout ce qui est extérieur n'est qu'un moyen de réveiller l'âme pour l'exercice de l'amour, lorsqu'elle demeure dans cet amour. C'est là le caractère divin. Sans doute le temps du jugement viendra, mais nos rapports avec Dieu sont en grâce : l'amour est la nature de Dieu, et c'est maintenant le temps de son exercice : nous le représentons sur la terre en témoignage.

Dans tout ce qui est dit de l'amour dans ce chapitre, on trouve la reproduction de la nature divine, sauf en tant que ce qui est dit ne nous est présenté que comme le renoncement à l'égoïsme de la chair en nous. Or la

nature divine ne change pas et ne cesse jamais, et c'est ici un dernier caractère de l'amour. L'amour demeure donc toujours. Les communications des pensées de Dieu, les moyens de communications, la connaissance d'ici-bas, selon laquelle nous saisissons la vérité en partie seulement, bien que toute la vérité nous soit révélée, en un mot tout ce qui a le caractère d'être « en partie, » passe. Ici-bas, nous saisissons la vérité en détail, de sorte que nous n'avons jamais le tout de cette vérité à la fois. Le caractère de cette connaissance est de saisir diverses vérités, chacune à part : tout ce genre de connaissance donc passe. L'amour ne passe pas. L'enfant apprend ; il se réjouit aussi dans ce qui l'amuse ; — homme fait, il lui faut des choses selon l'intelligence qu'il a comme homme fait. Il en est ainsi des langues diverses qu'on parlait par un don extraordinaire, et des dons pour l'édification de l'Eglise. Les langues étaient bien utiles pour l'œuvre et pour le progrès de ceux qui ne faisaient qu'apprendre, mais non pas pour la jouissance éternelle. Au reste le temps vient où l'on connaîtra comme on a été connu, non par le moyen de communications de vérités partielles à une capacité qui saisit la vérité par ses diverses parties, mais où l'on aura une capacité comprenant l'ensemble de la vérité, comme un seul et unique tout. Or l'amour subsiste déjà : la foi et l'espérance existent aussi ; mais non-seulement celles-ci doivent passer, mais il y a déjà ici-bas ce qui est plus excellent que des pensées, qui sont mesurées par la capacité de la nature humaine, bien qu'elle soit éclairée de Dieu et qu'elle ait pour objet la gloire révélée de Dieu.

Les chrétiens sont donc exhortés à poursuivre et à rechercher l'amour, tout en désirant les dons de l'Es-

prit, mais en particulier de pouvoir prophétiser, parce qu'ainsi on édifie l'assemblée; et c'est l'édification de l'assemblée qu'on doit chercher. C'est ce que l'amour désire et cherche, et ce que l'intelligence voudrait; et l'amour et l'intelligence caractérisent l'*homme fait* en Christ, pour lequel Christ est tout.

2 Pierre, I, 7.

Le cœur se trouvant ainsi dans la communion de Dieu, l'affection se répand librement sur ceux qui sont chers à Dieu, et qui, participants d'une même nature, attirent nécessairement l'affection du cœur spirituel : l'amour fraternel se développe.

Il y a un autre principe qui couronne, gouverne et caractérise tous les autres : c'est la charité, l'amour proprement dit. L'amour, au fond, c'est la nature de Dieu lui-même, la source et la perfection de toutes les autres qualités qui ornent la vie chrétienne.

La distinction entre l'amour et l'affection fraternelle est d'une haute importance. L'affection fraternelle, comme nous venons de le dire, découle de l'amour; mais cette affection, étant dans des hommes mortels, peut être mêlée, dans son exercice, avec des sentiments humains, — avec des affections individuelles, avec l'effet de ce qu'il peut y avoir d'attrayant dans une personne ou l'effet des habitudes, des convenances de caractère. Les affections fraternelles sont on ne peut plus douces; leur maintien est de la plus grande importance pratique dans l'Eglise; mais elles peuvent dégénérer, comme elles peuvent se refroidir; et si l'amour, si Dieu ne tient pas la première place, ces

affections pourront le remplacer, le mettre de côté et l'exclure. L'amour divin, qui est la nature même de Dieu, dirige, domine et caractérise l'affection ; autrement c'est ce qui nous est agréable à nous, — c'est-à-dire notre propre cœur, — qui nous gouverne. Si l'amour me gouverne, j'aime tous mes frères ; je les aime parce qu'ils sont à Christ : il n'y a pas de partialité. Je jouirai davantage d'un frère qui a de la spiritualité ; mais je m'occuperai de mon frère faible avec un amour qui domine sa faiblesse et en tient compte avec tendresse ; je m'occuperai du péché de mon frère, pour l'amour de Dieu, pour restaurer mon frère, en le reprenant, s'il le faut. En un mot, Dieu aura sa place dans toutes les relations dans lesquelles je pourrai me trouver. Exiger l'amour fraternel en une manière qui exclue ce qu'exige ce que Dieu est, et qui porte atteinte aux droits de Dieu, c'est exclure Dieu de la manière la plus spécieuse, afin de satisfaire nos propres cœurs. L'amour divin qui agit selon la nature, le caractère et la volonté de Dieu, est ce qui doit diriger et caractériser toute notre conduite chrétienne, et avoir autorité sur tous les mouvements du cœur. En dehors de là, tout ce que peuvent les affections fraternelles, c'est de substituer l'homme à Dieu....

1 Jean IV, 7 et suivants.

Ici, il vaut la peine de remarquer l'ordre de ce beau passage, vers. 7-10 : Nous possédons la nature de Dieu, nous aimons, par conséquent ; nous sommes nés de Dieu et nous le connaissons, mais la manifestation de l'amour envers nous, en Christ, est la preuve de cet

amour. C'est ainsi que nous connaissons l'amour. Vers, 11-16 : Nous jouissons de l'amour en y demeurant; c'est la vie présente, dans l'amour de Dieu, par la présence de son Esprit en nous; c'est la jouissance de cet amour dans nos cœurs, par la communion, — en ce que Dieu demeure en nous, et qu'ainsi nous demeurons en Lui. Vers. 17 : Son amour est consommé avec nous, c'est la perfection de cet amour considéré dans la position qu'il nous a donnée : nous sommes dans ce monde tels que Christ est. Enfin, les vers. 18 et 19, nous donnent les éléments moraux et caractéristiques de cet amour : ce qu'il est dans nos relations avec Dieu.

Dans le premier passage (vers. 7-10), où il est question de la manifestation de cet amour, l'Ecriture ne va pas au delà du fait que celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu. La nature de Dieu, qui est amour, étant en nous, celui qui aime connaît Dieu, car il est né de Lui; il a sa nature et sait ce qu'elle est.

C'est ce que Dieu a été pour le pécheur qui démontre sa nature d'amour. Ensuite, ce qu'on a appris comme pécheur, on en jouit comme saint. L'amour parfait de Dieu est répandu dans le cœur, et nous demeurons en Lui. Ainsi, étant comme Jésus, déjà dans ce monde, la crainte n'a plus de place en celui pour qui l'amour de Dieu est une demeure et un lieu de repos.

L'amour de Dieu a pourvu à tout : il est manifesté *envers* nous; lorsque nous étions pécheurs, il a donné le Fils unique pour être notre vie à nous, qui étions morts dans le péché, et la propitiation pour nous pécheurs coupables. L'amour est *en* nous; nous en jouissons comme des saints. Mais l'amour est consommé

avec nous : il a pensé au jour du jugement ; et nous sommes tels que le Juge.

Ensuite, vers. 19, la réalité de notre amour pour Dieu, fruit de son amour pour nous, est mise à l'épreuve. Si nous disons que nous aimons Dieu, et que nous n'aimions pas les frères, nous sommes menteurs, car si la nature divine si rapprochée de nous, en eux, ne réveille pas nos affections spirituelles, comment le fera Celui qui est loin. Aussi, c'est ici le commandement de Dieu, que celui qui l'aime, aime aussi son frère.

L'amour pour les frères est la preuve de la réalité de notre amour pour Dieu. Or cet amour doit être universel, doit être en exercice envers tous les chrétiens, car quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu (chap. V, 1). Or, celui qui aime quelqu'un, aime celui qui est né de lui ; et si ce qu'on sait de Lui est le motif, on aimera tout ce qui sera né de Lui.

Mais il y a un danger d'un autre côté : il peut arriver que nous aimions les frères, parce qu'ils nous sont devenus agréables, et que nous jouissons de relations avec eux, qui ne froissent pas notre conscience. Il y a donc une contre-épreuve : « par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu, et que nous gardons ses commandements » (chap. V, 2). Ce n'est pas comme enfants de Dieu que j'aime les frères, si je n'aime pas Dieu de qui ils sont nés. Je puis les aimer individuellement comme compagnons; ou bien je puis aimer quelques-uns d'entr'eux, mais je ne les aime pas comme enfants de Dieu. Si je n'aime pas Dieu lui-même, si Dieu lui-même n'a pas dans mon cœur la place qui lui appartient, ce qui porte le nom d'amour des frères exclut Dieu, et le fait d'une manière

d'autant plus complète et subtile que ce qui nous lie à eux porte le nom sacré d'amour fraternel.

Or il y a une pierre de touche, même pour cet amour de Dieu, savoir l'obéissance à ses commandements. Si je marche avec les frères dans la désobéissance envers leur Père, ce n'est pas comme enfants de Dieu que je les aime. Si je les aimais parce que j'aime le Père, et qu'ils sont ses enfants, j'aimerais assurément qu'ils lui obéissent. Si donc je marche dans la désobéissance avec les enfants de Dieu, sous prétexte d'amour fraternel, ce n'est pas aimer mes frères comme enfants de Dieu. Si je les aimais comme *tels*, j'aimerais leur Père et le mien, et je ne pourrais vivre dans la désobéissance envers Lui, et faire de cette marche une preuve que je les aime parce qu'ils sont siens.

Si j'aime mes frères parce qu'ils sont enfants de Dieu, j'aimerai aussi *tous* ceux qui sont tels, parce que le même motif me porte à les aimer *tous*.

L'universalité de cet amour envers tous les enfants de Dieu, son exercice dans l'obéissance pratique à la volonté de Dieu, tels sont les signes du *vrai* amour fraternel. Ce qui n'a pas ces caractères n'est qu'un esprit charnel de coterie, qui revêt le nom et les formes de l'amour fraternel. Bien certainement, je n'aime pas le Père, si j'encourage ses enfants dans la désobéissance envers Lui.

Les questions du cœur.

1 Rois X.

La reine de Séba nous fournit une image de l'état d'âme de quelqu'un qui, quelque grandes et étendues que soient ses propres ressources, fait l'expérience qu'elles sont insuffisantes pour répondre aux questions et aux doutes qui s'élèvent dans son cœur, questions que nul ne peut résoudre, si ce n'est celui « qui nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption » (1 Cor. I, 30).

Le cas du jeune homme qui, ne sachant comment obtenir la vie éternelle, cherche le Seigneur pour apprendre de Lui ce qu'il faut faire pour en hériter (Marc X), forme un contraste avec le précédent, bien qu'il y ait aussi de l'analogie entre eux. La reine de Séba et le jeune homme cherchent l'un et l'autre un Salomon; tous deux sentent qu'ils en ont besoin, mais la première trouve en lui tout ce qu'il faut pour satisfaire son cœur, tellement « qu'elle en est toute ravie en elle-même, » tandis que le jeune homme, bien qu'il ait quelque conscience de la grandeur de Celui auquel il s'adresse, trouve que c'est un trop grand sacrifice que de renoncer à tout ce en quoi il a mis sa confiance, pour suivre le Seigneur. C'est-à-dire qu'il ne voit pas en Lui cette gloire et ce bonheur suprême qui (ainsi qu'à Paul) lui aurait fait estimer tout ce qu'il possédait comme des « ordures » en comparaison de cette gloire, laquelle, s'il l'eût contemplée, l'aurait « tout ravi en lui-même, » comme la reine de Séba.

Dans la pratique, nous sentons tous que nous avons

besoin de Christ, quelles que soient nos ressources naturelles; la question est de savoir comment nous le cherchons. Le cherchons-nous comme la reine de Séba cherchait Salomon, ou comme le jeune homme cherchait Celui qui est plus grand que Salomon? C'est la réponse à cette question qui déterminera le résultat de notre recherche. Si, comme la reine de Séba, je commence par m'entretenir avec Lui de tout ce qui est dans mon cœur, sa joie sera la mienne; mais si je ne me confie pas en cette sagesse que je cherche à intéresser en ma faveur; si je ne peux pas lui ouvrir *tout mon cœur*, je ne recevrai qu'un soulagement imparfait, et en raison de l'imperfection de ce soulagement, je serai de mon côté incapable de fixer mon cœur et mon attention sur celui qui pourrait me donner un plein soulagement, et partant, je serai incapable de m'intéresser à ses voies et à ce qu'Il fait; attendu que, pour pouvoir m'y intéresser, il faut que les besoins de mon âme soient satisfaits.

Le Seigneur connaît, il est vrai, l'état de mon âme; mais quand je m'approche de Lui, pour recevoir une réponse à toutes mes questions et un soulagement à toutes mes craintes, il faut que je les répande devan Lui, dans la persuasion intime (pour ainsi dire), que j pourrai discerner comment, dans sa sagesse, Il traite chacune de ces questions et de ces craintes et quel est le nom qu'Il leur donne. C'est en cela que le jeune homme manqua. Il n'eut point avec Jésus d'entretien à cœur ouvert. La femme Samaritaine entra en conversation avec Lui et découvrit qu'Il savait « tout ce qu'elle avait fait. » Cette découverte lui inspira une pleine confiance en sa sagesse pour répondre au besoin

dont Il avait lui-même éveillé le sentiment dans son âme. Pierre est touché par les paroles du Seigneur qui lui révèlent sa toute-science (Jean XXI) : « Seigneur, tu sais toutes choses, » s'écrie-t-il, alors il est pleinement restauré. Quant au jeune homme, il demande *ce qu'il faut qu'il fasse*. Mais la reine de Séba, la femme Samaritaine, et Pierre sentent qu'ils doivent uniquement se confier en la sagesse de Dieu et non en la leur propre, comme le jeune homme.

C'est en Lui, « Dieu manifesté en chair, » que mon âme se confie. Je m'entretiens avec Lui de tout ce qui est dans mon cœur, soit comme pécheur réveillé, ainsi que la femme Samaritaine; soit comme disciple, ainsi que Pierre. Dans l'un et l'autre cas, il faut que l'épanchement du cœur se fasse sans réserve ; sans cela l'appréciation et l'attraction, la valeur et l'attrait puissant de sa faveur ne me seront pas révélés ; et à moins d'éprouver qu'Il a pénétré jusqu'au plus profond de mon cœur et qu'Il a merveilleusement et pleinement répondu à toutes les « questions » provenant de la confusion et du mal qui se trouvent dans ce cœur, je ne pourrai pas me reposer et me concentrer en Lui. Si la connaissance que j'ai de sa sagesse est faible et bornée, mon appréciation de sa personne sera aussi faible et bornée, et si je ne l'apprécie pas infiniment plus que toutes choses ici-bas, je retournerai, bien que « tout triste, » à ces choses, comme le jeune homme. Mais si mon âme est soulagée et satisfaite par sa sagesse, sagesse adaptée à tous les besoins de mon cœur, tout ce qui se rapporte à Lui m'occupera et m'intéressera. La reine de Séba n'avait pas de peine à prendre part à tout ce qui intéressait Salomon ; elle en était tellement rem-

plie qu'il n'y avait plus de place pour le moi ; elle était toute ravie en elle-même. Pierre, de même, ayant éprouvé que le Seigneur suffit à tout pour lui, peut se dévouer à ses intérêts, à ses brebis et à ses agneaux ; bien plus, il trouve *plus facile de le suivre que de l'abandonner*. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'âme qui suit le Seigneur connaît cette joie et cette allégresse du cœur, qui découle de l'heureese communion avec Lui dans la participation à tout ce qui l'intéresse ; communion *dans laquelle l'âme est introduite par la lumière* qui lui révèle la sagesse et la plénitude de Celui qui a répondu à toutes ses questions, à tous ses doutes, ses besoins et sa misère.



Fragments.

Après tout, le grand secret pour rendre heureux les autres, c'est que nous soyons heureux nous-mêmes. Si l'amour de Dieu est en nous, il se répandra au dehors. Il est bien certain que si j'ai faim et soif, Dieu me rassasiera ; mais avoir faim et soif d'une chose, ce n'est pas encore en faire part à d'autres ; de plus, si je ne jouis pas d'une paix parfaite dans ma conscience, je ne puis rien donner, car je n'ai rien à communiquer.

Quelqu'un dira : « N'aurons nous donc plus jamais faim et soif ? »

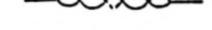
Non, jamais, comme si nous ne possédions pas déjà tout ce qui peut satisfaire notre âme. Christ dit : « Celui qui vient à moi n'aura pas de faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (Jean VI, 35). —

« Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle » (Jean IV, 13, 14). Avoir en soi une fontaine d'eau jaillissante, ce n'est pas avoir faim et avoir soif. Non pas que je ne désire pas une jouissance plus grande encore, mais je suis comme un enfant à qui l'on a donné quelque chose de très-bon. Je possède en moi la source d'eau vive : je ne languis pas après une chose que je n'ai pas. J'ai le Saint-Esprit, et par Lui je suis mis en rapport avec ce qui est infini; ainsi je ne pourrai jamais souffrir la soif, puisque *je suis* en rapport avec cet infini, c'est-à-dire avec Dieu. Mais c'est précisément parce que je suis en rapport avec Dieu, que ce dont je jouis excite en moi le désir d'en être rempli davantage, et Dieu étant infini, la source m'abreuve sans discontinuer. J'ai toujours soif, mais je n'ai jamais à souffrir de la soif.

On croit souvent que c'est un progrès admirable que de pouvoir dire comme Pierre : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » (Jean XXI, 17), quoique, en vérité, ce soit le terrain le plus bas sur lequel puisse se trouver un chrétien. Il reconnaît par là qu'il a marché si mal, que si les hommes avaient à juger, il n'aurait rien absolument à alléguer devant eux en sa faveur, et il en appelle au Dieu qui connaît toutes choses, comme à son seul recours. L'œil de *Dieu* pouvait distinguer l'amour au fond du cœur de Pierre, quand personne ne pouvait l'y voir. Puis, immédiate-

ment après, le Seigneur manifeste une grâce merveilleuse, car ayant détruit chez Pierre toute confiance en lui-même, Il lui témoigne de la confiance par ce qu'Il a de plus précieux : « Pais mes brebis. »

Il peut être difficile et douloureux de se tenir à l'écart de la voie large qu'on peut appeler « l'unité latitudinaire. » Cette unité revêt en général une forme aimable, et est, en une certaine mesure, respectable au milieu du monde religieux ; elle ne met à l'épreuve la conscience de personne, et laisse le champ libre à la volonté de chacun. Quand il s'agit de se décider à son égard, elle nous exerce d'autant plus, qu'elle se lie souvent à un vrai désir de ce qui est bien, et est associée souvent à des natures aimables : il semblerait qu'on est bien rigide, étroit, sectaire, quand on refuse de marcher ainsi. Mais le chrétien, quand il a la lumière de Dieu, doit marcher clairement dans cette lumière. Dieu justifiera ses voies quand le temps sera venu. L'amour envers tous les saints est un devoir positif : mais non pas de marcher dans leurs voies. Et celui qui n'assemble pas avec Christ, disperse. Il ne peut y avoir qu'une unité. — Et une confédération même en vue du bien, n'est pas cette unité, quoiqu'elle puisse en avoir la forme.



A nos abonnés.

Nous voici au terme de la troisième année de la publication du *Messager évangélique*, et nous sentons le besoin de rendre grâce à Dieu, pour le secours dont il nous a assisté, et pour l'édification que ce petit journal a procurée au plus grand nombre de ceux qui l'ont lu. Nous le bénissons d'autant plus que, par sa grâce, Il nous a accordé la douce satisfaction d'atteindre, en

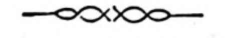
quelque mesure, le but que nous nous sommes toujours proposé : celui d'édifier ses bien-aimés enfants.

Nous éprouvons de même le besoin de témoigner notre reconnaissance aux chers frères qui nous ont aidé par leur fraternelle coopération ; ainsi qu'à ceux qui, en s'abonnant, ont contribué à l'accomplissement de ce service. Nous remercions en particulier nos frères qui se sont donné la peine de nous procurer des abonnés, et cela en supportant des frais de correspondance, etc. ; qu'ils veuillent bien ne pas se décourager à cause des ennuis que, quelquefois, cela leur a procurés, mais que tous persévèrent avec nous, pour la publication de notre petite feuille, qui, sous le regard de Dieu, continuera à paraître en 1863 ; qu'ils veuillent aussi, comme léger dédommagement de leurs dépenses, accepter *gratis* le *Messager* qui leur sera envoyé.

Quant au petit journal : « *La Bonne Nouvelle,* » pour les enfants, nous en continuerons aussi la publication, avec l'aide de Dieu ; trop heureux de pouvoir procurer aux chers enfants, une lecture saine, vraie et pure, et par conséquent propre à leur faire connaître leur véritable Ami, Jésus, qui les a toujours aimés d'une si grande affection.

Enfin, nous prions nos chers frères de ne pas nous priver du concours de leurs prières, car c'est à eux aussi à demander au Seigneur que nous soyons gardés sains en la foi et purs dans les choses que nous offrirons à leur méditation. C'est là tout notre désir et le profond besoin de nos cœurs, de parler de Christ, le Fils du Dieu vivant, de la manière dont Dieu lui-même en parle dans sa divine parole.

Quant à ce qui concerne les abonnements, on est prié de relire avec soin l'avis qui se trouve ci-après et que nous avons déjà inséré deux fois. Nous rappelons à nos frères de France, que pour éviter des frais inutiles, le *Messager* et la *Bonne Nouvelle* ne seront envoyés, l'année qui *vient,* qu'à ceux qui se seront réabonnés, ou auront fait connaître leur intention de continuer. Nos frères donc nous rendraient un vrai service, en nous en informant au plus tôt, afin que nous puissions fixer, dès nos premiers numéros, le chiffre de notre tirage.



ERRATA.

Page 429 — 21, 22 : là où ce n'est pas la foi qui est l'énergie.